

HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome..

TOME QUATORZIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:
De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





TABLE DES LIVRES

Contenus dans le quatorzième Volume.

LIV. CINQUANTE-HUITIÉME.

LIV. CINQUANTE-NEUVIÈME.

LIVRE SOIXANTIÈME.

ERRATA.

PAGE 31, *lig.* 15, Munychium : *lisez partout* Munychia.

Page 34, *lig.* 8, leurs villes : *lisez* leur ville.

Page 36, *lig.* 25, Démia : *lisez* Déméas.

Page 58, *lig.* 13, *après* mais : *ajoutez*, selon Plutarque.

Page 109, *lig.* 28 : *effacez* mais.

Page 145, *lig.* 24, lui demeure fidelle : *lisez* demeure fidelle à son roi.

Page 194, *lig.* 9, se conservèrent : *lisez* conservèrent.

Page 218, *lig.* 7 & 8, dans sa vieillesse. Il avoit épousé, &c. : *lisez* Dans sa vieillesse, il avoit épousé, &c.

Page 271, *lig.* 7, Sparte : *lisez* de Sparte.

Page 307, *lig.* 9, doivent : *lisez* devoient.

Page 350, *au millésime*, 320 : *lisez* 319, & *ainsi aux* p. 351, 354, 355.

Page 358, *à côté de l'alinéa : mettez* Av. J. C. 218, & *ainsi aux millesimes des pages* 359 & 360.

Page 431, *lig.* 14, Athènes : *lisez* Athacus

Page 474, *lig.* 10, & ils vouloient : *lisez* & ils ne vouloient.



HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIV. CINQUANTE-HUITIÈME.

RÉVOLUTIONS causées dans la Grèce & dans l'Asie, par la mort d'Alexandre; Efforts des Athéniens pour recouvrer leur liberté; Guerre Lamiaque; Mort de Démosthènes; Condamnation de Phocion.

ALEXANDRE n'avoit paru qu'un instant sur la terre; & cet instant avoit suffi pour en changer la face. Le systême politique n'étoit plus le même : la Grèce

n'étoit plus dans la Grèce. Babylone devenue le centre des plus grands mouvements, Babylone si long-temps l'ennemie des Grecs, étoit une Ville Grecque: la succession, ou le partage du plus grand des empires, alloit la remplir de troubles: il s'agissoit d'y donner un maître au monde.

Av. J. C. 324. Curt. l. 10. c. 6-9. Diod. l. 18. p. 586. 587. Plut. in Alexandr.

Aussi-tôt après la mort d'Alexandre, ses gardes convoquèrent au palais, les Grands de la Cour & les chefs des troupes: ils y furent suivis d'une foule de soldats, avides de savoir en quelles mains alloit passer la puissance suprême. Roxane étoit enceinte; le Prince avoit eu de Barsine, veuve de Memnon, un fils encore enfant. Arridée, son frère naturel, étoit un homme sans capacité: des breuvages que lui avoit fait prendre Olympias, dans sa jeunesse, pour l'empêcher de devenir un rival redoutable à son fils, sembloient le mettre hors d'état de faire ombrage à son successeur.

Tels étoient ceux qui avoient des droits à la succession d'Alexandre: de semblables contendants, dont l'un n'avoit pas même encore vu le jour, ne pouvoient manquer d'attirer la foule, toujours curieuse d'événements. Elle étoit si grande, que plusieurs Généraux

ne pouvoient pénétrer jusqu'au palais. Un héraut en interdit l'entrée à tous ceux qui ne feroient point nommément appellés. On méprise un ordre sans autorité : on se presse, on s'accumule ; les larmes coulent : le soin de l'avenir les arrête, enfin le silence s'établit. Perdiccas se lève : il montre à l'assemblée, le siége royal sur lequel étoient déposés le diadême, le manteau & les armes d'Alexandre ; il y place l'anneau que le roi lui avoit donné la veille. A cette vue, les gémissements redoublent : « Je vous le remets » dit Perdiccas, « cet anneau avec lequel le roi scelloit » les ordres nécessaires au bien du » gouvernement, au maintien de l'empire, & qu'il m'a confié lui-même. » Au reste, quoique le Ciel, dans sa » colère, ne puisse nous affliger d'une » calamité plus déplorable ; à en juger » cependant par la grandeur de ses » exploits, il est permis de croire que » les Dieux n'avoient que prêté au » monde, un si grand homme, pour » y remplir leurs vues, & le retirer » aussi-tôt à eux, de qui il descendoit. » Puisqu'il ne nous reste de lui, que » ce qui n'a jamais de part à l'immortalité ; acquittons-nous incessam-

Av. J. C. 324.

Av. J. C. 324.

» ment de ce que nous devons à sa
» dépouille mortelle, à sa mémoire; &
» n'oublions pas dans quelle ville, parmi
» quels hommes nous nous trouvons;
» quel roi & quel conducteur nous
» avons perdu. Ce dont nous devons
» nous occuper maintenant, compa-
» gnons, c'est des moyens d'assurer la
» jouissance de notre victoire: il nous
» faut un chef; si la puissance doit
» résider dans un seul ou dans plusieurs,
» c'est à vous de prononcer. Ce que vous
» devez savoir, c'est qu'une armée sans
» chef, est un corps sans ame. Roxane
» est dans le sixième mois de sa gros-
» sesse: nous devons souhaiter qu'elle
» nous donne un Prince. C'est à lui, sous
» le bon plaisir des Dieux, qu'appartien-
» dra le sceptre, quand il sera en âge
» de le porter: décidez, en attendant, à
» qui vous voulez confier les rènes du
» gouvernement. »

Ce discours ouvroit la voie aux opi-
nions. Néarque prit la parole: il avoua
que les droits de la postérité d'Alexan-
dre au trône, étoient incontestables;
« mais » continua-t-il « pour attendre un
» Roi qui n'est pas encore né, en re-
» jetter un qui existe déjà, c'est une
» proposition qui ne convient ni aux

» dispositions des Macédoniens, ni à » l'état actuel des affaires. Barsine a » donné un fils au Roi : la couronne » lui est dûe. » Av. J. C. 324.

La manière dont l'assemblée reçut cet avis, montra combien il lui étoit peu agréable. Les assistants se mirent à frapper leurs boucliers de leurs javelots ; le tumulte dura long-temps : Néarque défendit son opinion avec chaleur ; on touchoit au moment d'une sédition : « Vraiment » s'écrie alors Ptolémée « c'est une race bien digne » de commander aux Macédoniens, que » le fils de Roxane ou de Barsine, dont » on n'oseroit pas même prononcer les » noms en Europe ! N'aurions-nous » donc vaincu les Perses, que pour nous » asservir à leurs enfants ? tandis que » Darius & Xercès, leurs Rois légi» times, l'ont tenté vainement à la tête » de si grandes flottes, & de tant de » milliers d'hommes. Mon sentiment à » moi, est qu'autour du trône d'A» lexandre, que vous voyez ici, ceux qui » étoient de ses conseils, se réunissent » pour délibérer en commun, toutes » les fois qu'il en sera nécessaire ; qu'on » s'en tienne à ce qui aura été résolu » à la pluralité des voix, & que tous

Av. J C. 324.

» les officiers se soumettent à ces dé-
» cisions. »

Ptolémée trouva des partisans ; mais les principaux officiers inclinoient pour l'avis de Perdiccas. On représenta qu'Alexandre, en lui donnant son anneau, l'avoit regardé lui-même comme le plus digne de lui succéder : aussi-tôt on l'invite à s'avancer ; on le presse de reprendre l'anneau du roi. Perdiccas étoit suspendu entre la crainte & la honte : il brûloit d'envie d'accepter ; mais pensant que moins il marqueroit d'empressement, plus on lui feroit d'instances, incertain du parti auquel il devoit s'arrêter, il prit enfin celui de se retirer, & se tint debout derrière ceux qui étoient assis les premiers.

Méléagre qui haïssoit Perdiccas autant qu'il en étoit haï, profitant de l'incertitude de son ennemi, se déclare contre lui : il prétend qu'il est fort indifférent d'avoir pour roi, le fils de Roxane, en quelque temps qu'il naisse, ou Perdiccas ; puisque, sous le prétexte de la régence, ce dernier ne manqueroit pas de se rendre maître du royaume. C'est pour cette raison, dit-il, qu'il veut pour Roi, un enfant qui n'est pas en-

core : « Oui » continua-t-il « si Alexan- Av. J. C. 324.
» dre nous eût donné un pareil suc-
» cesseur, ce seroit le seul de ses ordres
» auquel je serois d'avis qu'on n'obéît
» pas. Que ne courez-vous donc,
» soldats, piller les trésors du Roi ?
» c'est réellement le peuple qui est
» l'héritier des richesses qu'il laisse. »

Il dit & traverse brusquement les troupes, qui s'ouvrent pour lui faire passage, & se mettent à le suivre. Déjà un gros de soldats s'est rassemblé en armes autour de lui : l'esprit de sédition & de discorde gagnoit la multitude, lorsqu'un inconnu nomme Arridée, & le propose pour successeur d'Alexandre, comme son plus proche héritier.

A ce mot, il se fait un silence général : puis tous s'écrient d'une voix, qu'il faut demander Arridée, & que ceux qui ont convoqué l'assemblée, sans l'y appeller, sont dignes de mort : ils ne souffriront point sur le trône, un autre que celui dont la naissance autorise cette prétention. Arridée paroît ; Méléagre le conduit au Palais, où, sous le nom de Philippe, il est proclamé Roi par les soldats.

Indignés d'un tel choix, les Grands de leur côté cherchoient à mettre à

Av. J. C. 324.

exécution le projet de Perdiccas, qu'ils nommèrent avec Léonnatus pour tuteurs de l'enfant qui devoit naître de Roxane, & firent serment de reconnoître roi, ce fils d'Alexandre. L'infanterie, toujours déclarée pour Arridée, menaçoit de se baigner dans le sang de ceux qui oseroient prétendre à une couronne qui ne leur appartenoit point : ils vouloient que le royaume étant héréditaire, fût déféré de droit au sang royal. Tout étoit rempli de trouble & d'agitations; on avoit les armes à la main.

Cependant l'ancienne image de la Cour subsistoit, les ambassadeurs s'adressoient au nouveau roi, les chefs des troupes étoient près de sa personne, le vestibule de son palais étoit plein de gardes & de soldats. Mais une profonde tristesse répandue par-tout, sembloit annoncer le dernier désespoir. Dans une défiance réciproque, on n'osoit ni s'approcher ni se parler : la comparaison du nouveau roi, avec l'ancien, ajoutoit encore aux regrets de sa perte. Tous se demandoient où étoit celui sous les auspices duquel ils avoient remporté tant de victoires; ils se voyoient au milieu de nations ennemies, prêtes à saisir toutes les occa-

ſions de ſe venger, à chaque inſtant ſur le point de tremper leurs épées dans le ſang de leurs propres concitoyens. Av. J. C. 324.

Il y eut quelques conférences: les plus ſages des deux partis, réuſſirent à cimenter un accommodement. Les Grands ſentirent que le roi qu'on vouloit leur donner, loin de nuire à leurs prétentions, les couvroit au contraire, & leur laiſſoit leurs eſpérances. Enfin, après ſept jours de débats, le beſoin d'un chef, au nom duquel on donnât les ordres, les obligea de confirmer la nomination d'Arridée, en lui aſſociant l'enfant dont Roxane étoit enceinte, en cas que ce fût un Prince: on forma un Conſeil auquel préſida Perdiccas, qui eut preſque toute l'autorité.

Le Prince à qui l'on venoit de confier les rênes, n'étoit pas capable de les tenir, quoique Perdiccas les dirigeât ſous ſon nom. C'étoit d'ailleurs, dans le régent, un défaut que rien ne pouvoit réparer, que d'avoir été l'égal de ceux à qui il alloit être obligé de confier le gouvernement des Satrapies: s'il eût tenté de s'arroger la ſouveraine puiſſance, on l'eût renverſé auſſi-tôt. Tous attendoient de leur ambition,

Av. J. C. 324.

plus que de leur fidélité; &, maîtres de lever des armées dans les provinces dont on alloit les déclarer gouverneurs, ils auroient bientôt fait plus que mépriser les menaces de Perdiccas, s'il eût tenté d'en faire.

Diod. l. 18. p. 587. 588. Curt. l. 10. c. 10. Just. l. 13. c. 4.

Le partage des Satrapies se fit entre les principaux Officiers, sous l'autorité d'Arridée & de Perdiccas. Ptolémée eut l'Egypte & les provinces d'Afrique qui en relevoient; Laomédon obtint la Syrie avec la Phénicie: on assigna la Cilicie à Philotas; la Lycie, avec la Pamphylie & la grande Phrygie furent le partage d'Antigonus; on envoya Cassander en Carie, & Ménandre dans la Lydie. La petite Phrygie, réunie aux terres que baigne l'Hellespont, forma le gouvernement de Léonnatus. La Cappadoce avec la Paphlagonie, échut à Eumènes; il fut chargé de la défense de cette contrée jusqu'à Trébizonde, & de la guerre contre Arbates, le seul qui refusât de se soumettre à l'empire des Macédoniens. Python eut la Médie, & Lysimaque la Thrace, avec toutes les contrées voisines du Pont-Euxin. Antipater conserva la Macédoine & ses dépendances: il fut arrêté que les gouverneurs de l'Inde, de la Bactria-

ne, de la Sogdiane & des autres pays qui tiennent à l'océan ou à la mer rouge, continueroient de commander dans les départements qu'ils avoient eus jusqu'alors. Séleucus ne fut point admis dans le partage; il obtint seulement le commandement du corps de cavalerie dont Héphestion avoit été revêtu jusqu'à sa mort, & dont Perdiccas fut obligé de se démettre, comme incompatible avec la place de chef du Conseil.

Av. J. C. 324.

Cratérus, chargé de reconduire en Macédoine, un corps de soldats hors de service, portoit des ordres secrets, qu'après la mort du maître, ses successeurs ne jugèrent pas à propos d'exécuter. Perdiccas trouva aussi dans le porte-feuille d'Alexandre, un détail de dépenses pour les honneurs funèbres d'Héphestion, qu'il crut devoir supprimer: mais ne voulant d'ailleurs rien diminuer de la gloire du vainqueur de l'Asie, il fit assembler un Conseil nombreux de Macédoniens, pour leur donner communication des longs mémoires qu'Alexandre avoit laissés. On y lisoit le projet de construire dans la Phénicie, dans la Syrie, dans la Cilicie, & dans l'île de Cypre, mille vaisseaux plus forts que des galères,

Av. J. C. 324.

destinés à porter la guerre sur les rivages de l'Afrique, de l'Espagne & de tous les pays qui environnent la Sicile. On devoit établir le long des côtes, des ports & des abris convenables pour une flotte de cette importance.

Le but de l'entreprise que méditoit le conquérant, étoit d'assurer par toute la Méditerranée, un passage libre & aisé jusqu'aux colonnes d'Hercules. Il indiquoit les moyens de peupler les nouvelles villes qu'il avoit fait bâtir; il pourvoyoit à la transmigration réciproque des Asiatiques en Europe, & des Européens en Asie; afin que, par les alliances & les liaisons que ces deux parties de la terre contracteroient ensemble, elles vécussent désormais dans une paix durable. Il étoit aussi fait mention, dans ces mémoires, de six temples magnifiques, à la construction de chacun desquels il destinoit quinze-cents talents. Il les plaçoit à Délos, à Delphes, à Dodone; un de Jupiter à Dium en Macédoine, un de Diane-Taurobole à Amphipolis, & un de Minerve dans l'île de Corse. Il vouloit faire bâtir à cette Déesse, un autre temple plus magnifique encore dans Ilium. Enfin il se proposoit d'élever à

Philippe son père, un mausolée qui égalât en grandeur, une des pyramides d'Egypte. Av. J. C. 324.

La lecture de ces projets étonna les Macédoniens : mais, quelque respect qu'ils eussent pour la mémoire de leur roi, ils les trouvèrent si extraordinaires, & d'une telle difficulté dans l'exécution, qu'ils les abandonnèrent tous.

L'agitation, où la fin prématurée du plus fameux des conquérants, jetoit Babylone, franchit bientôt les bornes de l'Asie. La première nouvelle de la mort d'Alexandre, plongea la ville d'Athènes dans une étrange incertitude. « Si elle » étoit vraie » disoit Démades « l'odeur » de son cadavre auroit déjà rempli » tout l'univers ». Mais les Athéniens, toujours portés à croire ce qu'ils désiroient, commençoient à méditer une révolte. Phocion, prévoyant que le gouvernement Macédonien étoit trop étendu pour être durable, cherchoit à temporiser : la plupart des orateurs au contraire courant à la place publique, crioient que la nouvelle étoit véritable ; qu'Alexandre n'étoit plus ; « S'il est mort » aujourd'hui » reprenoit Phocion « il » le sera demain, après demain en» core, & nous aurons tout le temps

Av. J. C. 323.

Plut. in Phocion.

Av. J. C. 323.

» de délibérer avec prudence ». Mais le joug Macédonien pesoit trop à des peuples idolâtres de la liberté : on sentoit la faute d'avoir laissé accabler Darius, & l'on croyoit réparer une négligence par une témérité. Déjà les Rhodiens avoient chassé la garnison Macédonienne. Ce succès n'étoit pas vu sans envie par les Athéniens, animés d'ailleurs par un motif non moins puissant que celui de la liberté. Alexandre, peu de temps avant sa mort, avoit formé le dessein de faire rentrer dans les villes Grecques, tous les exilés. Outre la gloire de ce bienfait, il se procuroit, dans chaque ville, des hommes attachés à ses intérêts, toujours prêts de s'opposer aux nouveautés qui y seroient contraires. Pour parvenir à son but, aux approches de la solemnité des jeux olympiques, il y avoit envoyé Nicanor de Stagyre, avec une lettre adressée aux bannis mêmes. Cette lettre devoit être lue à haute voix, par un héraut, dans l'assemblée.

Diod. l. 18. p. 592. 593.

« Nous n'avons eu aucune part » à votre bannissement » disoit le Prince « & nous en voulons avoir à » votre rappel ; en exceptant néanmoins ceux qui auroient été con-

» damnés à l'exil pour cause de crime.
» Nous mandons à Antipater, de faire » exécuter nos ordres sur ce sujet, par » les villes mêmes qui voudroient y for- » mer opposition. »

Av. J. C. 323.

On se représente les transports, les applaudissements avec lesquels cette proclamation fut reçue par plus de vingt mille bannis qui se trouvèrent à Olympie. Il n'en fut pas ainsi de ceux qui avoient ordre de les recevoir. Les Etoliens & les Athéniens sur-tout en montrèrent plus de mécontentement ; les premiers, parce qu'ayant chassé mal-à-propos les Æniades, ils s'attendoient à être incessamment punis de cette violence ; les seconds, parce qu'ayant partagé entr'eux le territoire de Samos, ils étoient peu disposés à s'en dessaisir. Cependant, comme ils n'étoient pas alors les plus forts, ils attendoient en silence, un temps plus favorable. La mort d'Alexandre leur parut un bienfait de la fortune : ils crurent l'instant non-seulement propre à recouvrer leur liberté, mais à se metrre à la tête de toute la Grèce.

Les trésors qui leur avoient été laissés par Harpalus, leur offroient des ressources pour la guerre, & ils se

flattoient que huit mille soldats congédiés par les Satrapes de Perse, & qui presque tous étoient demeurés aux environs du Ténare en Laconie, ne refuseroient pas le secours de leurs bras au rétablissement de la liberté générale.

Av. J. C. 323.

Plut. in Phocion.

Il n'en falloit pas davantage pour monter l'imagination des Athéniens; on ne parloit plus que de guerre dans leurs assemblées. Léosthènes, jeune homme brave & ambitieux, ne cessoit d'intriguer & de crier aux armes. Phocion, comme un roc inébranlable, s'opposoit à la folle ardeur de ses confiants & volages compatriotes. « Mais » lui demanda Hypérides « quand donc » conseillerez-vous la guerre, si ce » n'est dans cette circonstance »? — « Quand je verrai » lui répondit Phocion « les jeunes-gens reprendre le » goût de l'ancienne discipline, les ri- » ches contribuer selon leur pouvoir » aux frais de la guerre, & les orateurs » s'abstenir de voler les deniers publics. » » — « Mais » reprenoit Léosthènes, avec la vivacité naturelle à son âge, « quel bien avez-vous fait à la ville, » pendant un si grand nombre d'an- » nées qu'elle vous a confié le comman-

» dement de ses troupes » ? — « Comp- » tez-vous pour peu » repartit Phocion « que les citoyens qui sont » morts pendant ce temps, aient été » ensevelis dans les tombeaux de leurs » pères ? »

Av. J. C. 323.

Le sentiment de Léosthènes prévalut ; c'étoit celui de la multitude. Il fut nommé Général, & eut ordre d'enrôler les Grecs du Ténare, mais comme de son propre mouvement ; car on n'avoit pas encore l'assurance positive de la mort d'Alexandre. Antipater méprisa d'abord une guerre suscitée par un chef qui n'étoit point avoué de sa République, & les Athéniens eurent le temps de faire sourdement leurs préparatifs. Léosthènes engagea, sans aucune opposition, ces anciens soudoyés, qui ayant long-temps servi en Asie, étoient devenus d'excellents soldats.

Guerre Lamiaque. *Diod. l.* 18. *p.* 593. 594.

Enfin la mort d'Alexandre ayant été confirmée par des voyageurs arrivés de Babylone, & témoins oculaires de cet événement, Athènes ne dissimula plus : elle envoya publiquement à Léosthènes, une partie des trésors d'Harpalus, avec des armes de toute espèce. Il donna la solde aux Grecs du Té-

Av. J. C. 323.

nare, fournit des armes à ceux qui n'en avoient point, passa en Etolie, dont les habitants se déclarèrent aussitôt pour la liberté & fournirent sept mille soldats au Général Athénien. Delà il députa vers les Locriens, & d'autres peuples voisins, pour les inviter à l'indépendance, & à délivrer la Grèce, du joug de la Macédoine.

L'enthousiasme se glissa dans tous les esprits ; tout étoit en effervescence, & le peuple croyoit toucher aux heureux temps de ses pères. Cependant, à Athènes, les riches désapprouvoient cette entreprise trop précipitée ; mais leurs raisons eussent-elles pu se faire entendre parmi la rumeur générale ? Tous ces hommes, dont Philippe disoit que la guerre étoit pour eux un temps de paix, & que la paix leur faisoit la guerre, ne cherchoient qu'à émouvoir le peuple, à l'échauffer ; &, soutenus par des orateurs dont ils étoient l'ame, ils firent publier une déclaration de guerre, dont le but étoit la liberté commune de la Grèce, & d'affranchir toutes les villes, des garnisons étrangères qui les occupoient.

En même-temps, on ordonna une flotte de quarante vaisseaux à trois

rangs, & de deux-cents à quatre rangs de rames. Il fut décidé que tous les Athéniens qui ne passeroient pas quarante ans, seroient enrôlés. Trois tribus furent destinées à la garde de l'Attique; les sept autres aux expéditions étrangères. On nomma des ambassadeurs pour déclarer à toutes les villes, que la République ayant toujours regardé la Grèce, comme la patrie commune, avoit autrefois chassé de ses mers, les Barbares qui venoient l'envahir, & qu'elle croyoit devoir encore employer en ce moment, sa flotte, ses richesses & tous ses membres, pour l'honneur & le salut commun.

Av. J. C. 323.

Antipater, qui avoit enfin les yeux dessillés, fit agir ses créatures. Pythéas & Callimédon, tous deux bannis d'Athènes, parcourant les villes avec les ambassadeurs du gouverneur Macédonien, empêchoient les Grecs de quitter son parti, & de s'unir aux Athéniens. Démosthènes, quoiqu'exilé, s'étoit joint aux ambassadeurs Athéniens, & les aidoit de son éloquence. Par-tout ce n'étoient que cabales, haines, divisions. Les ambassadeurs d'un parti sortoient d'une ville, leurs adversaires y entroient; ils se trouvèrent même en-

Plut. in Phocion.

Av. J. C. 323.

semble dans une ville d'Arcadie, où Démosthènes & Pythéas se querellèrent en plein conseil. « Comme nous » sommes persuadés » dit le dernier, « qu'une maison est malade, quand on » y porte du lait d'ânesse; de même » c'est une marque infaillible qu'une » ville est en mauvais état, quand on » y voit entrer une ambassade Athé- » nienne. » Démosthènes rétorqua l'argument contre son adversaire. « Comme » on ne porte » dit-il « le lait d'ânesse, » dans une maison, que pour y réta- » blir la santé; de même jamais une » ambassade d'Athènes n'entre dans une » ville, que pour y guérir les malades. »

Tous ces lieux communs, qui servent plus la malignité de celui qui les dit, que ceux en faveur desquels il parle, furent utiles à Démosthènes. Le peuple d'Athènes, charmé de la vivacité d'une repartie si honorable pour lui, dressa un décret pour rappeller l'orateur. On fit passer à Égine, une galère à trois rangs de rames: Démosthènes entra comme en triomphe dans le Pyrée. Tous les citoyens, précédés des Ministres des autels & de tous les Magistrats, volèrent à sa rencontre, & le reçurent avec les témoignages de l'af-

fection & de la joie la plus vive. A des marques si honorables d'attachement & d'estime, l'illustre exilé ne put retenir les sentiments qui l'agitoient ; &, levant les mains au Ciel, il se félicita d'une journée plus glorieuse encore pour lui, que ne l'avoit été pour Alcibiades, celle où il étoit revenu de son exil. En effet, ses concitoyens le recevoient de leur propre mouvement, de leur plein gré ; tandis que la réception d'Alcibiades n'avoit pas été sans quelque contrainte.

Av. J. C. 323.

La manière dont le peuple s'y prit pour exempter Démosthènes, de l'amende à laquelle il avoit été condamné, dût encore le flatter davantage. Il n'étoit permis de la lui remettre sous aucun prétexte ; mais on trouva le moyen de contrevenir à la loi, sans lui désobéir. Chaque année, à la fête de Jupiter-Sauveur, le peuple avoit coutume de donner une somme à celui qui étoit chargé du soin de préparer & d'orner l'autel de ce Dieu, pour le sacrifice : cet emploi fut confié à Démosthènes, à qui l'on compta pour ces frais, une somme de cinquante talents, qui étoit précisément celle à laquelle il avoit été condamné.

Av. J. C. 323.
Diod. l. 18. *p.* 594-598.
Plut. in Phocion.

Les ambaſſadeurs d'Athènes avoient réuſſi à faire entrer la plupart des Provinces Grecques dans leur ligue: cependant la crainte en retint pluſieurs dans le parti des Macédoniens, ou dans la neutralité. Athènes comptoit au nombre de ſes alliés, les Etoliens, les habitants d'Oëta, les Phthiotes, les Méliens, les peuples de la Doride, de la Phocide & de la Locride; les Æinianes, les Aliſſiens, les Dolopes, les Athamantes, les Leucadiens, les Moloſſes, quelques cantons de l'Illyrie & de la Thrace; &, dans le Péloponnèſe, les Argiens, les Sicyoniens, les Eléens, les Meſſéniens & tous les habitants d'Acté. Cette République armoit ſans relâche: on avoit levé dans la ville ſeule, cinq mille hommes d'infanterie, cinq-cents chevaux, & deux mille ſoudoyés. Les partiſans de la révolte, à la vue d'une armée ſi brillante, demandoient à Phocion, ce qu'il en penſoit: « Elle me paroît très-belle » pour le ſtade » leur dit-il; « mais » je crains le retour »; faiſant adroitement alluſion à la courſe du double ſtade, dans laquelle, après avoir atteint la borne, il falloit regagner la barrière: « Songez » ajouta-t-il « que la

» ville n'a plus d'autres fonds, d'autres » vaisseaux, d'autres troupes ». Les Athéniens, qui croyoient celles-ci suffisantes, se mirent en marche. Av. J. C. 323.

Léosthènes s'avança à travers la Béotie, dont les habitants n'étoient pas favorables aux Athéniens, & fut attendre à Pyles, Antipater qui étoit en Thessalie à la tête de treize mille hommes de pied, de six-cents cavaliers, & se faisoit côtoyer d'une flotte de cent-dix galères. Les Thessaliens, qui d'abord s'étoient déclarés pour les Macédoniens, se rangèrent du parti de Léosthènes. Antipater battu, fut forcé de se renfermer dans Lamia, où les confédérés vinrent l'assiéger.

Athènes nageoit dans la joie, l'espérance renaissoit dans tous les cœurs, on célébroit des fêtes ; ce n'étoient que sacrifices pour remercier les Dieux, des heureuses nouvelles qu'on ne cessoit de recevoir. Au milieu de l'alégresse publique, Phocion restoit toujours le même : « Je voudrois » disoit-il « avoir » fait toutes les belles actions qui cou» vrent de gloire Léosthènes ; mais je » rougirois de n'avoir pas conseillé ce » que j'ai conseillé ». Il sentoit que la révolte des alliés contre un Empire

Av. J. C. 323.

dont toutes les parties étoient encore unies, & gouvernées par des hommes dignes de succéder à Philippe & à Alexandre, ne pouvoit être qu'une émeute qui leur attireroit le plus sévère châtiment. En effet, la nouvelle du succès de Léosthènes n'avoit pas plus tôt été portée en Asie, que Léonnatus gouverneur de la Phrygie Hellespontique, se hâta de passer en Grèce avec une armée de plus de vingt-deux mille hommes.

Le siége de Lamia se continuoit: dans une sortie, Léosthènes, atteint à la tête, d'un coup de pierre, fut renversé par terre: on le transporta dans sa tente où il mourut trois jours après. On lui décerna les honneurs héroïques: les Athéniens chargèrent de son oraison funèbre, Hypérides, un de leurs orateurs les plus célèbres par son éloquence & par la haine qu'il portoit aux Macédoniens. Il fallut ensuite remplacer le Général: ceux qui craignoient de lui voir donner Phocion pour successeur, apostèrent un homme assez obscur, qui s'étant levé, dit « qu'il étoit » l'ami particulier de Phocion, dont il » avoit été le camarade d'école, & » qu'Athènes ne possédant pas deux » hommes

» hommes d'un pareil mérite, il con- Av. J. C.
» seilloit au peuple, de le bien conser- 323.
» ver, &, pour cet effet, d'envoyer An-
» tiphile à la tête des troupes. Alors Phocion se levant: « Jamais » dit-il « je » n'ai été le camarade de cet homme, » &, loin de l'avoir pour ami, je ne le » connois même pas. Mais » ajouta-t-il, en lui adressant la parole « d'aujour- » d'hui je commence à te compter au » nombre de mes amis, & même de » ceux qui me sont le plus attachés, » car tu viens de donner le conseil qui » puisse m'être le plus utile. »

Antiphile fut élu. C'étoit un homme distingué par son courage & par son intelligence dans la guerre: il partagea le commandement avec le Thessalien Ménon. Au bruit de l'arrivée de Léonnatus dans la Thessalie, il abandonna le siége de Lamia, mit le feu à son camp, &, suivi de ses meilleures troupes, il marcha au-devant de lui, pour le combattre avant qu'il eût pu joindre Antipater.

Pendant le siége, les Etoliens s'étoient retirés pour des affaires particulières de leur nation; d'autres alliés avoient suivi cet exemple, & l'armée d'Antiphile ne montoit plus qu'à vingt-deux

mille hommes. Il attaqua Léonnatus, & après un long combat, il le poussa dans un endroit marécageux, où le poids de ses armes le fit enfoncer, & d'où il fut retiré mort par les siens. La Phalange Macédonienne, qui craignoit la cavalerie ennemie, se retira sur les hauteurs, où les Thessaliens ne purent la suivre; les Grecs s'étant emparés de leurs morts, élevèrent un trophée & se retirèrent.

Av. J. C. 323.

Le lendemain, Antipater se joignit aux débris de l'armée de Léonnatus, & prit le commandement des troupes: mais il se donna bien de garde de hazarder un second combat; & remettant à un temps plus favorable, il conduisoit son armée par les hauteurs inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile observoit ses mouvements, attentif à profiter des occasions, & toujours disposé à mettre encore à l'épreuve, la fortune qui sembloit déclarée pour la Grèce.

« Quand cesserons-nous donc de » vaincre »! s'écrioit Phocion, qui redoutoit les suites de tant de succès dont les nouvelles arrivoient coup sur coup à Athènes: car, malgré la défaite de Léonnatus, & les efforts de la Répu-

blique pour mettre ses forces maritimes sur un pied respectable, il n'augurroit pas mieux de sa démarche précipitée. Clitus commandoit une flotte Macédonienne, composée de deux-cents quarante vaisseaux. Cratérus amenoit de la Cilicie, mille Perses aguerris, quinze-cents chevaux, & dix mille Macédoniens, dont plus de la moitié avoit suivi Alexandre dans toutes ses expéditions. Il arriva en Thessalie, & forma avec Antipater, une armée de plus de quarante mille hommes pesamment armés, de trois mille archers ou frondeurs, & de cinq mille chevaux.

Av. J. C. 323. Diod. l. 18. p. 599-601.

La Macédoine pouvoit se venger d'autant plus aisément de ses premières disgraces, que les confédérés, aussi présomptueux après leurs victoires, qu'ils avoient été téméraires en commençant la guerre, croyoient posséder leur liberté, avant que d'avoir travaillé à l'affermir. Fiers de tant d'avantages, & méprisant les ennemis, la plupart étoient retournés dans leurs villes, pour leurs propres affaires. La même prévention entretenoit, parmi ceux-mêmes qui étoient demeurés au camp, ce désordre toujours avant-coureur des défaites. Ils étoient campés vis-à-vis des

Av. J. C. 323.

Macédoniens, mais en nombre très-inférieur. Vingt-cinq mille hommes de pied, & trois mille cinq-cents chevaux sur lesquels ils comptoient beaucoup, à cause de leur valeur, & parce que le combat devoit se donner dans une plaine, telle étoit l'armée que la Grèce avoit à opposer aux vieilles bandes Macédoniennes.

Bataille de Cranon.

Antipater présentoit tous les jours la bataille aux Grecs, qui, pendant quelque temps, prétextèrent l'attente où ils étoient de leurs camarades. Enfin l'action s'engagea, ils furent défaits : la consternation succèda à l'audace ; ils envoyèrent des ambassadeurs au Général Macédonien. Antipater leur déclara que son intention n'étoit point de traiter d'une paix générale ; mais qu'il écouteroit en particulier, les ambassadeurs que chaque ville lui enverroit. Les Grecs refusèrent ces conditions : Antipater, & Cratérus allèrent assiéger différentes villes de la Thessalie, & les emportèrent de vive force. La rapidité de ces conquêtes fit ouvrir les yeux aux alliés d'Athènes : plusieurs villes se soumirent aux conditions qu'elles avoient d'abord rejetées ; elles éprouvèrent la clémence du vainqueur.

Il n'en fallut pas davantage pour dissoudre la ligue des Grecs : chaque ville se hâta de traiter indépendamment des autres. Antipater marcha vers Athènes. A son approche, Démosthènes & Hypérides abandonnent la ville. Le peuple jetta les yeux sur Démades : cet orateur appellé dans l'assemblée, refusa de comparoître. Condamné sept fois pour avoir proposé des choses contre les loix & contre le bien général, & n'ayant pu satisfaire aux amendes, il ne pouvoit parler en public. Abandonné de Démosthènes, & voyant l'ennemi presqu'aux portes, le peuple absout Démades. L'orateur propose de demander la paix à Antipater. Les Athéniens se tournent vers Phocion : il est le seul qu'on puisse charger d'une commission si délicate. Phocion se lève : « Si vous aviez suivi » mes conseils » leur dit-il « nous n'en » serions pas réduits à délibérer sur des » affaires de cette importance ». Il est nommé avec Démades & quelques autres, & va trouver Antipater qui, campé près de Thèbes, se préparoit à entrer dans l'Attique.

Av. J. C. 323.
Plut. in Phocion.
Diod. l. 18. p. 601. 602.

Phocion l'aborda : la première chose qu'il le pria de lui accorder, fut de

Av. J. C. 323.

traiter avec lui, avant de décamper du lieu où il étoit. « Phocion » lui dit Cratérus « il n'est ni juste ni raison» nable d'exiger que nous demeurions » à charge à nos alliés, tandis que nous » pouvons aller vivre aux dépens de » l'ennemi ». Antipater cependant lui accorda sa demande; mais, à chaque proposition des ambassadeurs, il répondit qu'il ne feroit aucune paix avec les Athéniens, qu'au préalable ils ne le laissassent l'arbitre de toutes les conditions. Les Grecs le tenant enfermé dans Lamia, avoient mis au même prix, la paix qu'il leur demandoit alors.

Phocion vint rapporter au peuple, cette terrible réponse. La nécessité parloit impérieusement; il fallut se soumettre. Phocion retourna à Thèbes avec d'autres ambassadeurs, à la tête desquels étoit Xénocrates. C'est toujours la vertu qui est la dernière ressource, & les Athéniens avoient la plus haute idée de celle de Xénocrates. Antipater ne daigna pas saluer le philosophe, ni même le regarder, tandis qu'il combla d'honnêtetés les autres ambassadeurs. « Il fait bien » dit Xénocrates « de n'oser me regarder, & » de rougir devant moi seul, des injustices

» qu'il va commettre contre Athènes. »

Av. J. C. 323.

Cependant Xénocrates entama la négociation : Antipater l'interrompoit à chaque inftant, & entrant à la fin dans une extrême colère, il l'obligea de garder le filence. Phocion prit la parole, & quand il eut ceffé de parler: « Voici » dit Antipater « les conditions auxquelles » je veux traiter avec les Athéniens : » ils me livreront Hypérides & Dé- » mofthènes ; ils rétabliront l'ancienne » forme du gouvernement, où les em- » plois étoient donnés aux riches ; ils » recevront garnifon dans le port de » Munychium ; ils paieront tous les » frais de la guerre, & une amende » dont il fera convenu. »

Athènes étoit réduite à de telles extrémités, que ces conditions paroif- foient douces à tous les ambaffadeurs : « Elles font très-douces » reprit Xéno- crates « pour des efclaves ; mais très- » dures pour des hommes libres ». Pho- cion voulut au moins fléchir Antipater fur l'article de Munychium. « Nous » fommes déterminés à vous faire plai- » fir en toutes chofes » reprit le gou- verneur Macédonien « excepté en » celles qui cauferoient votre ruine & » la nôtre ». Il vouloit lui faire enten-

Av. J. C. 323.

dre, qu'en laissant le peuple maître à Athènes, Phocion ne tarderoit pas à en devenir la victime. « Cependant » ajouta-t-il « si nous nous relâchons » sur l'article de la garnison, voulez-» vous répondre qu'Athènes observera » fidellement les autres articles du » traité, & ne cherchera plus à se ré-» volter ? »

Comme Phocion tardoit à répondre, Callimédon, ennemi déclaré du gouvernement populaire, s'écria : « Eh! » quoi! Seigneur, si cet homme, pour » vous amuser, s'avisoit de répondre » d'Athènes, vous en fieriez-vous à sa » parole, & en exécuteriez-vous moins » votre projet » ? Les Athéniens furent obligés de se soumettre à tout ce que le vainqueur exigeoit; & Athènes vit dans ses murs, une garnison étrangère. On célébroit les grands mystères dans cette ville, & la garnison entra le jour même où l'on conduisoit le Dieu Iacchus, d'Athènes à Eleusis. Le peuple étoit pénétré de la plus vive douleur. « Hélas »! disoit-il « en comparant de » plus heureux temps à ce qu'il voyoit » alors, anciennement, pendant les jours » de notre gloire, les Dieux se mani-» festoient à nous dans cette cérémonie,

» par des visions mystérieuses, & par
» des voix qu'ils faisoient entendre, au
» grand étonnement de nos ennemis
» effrayés : aujourd'hui, à la même so-
» lemnité, les Dieux voient tranquille-
» ment le plus grand des malheurs qui
» pût arriver à la Grèce ; ils voient le
» plus saint des jours de l'année, celui
» qui nous est le plus agréable, souil-
» lé, marqué par la plus affreuse de
» toutes les calamités, qui lui donnera
» même son nom jusqu'à la fin des siè-
» cles. »

Antipater usa modérément de sa victoire : il ne toucha ni aux possessions, ni aux richesses des Athéniens ; il substitua l'aristocratie à la pure démocratie. Le droit de participer à l'autorité publique, fut réglé par la mesure des biens : on n'en put jouir, qu'en prouvant qu'on possédoit plus de deux mille drachmes. Antipater regardoit tous ceux dont le bien n'alloit pas au moins à cette somme, comme des gens qui n'avoient intérêt qu'à mettre le trouble dans une ville, ou à lui attirer la guerre. Il fit transporter en Thrace, de leur plein gré, vingt-deux mille de ces citoyens qui, n'ayant aucune fortune, étoient

Av. J. C. 323.

toujours prêts à se soulever contre l'administration présente : les loix de Solon furent remises en vigueur. L'affaire de Samos, dont les Athéniens avoient partagé le territoire entr'eux, fut renvoyée au jugement des successeurs d'Alexandre. Perdiccas fit rendre aux insulaires, leurs villes & leurs campagnes, & rappella dans leur capitale, des citoyens exilés depuis quarante-trois ans.

Les habitants qui restèrent dans Athènes, furent traités avec humanité par Antipater : il pourvut des premières charges, des principaux emplois, ceux en qui il reconnut le plus de droiture & d'honnêteté ; mais il écarta de toute Magistrature, ceux qu'il connoissoit remuants, séditieux, amateurs des nouveautés. En les mettant, par cette inaction, hors d'état d'exciter des troubles, il leur inspiroit le goût de la campagne, l'amour de l'agriculture. Athènes traitée plus favorablement qu'elle n'eût osé l'espérer, revit enfin la paix dans ses murs : elle devint plus opulente qu'elle ne l'avoit été. Ményllus, commandant de la garnison de Munychium, étoit un homme honnête & ami particulier

de Phocion : les habitants n'eurent aucun sujet de se plaindre de sa conduite ; sa commission se bornoit à empêcher toute innovation dans le gouvernement. Il envoya un jour un présent considérable à Phocion : ce grand homme le refusa, en lui faisant dire que Ményllus n'étoit pas plus grand qu'Alexandre, & que Phocion n'avoit pas un prétexte plus spécieux de recevoir son présent, qu'il n'en avoit eu de refuser celui qu'avoit voulu lui faire le Roi de Macédoine. Ményllus le pria de l'accepter, au moins pour son fils. Le jeune Phocus vivoit d'une manière indigne du citoyen dont il tenoit la naissance : « Si » mon fils » ajouta Phocion « change » de manière de vivre, & redevient » docile aux leçons de la sagesse, le » bien de son père lui suffira : s'il con» tinue d'être ce qu'il est, toutes les » richesses du monde ne lui suffi» roient pas ». Ce citoyen digne de plus heureux temps, répondit plus séchement à Antipater, qui exigeoit de lui quelque chose d'injuste : « Il n'est » pas possible que je sois en même» temps, votre ami & votre flatteur ». Ce Général savoit bien rendre justice

Av. J. C. 323.

à son désintéressement : il avoit coutume de dire que, « de deux amis
Av. J.-C. 323.
» qu'il avoit à Athènes (Phocion & » Démades) jamais il n'avoit pu obliger l'un à recevoir, ni assouvir la » cupidité de l'autre ». Une pauvreté conservée dans les premiers emplois, & après avoir eu les plus grands rois pour amis, faisoit la gloire du premier. Démades, au contraire, se targuoit de ses richesses, dans les choses mêmes proscrites par les loix. Celles d'Athènes défendoient, sous peine d'une amende de mille drachmes, de recevoir aucun étranger dans les chœurs de danses & de musique que l'on donnoit au peuple. Démades, malgré cette loi, donnant un jour des jeux, fit paroître tout-à-coup des chœurs composés de cent acteurs étrangers, & apporta en même-temps, sur le théatre, l'argent nécessaire pour payer toutes ces amendes, à mille drachmes par tête. Ce même orateur, en mariant Démia son fils, lui dit : « Mon » fils, quand j'épousai ta mère, les » choses se firent à si petit bruit, que » notre plus proche voisin n'en entendit rien : aujourd'hui les Princes & » les Rois contribuent aux frais de » tes nôces. »

Tant de richesses accumulées entre les mains d'un administrateur de la République, montrent à quel point étoit alors portée la corruption dans Athènes, & combien étoit insensé le projet qu'elle avoit conçu de recouvrer son ancienne liberté. Quand même Antipater, & les secours que lui donnèrent Léonnatus, Clitus & Cratérus eussent été encore battus; de nouvelles armées fussent accourues de l'Asie à son secours; & la Grèce affoiblie par ses propres victoires, & qui n'avoit plus aucune de ses anciennes vertus, eût été à la fin obligée de recevoir la loi du vainqueur.

Av. J. C. 323.

Consternés par le vain effort qu'ils avoient fait pour sécouer le joug, & affoiblis par le châtiment dont on avoit puni leur révolte, les Athéniens se voyoient encore privés dans leur malheur, de cet homme dont la véhémence leur avoit été quelquefois plus utile que des armées. Ce même peuple, qui, peu de temps auparavant, l'avoit accueilli comme son libérateur, ne rougit pas, sur un décret de Démades, de le condamner à la mort, avec ceux qui l'avoient suivi. Peut-être, il est vrai, dans les circonstances présentes, les vives

Plut. in Demosth.

Av. J. C. 323. déclamations de Démosthènes eussent précipité la ruine d'Athènes ; mais la voix de la patrie mourante se faisant entendre par une bouche éloquente, pouvoit encore exciter beaucoup de troubles, & causer beaucoup de peines à Antipater. Il le prévit, & fit poursuivre ces malheureux patriotes, qui, pour se dérober plus facilement à sa fureur, s'étoient dispersés de différents côtés. Archias, l'un de ses satellites, ayant trouvé à Egine, l'orateur Hypérides, Aristonicus de Marathon, & Himéréus, frère de Démétrius de Phalère, qui tous trois s'ét ient réfugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asyle & les envoya à Antipater qui étoit à Cléones. Ce Gouverneur les condamna à la mort, après avoir fait couper la langue à Hypérides. Archias ayant appris que Démosthènes, retiré à Calaurie, s'étoit rendu suppliant de Neptune, passa dans cette île avec quelques soldats de Thrace : il trouva l'orateur assis dans le temple, l'engagea d'aller trouver Antipater, & l'assura qu'il ne lui seroit fait aucun mal.

On prétend qu'Archias avoit exercé la profession de comédien; & la nuit

même qui précéda son passage dans Calaurie, Démosthènes avoit eu un songe, où il sembloit entrer en lice avec cet ancien acteur. La présence d'Archias lui rappella ce songe; il leva les yeux, &, sans sortir de sa place: « Tu ne » me vaincras pas plus aujourd'hui » lui dit-il « par tes promesses, que tu ne » l'as fait cette nuit par ton jeu ». Archias abandonnant alors sa feinte douceur, menaça & s'emporta: « Oh! » maintenant » reprit Démosthènes, sans s'émouvoir « tu parles comme » véritablement inspiré par le trépied » de Macédoine; auparavant tu tenois » le langage d'un comédien: mais at- » tends, je te prie, que j'aie écrit à » ceux de ma maison, pour leur faire » part de mes dernières volontés. »

Av. J. C. 323.

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple, &, prenant ses tablettes, il mit le style à sa bouche, & le mordit, comme il avoit coutume de faire quand il méditoit en composant. Après être demeuré assez long-temps dans cette attitude, il se couvrit de son manteau, & pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte du temple, le voyant dans cette posture, se moquoient de lui, comme d'un

homme que la crainte de la mort effrayoit. Enfin Archias s'approcha de
Av. J. C. 323. lui, le pressa de se lever, lui répéta les discours qu'il avoit déjà tenus, & lui promit de faire sa paix avec Antipater.

Alors Démosthènes, qui n'avoit employé ce temps qu'à se rendre maître de lui-même, sentant que le poison s'étoit insinué dans ses veines, se découvrit la tête, & regarda fixement son lâche ennemi : « Tu peux désormais » lui dit-il « jouer, quand il te plaira, le » rôle de Créon, & jetter dehors ce » cadavre, comme celui de Polynices, » sans lui rendre les honneurs de la » sépulture. Pour moi » continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel « Neptune, ô mon doux protecteur, je » sors de ton temple, encore vivant & » sans l'avoir profané. Antipater & les » Macédoniens, n'ont point eu le même » respect pour ton sanctuaire : ils l'ont » souillé par ma mort ». En finissant ces mots, il prie qu'on le soutienne, parce qu'il trembloit & que ses pas devenoient chancelants : il avance & tombe près de l'autel, en poussant un profond soupir.

Archias se saisit aussitôt de ses ta-

blettes. On y trouva le commencement d'une lettre, dont il n'avoit écrit que la ſuſcription : *Démoſthènes à Antipater.* On étoit étonné d'une mort ſi ſoudaine : les ſoldats dirent qu'ils l'avoient vu tirer quelque choſe d'un petit linge, & le porter à ſa bouche : c'étoit ſans doute du poiſon ; mais le jugeant auſſi bas qu'eux, ils avoient imaginé que c'étoit de l'or qu'il avaloit pour le ſauver de leurs mains. Une petite eſclave qui le ſervoit, interrogée par Archias, dépoſa que depuis long-temps, il portoit ce linge, comme un préſervatif.

Av. J. C. 323.

Démoſthènes mourut le ſeize du mois Pyanepſion, le jour même où les femmes d'Athènes célébroient la plus triſte journée des Theſmophories, & où, aſſiſes par terre dans le temple de Cérès, autour de la ſtatue de la Déeſſe, elles jeûnoient depuis le matin juſqu'au ſoir. Les femmes d'Athènes pouvoient alors pleurer ſur des malheurs plus graves que ceux de leur Divinité. Toujours l'ennemi de ſes grands hommes pendant leur vie, & leur admirateur après leur mort, le peuple de cette ville éleva à ce vénérable citoyen, une ſtatue de bronze, & ordonna par un décret,

Av. J. C. 323.

que d'âge en âge, l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée, aux dépens de la République. Au bas de la statue, on grava deux vers élégiaques, dont voici le sens : « Démosthènes, » si tu eusses eu autant de courage que » de raison, jamais Mars le Macé- » donien n'eût triomphé de la Grèce ». Qu'un moment de foiblesse à Chéronée, nuisit à la gloire de Démosthènes! Mais ce n'est pas sur un instant de la vie, qu'on doit juger un homme : la mâle résistance de l'orateur aux vues ambitieuses de Philippe & de son fils, fut sans doute du courage.

Plut. in Phocion.

La dureté d'Antipater fit regretter aux Athéniens, les règnes d'Alexandre & de Philippe : elle leur rappella la clémence & la générosité de ces Princes, toujours prêts à pardonner, & à tendre une main secourable à leurs ennemis mêmes. Antipater, sous le masque d'un homme privé & les apparences d'une vie simple & frugale, cachoit un maître cruel, un tyran insupportable. Cependant Phocion, tant la vertu a de charmes! obtint de lui le rappel de plusieurs bannis. Pour ceux dont il ne put obtenir le retour, il leur procura un exil plus commode & moins éloigné,

en faisant rapporter l'ordre qui les reléguoit au-delà des monts Cérauniens & du promontoire de Ténare : il leur fut permis de demeurer dans le Péloponnèse. Av. J. C. 323.

Antipater revint en Macédoine, accompagné de Cratérus, qu'il traita magnifiquement : il lui donna même en mariage, Phila, sa fille aînée, princesse la plus accomplie de son temps. Après la célébration des noces, Cratérus repassa en Asie. Toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage, reçurent des marques de sa bienveillance ; il leur laissa des règlements avantageux, & mérita par-tout, des louanges & des couronnes. *Diod. l. 18, p. 602.*

Nicée, autre fille d'Antipater, épousa, peu de temps après, Perdiccas, qui, pour se donner un titre à la succession d'Alexandre, avoit déjà épousé Cléopatre, sœur de ce conquérant : mais, pour couvrir ses vues, & ne pas indisposer Antipater, il crut devoir contracter ce nouveau lien. *Ibid. p. 606 - 619.*

Le politique Antigonus pénétra le dessein de Perdiccas, & dès-lors il résolut sa perte : il répandit des imputations calomnieuses, capables de lui faire perdre la vie ; &, par un

Av. J. C. 323.
rafinement de diſſimulation, il ſoutenoit que Perdiccas ſe laveroit aiſément de tous ces reproches. Cependant, pour ſe mettre en ſûreté lui-même, il réſolut de quitter l'Aſie ; &, faiſant embarquer avec lui, ſur des vaiſſeaux Athéniens, Démétrius ſon fils & ſes confidents les plus intimes, il paſſa en Europe, & vint ſe joindre à Antipater.

Ce Prince & Cratérus faiſoient alors la guerre aux Etoliens, qui, demeurés ſeuls invincibles ou infatigables, dans la guerre Lamiaque, s'étoient retirés au nombre de dix mille hommes, vers les endroits difficiles de leurs montagnes, où ils avoient mis en ſûreté, leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards & leurs tréſors. Les villes peu fortifiées, avoient été abandonnées ; les garniſons de celles qui étoient capables de défenſe, étoient redoublées, & ils attendoient l'ennemi avec beaucoup de réſolution.

Antipater & Cratérus, trouvant à leur entrée dans l'Etolie, les campagnes déſertes, le villes du plat-pays abandonnées, ſe tranſportèrent vers les retraites eſcarpées où toute la nation s'étoit refugiée. Une attaque ſi

difficile coûta beaucoup de monde aux Macédoniens : mais les soldats de Cratérus s'étant fait des tentes épaisses & qui pussent les défendre contre le froid, forcèrent par leur persévérance, les Etoliens à passer l'hiver au milieu des neiges, & les réduisirent bientôt aux dernières extrémités. Il falloit traverser une armée de trente cinq mille hommes de pied, & de deux mille cinq-cents chevaux, ou mourir de faim & de froid dans leur poste.

Av. J C. 323.

Les Etoliens commençoient à désespérer de leur salut, quand tout-à-coup la présence d'Antigonus les arracha au sort qui les menaçoit. Ce Capitaine fit part à Antipater, des projets ambitieux de Perdiccas ; il le lui représenta, venant le lendemain de ses noces, avec Cléopatre, dépouiller lui-même Antipater de son gouvernement, & parler en maître dans la Macédoine. Frappé de cette nouvelle, Antipater & Cratérus assemblèrent leur Conseil : il fut décidé qu'on termineroit sur le champ la guerre contre les Etoliens ; qu'on feroit passer des forces en Asie, sous la conduite de Cratérus, tandis qu'Antipater continueroit de veiller aux affaires de l'Europe ; & qu'on dépu-

Av. J. C. 323.

teroit vers Ptolémée, déjà prévenu contre Perdiccas, pour l'inviter à entrer dans la ligue.

Av. J. C. 322.

Perdiccas, informé des préparatifs qu'on faisoit contre lui, marcha contre l'Egypte. Sa dureté & son orgueil l'avoient rendu odieux à ses propres soldats : les mauvais succès qu'il eut au commencement de son expédition, achevèrent de les soulever contre lui : victime d'une conspiration, il fut égorgé dans sa tente. Il ne tenoit qu'à Ptolémée d'obtenir la régence, du consentement même de l'armée, si ce Prince eût été jaloux d'une dignité dont il ne pouvoit soutenir les prérogratives, sans se rendre l'ennemi de tous les gouverneurs. Elle fut déférée à Arridée, & à Python chef de la conjuration qui avoit fait périr Perdiccas; mais ils la remirent bientôt, à Antipater, qui étoit passé d'Europe en Asie, pour faire une diversion en faveur de Ptolémée.

Antipater, aussi habile que Ptolémée, ne sacrifia point la fortune dont il jouissoit, aux intérêts de la régence, & parut ne vouloir règner que sur la Macédoine : loin de pacifier les troubles de l'Asie, il les crut favorables

à son aggrandissement en Europe. Il fit une nouvelle distribution des provinces, laissant toujours néanmoins l'Egypte à Ptolémée. Antigonus fut déclaré Général de l'armée que les deux Rois tenoient en Asie, moins pour faire respecter leur pouvoir, que pour le détruire; mais en même-temps Antipater, lui donna pour lieutenant, Cassander, son propre fils, afin d'être averti de la conduite d'Antigonus, si ce dernier s'écartoit en quelque chose, de ses intentions. Le Régent repassa ensuite en Europe, avec les deux Rois, qui étoient plutôt ses prisonniers, que sous sa garde. Av. J. C. 322.

Ce moment qui n'annonçoit que de nouvelles divisions, des guerres, un démembrement prochain des conquêtes d'Alexandre, étoit, sans doute, celui qu'Athènes auroit dû attendre pour se soulever. Antipater alors n'eût reçu aucun secours de l'Asie, où tous les Gouverneurs auroient eu besoin de leurs forces; il eût même été contraint d'y passer, pour favoriser la révolte d'Antigonus & de Ptolémée, dont le succès importoit à tous les ambitieux. La Macédoine eût été dégarnie de troupes, & la Grèce auroit

Av. J. C. 322.

pu, pour quelques instants du moins, recouvrer sa liberté. Athènes, au contraire, épuisée par un vain effort, ne trouva en elle-même aucune ressource, quand la guerre fut allumée entre les successeurs d'Alexandre. Les Etoliens, il est vrai, dès qu'Antipater fut passé en Asie, incités par Perdiccas, s'étoient jetés sur la Thessalie : plusieurs villes de cette province s'étoient déjà déclarées pour eux; & ils se voyoient une armée de vingt-cinq mille hommes de pied & de quinze-cents chevaux, quand les Acarnaniens ayant fait une irruption en Etolie, les forcèrent d'accourir à la défense de leurs propres foyers, après avoir laissé toutes les troupes étrangères en Thessalie, sous la conduite de Ménon, de Pharsale. Les Acarnaniens furent battus à leur tour; mais pendant que les Etoliens étoient occupés à les chasser de leurs terres, Polysperchon, laissé par Antipater au gouvernement de la Macédoine, passa en Thessalie, défit Ménon, tua ce Général de sa propre main, dissipa son armée, & reconquit toute la province.

Diod. l. 18. p. 617. 618.

Athènes n'avoit pu favoriser la diversion

version faite par les Etoliens; la garnison de Munychia la tenoit en respect. On se plaignoit de subir ce joug; les Athéniens ne cessoient d'importuner Phocion, pour qu'il allât à la Cour d'Antipater, le prier de retirer de leur ville, cette incommode garnison: mais ce Général, soit qu'il désespérât du succès, ou plutôt qu'il vît que le peuple, tenu en respect par les troupes Macédoniennes, étoit beaucoup plus docile, & moins entreprenant, éludoit toujours cette ambassade; la seule chose dont il pria le Régent, & qu'il obtint, fut un délai pour le paiement des sommes auxquelles la ville s'étoit engagée envers lui.

Av. J. C. 321. *Plut. in Phocion. & in Demosth. Diod. l. 18. p. 625.*

Les Athéniens voyant que Phocion ne vouloit pas consentir à leurs desirs, s'adressèrent à Démades, qui, avec Déméas son fils, partit aussi-tôt pour la Macédoine: ils trouvèrent Antipater attaqué d'une maladie violente, que son grand âge rendoit plus dangereuse encore. Ce Prince avoit eu d'abord de l'inclination pour Démades; mais quand, à la mort de Perdiccas, on eut trouvé dans ses papiers, des lettres par lesquelles cet Orateur l'invitoit à passer en Europe, pour y porter la

Av. J. C. 321.

guerre à Antipater, cette découverte l'indisposa contre lui : néanmoins il avoit dissimulé, & su différer sa vengeance.

Il sembloit que Démades vînt s'y offrir lui-même. Il demanda avec quelque hauteur, la retraite de la garnison d'Athènes : Antipater ne lui répondit rien; mais il le livra, lui & son fils, aux exécuteurs de la justice, qui les conduisirent dans une prison secrète, où ils furent étranglés.

Av. J. C. 320. Diod. l. 18. p. 625-631.

Antipater ne survécut pas long-temps à son élévation : au lieu de remettre en mourant, la régence & le gouvernement de la Macédoine à son fils, que sa jeunesse lui faisoit regarder comme incapable de soutenir ce fardeau, il revêtit de cette autorité, Polysperchon, le plus ancien des capitaines qui eût servi sous Alexandre, & très-estimé dans la Macédoine. Cassander, indigné de se voir supplanté par un étranger, brûloit de se venger & de s'emparer du royaume, qu'il regardoit comme son patrimoine; mais n'ayant ni fonds, ni vaisseaux, ni soldats, il se retira d'abord à la campagne, & cacha ses projets ambitieux, sous l'apparence du repos & de la retraite. Par les plus flatteuses espérances, il disposoit ses

amis à le soutenir dans l'entreprise qu'il méditoit ; il négocioit secrètement en Egypte avec Ptolémée, & tâchoit de gagner d'autres gouverneurs : il alla même demander des secours à Antigonus, qui s'étoit en quelque sorte rendu le maître de l'Asie, par les avantages qu'il avoit eus sur Alcétas, Eumènes & Attalus.

Av. J. C. 320.

Antigonus l'accueillit favorablement ; il lui promit de prendre ses intérêts, & de lui fournir des troupes de terre & de mer : mais ses vues secrètes n'étoient que de susciter de nouveaux embarras à Polysperchon, pour maintenir son indépendance ; d'autant plus que le nouveau Régent, ayant renoncé à la politique d'Antipater, se montroit fort attaché aux intérêts des deux Rois, & s'étoit déclaré l'ami du parti de Perdiccas. Il avoit écrit à Olympias, pour l'exhorter à venir prendre soin du jeune Alexandre, & à présider dans la Macédoine, sous le titre & avec tous les honneurs d'une Reine. Olympias se préparoit à revenir de l'Epire, où elle s'étoit retirée pour se soustraire à la haine d'Antipater. Les usurpateurs, pour se venger, donnèrent donc une armée à Cassander, & le mirent en état

de faire une entreprise sur la Macédoine.

Av. J. C. 320. Diod. l. 18. p. 631. 632.

Polysperchon, informé de la retraite subite de Cassander, prévit qu'elle lui annonçoit la guerre; il craignit que les garnisons qu'Antipater avoit mises dans les postes les plus avantageux de la Grèce, ne favorisassent son adversaire, & ne vit d'autre moyen, pour parer le coup, que de rendre la liberté aux villes de la Grèce, & d'y détruire l'olygarchie. Ayant donc appellé les ambassadeurs de toutes ces villes, qui se trouvoient pour lors à la Cour de Macédoine, il leur annonça l'agréable nouvelle du rétablissement de la démocratie dans toute la Grèce: on en dressa le décret, dont on remit une copie à chacun de ces ambassadeurs, avec ordre de le porter incessamment dans leurs villes. Il étoit conçu en ces termes: « Les Rois, nos pères, » nous ayant laissé l'exemple de leur » bienveillance à l'égard des villes de » la Grèce, nous avons voulu nous y » conformer, & manifester à tout le » monde, la considération que nous » avons nous-mêmes pour elles: ainsi, » puisqu'Alexandre n'est plus, & que » nous avons succédé à son empire &

» à sa puissance, notre dessein est de » leur procurer une tranquillité par- » faite, & de rendre à toutes, la forme » de gouvernement où Philippe, notre » père, les avoit laissées : nous leur » avons déjà fait savoir notre inten- » tion à ce sujet ; mais, comme il est » arrivé que pendant notre éloigne- » ment & nos longues courses, quel- » ques-unes d'entr'elles, mal-conseillées, » ayant porté la guerre aux Macé- » doniens, & ayant été vaincues par » ceux de notre nation, ont éprouvé » des mouvements & des changements » fâcheux, nous les invitons à n'en » attribuer la cause qu'à nos gens de » guerre ; &, pour nous, notre dessein » est de les rétablir dans leur ancienne » forme de gouvernement, & d'entre- » tenir la paix avec elles. Dans cette » vue, nous renouvellons tous les actes » qui ont été passés en leur faveur, » par Philippe, notre illustre père : » nous rappellons tous ceux qui ont été » bannis, ou mis en fuite par nos » officiers de guerre, depuis qu'Alexan- » dre passa en Asie, sans oublier ceux » qui sont venu servir sous nos en- » seignes. Notre intention est que vous » les receviez parmi vous, que leur

Av. J. C. 320.

Av. J. C. 320.

» rendant tous leurs effets ou possessions, & oubliant à leur égard tout sujet » de plaintes, vous viviez les uns & les » autres en bonne intelligence & en » véritables concitoyens. Nous annulons » tout acte qui auroit pu être passé » contr'eux ; exceptant néanmoins de » ce privilége, ceux qui se seroient ren- » du coupables d'homicide ou de sacri- » lége. Ainsi, nous excluons de la fa- » veur accordée par les présentes, les » bannis de Mégalopolis, complices de » la trahison de Polyænète, aussibien » que ceux d'Amphisse, de Tricca, de » Pharcadon & d'Héraclée : mais tous » les autres doivent être reçus avant le » trente du mois Xanthique (a). S'il se » trouve quelque contrariété entre notre » présent décret, & ceux qui ont été por- » tés par Philippe & par Alexandre, on » se retirera vers nous pour en recevoir » une interprétation qui soit également » favorable à nos intérêts & à ceux » des villes Grecques. Les Athéniens » demeureront dans l'état où ils étoient » sous Philippe & sous Alexandre : » & nous leur cédons Samos, que notre

(a) Il répondoit à notre mois d'Avril.

» père Philippe leur avoit donnée; comme » nous laissons Orope aux Oropiens. Mais » nous exigeons de tous les Grecs, » un décret commun, par lequel ils » s'engagent qu'aucun d'eux ne prendra » les armes, ou ne fera aucune autre » démarche contre nos intérêts, sous » peine d'être banni & dépouillé de » tous ses biens. Nous avons chargé » Polysperchon de convenir avec vous, » de tous ces articles, & nous vous » avons déjà mandé que vous pouviez » vous en rapporter à lui, comme à » nous-mêmes, de leur interprétation: » mais nous n'écouterons aucun autre » qui voudroit y faire quelque chan- » gement. »

Av. J. C. 320.

La publication de ce décret fut accompagnée de lettres par lesquelles Polysperchon enjoignoit aux citoyens d'Argos, & à ceux des autres républiques, de bannir tous les Magistrats qui les avoient gouvernés sous Antipater, & même de condamner quelques-uns d'eux à la mort & à la vente de leurs biens. La crainte de voir les héritiers de ces Magistrats envoyer du secours à Cassander, dictoit toutes ces précautions; elles étoient peut-être principalement dirigées contre Phocion, que

Plut. in Phocion.

Av. J. C. 320.

Polysperchon pouvoit regarder comme un de ses plus grands adversaires. En effet, Cassander, aussi-tôt après la mort de son père, & avant qu'elle fût divulgée, avoit envoyé Nicanor pour succéder à Ményllus, dans le commandement de la garnison d'Athènes, & lui avoit ordonné de se rendre maître de la forteresse de Munychia : ce qui fut exécuté. Peu de jours après, les Athéniens apprirent la mort d'Antipater: ils accusèrent Phocion d'en avoir été instruit, & de l'avoir tenu cachée en faveur de Nicanor ; ce qui indisposa beaucoup ses concitoyens contre lui. Phocion, sans s'inquiéter des soupçons, eut de fréquents entretiens avec Nicanor, qu'il mit dans de favorables dispositions envers les Athéniens.

Av. J C. 319.

Sur ces entrefaites, arriva à Athènes le décret des Rois, qui rétablissoit la démocratie dans cette ville ; & par lequel tous les Athéniens, sans distinction, étoient admis aux charges. Le but de Polysperchon, étant de s'emparer d'Athènes, ils désespéroit d'y réussir, s'il ne trouvoit moyen d'en faire bannir Phocion ; & il ne doutoit pas qu'il ne réussît, dès que ceux que cet Athénien avoit exclus du gou-

vernement, feroient rétablis dans leurs anciens droits. Av. J. C. 319.

Le Régent cachoit donc fa politique fous le voile de l'intérêt public: il fe flattoit que la Grèce, reconnoiffante de la liberté qu'il lui rendoit, alloit être attachée à fon fort, & deviendroit le boulevard de la Macédoine: mais ce vieux guerrier ignoroit que la Grèce, capable encore de tenter quelques efforts pour recouvrer fa liberté, n'étoit plus digne de la conferver. Son décret ne fervit qu'à multiplier les défordres, en renouvellant l'ufage des profcriptions & des banniffements. Les villes, agitées par de nouvelles diffenfions, ne purent prendre aucune forme de gouvernement, & l'anarchie devint générale. Nicanor, qui découvroit la rufe de Polyfperchon, voulut la faire fentir aux Athéniens, & les pria de s'affembler dans le Pirée. Le peule s'y rendit; Nicanor y vint fous la fauve-garde de Phocion. Dercyllus, qui commandoit pour les Rois dans le pays, fe mit en devoir de l'aller furprendre dans le Pirée; mais ce capitaine en ayant été informé, fe retira promptement à Munychia, faifant affez connoître qu'il fe vengeroit fur Athènes,

Av. J. C. 319.

de cette trahison. Les Athéniens s'en prirent à Phocion, de ce que Nicanor s'étoit échappé. « Je n'ai aucun » sujet » leur répondit-il « de me » défier de ce capitaine : vous n'avez » rien à redouter de sa part ; mais » quand même Nicanor auroit de mau» vais desseins, j'aime mieux être sur» pris, & souffrir une injustice, que de » la commettre. »

Cette réponse partoit, sans doute, d'une ame grande, amie de la justice : mais la voix de la patrie en danger, devoit en ce moment, l'emporter dans le cœur de celui qui en étoit le Général & le premier Magistrat. Son amitié & sa confiance pour Nicanor, qui au fond en étoit indigne, ne devoient pas lui faire négliger le salut de ses concitoyens : sans doute il vouloit mettre Nicanor dans la nécessité de n'avoir jamais aucun mauvais procédé envers les Athéniens, en faisant valoir auprès de lui, la foi qu'il lui avoit gardée. Mais Nicanor n'étoit pas Phocion ; il ne tarda pas à manifester ses mauvaises intentions. Phocion, toujours aveugle, ne voulut rien croire de ce qu'on lui rapportoit : vainement on accusa Nicanor, d'avoir des vues sur le Pirée, de faire passer secrètement

Plut. in Phocion. Diod. l. 18. p. 638-641.

à Salamine, des troupes étrangères, de chercher même à corrompre les principaux habitants du Pirée : Phocion ne voulut rien croire de ces rapports. Il fit plus : Philomèdes ayant porté un décret qui ordonnoit à tous les Athéniens de prendre les armes, & d'obéir aux ordres de Phocion leur Général, il en négligea l'exécution.

Av. J. C. 319.

Cependant Nicanor employoit les nuits à faire entrer de nouveaux soldats dans Munychia, pour mettre cette forteresse en état de soutenir un siége. Les Athéniens, qui s'en apperçurent, envoyèrent une ambassade à Polysperchon, pour le prier de les défendre, conséquemment au décret qui assuroit aux Grecs leur liberté : ils tenoient de fréquentes assemblées, & la guerre leur paroissoit inévitable. Ils n'en étoient encore qu'aux préparatifs, lorsque Nicanor, qui avoit déjà assemblé un corps d'armée, le fit partir de nuit, se trouva avant le jour, devant le Pirée, & s'en rendit maître.

Av. J. C. 318.

Phocion, désabusé trop tard, voulut mener les Athéniens contre lui. Il ne put se faire obéir ; &, loin de vouloir combattre, ils le députèrent lui-même avec les plus considérables de leurs

Av. J. C. 318.

concitoyens, pour se plaindre à Nicanor, d'un pareil acte d'hostilité, & pour l'inviter à leur laisser leurs loix, suivant les conventions qui avoient été signées de part & d'autre.

Nicanor répondit qu'ils pouvoient députer à ce sujet, vers Cassander, qui lui avoit confié la citadelle de Munychia, & sans les ordres duquel il ne pouvoit agir. Cependant une lettre d'Olympias, qui lui ordonnoit de remettre aux Athéniens, cette citadelle avec le Pirée; &, d'un autre côté, la nouvelle que les Rois & Polysperchon alloient amener la Reine en Macédoine, pour lui confier l'éducation du jeune Prince, & toute la puissance qu'Alexandre lui-même avoit eue dans ce royaume, suspendirent la joie que lui causoit la réussite de son entreprise.

Alarmé de cette nouvelle, il promit de remettre le fort qu'on lui demandoit; mais imaginant tous les jours de nouvelles difficultés, il traînoit les choses en longueur. Les Athéniens, qui de tout temps avoient eu beaucoup de respect pour Olympias, persuadés qu'on alloit lui rendre ses anciens honneurs, s'attendoient eux-mêmes à recouvrer sous sa domination, leur propre

liberté. L'arrivée d'Alexandre, fils de Polysperchon, à la tête d'une armée considérable, augmenta encore ces espérances, en leur faisant imaginer qu'il venoit les remettre en possession de Munychia & du Pirée : mais son prétexte étoit de secourir la ville, & son dessein de s'en rendre maître, à la faveur des divisions qui y règnoient. Quelques Athéniens, amis d'Antipater, &, entr'autres, Phocion qui craignoit le ressentiment des Républicains outrés, allèrent au-devant d'Alexandre, & lui dictant ce qu'ils croyoient de plus convenable à l'état présent des choses, ils lui conseillèrent de se rendre maître des forts, & de ne les remettre aux Athéniens, que quand on auroit soumis & défait Cassander. Le fils de Polysperchon entra dans Athènes, suivi de tous les bannis de cette ville. Les étrangers, la plus grande partie de la populace, tous les hommes notés d'infamie se déclarèrent pour lui. Il environna le Pirée, interdit aux Athéniens, toute entrevue avec Nicanor, & se réserva le privilége de conférer en secret avec lui. Leurs fréquents rendez-vous donnèrent des soupçons : une multitude confuse s'assembla dans la place,

Av. J. C. 318.

dépofa tous les Magiftrats, leur fubf-
Av. J. C. 318. titua des hommes du peuple zèlés pour la démocratie, & appella en jugement tous ceux qui avoient favorifé l'olygarchie : les uns furent condamnés à la mort, les autres à l'exil & à la vente de leurs biens : Phocion lui-même fut enveloppé dans cette profcription.

Dans ce revers de fortune, Phocion & tous les malheureux fe réfugièrent auprès d'Alexandre, qui les reçut favorablement, & leur donna pour fon père, des lettres par lefquelles il lui recommandoit cet Athénien & fes adhérents, qui tous étoient réfolus de feconder le Régent dans fes deffeins.

De fon côté, le peuple envoya une ambaffade à Polyfperchon, pour aggraver les torts de Phocion, renouveller la demande de la reftitution de Munychia & de la liberté d'Athènes. Les deux partis arrivèrent en même temps auprès du Régent, qu'ils rencontrèrent avec Arridée, traverfant un bourg de la Phocide. Polyfperchon eût defiré conferver le Pirée, à caufe des avantages qu'on pouvoit tirer de ce port, en temps de guerre : mais il avoit quelque honte d'agir manifeftement contre un ordre qu'il avoit donné lui-même

par écrit : le parti qu'il prit, fut de faire une réception agréable aux députés d'Athènes. Ils reçurent une réponse générale, mais gracieuse, & Phocion fut renvoyé au jugement du peuple. Av. J. C. 318.

Ce grand homme, chargé de chaînes, fut conduit par Clitus à Athènes, plutôt pour y être mis à mort, que pour y être jugé. La manière dont on s'acquitta de cette odieuse commission, ajoutoit encore à la rigueur du traitement. Phocion & ceux qui avoient été arrêtés avec lui, furent menés dans des charrettes, le long du Céramique, jusqu'au théatre, où Clitus les tint jusqu'à ce que les Archontes eussent fait assembler le peuple.

Le tribunal & le théatre se remplirent d'une foule de personnes de tout sexe & de toute condition. Ni les esclaves, ni les étrangers, ni même les hommes notés d'infamie ne furent exclus de cette assemblée. D'abord on fit lecture des lettres du Roi; elles portoient : « qu'il avoit trouvé ces pri-
» sonniers atteints & convaincus de
» trahison, mais qu'il en renvoyoit le
» jugement aux Athéniens, comme à des
» hommes libres, qui avoient leurs pri-

» viléges & leurs loix ». Alors Clitus
Av. J.C. les présenta au peuple.
318. A la vue de Phocion enchaîné, & traité comme un vil criminel, tout ce qu'il y avoit d'hommes honnêtes dans l'assemblée, baissèrent les yeux, se couvrirent la tête, versant des larmes sur son sort. Un seul plus courageux que les autres, s'écria : « que, puisque le » Roi laissoit au peuple le jugement » d'une affaire de cette importance, il » convenoit de faire sortir les esclaves » & les étrangers ». La populace s'y opposa & menaça de lapider les partisans de l'olygarchie. Ce mot ferma la bouche à tous les amis de Phocion.

On lut les chefs de l'accusation intentée contre ce Magistrat & ses adhérents. On leur imputoit d'avoir, au sortir de la guerre Lamiaque, contribué à la servitude de leur patrie, à l'abrogation des loix, & à l'extinction du gouvernement populaire. Phocion se leva & voulut entreprendre son apologie. Un bruit affreux l'empêcha de parler : cependant l'émotion se calma, Phocion reprit la parole : le peuple recommença ses cris ; l'accusé ne put se faire entendre : enfin saisissant un

intervalle moins tumultueux : « Athé-
» niens » leur dit-il « eſt-ce juſtement Av. J. C. 318.
» ou injuſtement que vous voulez nous
» faire mourir » ? Quelqu'un ayant ré-
pondu que c'étoit juſtement ; « Eh » !
reprit Phocion « comment pourrez-
» vous le faire, ſi vous ne daignez
» nous entendre » ?

Comme il faiſoit les plus grands efforts pour plaider une cauſe d'où dépendoit ſa vie, ceux qui étoient les plus proches de lui, l'entendoient & entroient dans ſes raiſons ; mais ceux qui étoient éloignés, étourdis par le bruit d'une multitude irritée, ne pouvoient appercevoir que ſon action. Alors Phocion n'ayant plus d'eſpoir, s'écria : « Athéniens, j'avoue mes injuſtices, & » je me condamne moi-même à la mort, » pour toutes les fautes que j'ai com- » miſes dans le gouvernement : mais » ceux-ci « continua-t-il, en montrant les compagnons de ſon infortune, « pourquoi les condamnerez-vous, puiſ- » que jamais ils ne vous ont fait aucun » mal, & qu'ils ne ſont point coupa- » bles » ? Le peuple ſe mit à crier : « C'eſt parce qu'ils ſont tes amis. »

Phocion ayant entendu cette réponſe, ſe retira ſans répliquer, & attendit tran-

Av. J. C. 318.

quillement ce qu'il plairoit de prononcer sur son sort. Cependant quelques-uns de ses amis eurent la confiance de s'avancer pour plaider sa cause. On les écouta, avant de savoir le parti qu'ils alloient prendre; mais dès qu'on les vit entamer l'apologie de l'accusé, on les interrompit par un murmure qui dégénéra bientôt en des cris immodérés contre eux & contre lui.

Enfin Agnonidès lut le décret qui étoit tout préparé, & qui portoit : « que le peuple donneroit ses suffrages, » & jugeroit à la pluralité des voix, si » les prisonniers étoient coupables ; » que s'ils étoient jugés tels, on les » feroit mourir sans différer ». Ce décret ne parut point encore assez rigoureux à quelques-uns de ces furieux : ils demandent que Phocion soit appliqué à la torture, avant d'être exécuté; ils veulent qu'on apporte la roue, qu'on fasse venir les questionnaires & l'exécuteur. Agnonidès, voyant que cette excessive rigueur déplaisoit à Clitus, & détestant lui-même cette barbarie : « Athéniens « dit-il « quand nous au» rons entre nos mains, un scélérat » comme Callimédon, nous l'applique-

» rons à la torture; mais je me gar- Av. J. C.
» derai bien de l'ordonner contre Pho- 318.
» cion ». Alors un homme de bien, élevant sa voix du milieu de l'assemblée, répondit : « Tu fais fort bien, Agno» nidès; car, si nous donnons la torture » à Phocion, que te ferons-nous? »

Le décret fut confirmé, & le jugement admis à la pluralité des voix. Personne alors ne demeura assis; tous se levèrent : la plupart même, comme s'il se fût agi de l'action la plus glorieuse pour Athènes, se couronnèrent de fleurs; & dans cet acharnement général, tous les suffrages furent à la mort. Nicoclès, Thudippe, Hégémon & Pythoclès furent enveloppés dans la condamnation de Phocion. Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès, & quelques autres, quoiqu'absens, furent aussi condamnés.

Aussi-tôt les exécuteurs se saisirent de ces infortunés, & les conduisirent dans la prison. Les plus honnêtes gens de la ville les suivoient les larmes aux yeux, & plaignoient l'infortune de tant de braves citoyens, victimes d'une fougue populaire qui les faisoit trembler pour eux-mêmes. De long-temps Athènes n'avoit été témoin d'un spec-

Av. J. C. 318.
tacle si horrible, & à la fois si attendrissant. Les compagnons de Phocion, émus par les larmes & les gémissements de leurs parents & de leurs amis, qui venoient les embrasser dans les rues, & leur dire les derniers adieux, s'avançoient en déplorant leur destinée. Mais Phocion, avec le même visage & la même contenance, que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour prendre le commandement des troupes, ou que les Athéniens le reconduisoient en sa maison, faisoit admirer en lui, cette fermeté, cette grandeur d'ame, qui le rendoient insensible aux revers de la fortune. Quelques hommes du bas peuple, plus emportés que les autres, l'accabloient d'injures ; l'un d'eux porta l'insolence jusqu'à lui cracher au visage. Phocion, sans s'émouvoir, se tourna vers les Magistrats, & se contenta de leur dire : « Quelqu'un ne veut-il point » empêcher cet homme, de commettre » des choses si indignes » ?

La vue de la ciguë que l'on broyoit dans la prison, redoubla les larmes de Thudippe : il se désespéroit, & crioit que c'étoit à tort qu'on le faisoit mourir avec Phocion : « Quoi ! » lui dit cet illustre personnage « n'est-

» ce pas une grande consolation pour » un homme comme toi, de mourir » avec Phocion » ? Quelqu'un de ses amis lui demanda s'il n'avoit rien à faire dire à son fils : « Oui » répondit-il « c'est qu'il ne se souvienne » point de l'injustice des Athéniens ». Nicoclès, le meilleur & le plus fidèle de ses amis, le conjura de lui permettre de boire le poison avant lui : « Mon » cher Nicoclès » lui répondit Phocion « tu me fais une demande bien » dure ; mais puisque je ne t'ai rien » refusé pendant ma vie, je t'accor- » derai encore ce dernier plaisir avant » ma mort. »

Av. J. C. 318.

Les compagnons de Phocion burent la ciguë. Il n'en restoit plus : l'exécuteur refusa d'en broyer, si on ne lui donnoit douze dragmes, qui étoient le prix de chaque dose. Phocion, s'adressant à un de ses amis : « Puisqu'on ne » peut » lui dit-il « mourir gratis à » Athènes ; donnez, je vous prie, cette » modique somme à l'exécuteur ». On prépara de nouvelle ciguë ; il la prit & mourut.

Ce jour même, on faisoit en l'honneur de Jupiter, une procession dans laquelle les chevaliers parcouroient à

Av. J. C. 318.

cheval, toutes les rues de la ville. En passant devant la prison, les uns ôtèrent les couronnes qu'ils avoient sur la tête, d'autres fondoient en larmes : tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité & d'honnêteté ; tous ceux que n'aveugloit ni la colère, ni l'envie, trouvèrent que c'étoit là plus abominable des impiétés, de n'avoir pu s'abstenir de souiller une si grande solemnité, par la mort violente d'un homme. Mais ses ennemis, peu satisfaits encore de leur barbarie, firent ordonner par le peuple, que les corps de tous les condamnés seroient jetés, sans sépulture, hors des confins de l'Attique : on défendit à tout Athénien, de fournir du feu pour honorer d'un bûcher leurs funérailles. La crainte empêcha les amis de Phocion, de rendre les derniers devoirs à son corps : un homme accoutumé de gagner sa vie à ces sortes de fonctions, le porta au-delà des terres d'Eleusis, & ayant pris du feu sur celles de Mégare, il lui dressa un bûcher, & le brûla. Une dame de cette ville, qui assista par hazard à cette cérémonie funèbre avec ses femmes, lui éleva dans cet endroit, un cénotaphe, sur lequel elle fit les effusions accoutumées ;

& prenant dans sa robe, les ossements qu'elle recueillit avec soin, elle les porta la nuit dans sa maison, & les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles : « Cher & sacré foyer, » je te confie ces précieux restes d'un » homme de bien ; conserve-les fidelle- » ment, pour les rendre un jour au tom- » beau de ses ancêtres, quand les Athé- » niens seront revenus de leur égare- » ment. » Av. J. C. 318.

L'Homme de bien n'étoit plus. Athènes ne méritoit pas alors de pareils amis de la patrie : cette ville corrompue, n'écoutoit que de vils adulateurs, qui accéléroient sa chûte. Un citoyen qui jamais n'avoit cherché à venger une injure particulière, qui jamais n'avoit regardé aucun citoyen comme ennemi, ne pouvoit plus vivre dans une ville qui n'étoit composée que de furieux, ou de fanatiques d'une liberté qui n'étoit plus faite pour eux. Phocion ne fut sévère, intraitable, inflexible, qu'envers ceux qui s'élevoient contre lui, & qui résistoient à ce qu'il proposoit pour le bien de la patrie : son crime fut d'avoir vu que la liberté n'étoit plus un fruit propre à l'Attique, & d'avoir voulu donner à sa patrie, *Plut. in Phocion.*

une tranquillité que ses revers ne lui avoient pas encore rendu assez desirable. Il ne voyoit de bonheur pour Athènes, que dans la paix : dans l'état où se trouvoit la république, la guerre la plus juste, la plus nécessaire, ne lui paroissoit qu'une accélération de ruine ; & les victoires les plus éclatantes, que le présage des plus terribles revers.

Av. J. C. 318.

Phocion avoit été marié deux fois ; on ne sait presque rien de sa première femme, mais la seconde fut aussi célèbre à Athènes, par sa sagesse, par sa modestie & sa simplicité, que Phocion par sa bonté & sa justice. Les Athéniens étant un jour assemblés au théatre, un des principaux acteurs qui devoit jouer un rôle de princesse, prêt à entrer sur la scène, demanda un masque de reine & un grand nombre de suivantes parées magnifiquement. Mélanthius qui faisoit les frais du chœur, ne les fournissant point, l'acteur s'emportoit contre lui, & faisoit attendre les spectateurs, refusant absolument de paroître sans tout son cortège. Mélanthius lassé de tant de difficultés, le prend, & le pousse avec violence au milieu du théatre, en lui criant : « Tu » vois l'épouse de Phocion qui paroît » en

» en public, suivie d'une seule esclave; Av. J. C. 318.
» & tu viens faire ici le glorieux, &
» corrompre nos femmes »! Ce mot fut entendu de toute l'assemblée, & reçu avec les plus grands applaudissements; car on savoit ce qui étoit bien à Athènes, si on ne l'y pratiquoit pas.

Une dame considérable de l'Ionie, amie de cette femme illustre, l'étoit venu voir à Athènes, & lui montroit avec complaisance, ses bijoux d'or, enrichis de pierres précieuses; des bracelets, des colliers magnifiques: « Pour moi » lui dit modestement son amie « mon seul or-
» nement est Phocion, qui, depuis
» vingt ans, est toujours élu général
» des Athéniens. »

Les fâcheux événements que nous allons voir se succéder, ne tardèrent pas à faire vivement sentir aux Athéniens, de quel vigilant magistrat, de quel gardien fidèle, de quel modèle de tempérance & de justice, ils s'étoient privés dans le temps où il leur devenoit le plus nécessaire. Une statue de bronze, un monument élevé aux dépens du public, furent les marques de leur tardif repentir: ils condamnèrent à la mort Agnonidès, le plus ardent de

Av. J. C. 318.

ses adversaires : Epicure & Démophile, ses deux autres accusateurs, périrent de la main de son fils. Phocion méritoit un autre vengeur.





LIV. CINQUANTE-NEUVIÈME.



CASSANDER se rend maître d'Athènes, & en confie le gouvernement à Démétrius de Phalère; mort d'Arridée; Démétrius-Poliorcétès : la bataille d'Ipsus fixe la succession d'Alexandre; irruption des Gaulois; leur établissement dans l'Asie-mineure.

LES BEAUX TEMPS de la Grèce se sont écoulés : ceux de la servitude approchent. Ses efforts pour s'arracher au sort qui la menace, les crises violentes qui l'y conduisent, des crimes, des atrocités; tels sont les objets que va nous offrir l'histoire. Mais les efforts d'une nation qui se montra long-temps digne de la liberté, ont un grand intérêt, & présentent un vaste champ d'instruction. Av. J. C. 318.

Athènes se déchirant elle-même,

sembloit appeller les ambitieux. Cassander ne laissa pas échapper l'occasion que lui offroient ces troubles. A la tête de trente-cinq vaisseaux qu'il avoit obtenus d'Antigonus, & de quatre mille hommes de troupes, il aborda au Pirée, où il fut introduit par Nicanor, qu'il laissa à la garde de Munychia. A cette nouvelle, Polysperchon abandonna la Phocide, & suivi de vingt-cinq mille hommes, & de soixante-cinq éléphants, il entra en Attique, dans le dessein d'environner Cassander avec son armée; mais craignant la disette, il laissa son fils avec une partie de ses troupes, pour défendre l'Attique, & passa avec l'autre dans le Péloponnèse, pour attaquer les Mégapolitains qui favorisoient son ennemi.

Av. J. C. 318.

Diod. l. 18. p. 642-647.

Cassander profita de son absence: soutenu des Eginètes, il investit Salamine, qu'il réduisit aux dernières extrémités. Polysperchon envoya au secours de la ville, une flotte & des soldats. Cassander fut forcé de se retirer au Pirée. Alors le régent assembla les députés de toutes les villes du Péloponnèse, & fit alliance avec elles. L'ordre fut donné de faire mourir ceux qui avoient introduit l'oligarchie dans ces villes, & de rendre au peuple, sa li-

berté. La plupart des villes acceptèrent avec joie cette restitution, qui donna lieu à de nouvelles proscriptions, à de nouveaux bannissements. Mégalopolis seule demeuroit attachée à Cassander; le régent en forma le siége. Les Mégalopolitains, sans se laisser effrayer par le spectacle nouveau pour eux des éléphants, se préparèrent à une vigoureuse résistance. On fit brèche au rempart, l'ennemi tenta l'assaut, il fut repoussé. Av. J. C. 318.

Le lendemain Polysperchon fit nettoyer l'endroit qui conduisoit au pied des murailles, pour rendre l'accès plus facile aux éléphants. Les assiégés placèrent sous le niveau du terrain, vis-à-vis les portes de la ville, des planches garnies de pointes de fer, qu'ils recouvrirent de feuilles. L'ennemi s'avance; les assiégés volent à la brèche, & feignent de laisser leurs portes sans gardes. Les Indiens, conducteurs des éléphants, les voyant dégarnies, marchent pour les enfoncer. Ils tombent dans le piége : les éléphants s'enfoncent les pointes dans les pieds, & ne peuvent avancer ni reculer. Irrités par une grêle de traits qui pleuvent sur eux, ils se jettent sur leurs conducteurs, & en écrasent un

Av. J. C. 318. grand nombre. Le plus formidable de ces animaux, tombe mort; d'autres sont mis hors de service. Honteux de son entreprise, Polysperchon laisse une partie de ses troupes devant la place, & fait passer dans l'Hellespont, Clitus, à la tête de sa flotte, pour s'opposer à ceux qui voudroient amener d'Asie en Europe, du secours aux ennemis des rois.

Déjà Clitus avoit attiré dans son parti, les villes des environs de la Propontide, lorsque Nicanor envoyé avec la flotte de Cassander, augmentée d'un secours d'Antigonus, qui la faisoit monter à plus de cent voiles, parut à la même hauteur. Le combat se donna à la vue de Byzance; Clitus remporta un avantage considérable. Mais la même nuit Antigonus, réuni avec Nicanor, tomba sur les vainqueurs, & s'empara de la flotte ennemie, à l'exception du vaisseau du commandant. Clitus s'étoit jeté à terre, dans l'espérance de se sauver en Macédoine; mais il fut tué.

Tandis que la flotte du régent se faisoit battre en Asie, & que lui-même ne jouoit dans le Péloponnèse, que le rôle d'un aventurier, les Athéniens,

voyant qu'ils n'avoient aucun secours à en espérer, & qu'un grand nombre de villes grecques abandonnoient le parti des rois, pour passer dans celui de Cassander, résolurent d'envoyer des députés à ce prince, pour traiter avec lui, de la paix. Le résultat de la négociation, fut que les Athéniens demeureroient en possession de leur ville, de leur territoire, de leurs revenus & de leur marine; que Cassander tiendroit garnison dans Munychia jusqu'à la conclusion de la guerre contre les rois; que personne n'auroit part au gouvernement, s'il ne faisoit preuve d'un revenu de dix mines au moins; qu'enfin Cassander pourroit choisir tel citoyen qu'il lui plairoit, pour le mettre à la tête de la république.

Av. J. C. 318.

Ce prince confia cette place à Démétrius, qui, par sa douceur, se concilia la bienveillance des Athéniens. Cet homme célèbre, né à Phalère, étoit fils d'un esclave (a). Sous un maître tel que Théophrastes, dont il fut le disciple & l'ami, il perfectionna ses talents pour

Démétrius de Phalère. *Ælian. v-h. l. 12. c. 43. Laërt. in Demetr. Cic. de clar. orat. & de leg. l. 2. Athen. l. 12.*

(a) Consultez la *vie de Démétrius de Phalère*, par M. Bonamy, tome VIII. des Mém.

Av. J. C. 318.

l'éloquence, & se rendit habile dans la philosophie, la politique & l'histoire. Moins exercée aux combats du barreau, qu'aux luttes de l'Académie, son éloquence enchantoit les Athéniens, au lieu de les émouvoir. La douceur, qui faisoit le caractère de ses ouvrages, étoit aussi celui de son esprit. Loin d'abolir la démocratie, il s'en déclara le protecteur: une sage économie lui permit d'embellir Athènes d'édifices utiles; il s'appliqua à diminuer le luxe. Une loi réprima les dépenses excessives qu'occasionnoit la mort des grands. Elle infligea des peines à ceux qui y contreviendroient : elle ordonna que les cérémonies des funérailles se feroient la nuit, & défendit toute espèce d'ornement sur les tombeaux, excepté une colonne haute de trois coudées, ou une simple table.

On ignore l'effet de ces loix somptuaires, dans une république aussi corrompue que celle d'Athènes. Le mal auquel elles s'opposent, détruit ordinairement l'effet qu'on s'en promet. Démétrius vouloit que les jeunes-gens eussent du respect pour leurs parents, à la maison; dans la ville, pour ceux qu'ils rencontroient; pour eux-mêmes;

lorsqu'ils étoient seuls. Ces loix prouvent que les vices qu'elles condamnent, étoient alors communs à Athènes. Av. J. C. 318.

Nicanor étoit rentré dans Athènes, à la tête de sa flotte décorée de tous les ornements de la victoire. Cassander lui fit d'abord un accueil favorable; mais ayant remarqué en lui beaucoup d'orgueil & de présomption, & voyant de plus qu'il s'obstinoit à maintenir sa garnison dans Munychia, il le fit tuer secrètement: ensuite il repassa en Macédoine, où il attira bientôt un grand nombre de gens à son parti. Beaucoup de Villes Grecques, entraînées par cet exemple, se mirent sous la protection de ce Prince; il entroit avec intelligence, dans le détail de toutes les affaires; traitoit d'une manière gracieuse, avec tout le monde; & faisoit aimer ou souhaiter son gouvernement. Polysperchon, au contraire, se comportoit avec peu de sagesse & beaucoup de négligence, dans la tutelle des Rois, dans le gouvernement de l'Etat, & dans l'entretien des alliances étrangères dont il étoit chargé. Diod. l. 18. p. 647.

Cassander, après avoir mis ses affaires sur un pied respectable en Macédoine, étoit passé dans le Péloponnèse, d'où il Av. J. C. 317. Diod. l. 19. p. 659. 660.

Av. J. C. 317.

fut bientôt rappellé par Eurydice, femme d'Arridée, qui, apprenant qu'Olympias se disposoit à revenir en Macédoine, envoya un courier à Cassander, pour implorer sa protection. En effet Polysperchon, soutenu par Æacidas, Roi d'Epire, ramenoit cette Reine, avec le fils de Roxane. Informé qu'Eurydice & Arridée son époux, campoient à Evie, il marcha contre eux avec toutes ses forces, dans le dessein de terminer la querelle par un combat. Mais, dès que les deux armées furent en présence, les Macédoniens respectant le nom seul d'Olympias, & se rappellant les bienfaits d'Alexandre, mirent bas les armes; Arridée fut fait prisonnier avec toutes ses troupes: Eurydice, qui s'étoit retirée à Amphipolis, y fut arrêtée.

Maîtresse du trône, Olympias n'usa pas généreusement de sa fortune; elle fit jetter le Prince & la Princesse dans une prison, où on leur donnoit leur nourriture par une fenêtre. Mais comme cette barbarie excitoit l'indignation de tous les Macédoniens, elle chargea quelques Thraces de tuer Arridée à coups de flèches. Quant à Eurydice, qui, d'un ton de hauteur, soutenoit

toujours qu'elle avoit plus de droit au trône qu'Olympias, elle lui envoya un poignard, une corde & du poison, en lui laissant le choix d'un de ces trois genres de mort. L'épouse d'Arridée s'étrangla, après avoir conjuré les Dieux d'envoyer bientôt à sa barbare ennemie, de semblables présents.

Av. J. C. 317.

Olympias ensuite fit périr Nicanor, frère de Cassander, & détruisit le tombeau d'Iolas, autre frère de ce Prince, pour venger, disoit-elle, la mort d'Alexandre le Grand, qu'il plut à cette Princesse, de lui imputer. Cent autres Macédoniens payèrent aussi de leurs têtes, leurs liaisons avec Cassander. Une manière aussi atroce de se venger, fit ressouvenir la nation, des dernières paroles d'Antipater, qui lui conseilloit de n'appeller jamais une femme au trône de Macédoine, & les fit regarder comme prophétiques.

Cassander étoit occupé au siége de Tégée en Arcadie, lorsqu'il apprit le retour d'Olympias, le malheureux sort d'Eurydice & de son époux, l'insulte faite au tombeau d'Iolas, toutes les barbaries enfin d'une femme vindicative & qui se croyoit déjà maîtresse. Aussi-tôt il fit sa paix avec les Tégéates,

Av. J. C. 316. Diod. l. 19. p. 680-682.

& vola en Macédoine, laissant ses alliés

Av. J. C. 316.

dans un assez grand embarras; car le fils de Polysperchon, à la tête d'une armée, menaçoit toutes les villes du Péloponnèse.

Les Etoliens, qui favorisoient Olympias & Polysperchon, pour arrêter la marche de Cassander, s'étoient saisis de tous les passages. Mais ce Général, sans s'amuser à les disputer à la pointe de l'épée, fit venir des barques légères, de la Locride & de l'Eubée, aborda, avec ses troupes, en Thessalie; & apprenant que Polysperchon campoit dans la Perrhébie, il envoya contre lui, Callas, un de ses lieutenants, & chargea Dinias de s'opposer aux troupes qui étoient aux ordres d'Olympias. Cette Reine, au bruit de la marche de Cassander, mit Aristonoüs à la tête de son armée, & courut se renfermer dans Pydna, avec le fils de Roxane, la mère de ce jeune Prince, Thessalonique sœur d'Alexandre le Grand, Déidamie, fille du Roi d'Epire, & les plus considérables de ses parents & de ses amis.

Cassander, après avoir traversé toutes les gorges de la Perrhébie, se montre devant Pydna, & en forme le siége,

Le Roi d'Epire accourt au secours d'Olympias, & perd pendant son absence, son propre royaume, par la révolte de ses sujets. L'Epire aussi-tôt se déclara en faveur de Cassander, qui fit passer Lycifcus dans ce royaume, en qualité de lieutenant. Il ne restoit de ressource à Olympias, que du côté de Polysperchon; mais Callas lui ayant débauché la plus grande partie de ses troupes, l'obligea de se renfermer dans la ville de Naxie, où il l'assiégea.

Av. J.-C. 316.

Diod. l. 19. p. 692-697.

Cependant Cassander, que les rigueurs de l'hiver empêchoient de continuer le siége de Pydna, avoit fait environner cette place si exactement, par mer & par terre, qu'Olympias, avec sa Cour & toutes ses troupes, se vit bientôt réduite à une famine affreuse. On ne donnoit plus aux éléphants, que des sciures de bois, & les hommes en étoient venus à tuer les chevaux & les bêtes de charge, pour leur nourriture. Dans cette calamité, tous les éléphants périrent de faim : les cavaliers volontaires, auxquels on ne faisoit aucune distribution de vivres, succombèrent les premiers. Les soudoyés ne résistèrent guère plus long-temps. Quelques soldats barbares, cédant au plus impérieux des

Av. J. C. 316.

besoins, donnèrent les premiers, l'exemple de manger les cadavres humains. Bientôt toute la ville en fut remplie. Les gardes du Palais enterroient les uns, & jetoient les autres pardessus les remparts. Ce spectacle affreux, accompagné d'une puanteur horrible, devenoit de plus en plus insoutenable, non-seulement aux personnes de la Cour, élevées dans la magnificence & le luxe, mais aux soldats mêmes, nourris dans le sang & le carnage.

Au printemps, la famine n'ayant fait qu'augmenter, plusieurs se présentèrent à la Reine, pour lui demander leur congé; ce qu'elle leur accorda. Cassander reçut favorablement ces malheureux, & les distribua dans les villes qui tenoient encore pour Olympias, persuadé que leurs habitants apprenant l'état déplorable de la Reine, quitteroient son parti. En effet, Olympias abandonnée de presque tous ses amis, n'avoit plus de ressource qu'en un vaisseau qu'elle avoit fait préparer; mais trahie encore par un déserteur, elle se vit contrainte de se livrer elle-même à son ennemi.

Cassander, à qui cette Reine faisoit ombrage, pour s'en défaire d'une ma-

nière moins odieuſe, ſuſcita contr'elle tous les parents de ceux à qui elle avoit ôté la vie. Elle fut accuſée dans l'aſſemblée des Macédoniens, qui, quoiqu'abſente, la condamnèrent à la mort, ſans que perſonne entreprît ſon apologie. Alors Caſſander lui fit propoſer de ſe retirer à Athènes, & lui offrit un vaiſſeau pour l'y tranſporter. Son deſſein étoit de la faire périr dans le trajet, & de préſenter ſa mort comme l'effet d'une punition divine : car il craignoit un retour de la part des Macédoniens. Mais la Reine, ſoit qu'elle ſoupçonnât le deſſein de ſon ennemi, ſoit qu'elle ſe flattât de pouvoir, en ſe montrant, diſſiper l'orage, dit qu'elle étoit prête à ſe juſtifier devant les Macédoniens. Caſſander redoutoit cette apologie, & le poids que lui donneroit la mémoire d'Alexandre & de Philippe ; il envoya deux-cents ſoldats, avec ordre de la tuer : mais ces aſſaſſins frappés de reſpect à la vue d'Olympias, ſe retirèrent ſans avoir oſé rien entreprendre. Il fallut employer pour cette lâche barbarie, les parents de ceux qu'elle avoit fait mourir, & qui ſaiſirent avec joie le moyen de ſatisfaire leur vengeance, en

Av. J. C. 316.

Av. J C. 316.

se mettant dans les bonnes graces de Cassander. Ainsi mourut Olympias, fille d'un Roi d'Epire, sœur d'un autre, épouse de Philippe, & mère d'Alexandre le grand.

Le chemin du trône s'applanissoit pour Cassander : la main de Thessalonique, fille de Philippe, & sœur d'Alexandre, pouvoit le lui faciliter encore ; il l'épousa. Déjà, pour écarter tous ses rivaux, il projettoit de se défaire du jeune Alexandre, & de Roxane sa mère; mais il voulut auparavant savoir l'effet qu'auroit produit dans le public, la mort d'Olympias : il ignoroit d'ailleurs dans quelle situation étoit la fortune d'Antigonus; il se contenta pour lors, de faire enfermer Roxane & son fils, dans la citadelle d'Amphipolis, sous la garde de Glaucias, un de ses ministres les plus dévoués. Pour accoutumer insensiblement les Macédoniens à ne les regarder que comme de simples particuliers, il supprima les officiers attachés à leurs personnes. Quant à lui, prenant le ton d'un Souverain, il ordonna de magnifiques funérailles à Eurydice & à son époux : il accompagna cette cérémonie, de jeux funèbres, comme il se pratiquoit à l'égard des Rois ;

voulant donner à croire que, par leur mort, ils avoient laissé vacant le trône de Macédoine. Av. J. C. 316.

Polysperchon, instruit de la fin malheureuse d'Olympias, s'étoit échappé de Naxie de Perrhébie, avec un petit nombre des siens; &, joint à Æacidas, il avoit cherché une retraite en Etolie, d'où il comptoit observer tranquillement le cours que prendroient les choses. Cassander résolut de chasser d'abord du Péloponnèse, le fils de Polysperchon, qui s'étoit emparé de quelques villes de cette péninsule, & qui se trouvoit seul en état de lui résister: il traversa la Thessalie, força les passages de Pyles, défendus par les Etoliens, entra dans la Béotie, rappella tous les Thébains, & pour rendre son nom célèbre, entreprit de rebâtir leur ville. Plusieurs peuples de la Grèce, soit par compassion pour ces fugitifs, soit par considération de l'ancienne gloire de cette ville, prirent part à ce rétablissement. Athènes releva, à ses frais, la plus grande partie des murailles de Thèbes; d'autres villes se chargèrent des maisons; d'autres firent passer aux habitants, des sommes d'argent; ils en reçurent non-seulement de la Grèce,

mais de la Sicile & de l'Italie.

Av. J. C. 316. Cassander ayant enfin pénétré dans le Péloponnèse, malgré les oppositions du fils de Polysperchon, obligea les habitants d'Argos, d'abandonner l'alliance de son ennemi. Toutes les villes de la Messénie, à l'exception d'Ithome, se déclarèrent en sa faveur. Effrayé de la rapidité de ces conquêtes, Alexandre cherchoit à les arrêter par un combat: Cassander ne se jugea pas en état de le tenter avec avantage; il reprit le chemin de la Macédoine, & laissa dans Géranie près de l'isthme, deux mille hommes aux ordres de Molycus.

Av. J. C. 315. Diod. l. 19. p. 697-705. La Grèce n'étoit pas seule en proie aux horreurs de la guerre. L'ambition des successeurs d'Alexandre mettoit d'autres régions en feu. Vainqueur d'Euménès, Antigonus, après avoir dissipé jusqu'aux derniers restes des partisans de Perdiccas, se trouvoit le maître de l'Asie: mais la monarchie d'Alexandre pouvoit seule remplir ses vastes desirs. Ptolémée, Cassander, Lysimachus & Séleucus étoient autant de rivaux incommodes, dont la fortune traversoit ses projets. Ce dernier ayant reçu quelque mécontentement, passa en Egypte, & détermina Ptolémée à la

la guerre contre un Prince dont les vues ne permettoient pas à ses rivaux, d'être sans inquiétude. Les deux confédérés n'eurent pas de peine à attirer dans leur parti, Lysimachus & Cassander. Ces Princes formèrent une ligue, & se déclarèrent contre Antigonus, qui, de son côté, se prépara à la guerre. Persuadé que la Macédoine donneroit à ses Rois, un droit sur les provinces qui en avoient été démembrées, il résolut de diriger ses principaux efforts contre Cassander. Il rechercha l'alliance des Grecs, & obtint des secours de Sparte. Polysperchon & son fils Alexandre embrassèrent sa querelle : ce dernier vint le trouver en Asie. Là, Cassander, auteur de la mort d'Olympias, restaurateur de Thèbes détruite par le feu Roi, détenteur de Roxane & de son fils, fut déclaré ennemi public ; & , afin d'attirer plus sûrement dans son parti, les villes de la Grèce, Antigonus leur ordonna d'être libres, & les affranchit des garnisons étrangères qui les opprimoient. Ptolémée fit à ces mêmes villes, les promesses les plus flatteuses.

Av. J. C. 315.

Cependant Séleucus envoya des trou-

Av. J. C. 315.

pes dans le Péloponnèse, & s'empara lui-même de plusieurs villes dans l'île de Cypre : de son côté, Apollonidès, lieutenant de Cassander, dans Argos, passa de nuit en Arcadie, & s'empara de Stymphale. Pendant son absence, ceux d'entre les Argiens qui n'aimoient pas Cassander, firent proposer au fils de Polysperchon, de venir prendre possession de leur ville : il fut prévenu par Apollonidès qui entra dans Argos : ayant trouvé cinq-cents Sénateurs assemblés dans le Sénat, il ordonna qu'on y mît le feu, les fit brûler vifs, & chassa de la ville une grande partie des autres citoyens. Cassander, à la tête d'une armée, passa dans le Péloponnèse ; il avoit cherché à gagner le fils de Polysperchon, qui n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; mais, dès qu'il fut Cassander de retour en Macédoine, il se mit à parcourir le Péloponnèse, chassant les garnisons que ce Prince y avoit mises. Ce dernier voyant qu'il falloit sacrifier aux circonstances, fit une nouvelle tentative auprès d'Alexandre : il lui députa un de ses amis, pour l'engager à abandonner Antigonus, lui promettre le commandement général des troupes

du Péloponnèse, & tous les titres d'honneur qu'il pourroit souhaiter. Alexandre, qui se voyoit offrir une dignité pour laquelle seule il avoit jusqu'alors combattu contre Cassander, accepta cette offre, & fut aussi-tôt déclaré Commandant général de la Péninsule.

Av. J. C. 315.

Ce n'étoient que massacres & séditions dans la Grèce & dans l'Asie : un état affreux d'anarchie régnoit dans toutes ces contrées ; la force, & non le droit, faisoit des maîtres ; & dans l'incertitude où se trouvoient les peuples, ils ne pouvoient attendre de tranquillité, quelque parti qu'ils embrassassent. Les différentes villes du Péloponnèse s'étoient partagées entre Cassander & Antigonus. L'historien n'a plus à tracer que le malheur des hommes, victimes de l'intérêt des grands, à leur tour victimes de leur propre ambition. Le fils de Polysperchon est tué, sortant de Sicyone à la tête d'un corps de troupes, par quelques partisans secrets d'Antigonus. Cratésipolis, sa veuve, rassemble les soldats de son mari, & lui succède en quelque sorte. Cette femme courageuse, extrêmement respectée des soldats, & de plus douée

Av. J. C. 314.
Diod. l. 19. *p.* 707-710.

Av. J. C. 314.

d'une grande intelligence dans les affaires, réprima les Sicyoniens, qui, après la mort d'Alexandre, avoient pris les armes pour se mettre en liberté, les battit, en tua un grand nombre, en condamna trente à être mis en croix; & ayant ainsi assuré son pouvoir dans la ville, elle se fit une garde de soldats disposés à tout pour sa défense, & se trouva réellement Souveraine des Sicyoniens.

Des peuples qui, jusqu'ici, ont peu figuré dans l'Histoire de la Grèce, vont paroître sur la scène, pour y jouer un rôle important. Les premiers troubles excités par l'ardeur de la domination dans les successeurs d'Alexandre, étoient à peine commencés, qu'on avoit vu les contendants solliciter à l'envi, l'amitié & l'alliance des Etoliens. Cassander, pour tenir tête à ces peuples qui favorisoient Antigonus, invita les Acarnaniens qui occupoient différentes hauteurs & des forts séparés les uns des autres, à se réunir dans des villes où ils seroient plus à portée de se défendre contre les irruptions subites & fréquentes de leurs ennemis. Mais, à peine fut-il de retour en Macédoine, que les Etoliens ayant pris

Agrinium, une de ces villes, égorgèrent les habitants qui en sortoient sur la foi d'une capitulation : action qui peut faire juger du peuple qui va se montrer le plus.

Av. J. C. 314.

La vie des successeurs d'Alexandre n'étoit plus qu'une agitation continuelle. A peine sorti de l'Etolie, Cassander envoya des secours à Séleucus & à ses autres alliés en Asie, pour occuper Antigonus, & l'empêcher de passer en Europe. Cette expédition ne fut pas heureuse. Philippe, un de ses Capitaines, se conduisit mieux contre les Etoliens. Déjà il avoit fait le ravage dans leur territoire, quand il apprit qu'Æacidas, roi d'Epire, revenu dans son royaume, y faisoit de grandes levées de soldats. Il se mit en marche, pour l'attaquer avant sa jonction avec les Etoliens. Les Epirotes furent battus. Cependant les fuyards se réunirent aux troupes de l'Etolie : Philippe revint à la charge, battit encore une fois les uns & les autres, tua le Roi, & jetta l'Etolie dans une telle consternation, que les habitants laissèrent leurs villes sans défense, & avec leurs femmes & leurs enfants, se réfugièrent dans le creux des montagnes.

Av. J. C. 313.
Diod. l. 19. p. 715. 716.

Malgré ces avantages en Europe, Caſſander, dont apparemment les affaires n'étoient pas en auſſi bon état en Aſie, ſe vit obligé de faire avec Antigonus, un traité honteux, mais preſqu'auſſi-tôt rompu que conclu : car il envoya à Ptolémée & à Séleucus, une ambaſſade, par laquelle il les prioit de venir inceſſamment à ſon ſecours. Antigonus indigné, fit partir Médius & Docimus, pour délivrer les Villes Grecques de l'Aſie, dont Caſſander s'étoit emparé ſous le voile du traité précédent. Caſſander voyant qu'il ne falloit plus compter ſur la paix, forma le ſiége d'Orée en Eubée, dans lequel il fut aidé par les Athéniens.

Av. J. C. 313.

Antigonus auſſi-tôt fit partir Ptolémée, un de ſes lieutenants, pour ſecourir cette ville. Ce Capitaine arrivé dans un port de la Béotie, où ſon armée ſe vit renforcée de onze mille cinq-cents Béotiens, eſpéroit que les habitants de Chalcis, qui ſeuls de toute l'Eubée avoient dans leur ville une garniſon de Caſſander, ne demanderoient pas mieux que de l'abandonner. Caſſander, qui craignoit cette défection, quitta le ſiége d'Orée, & s'approcha de Chalcis. Alors Antigonus

Av. J. C. 312.
Diod. l. 19. p. 717-719.

réunit

réunit toutes ses forces, & s'avança vers l'Hellespont, comme pour passer en Macédoine : il trouvoit ce royaume dépourvu de défenseurs, si Cassander s'obstinoit à son entreprise sur l'Eubée; si ce dernier accouroit à la défense de la Macédoine, qu'il sembloit regarder comme son propre royaume, il le contraignoit d'abandonner les affaires de la Grèce.

Av. J. C. 312.

Cassander s'apperçut du piége : il laissa Plistarque à la garde de Chalcis, passa dans le continent, se saisit d'Orope, obligea les Thébains d'entrer en alliance avec lui; & laissant à Eupolème, l'inspection sur la Grèce, il se rendit en Macédoine pour parer à la descente que méditoit Antigonus. Mais ce Prince qui étoit arrivé dans la Propontide, n'ayant pu obtenir des Byzantins, qu'ils se joignissent à lui, & voyant d'ailleurs que la saison s'avançoit, distribua ses troupes en différentes villes, pour y passer l'hiver.

Ptolémée profita de la retraite de Cassander : il s'empara de Chalcis, à laquelle il rendit la liberté, pour montrer les effets de la promesse d'Antigonus. Polémon, autre lieutenant de ce Prince, ayant repris Orope, la

Av. J. C. 312.

remit aux Béotiens; après avoir fait un traité avec les citoyens d'Erétrie & de Caryste, Ptolémée conduisit son armée dans l'Attique.

Las de la tranquillité dans laquelle ils vivoient, déjà les Athéniens avoient secrètement député vers Antigonus, pour l'inviter à venir délivrer leur ville: mais alors voyant Ptolémée campé fort près de leurs murailles, ils obligèrent Démétrius de Phalère, d'envoyer une ambassade à Antigonus même, pour lui offrir leur alliance. Dans cet intervalle, Ptolémée passa de l'Attique dans la Béotie, se saisit de la Cadmée d'où il chassa la garnison de Cassander, & délivra Thèbes. Delà il entra dans la Phocide, emporta plusieurs villes, auxquelles il accorda la même faveur: pénétrant ensuite dans la Locride, où les Opuntiens étoient déclarés pour Cassander, il assiégea leur ville.

Diod. l. 19. p. 725.

Télesphorus, lieutenant d'Antigonus, qui se tenoit à la vue de Corinthe avec la flotte, jaloux de voir le Capitaine Ptolémée plus avant que lui dans les bonnes graces de son maître, remit à ce compétiteur, tous les vaisseaux qu'il commandoit; & attirant à

son parti, le plus de soldats qu'il lui fut possible, il entreprit de faire lui-même sa fortune. Sans déclarer la rupture qu'il méditoit, il entra dans Elis, où il fit bâtir une citadelle qui le rendit maître de la ville, & pilla le temple d'Olympie, d'où il tira plus de mille talents d'argent, avec lesquels il leva des soldats étrangers.

Av. J. C. 312.

Ptolémée accourt dans le Péloponnèse, fait raser la citadelle d'Elis, donne la liberté aux citoyens, remet dans le trésor d'Olympie, autant d'argent qu'on en avoit tiré, persuade à Télesphorus de lui rendre Cyllène, où celui-ci avoit mis garnison, la rend aux Eléens, à qui elle appartenoit, & fait rentrer dans le devoir, un rebelle trop dénué de moyens pour s'en écarter avec succès.

Un moment la terre crut ses maux finis : Antigonus & les Princes confédérés signèrent un traité, qui en effet eût pu rendre la paix, si l'ambition n'en eût dicté les clauses. Ce traité portoit que Cassander conserveroit le commandement de l'Europe, jusqu'à la majorité du fils de Roxane ; que Lysimachus garderoit la Thrace, son premier partage ; que Ptolémée continue-

Av. J. C. 311. *Diod. l.* 19. *p.* 739.

roit de régner en Egypte & sur les villes de l'Afrique & de l'Arabie qui en étoient voisines ; qu'Antigonus gouverneroit toute l'Asie ; enfin, que les Grecs conserveroient leur liberté. Mais, à peine ce traité fut-il conclu, que chacun des contractants travailla à s'aggrandir. Le jeune fils de Roxane étoit pour eux un sujet d'ombrage. Les Macédoniens trouvoient qu'il étoit temps enfin de le tirer de sa prison, & de le mettre sur le trône. Cassander qui auroit vu par-là toutes ses espérances ruinées, donna ordre à Glaucias, à qui il avoit confié la garde de l'enfant & de la mère, de les égorger secrètement l'un & l'autre.

Av. J. C. 311

La nouvelle de cette mort délivroit tous les Gouverneurs, de la crainte des prétentions justement fondées. N'y ayant plus de légitime héritier de l'empire, chacun d'eux se flatta de demeurer souverain dans son partage, & voyoit déjà en perspective le titre de Roi lui confirmer ses possessions actuelles & les conquêtes qu'il pourroit faire dans la suite.

Av. J. C. 310. Diod. l. 20. p. 760. 761.

Polysperchon qui ne quittoit point le Péloponnèse, & qui songeoit toujours à rentrer dans la Macédoine,

profita de cette occaſion, pour tâcher de rendre Caſſander odieux aux Macédoniens : affectant le plus grand zèle pour la famille d'Alexandre, il fit venir de Pergame, Hercules, cet autre fils du conquérant de l'Aſie & de Barſine, âgé pour lors de dix-ſept ans. Il écrivit à tous les amis qu'il avoit dans cette contrée, & qu'il ſavoit être mécontents de Caſſander, pour les preſſer de travailler à mettre ce jeune Prince ſur le trône de ſon père. Les Etoliens & d'autres peuples qui s'intéreſſoient à ce prétendant, lui fournirent une armée de vingt mille fantaſſins, & de mille hommes au moins de cavalerie. Av. J. C. 310.

Un nouvel héritier d'Alexandre jeta dans de nouvelles inquiétudes, les Capitaines qui s'étoient partagé les dépouilles du conquérant. Caſſander ſur-tout en fut effrayé : il ſavoit que les Macédoniens n'étoient pas fâchés de ſe voir un Roi, & craignoit que cette nation, d'ailleurs aſſez portée au changement, & qui faiſoit la principale partie de ſes troupes, ne l'abandonnât lui-même, pour embraſſer le parti de ſon rival. Il étoit arrivé ſur ſes pas, à la tête d'une armée ; mais, avant Av. J. C. 309. *Diod. l.* 20. *p* 766. 767.

Av. J. C. 309. de tenter le ſort des armes, Caſſander voulut eſſayer la négociation, & envoya des ambaſſadeurs à Polyſperchon, pour lui repréſenter qu'en réuſſiſſant dans ſon projet, il alloit lui-même ſe donner un maître ; au lieu qu'en concertant entr'eux, les moyens de ſe défaire de ce prétendant, il en retireroit de grands avantages : il lui offrit, s'il vouloit ſe joindre à lui, de le faire auſſi-tôt reconnoître pour commandant général dans le Péloponnèſe, & d'y partager enſemble tous les honneurs. Gagné par ces promeſſes, Polyſperchon fit aſſaſſiner en ſecret, le jeune Prince dont il s'étoit déclaré le protecteur ; & le conquérant qui, peu d'années auparavant, faiſoit trembler la terre, n'eut plus même alors d'héritier de ſon ſang.

Av. J. C. 308. Diod. l. 20. p. 774. 775. Il ne reſtoit qu'une ſœur d'Alexandre, Cléopâtre, fille de Philippe, & femme d'Alexandre, Roi d'Epire, qui avoit porté la guerre en Italie. Toutes ces prérogatives avoient fait de Caſſander, de Lyſimachus, d'Antigonus, de Ptolémée & des perſonnages les plus diſtingués de la Cour d'Alexandre, moins des amants de la perſonne de cette Princeſſe, que du rang dont elle

pouvoit leur rendre l'accès plus facile. Il n'étoit aucun de ces guerriers qui, persuadé que les Macédoniens reconnoîtroient l'époux de la sœur d'Alexandre, pour leur légitime Souverain, n'espérât d'attirer à lui seul, la succession entière du vaste Empire dont ils se disputoient les parties. Cette Reine faisoit sa résidence à Sardes, dont Antigonus étoit maître. Ayant reçu quelque mécontentement de ce Prince, & se flattant de trouver plus de faveur auprès de Ptolémée, elle quitta cette ville, pour se rendre à sa Cour. Mais le gouverneur de Sardes qu'Antigonus avoit chargé de la garde de Cléopâtre, s'étant mis à sa poursuite, l'atteignit, & la remit entre les mains de quelques femmes qui la firent mourir. Antigonus ne vouloit pas qu'on le soupçonnât de cet assassinat; il punit plusieurs de ces femmes comme coupables de ce crime, & fit faire à la Reine, de magnifiques funérailles.

Av. J. C. 308.

La cruauté applanissoit ainsi à l'ambition, la voie du trône : l'extinction de toute la postérité de Philippe & d'Alexandre, permettoit enfin aux lieutenants du dernier de ces Princes, d'ajouter à leur puissance, le nom qui

Av. J. C. 307. Démétrius Poliorcétès.

Av. J. C. 307.

seul y manquoit. Alors paroissoit avec éclat, sur la scène du monde, un jeune Prince qui avoit déjà donné des marques du courage le plus héroïque, de la plus grande intelligence ; & qui, dans les siècles heureux de la Grèce, en eût peut-être été la gloire. Mais dans ces temps de corruption, il rendit un grand témoignage à la vérité de cette maxime de Platon ; « que les natures grandes & fortes, produisent » de grands vices comme de grandes » vertus ». Adonné aux femmes & au vin, plein de courage, magnifique, insolent & prodigue, remarquable par de glorieux succès & de grands revers, par de grandes conquêtes & de grandes pertes, tombant tout-à-coup dans de grands malheurs & s'en relevant contre toute espérance : tel fut Démétrius surnommé *Poliorcétès* ou le *preneur de villes*. Ce Prince, fils d'Antigonus, à une taille assez avantageuse, unissoit la plus belle figure ; mais où la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable, l'éclat de la jeunesse, la vivacité & la férocité, s'entremêloient & s'allioient tellement à un air héroïque & à une majesté vraiment royale, qu'aucun peintre, aucun

Plut. in Demetr.

ſculpteur ne purent jamais ſaiſir ſa reſſemblance. Av. J. C. 307.

Le même mélange ſe retrouvoit dans ſes mœurs. D'un commerce délicieux, quand il n'avoit rien à faire; rien n'égaloit ſon luxe, la ſomptuoſité de ſes feſtins, & de ſa manière de vivre: c'étoit le plus magnifique & le plus voluptueux des Rois. Quelqu'entrepriſe l'appelloit-elle? Il ſe montroit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes: rien n'égaloit ſa vivacité & ſon courage, que ſa patience & ſon aſſiduité au travail.

Démétrius avoit pour ſon père, l'attachement le plus tendre & le plus déſintéreſſé. Antigonus donnoit un jour audience à des ambaſſadeurs : Démétrius revenant de la chaſſe, entre dans l'appartement, embraſſe ſon père, & s'aſſied près de lui. Les ambaſſadeurs ayant reçu leur réponſe, ſe retiroient. Antigonus les rappelle, & leur dit à haute voix : « Vous direz de plus à » vos maîtres, quelle eſt la manière » dont nous vivons mon fils & moi »: pour leur faire entendre, que cette confiance ne faiſoit pas moins la force de ſes Etats, que la conſolation de ſa vieilleſſe.

Av. J. C. 307.

Cette même tendresse que Démétrius portoit à son père, il l'épanchoit aussi, dans les commencements, sur ses amis. Il étoit uni étroitement avec Mithridates, fils d'Ariobarzanes, jeune homme honnête, qui faisoit assidument sa cour à Antigonus. Ce Prince eut un songe qui lui donnoit du soupçon contre lui : il appella son fils, & après l'avoir engagé par serment, à lui garder le secret, il lui fit part de la vision qui le troubloit, & lui dit qu'il avoit résolu de se défaire du Prince qui en étoit l'objet.

Démétrius fut très-affligé de cette résolution : le jour même, Mithridates l'étant venu voir à son ordinaire, il n'osa pas, à cause de son serment, lui parler de ce qu'il avoit entendu ; mais il le mena à la promenade, & quand ils furent sans témoins, avec le bout de sa pique, il écrivit sur le sable, pendant que son ami avoit les yeux attachés à terre : *fuis*, *Mithridates*, *fuis*. Mithridates comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit suivante en Cappadoce ; & ce fut peut-être à un songe, qu'il fut redevable de sa fortune : car bientôt après, il s'empara d'une riche & vaste contrée, &

fonda la maison des Rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains, qu'à la huitième génération. Av. J. C. 307.

Général d'une armée, dans le temps où l'on n'est d'ordinaire, qu'élève dans le métier des armes, Démétrius âgé de vingt-deux ans, fut battu près de de la ville de Gaza, 312 ans avant J. C. par Ptolémée : mais il donna dans cette défaite, de grandes espérances de sa valeur & de sa capacité future. Il leva d'autres troupes, fit de nouveaux préparatifs; & dès l'année suivante, il se vengea sur un des lieutenants de Ptolémée, par une victoire qui força ce Prince d'abandonner la Syrie. D'autres succès achevèrent de montrer ce dont étoit capable Démétrius; & Antigonus, toujours jaloux de l'autorité de Cassander & de Ptolémée dans la Grèce, résolut d'employer le bras de son fils, pour en chasser ces concurrents incommodes. A l'entendre, il étoit animé du seul desir d'affranchir cette terre de liberté, de la dure servitude où la tenoient ces Princes. Quand le siége d'Athènes eut été décidé, un des amis d'Antigonus lui conseilloit, s'il s'emparoit de cette ville, de la garder, comme étant la clef de toute la Grèce:

« La clef la plus forte & la meilleure » lui répondit le vieux politique « est » l'amitié des peuples ; & Athènes, » qu'on peut regarder comme un fanal » qui éclaire toute la terre, fera par-tout » éclater la gloire de nos actions. »

Av. J. C. 307.

Plut. in Demetr. Diod. l. 20. p. 781-783.

Ces dehors de vertu pouvoient séduire les peuples qu'il avoit dessein de subjuguer ; & Démétrius, bien résolu de les faire valoir, s'embarqua pour Athènes, avec une flotte de deux-cents cinquante voiles, cinq mille talents d'argent, & beaucoup de soldats. Personne dans cette ville, ne se doutoit de son arrivée, quand tout-à-coup il se montra devant le Pirée : dans la pensée que c'étoit la flotte de Ptolémée, tout le monde se préparoit à le recevoir, quand enfin les Capitaines & les principaux officiers, revenus de cette erreur, coururent aux armes. Obligés de se défendre d'un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déjà sa descente, les Athéniens étoient dans un trouble extrême. Démétrius avoit trouvé le port sans défense ; il y étoit entré sans peine, & déjà on le distinguoit sur le tillac de sa galère, faisant signe de la main, qu'on l'écoutât.

Lorsqu'on eut fait silence, il dit par la bouche d'un héraut : qu'Antigonus, son père, l'envoyoit pour remettre les Athéniens en liberté, pour chasser la garnison de leur citadelle, leur rendre leurs loix & leur ancien gouvernement. A ces mots, les Athéniens jettent leurs boucliers, battent des mains ; & faisant de grandes acclamations, ils pressent Démétrius de descendre, en l'appellant leur libérateur. Les partisans de Démétrius de Phalère, voyant le fils d'Antigonus déjà maître du port, opinèrent à le recevoir, quand même on seroit assuré qu'il ne tiendroit aucune de ses promesses ; & sans différer davantage, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Av. J. C. 307.

Démétrius les reçut avec l'accueil le plus gracieux : il leur donna, comme en otage, Aristodème de Milet, un des plus intimes amis de son père ; il ne négligea rien non plus pour la sûreté de Démétrius de Phalère, à qui une subite révolution faisoit plus redouter ses concitoyens que les ennemis : mais respectant la réputation & la vertu de cet illustre personnage, il l'envoya sous bonne

Av. J. C. 307.

escorte, à Thèbes, comme il l'avoit demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens, que, quelque fût son empressement d'entrer dans Athènes, il ne le feroit qu'après avoir chassé la garnison qui l'asservissoit; & sur le champ il fit battre la citadelle, en pressa le siége, s'en rendit maître, la rasa, & entra enfin dans la ville, aux prières des citoyens, à qui il rendit leur ancien gouvernement. Les Athéniens, dans l'ivresse de la joie, donnèrent à Démétrius & à son père, le nom de Rois, qu'aucun des lieutenants d'Alexandre n'avoit encore osé s'arroger; & passant à l'adulation la plus outrée, ils les honorèrent du titre de *Dieux Sauveurs*; nommèrent un Prêtre à ces nouvelles Divinités; ordonnèrent que le peuple d'Athènes, jusqu'alors partagé en dix tribus, le seroit dorénavant en douze, dont les deux nouvelles s'appelleroient Antigonide & Démétriade : l'image de l'un & l'autre Prince sera tracée sur le voile de Minerve; & chaque année, en leur honneur, se célébreront des combats, une procession publique, un sacrifice. Stratoclès, créateur de ces nouveaux Dieux, porta encore un décret, par lequel il fut ordonné qu'au-

lieu d'ambassadeurs, ce seroient des *Théores* qu'on enverroit à Antigonus & à Démétrius; tels que ceux qui, dans les grandes fêtes de la Grèce, alloient à Delphes, ou à Olympie, pour y conduire les sacrifices que les villes y envoyoient. Un flatteur enchérissant encore sur la bassesse de Stratoclès, fit un décret pour ordonner que toutes les fois que Démétrius viendroit à Athènes, on lui fît les mêmes présents qu'à Cérès & à Bacchus, & qu'on le reçût avec les mêmes cérémonies. Enfin on changea le nom du mois de *Munychion* en celui de *Démétrion*; le dernier jour du mois, les Dyonisiaques mêmes, prirent celui du prétendu libérateur d'Athènes.

Av. J. C. 307.

On croiroit qu'il ne manquoit plus rien de la part des Athéniens, pour achever de priver de sa raison, un Prince déjà assez corrompu par ses succès; mais le décret d'un certain Démoclides mit le comble à toutes ces folies: il portoit que, « pour la con- » sécration des boucliers qu'on dédioit » dans le temple d'Apollon à Delphes, » on se transporteroit vers le *Dieu* » *Sauveur* Démétrius; & qu'après » les sacrifices, on lui demanderoit

Av. J. C. 307.

» comment il faudroit que les Athé-
» niens se conduisissent pour faire le
» plus religieusement, le plus magni-
» fiquement & le plus promptement,
» la consécration & la dédicace de ces
» offrandes; que le peuple se confor-
» meroit à la réponse de cet oracle. ».

On ne sait qui l'on doit le plus plaindre, ou des Athéniens, ou de leur idole; mais une bassesse impardonnable de la part des premiers, fut leur déchaînement contre Démétrius de Phalère, quand ils ne le crurent plus à craindre. Ils ne se contentèrent pas de renverser les statues qu'ils lui avoient élevées, au nombre de trois-cents soixante: ils cherchèrent à noircir sa réputation; l'accusèrent d'avoir fait pendant son gouvernement, beaucoup de choses contre les loix; le condamnèrent même à la mort; & peu s'en fallut qu'ils ne condamnassent Ménandre, par la seule raison qu'il avoit été de ses amis.

Laërt. in Demetr.

Démétrius retiré à Thèbes, se rioit du vain dépit des Athéniens. Il resta dans cette ville jusqu'à la mort de Cassander: alors il vint chercher une retraite près de Ptolémée, qui le chargea de veiller à l'observation

Ælian. v-h. l. 3. c. 17.

des loix de l'Etat. Il tint le premier rang parmi les amis de ce Monarque ; & l'abondance dans laquelle il vécut à sa cour, le mit en état d'envoyer des présents à ses amis d'Athènes : amis dont Démétrius disoit qu'ils ne venoient dans la prospérité, qu'après avoir été mandés ; & se présentoient dans l'adversité, sans avoir été priés. Il employa son loisir à la composition de plusieurs ouvrages sur le gouvernement & sur les devoirs de la vie civile : enfin, après avoir vécu paisiblement dix-neuf ou vingt ans sous le règne de Ptolémée, il fut relégué dans une province par Philadelphe, successeur de ce Prince, irrité du conseil que Démétrius de Phalère avoit donné à son père, de préférer à lui, pour la succession du trône, les enfants qu'il avoit eus d'une autre femme. Démétrius mena une vie fort triste dans cet exil, & mourut enfin de la piquure d'un aspic, la troisième ou la quatrième année de la cent vingt-quatrième Olympiade.

Av. J. C. 307.

Plut. de exil.

Cic. de fin. bon. & mal. l. 5. c. 19.

Laërt. in Demetr. Cic. pro Rabir.

La conduite des Athéniens envers un homme qu'ils avoient comblé de tant d'honneurs, devoit faire juger au fils d'Antigonus, de ceux qu'ils ren-

Plut. in Demetr. Diod. l. 20. p. 783-789.

doient à son père & à lui : mais il est
Av. J. C. 307. peu d'hommes qui, au sein de la gloire, sachent tirer des leçons de l'adversité. Fier de ses succès, il marcha contre Mégare, où étoit une autre garnison de Cassander.

En arrivant devant cette place, il apprit que Cratésipolis, dont la beauté faisoit bruit, étoit à Patras, & qu'elle desiroit passionnément de le voir. Accompagné de quelques hommes choisis, il prit le chemin de cette ville : quand il en fut proche, il se déroba à ses gens, & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point apperçue quand elle viendroit. Quelques-uns de ses ennemis, avertis de cette imprudence, fondirent sur lui, au moment qu'il s'y attendoit le moins : il n'eut que le temps de prendre un mauvais manteau, & de s'enfuir.

Il revint à Mégare, s'empara de cette ville, & la remit en liberté, après avoir pris cependant tous les esclaves qui s'y trouvoient. Au milieu du tumulte, il se ressouvint de Stilpon, philosophe célèbre, qui vivoit à Mégare, dans la méditation & l'étude : il l'envoya chercher, & lui demanda si dans le désordre, on ne lui avoit rien pris.

« Rien » lui répondit Stilpon ; « je ne me » suis point apperçu qu'on m'ait en- » levé ma science ». Démétrius, avant son départ, s'entretint encore avec lui, & lui fit beaucoup de caresses. « Stil- » pon » lui dit-il enfin en le quittant, » je vous laisse Mégare entièrement » libre ». — « Il est vrai » repartit le phi- losophe « que vous n'y laissez pas un seul » esclave. »

Av. J. C. 307.

Mégare rendue aux Athéniens, valut à Démétrius, de nouveaux témoignages de reconnoissance. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Antigonus, pour lui faire part des honneurs qu'on lui avoit décernés. Ils obtinrent de ce Prince, cent-cinquante mille mesures de bled, & le bois nécessaire à la construction d'une flotte de cent vaisseaux à trois rangs de rames. Antigonus retira la garnison qu'il tenoit dans l'île d'Imbros, & en céda la capitale aux Athéniens. Il envoya en même-temps à Démétrius, son fils, l'ordre de former de toutes les villes alliées, un conseil général où l'on traitât des intérêts communs de la Grèce, & il le chargea de passer incessamment dans l'île de Cypre, & de s'y disposer à la guerre contre les lieutenants de Ptolémée.

Av. J. C. 307.

Démétrius reçut ces lettres à Athènes, où il consumoit les jours dans les plaisirs. Il y avoit épousé Eurydice, veuve d'Opheltas, quoiqu'il eût déjà plusieurs autres femmes, entr'autres, Philla, fille d'Antipater, que son père l'avoit forcé d'épouser, en lui parodiant un vers d'Euripides : « Là où il y a du bien, là » il convient de se marier, même contre » son inclination ». Plusieurs femmes ne suffisoient pas encore à l'époux de Philla : il entretenoit des courtisannes, & étoit en commerce avec beaucoup de femmes libres : en un mot, c'étoit le plus décrié de tous les Rois, pour ses débauches.

Cependant il s'arrache à la volupté, & vient débarquer en Cypre, bat Ménélas, lieutenant de Ptolémée, & met le siége devant Salamine. Cette ville étoit considérable, & ses nombreux habitants se préparoient à une vigoureuse défense. Démétrius fait venir de l'Asie, des ingénieurs & des ouvriers de toute profession. Il se pourvoit de machines énormes : on cite sur-tout *l'Hélépole* (a), machine quarrée, dont

(a) *Emporte-ville.*

chacun des côtés avoit quatre-vingt-dix coudées de hauteur, sur quarante-cinq de largeur : elle étoit distribuée en neuf étages, & posée sur quatre fortes roues de la hauteur de huit coudées. De part & d'autre, étoient d'énormes bèliers placés sur des formes de tortues. Les bas étages enfermoient des machines propres à lancer des pierres : ceux du milieu, les machines qui lançoient les plus forts javelots ; des plus hauts, on lançoit les pierres ou les flèches les plus légères : l'édifice entier contenoit plus de deux-cents hommes. On l'approcha des murs, dont on abattit toutes les éminences ou les saillies avec des traits de moindre force, pendant que les bèliers ébranloient le milieu même & le corps des murs. On fit brèche au rempart, & la ville étoit menacée d'être prise d'assaut, quand Ménélas, à la faveur de la nuit, vint à bout de mettre le feu à la machine. Démétrius, quoique frustré d'un secours sur lequel il avoit beaucoup compté, n'en continua pas moins le siége par mer & par terre.

Av. J. C. 307.

Ptolémée, instruit de la défaite de son lieutenant, étoit parti d'Egypte

Av. J. C. 307.

avec une flotte composée de cent-quarante galères, de plus de douze-cents barques qui ne portoient pas moins de douze mille hommes d'infanterie, & étoit arrivé au port de Citium, distant de Salamine, de deux-cents stades. La bataille à laquelle on se préparoit de part & d'autre, tenoit tous les esprits dans l'attente d'un événement qui alloit rendre le vainqueur, non-seulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand & le plus puissant des autres Princes. Le premier dessein de Ptolémée étoit d'entrer de nuit dans le port de Salamine; mais voyant au point du jour, la flotte de Démétrius, composée de cent-huit voiles, avancer en bon ordre à sa rencontre, il se prépara lui-même à la défense. Il avoit donné ordre à Ménélas, dès que le combat seroit engagé, de tomber avec les soixante vaisseaux qu'il avoit dans le port de Salamine, sur l'arrière-garde des ennemis, pour la mettre en désordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux, pour s'opposer à ceux de Ménélas: ce nombre suffisoit pour garder l'entrée du port, qui étoit fort étroite.

Av. J. C. 307.

Les trompettes donnèrent le signal : à l'instant, l'intervalle qui séparoit les deux flottes, disparoît : les vaisseaux se heurtent tous en même-temps & avec la même impétuosité. Les soldats s'attaquent à coups de traits & de pierres lancés par les machines, & sautent à l'abordage : les bâtiments poussés avec violence les uns à côté des autres, emportoient tout un rang de leurs rames. Ici, les soldats se croyant assez près d'un vaisseau pour y sauter, tomboient dans l'eau où ils étoient percés de traits; là, d'autres, maîtres de la galère ennemie, tuoient tout ce qu'ils rencontroient, ou cherchoient à précipiter leurs adversaires dans la mer. Démétrius présidoit au combat, avec une activité merveilleuse : environné d'assaillants, il faisoit lancer des javelots sur les uns, perçoit les autres, de sa lance. Des trois hommes préposés à la défense de sa personne, l'un atteint d'un javelot, tomba mort à ses côtés; les deux autres furent blessés : enfin, après un combat violent, il mit en fuite l'aile droite ennemie. De son côté, Ptolémée avoit repoussé les vaisseaux qui lui étoient opposés ; mais voyant son aile droite extrêmement maltraitée, mise en

Av. J. C. 307.

fuite, & poursuivie par le vainqueur, il se retira à Citium.

La victoire de Démétrius lui valut plus de cent vaisseaux plats, sur lesquels se trouvèrent près de huit mille soldats : quarante vaisseaux longs, avec tous les hommes qui étoient dedans, tombèrent en son pouvoir ; près de quatre-vingt furent amenés par les vainqueurs, à moitié pleins d'eau, à la vue de leur camp. Démétrius n'avoit eu que vingt vaisseaux endommagés. Ménélas ne se croyant plus en état de résister, se rendit à discrétion ; Ptolémée renonça pour toujours à l'île de Cypre, & alla cacher sa honte en Egypte.

Alors toutes les villes de l'île, se rendirent à Démétrius. Il fit enterrer magnifiquement les morts, & choisit parmi les dépouilles, douze-cents armures complettes, qu'il envoya aux Athéniens. Aristodème s'embarqua sur le plus beau des vaisseaux, pour porter au père de Démétrius, le détail de sa victoire. L'incertitude du succès de la bataille tenoit Antigonus dans de violentes agitations : elles augmentèrent encore, quand il apprit l'arrivée d'Aristodème. Il envoya plusieurs

sieurs de ses officiers & de ses amis, Av. J. C. 307.
les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Aristodème, qui méditoit une flatterie capable encore de relever ce grand exploit, sans daigner répondre, s'avançoit lentement, avec un visage composé, & dans un profond silence. Antigonus ne pouvant se contenir, courut au devant de lui, jusqu'aux portes du palais. Une grande foule accompagnoit le député; on s'empressoit pour savoir ce qu'il alloit annoncer. Quand Aristodème fut assez près du Prince, il lui tendit la main, & lui cria : « Dieu vous conserve, ô Roi » Antigonus! nous avons vaincu Pto» lémée dans une bataille navale ; nous » sommes maîtres de Cypre, & nous » avons fait seize mille huit-cents pri» sonniers ». — « Dieu te conserve aussi » reprit Antigonus « tu nous as laissé » long-temps à la torture ; & tu en seras » puni, car tu recevras plus tard, la » gratification pour la bonne nouvelle » que tu nous apportes ». En même-temps le peuple se met à proclamer rois Antigonus & Démétrius : les amis d'Antigonus lui ceignent le diadême ; le nouveau Monarque accorde à son fils, le même titre & les mêmes hon-

Av. J. C. 307.

neurs. Cette nouvelle parvint à peine en Egypte, que les sujets de Ptolémée, pour ne paroître pas abattus de leur défaite, le proclamèrent Roi. Cette effervescence devint générale. Les autres Satrapes, ou Souverains de chaque province particulière, prirent le diadême & le titre de rois. Sous ce même titre, Séleucus se déclara possesseur immuable de Babylone & des Satrapies supérieures; Lysimachus & Cassander s'attribuèrent en toute souveraineté, la part qu'il leur avoit donnée des possessions ou des conquêtes d'Alexandre. Cassander seul, quoique les autres, en lui parlant, ou en lui écrivant, lui donnassent le titre de roi, continua de mettre son nom tout simplement dans ses lettres.

Ainsi, une seule bataille changeoit en rois, des hommes nés sujets d'Alexandre. Ce nouveau titre ne fut pas une simple addition à leur nom, & n'aboutit pas seulement à leur faire augmenter leur parure, leur train, leurs équipages : il ranima leur fierté; & cette grande catastrophe, en leur inspirant de plus vastes desseins, & leur faisant croire qu'ils étoient devenus tout-à-coup d'autres hommes, leur

fit prendre un faste & une gravité affectée : semblables, dit Plutarque, aux acteurs, qui, se dépouillant de leurs habits, pour se revêtir des ornements des Rois, changent en même-temps leur démarche, leur voix & leurs manières. Av. J. C. 307.

Enflé des succès de son fils, Antigonus, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes de pied, de huit mille cavaliers, & de quatre-vingt-trois éléphants, traversa la Célésyrie, côtoyé par une flotte de cent-cinquante vaisseaux longs & d'un grand nombre de vaisseaux de charge, commandée par Démétrius, & marcha vers l'Egypte. Les deux armées se rejoignirent à Gaza. Antigonus s'y étant pourvu d'armes & de munitions, s'achemina à travers le désert & des marais fangeux. Démétrius vogua d'abord heureusement; mais bientôt après, au coucher des Pléïades, un vent de nord furieux, le mit en danger d'être jeté sur la côte, dans des lieux difficiles & sans abri Le désespoir commençoit à s'emparer des soldats, lorsque l'armée de terre parut sur le rivage : sortant alors de leurs vaisseaux, ils trouvèrent du soulagement parmi leurs camarades. Cependant Ptolémée es-

Av. J. C. 306. *Diod. l.* 20. *p.* 804-806. *Plut. in Demetr.*

Av. J. C. 306. savoit de gagner les soudoyés, abordés ou échoués sur ses côtes : Antigonus n'arrêta l'effet de cette séduction, qu'en sévissant contre ceux qu'il surprit désertant son camp. Enfin la hauteur des eaux du Nil, & la présence de Ptolémée, arrivé lui-même à la défense de ses Etats, forcèrent l'ennemi de se retirer en Syrie ; & Ptolémée croyant désormais posséder l'Egypte à droit de conquête, revint à Alexandrie.

Av. J. C. 305. Diod. l. 20. p. 809-815. Antigonus cherchoit à effacer sa honte par quelqu'action d'éclat. Rhodes jouissoit d'une grande réputation sur la mer, où elle entretenoit des forces considérables. Alliée à tous les rois, à toutes les puissances de ce temps, évitant avec soin d'entrer dans leurs querelles particulières, elle voyoit tous les peuples s'empresser de prendre part à son commerce : heureuse au sein d'une longue paix, elle étoit montée à un si haut point de richesses, qu'elle avoit osé déclarer la guerre aux pirates, en son propre nom, & délivrer les mers, de cette espèce d'ennemis. Mais, quoique les Rhodiens cherchassent à ne donner aucun sujet de plaintes aux successeurs d'Alexandre, ils cultivoient particu-

lièrement l'estime & l'amitié de Ptolémée, avec lequel la nature de leur commerce les lioit plus particulièrement. Av. J. C. 305.

Jaloux d'une liaison si avantageuse à l'un & à l'autre Etat, Antigonus, dès le temps qu'il faisoit la guerre à Ptolémée dans l'île de Cypre, avoit envoyé des ambassadeurs aux Rhodiens, pour les inviter à fournir des vaisseaux à son fils Démétrius. Ces insulaires ne s'étant point rendus à ses desirs, il avoit donné ordre à un de ses officiers, de croiser sur la mer, d'arrêter & de piller tous les bâtiments de Rhodes, qui iroient en Egypte: mais cet officier ayant été battu & repoussé, Antigonus dès-lors menaça d'un siége en forme, les Rhodiens, qu'il disoit être les premiers auteurs de la guerre. Ceux-ci, pour l'appaiser, lui décernèrent de grands honneurs, & le supplièrent de ne point les engager à se déclarer contre un Prince ami. Antigonus, peu touché de cette démarche, fit partir Démétrius à la tête de deux-cents vaisseaux de guerre, & de plus de soixante & dix vaisseaux de charge: le nombre de ses soldats n'alloit pas à moins de

Av. J. C. 305.

quarante mille; il avoit à sa suite environ mille bâtiments propres au transport des marchandises Depuis longtemps, Rhodes jouissoit de la paix: la nouvelle du siége qui se préparoit, avoit rassemblé une quantité prodigieuse de ces écumeurs de mer, qui attendent leur fortune, du désastre dont la guerre menace les pays, où elle se porte.

Siége de Rhodes.

Effrayés de cet appareil formidable, & redoutant la colère du Roi, les Rhodiens envoyèrent dire à Démétrius, qu'ils étoient disposés à se déclarer pour lui contre Ptolémée. Ce Prince demanda pour otages, cent de leurs principaux citoyens, & exigea qu'on reçût sa flotte dans le port: les Rhodiens le soupçonnèrent de vouloir s'emparer de leur ville par surprise; ils se disposèrent à la défense. Démétrius fit sa descente, & dressa son camp hors de la portée des traits. Ses coureurs ravageoient l'île: on abattoit tout ce qui se trouvoit dans la campagne, de granges & de clôtures; de leurs débris, on fortifia le camp, qu'on environna d'un fossé: il creusa même un port proportionné à la grandeur de sa flotte.

Les Rhodiens dépêchèrent des ambassadeurs à Ptolémée, à Lysimachus & à Cassander, pour les solliciter en faveur d'une ville qu'on n'attaquoit que pour les offenser eux-mêmes ; ils renvoyèrent toutes les bouches inutiles : leurs forces montoient à six mille citoyens, & environ mille étrangers ou alliés, auxquels ils joignirent un certain nombre d'esclaves, dont ils payèrent la rançon à leurs maîtres, & qu'ils déclarèrent libres & citoyens. Ils annoncèrent que tous ceux qui mourroient au service de la patrie, seroient ensevelis aux frais du public, qui se chargeroit de l'entretien de leurs pères, de leurs mères & de leurs enfants ; que leurs filles seroient dotées du même fonds ; & que leurs fils parvenus à l'âge de service, recevroient publiquement, aux fêtes de Bacchus, le présent d'une armure complette. Cette proclamation anima les Rhodiens; chacun s'employa avec activité, à la défense de la mère commune.

Av. J. C. 304.

Démétrius dressoit du côté du port, ses principales batteries; s'étant saisi d'une hauteur, dans le grand port, il s'y rempara d'un fossé, & laissa quatre-

Av. J. C. 305.

cents hommes à sa défense. Le lendemain, dès la pointe du jour, au son des trompettes accompagné de grands cris de la part des soldats, il fit avancer dans le grand port, ses plus fortes machines. La journée se passa à des actions qui ne décidèrent rien. Démétrius la nuit suivante, jugea à propos de remorquer tous ses vaisseaux à machines, & de les mettre hors de la portée du trait. Les Rhodiens les poursuivirent dans des chaloupes chargées de matières combustibles. Déjà ils avoient fait prendre feu à leurs mèches; mais accablés de traits, & repoussés par les soldats, ils furent forcés de revenir dans leurs chaloupes, qui avoient pris feu elles-mêmes. L'équipage de la plus grande partie de ces barques, fut obligé de regagner terre à la nage.

Les attaques se succédoient avec vigueur, & étoient repoussées de même. Démétrius, impatient de s'emparer du port, afin de réduire les citoyens à la famine, s'avança jusqu'à la portée du trait, & poussa ses brûlots sur les vaisseaux marchands des assiégés. On lançoit en même-temps contre les murs, des quartiers de pierre, qui blessèrent un grand nombre de ceux qui se pré-

ſentèrent pour les défendre. Les matelots Rhodiens tâchoient d'éteindre la flamme qui ſe communiquoit à leurs navires : les Prytanes voyant le port même en danger d'être pris, preſsèrent les principaux citoyens d'accourir à la défenſe commune : auſſi-tôt trois vaiſſeaux remplis d'hommes choiſis, font tous leurs efforts pour couler à fond les vaiſſeaux à machines des ennemis. A travers les traits, dont ils ſont accablés, ces guerriers s'élancent avec force, parviennent à faire entrer l'eau en deux de ces vaiſſeaux, & à les mettre hors de ſervice. Enhardis par ce ſuccès, ils en pourſuivoient un troiſième qui avoit auſſi été endommagé, & que les ennemis cherchoient à ſauver ; mais s'étant trop expoſés, ils furent environnés par les plus forts vaiſſeaux de la flotte de Démétrius, & obligés de fuir à leur tour, après avoir laiſſé un de leurs navires entre les mains des ennemis.

Av. J. 305

Démétrius fit conſtruire une machine trois fois plus haute & plus large que les précédentes ; on la conduit au port : un vent du midi s'étant élevé tout-à-coup, ſubmergea les barques qui la portoient, & la renverſa

Av. J. C. 305.

elle-même. Les Rhodiens ouvrent à l'inſtant toutes les portes qui donnoient ſur le port ; & là il ſe livre un long combat : la tempête qui duroit toujours, empêchoit Démétrius de venir au ſecours des ſiens. Les Rhodiens réduiſirent enfin les ennemis à mettre bas les armes, & à ſe rendre au nombre d'environ quatre-cents. L'arrivée de cent-cinquante alliés de Gnoſſe, & de plus de cinq-cents ſoldats envoyés par Ptolémée, anima les Rhodiens à combattre plus vaillamment encore pour la patrie.

Plin. l. 35. c. 10.

Tant de réſiſtance irritoit le fils d'Antigonus ; mais ſon reſſentiment contre les Rhodiens ne l'emporta point dans ſon ame, ſur ce qu'il ſe devoit à lui-même. L'anecdote de Protogènes eſt la preuve du goût de ce Prince pour les arts, & de l'eſtime qu'il accordoit à ceux qui s'y diſtinguoient.

Ce Peintre avoit ſon attelier dans le fauxbourg de Rhodes, lorſque Démétrius en forma le ſiége. La préſence des ennemis, au milieu deſquels il ſe trouvoit ; le bruit des armes, qui retentiſſoit ſans ceſſe autour de lui, ne purent lui faire quitter ſa demeure, ni interrompre ſon travail. Démétrius

en fut surpris, & lui demanda la raison de sa sécurité. « Je sais » lui répondit le peintre « que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux » arts ». En effet, le Roi disposa une garde autour de Protogènes, afin qu'au milieu du camp, il fût, sinon en repos, du moins en sûreté. Il lui rendoit de fréquentes visites, & ne se lassoit point d'admirer, & l'application de l'artiste, & son extrême habileté.

Av. J. C. 305.

Protogènes étoit alors occupé à ce fameux tableau d'Ialysus, dont nous avons parlé. Les Rhodiens qui savoient combien peu les armes respectent les productions du génie, avoient envoyé un héraut prier Démétrius, d'épargner un ouvrage qui faisoit tant d'honneur aux arts. « Je brûlerois plutôt » dit le Roi « tous les portraits & les statues » de mon père, que de gâter ou de » détruire un tel chef-d'œuvre. »

Plut. in Demetr.

Démétrius, en même-temps qu'il rendoit cet hommage aux beaux arts, n'en poussoit pas avec moins d'activité, les travaux du siége. Mais comme ses attaques par mer n'avoient pas le succès qu'il s'en étoit promis, il voulut en tenter d'autres par terre. Dans ce dessein, il entre-

Av. J. C. 304. *Diod. l. 20. p. 817-825.*

Av. J. C. 304.

prit une nouvelle *Hélépole* qui surpassoit en grandeur, toutes celles qu'il avoit employées jusqu'alors. Sur la base de cette machine qui étoit quarrée, s'élevoient quatre faces de cinquante coudées de hauteur : au bas & dans le milieu, étoit un espace vuide, traversé par des poutres, à la distance d'une coudée ou environ les unes des autres, où se plaçoient ceux qui poussoient la machine, mobile en tout sens sur les huit roues qui la soutenoient. Sur chacun des quatre angles, s'élevoit une colonne de bois d'environ cent coudées de hauteur ; de sorte que les quatre liées ensemble par le haut, formoient un édifice de neuf étages, qui alloit toujours en rétrécissant. Pour ne laisser aucune prise aux matières inflammables, le Prince avoit fait revêtir de lames de fer, les trois premiers côtés de la machine. La face étoit garnie de fenêtres de grandeur & de forme convenable aux différentes grosseurs des traits ou des pierres qu'on avoit dessein de lancer sur les ennemis, ou contre leurs murailles ; & ces fenêtres avoient des espèces de paravents, qu'on faisoit tomber tout d'un coup, pour se garantir des mêmes

attaques de la part de l'ennemi. Des matelas de peau, remplis de laine, revêtoient cette hélépole en dehors, pour amortir les coups de pierre. Deux escaliers fort larges aboutissoient à chaque étage : on montoit par l'un, & l'on descendoit par l'autre, afin de prévenir l'embarras des rencontres. Trois mille quatre-cents hommes choisis sur toute l'armée, étoient destinés à mouvoir cette énorme masse. Av. J. C. 304.

Démétrius fit construire encore d'autres machines, & employa tous les subalternes de sa marine, à applanir un chemin de quatre stades de longueur, pour les amener au pied des murailles. Moins frappés encore de la multitude de ces ouvrages, & de leur grandeur, que du courage qu'exigeoit l'entreprise, & de la persévérance infatigable du prince qui les assiégeoit, les Rhodiens redoublèrent d'activité. Ils élevèrent au-dedans de leurs remparts, un nouveau mur, correspondant à celui qui les défendoit au-dehors : les pierres de l'enceinte du théatre & des maisons voisines, celles même de quelques temples, aux divinités desquels on fit vœu d'en élever de plus beaux après la dé-

Av. J. C. 304.

livrance de la ville, furent employées à ces nouvelles fortifications. En même-temps ils firent partir trois escadres de trois vaisseaux chacune, avec ordre de se saisir de tous ceux qu'ils appercevroient, de couler à fond les uns, & d'amener les autres à terre. Les commandants exécutèrent très-bien leurs ordres : l'un d'eux prit, entr'autres, un vaisseau à trois rangs, où étoient des habits & autres ornements royaux, que Phila avoit préparés pour son époux. Le commandant envoya ces habits en Egypte, en disant que la pourpre dont ils étoient ornés, ne convenoit qu'à un Roi. Démétrius ressentit vivement cette insulte. Quelques particuliers de Rhodes, proposèrent d'y en ajouter une autre, qui ne lui auroit pas été moins sensible : c'étoit de renverser toutes les statues élevées en l'honneur d'Antigonus & de Démétrius ; soutenant qu'il étoit honteux de conserver les mêmes honneurs aux ennemis de Rhodes, qu'à ses bienfaicteurs. La manière dont le peuple reçut cette proposition, montre combien peu il ressembloit à celui d'Athènes. Celui-ci n'eût pas attendu la fin de l'assemblée,

pour aller réduire les ſtatues en poudre: les Rhodiens, au contraire, s'élevant contre cet avis, le reprochèrent comme un crime, à ceux qui l'avoient ouvert. Ils ſentirent que ſi la fortune ſe déclaroit contr'eux, leur modération pourroit en inſpirer au vainqueur; & leur conduite eut une approbation univerſelle.

Av. J. C. 304.

Démétrius prit la réſolution d'attaquer la ville par des ſouterrains: quelques transfuges avertirent les Rhodiens, que bientôt ils verroient les aſſiégeants dans la place. Les Rhodiens contreminèrent, ſe trouvèrent en face des ennemis, & les repouſsèrent. Quelques particuliers de l'armée de Démétrius, eſſayèrent de corrompre Athénagoras, gouverneur de la place. Il feignit de ſe rendre à leurs deſirs, & reçut de ſes concitoyens, une couronne d'or, pour avoir fait tomber dans le piège, ceux qui croyoient le ſéduire.

Enfin la flotte s'approcha du port & des rivages voiſins. L'infanterie bordoit les murs & les ouvrages qu'on pouvoit battre, & au ſignal d'un cri univerſel, on mit en jeu toutes les machines.

Au moment que l'armée de Démétrius

Av. J. C. 304.
ébranle toutes les fortifications, & que de toutes parts se fait entendre un fracas épouvantable, arrivent des ambassadeurs de Cnide, qui lui promettent d'engager les Rhodiens à se rendre à ses volontés. Le Roi suspendit le siège; mais les députés de part & d'autre, n'ayant pu convenir de rien, il recommença l'attaque & renversa la plus forte des tours de la ville : les décombres empêchoient les citoyens mêmes, d'aborder leurs remparts dans tout cet espace.

Une flotte de Ptolémée, chargée de trois-cents mille mesures de bled, & de légumes de toute espèce, entra dans le port. Les Rhodiens reçurent dix mille mesures de la part de Cassander; &, de celle de Lysimachus, quarante mille autres, avec autant d'orge. Les assiégés qui commençoient à désespérer de leur fortune, sentirent renaître leur courage : ils font un amas prodigieux de matières inflammables, bordent de machines leurs murs & leurs tours; & dès la nuit suivante, par un jeu effroyable de pierres, de traits & de feux de toute espèce, ils prouvent aux ennemis à quels hommes ils ont affaire. Les soldats de Démétrius couroient

confusément au secours de leurs machines, lorsqu'au milieu d'une nuit sans lune, ils voient de toutes parts voler des torches enflammées qui leur font découvrir en l'air, des traits & des pierres qui vont frapper ceux qui n'ont pu les appercevoir. Déjà de l'hélépole s'étoient détachés beaucoup de liens de fer, que les ais avoient suivis, & qui donnoient entrée aux torches ardentes : on tâche d'éteindre les endroits où la flamme commençoit à se manifester ; on la recule enfin hors de la portée des assiégeants. Av. J. C. 304.

Les Rhodiens, soulagés du moins de la part des machines, élevèrent un troisième mur qui environnoit toute la partie des fortifications exposée aux attaques des assiégeants, & destinée à leur ôter le pouvoir de se glisser dans la ville, par les ouvertures qu'ils avoient faites à ses murailles. Démétrius ne tarda pas à ramener ses machines devant le rempart, où il fit brèche : mais cet actif guerrier, ne mettoit pas assez d'attention à empêcher l'entrée des convois dans la place : une provision de bled & de vivres, aussi forte que la précédente, envoyée par Ptolémée, y pénétra, aussi-bien qu'un renfort de

quinze-cents hommes. Des députés d'Athènes & d'autres villes grecques, invitèrent Démétrius, à faire la paix avec les Rhodiens. Les conférences ayant été encore infructueuses, il se détermine à un assaut pour la nuit suivante. Un cri universel des soldats annonça l'attaque, qui commença aussi-tôt par mer & par terre. On monte à la brèche : les soldats égorgent tout ce qui se rencontre devant eux, pénètrent dans l'intérieur de la place par toutes les ouvertures, & parviennent à occuper tout le tour du théatre. La ville étoit dans le plus grand trouble : les Rhodiens envoient ordre à ceux qui gardoient le port, d'empêcher le secours qui pourroit venir par-là à ceux qui étoient déjà entrés ; tandis qu'ils marchent eux-mêmes contre cette partie des assiégeants. Le jour commençoit à paroître. Démétrius donne le signal : ceux qui environnoient le port & les murailles intérieures de la ville, dans le dessein d'animer ceux qui occupoient les environs du théatre, poussent tous ensemble un cri effroyable : il jette dans la terreur & dans les larmes, les femmes & les enfants, qui croient la ville

Av. J. C. 304.

prise. Mais les Rhodiens disputoient vivement le terrain, & livroient un combat terrible : arrivant toujours en plus grand nombre, s'animant pour le salut de la patrie, & pour le leur propre, ils obligent enfin l'ennemi à se retirer. Av. J. C. 304.

Démétrius se disposoit à une nouvelle attaque ; mais Antigonus prévoyant qu'elles seroient toutes inutiles, écrivit à son fils, de s'accommoder aux meilleures conditions possibles : ce dernier attendoit quelque prétexte honnête pour faire la paix. Les deux partis la desiroient : les villes d'Etolie, se mêlèrent de cet accommodement, & les Rhodiens signèrent avec Démétrius un traité, qui portoit que la ville demeureroit libre, sans aucune garnison étrangère, & jouissant de ses propres revenus ; qu'elle feroit néanmoins alliance d'armes avec Antigonus, à l'exception de toute guerre contre Ptolémée : ils consentirent aussi d'accorder à Démétrius, cent otages à son choix, pourvu qu'aucun d'eux ne fût actuellement en fonction publique. Les Rhodiens délivrés après une année entière de siége, s'acquittèrent des promesses qu'ils avoient faites à ceux qui

Av. J. C. 304.

avoient montré du zèle & du courage. Ptolémée, Cassander, Lysimachus, & quelques autres chefs moins qualifiés, mais qui, comme eux, avoient contribué au salut de leur ville, eurent des statues. Les Rhodiens portèrent la reconnoissance envers le Roi d'Egypte, jusqu'à lui élever un temple, & à lui décerner les honneurs divins.

Sous prétexte de rendre la liberté à la Grèce, que son absence laissoit exposée aux ravages de Cassander & de Polysperchon, Démétrius, suivi de toute sa flotte, étoit venu prendre terre en Aulide. Il délivra Chalcis, occupée par une garnison de Béotiens; ces derniers même renoncèrent à l'alliance de Cassander. Il fit en même-temps, avec les Etoliens, un traité par lequel il les engagea à déclarer la guerre à ce prince & à Polysperchon. Cassander assiégeoit Athènes: Démétrius le força de lever le siège, le chassa de l'Attique, le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, & après l'avoir battu, reçut d'Héraclée, six mille Macédoniens, qui se rangèrent sous ses drapeaux.

Plut. in Demetr.

Au retour de cette expédition, il remit en liberté tous les Grecs situés

en-deçà des Thermopyles, & après s'être saisi des forteresses de Phylle & de Panacte, qui étoient les boulevards de l'Attique, il les rendit aux Athéniens, qui, toujours fertiles en basses adulations, trouvèrent encore le moyen d'enchérir sur les premières, en assignant pour logement, à leur bienfaicteur, les derrières du temple de Minerve. Les Athéniens ne pouvoient donner un hôte plus indigne, à la Vierge protectrice de leur ville : le détail des débauches en tous les genres, auxquelles il se livra, souilleroit la plume. On vit Démoclès, jeune citoyen d'une rare beauté & qui n'avoit point encore atteint l'adolescence, pour se soustraire aux poursuites de Démétrius qui l'avoit suivi jusques dans le bain, se jetter dans une chaudière d'eau bouillante, & aimer mieux perdre la vie que l'honneur.

Av. J. C. 304.

Le peuple ayant été trompé un jour sur une recommandation par écrit de ce Prince, rendit un décret pour ordonner qu'à l'avenir aucun citoyen d'Athènes n'apporteroit des lettres de Démétrius : irrité d'un règlement qui lui étoit aussi injurieux, le prince auroit fait éclater sa colère, si, pour le flé-

Av. J. C. 304.

chir[1], les Athéniens n'eussent eu recours à la plus vile des flatteries & à la plus basse des cruautés. Non-seulement ils cassèrent le décret; ils condamnèrent au bannissement ou à la mort, ceux qui en avoient été les auteurs & en portèrent un autre par lequel il étoit ordonné : « que tout ce » qui émaneroit du Roi Démétrius, » seroit tenu pour saint envers les » Dieux, & pour juste envers les hom» mes. »

Av. J. C. 303. *Diod. l.* 20. *p.* 827. 828. *Plut. in Demetr.*

Ce Prince quitta enfin Athènes, & s'avança dans le Péloponnèse. A son approche, tous ses ennemis prirent la fuite. La garnison que Ptolémée tenoit alors dans Sicyone, fut chassée : Démétrius rendit la liberté au peuple, qui en échange, lui décerna les honneurs divins, & donna le nom de *Démétriade*, à la nouvelle ville que ce prince fit construire à la place de la citadelle. Corinthe, délivrée aussi de la garnison de Prépélas, officier de Cassander, obtint sa liberté : après avoir mis, du consentement des citoyens, une garnison dans l'Acrocorinthe, il passa en Achaïe, emporta Bura d'assaut, lui redonna sa liberté, fit le même présent à l'île de Scyros, &

revint dans l'Achaïe, toujours accompagné de la victoire. Les garnisons posées en différents endroits, de la part de Cassander, de Prépélas & de Polysperchon, se croyant hors d'état de résister à un prince suivi de troupes victorieuses & de machines formidables, voyant d'ailleurs que ces généraux ne se hâtoient point de venir à leur secours, cédèrent à la fortune du Conquérant. Démétrius se trouvoit à Argos, lors de la grande fête de Junon : il y proposa des prix, & présida lui-même aux jeux. Il augmenta la pompe de cette solemnité, en épousant ce jour même, Déïdamie, fille d'Æacidas, roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus qui va bientôt paroître avec éclat. Av. J. C. 302.

Comblé des faveurs de la fortune, & au faîte des grandeurs humaines, il ne mit plus de bornes à son ambition, & les Etats de la Grèce, s'étant assemblés dans l'Isthme, il s'y fit proclamer chef de tous les Grecs, comme l'avoient été avant lui, Philippe & Alexandre, auxquels ils se croyoit fort supérieur. Jamais le dernier de ces princes n'avoit ôté à aucun souverain, le titre de roi; mais Démétrius se mo-

Av. J. C. 303.
quoit ouvertement de ceux qui le donnoient à d'autres qu'à son père & à lui; & ses flatteurs ne manquoient pas à table, de faire des libations au roi Démétrius; à Séleucus, capitaine des éléphants; à Ptolémée, amiral; à Lysimachus, garde du trésor; à Agathoclès le Sicilien, gouverneur des îles. Toutes ces puérilités amusèrent les princes qui en étoient l'objet, quand on les leur rapporta : Lysimachus, seul, s'en fâcha; il ne pouvoit supporter de se voir assimiler aux eunuques, que tous les princes avoient pour gardes de leurs trésors : il s'en vengea par des injures auxquelles le roi Démétrius répondit par d'autres injures.

Av. J. C. 302. Diod. l. 20. p. 830-833.
Cassander, en apprenant les succès de Démétrius, ne put se dissimuler que tout le poids de la guerre alloit tomber sur ses Etats : il envoia des ambassadeurs à Antigonus, pour lui proposer la paix. La hauteur de la réponse de ce Roi, lui faisant juger de ce qu'il avoit à redouter, il chercha à retirer Lysimachus, Ptolémée & Séleucus, de l'espèce d'aveuglement dans lequel ils étoient; il leur fit sentir que le danger qui le menaçoit, leur étoit commun, &

& que sa chûte entraîneroit la leur ; il leur représenta qu'Antigonus étoit trop ambitieux pour que la Macédoine servît de terme à ses conquêtes ; & combien il étoit important de se réunir contre cet oppresseur. Ses propositions ayant été acceptées, il confia à Lysimachus, le commandement des troupes qui devoient passer incessamment en Asie, & lui-même vint en Thessalie, à la rencontre de Démétrius.

Av. J. C. 302.

Lysimachus quitte l'Europe ; aidé de Prépélas, il se montre en victorieux dans l'Asie mineure : Docimus, officier d'Antigonus, lui livre Synada & quelques autres forts, où ce Prince avoit déposé ses trésors. De son côté, Prépélas prend Adramyttium, s'empare d'Ephèse, & brûle une flotte qu'Antigonus tenoit dans cette ville. Les officiers qui gardoient Sardes, lui en ouvrent les portes : la citadelle seule, lui demeure fidelle. Antigonus, qui célébroit des jeux dans la ville de la haute-Syrie, à laquelle il avoit donné son nom, interrompt ces fêtes : il part à la tête de ses troupes, & marche à grandes journées, à la rencontre de l'ennemi. Lysimachus ne croyant pas

Av. J. C. 302.
devoir s'expoſer à une bataille réglée, avant d'avoir reçu les ſecours qu'il attendoit de Séleucus, ſe retire devant Dorylée de Phrygie. Antigonus l'y pourſuit, & ſe met en devoir de le forcer dans ſon camp. Lyſimachus profite de l'obſcurité de la nuit, pour s'échapper : Antigonus le pourſuit encore à travers d'arides campagnes; mais après avoir beaucoup ſouffert dans cette marche, il eſt contraint d'abandonner les fuyards, & de prendre ſes quartiers d'hiver. Lyſimachus prend les ſiens, & fait venir des proviſions d'Héraclée, dont il avoit épouſé la ſouveraine, Ameſtris, nièce de Darius, qu'Alexandre avoit donnée auparavant en mariage à Cratérus.

Antigonus ne tarda pas à recevoir la confirmation des nouvelles qui lui annonçoient, que Séleucus amenoit une forte armée des Satrapies ſupérieures. Il craignit que tous les Souverains ne ſe raſſemblaſſent contre lui, & qu'il ne fût obligé d'en venir à une bataille avant le retour de ſon fils : il lui dépêcha un de ſes confidents, pour le preſſer de venir à ſon ſecours.

Démétrius, après avoir quitté le Péloponnèſe, s'étoit rendu à Athènes, où

il se fit initier aux mystères d'Eleusis. Son intention étoit d'être reçu en même-temps aux petits & aux grands mystères; ce qui sembloit impossible, puisque les premiers se célébroient dans le mois de Mars, & les autres en Octobre: il falloit d'ailleurs, au moins un an entre la première initiation & la seconde. Stratoclès proposa de donner, au mois de Mai, où l'on étoit pour lors, le nom de Mars : après avoir procédé à la première initiation de Démétrius, le mois de Mai devint celui d'Octobre, & on passa à la seconde. Démétrius ayant exigé une somme de 250 talents, les fit donner à Lamia & aux autres courtisannes qui étoient avec elle. Non contente de cette énorme dépense, Lamia, pour donner un festin à Démétrius, rançonna, de son autorité privée, plusieurs particuliers d'Athènes. Le repas coûta des sommes immenses: à ce propos, un Poëte comique disoit que Lamia étoit une véritable *Hélépole*.

Av. J. C. 302.
Diod. l. 20. *p.* 833-836.
Plut. in Demetr.

On juge avec quelle satisfaction intérieure, les Athéniens virent Démétrius se disposer à marcher contre Cassander. Il se transporta en Eubée, où il assembla sa flotte & son armée de terre. Passant ensuite en Thessalie, il

Av. J. C. 302.

délivra différentes villes, des garnisons de Cassander, qui vint poser son camp en face de celui de Démétrius. Il se voyoit à la tête de vingt-neuf mille fantassins & de deux mille chevaux. La cavalerie de Démétrius ne montoit alors qu'à quinze-cents hommes; mais son infanterie n'alloit pas à moins de cinquante-six mille. Cependant les deux armées, sans oser risquer l'attaque, attendoient des nouvelles de ce qui se passeroit en Asie.

Démétrius reçut l'ordre de se rendre incessamment dans cette partie du monde avec toutes ses forces. Aussi-tôt il conclut avec Cassander, un traité, dont il lui assura tous les articles, sous la condition qu'ils seroient agréés par son père, du désaveu duquel il étoit bien assuré. Il s'embarqua avec toute son armée, arriva à Ephèse, qu'il fit rentrer sous la domination d'Antigonus; & s'avançant vers l'Hellespont, il ramena à leur ancienne soumission, les habitants de plusieurs villes qui s'y étoient soustraites : il fit ensuite prendre aux troupes, leurs quartiers d'hiver.

A mesure que Démétrius s'éloignoit, Cassander remettoit sous son obéissance toutes les villes maritimes. Il envoya

Pliſtarque en Aſie, au ſecours de Lyſimachus, avec une armée, dont la tempête fit périr une partie. Cet officier ſe rendit, avec les troupes qu'il put ſauver, au quartier de Lyſimachus. Ptolémée avoit quitté l'Egypte avec des forces conſidérables. Sur la fauſſe nouvelle que Lyſimachus & Séleucus avoient été défaits par Antigonus, il leva le ſiége de Sidon, s'aſſura par de fortes garniſons, des villes qu'il avoit déjà emportées, & revint en Egypte avec le reſte de ſes troupes. Séleucus arriva enfin des Satrapies ſupérieures, en Cappadoce, ſuivi de vingt mille fantaſſins, & de douze mille, tant cavaliers qu'hommes de trait; de quatre-cents quatre-vingt éléphants, de plus de cent chariots armés de faulx, & ſe mit en quartier d'hiver ſous des tentes. Tout ſe préparoit à décider par les armes, à l'ouverture de la campagne, les longues & importantes querelles des ſucceſſeurs d'Alexandre, ſur le partage de ſon Empire. Av. J. C. 302.

Les troupes quittèrent leurs quartiers. Antigonus ſe vantoit de diſſiper la ligue de ſes ennemis, auſſi facilement qu'une pierre ou le moindre bruit, diſſipe une volée d'oiſeaux occu- Av. J. C. 301. Bataille d'Ipſus. Plut. in Demetr.

pés à piller un champ. Il avoit à ſes ordres plus de ſoixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, & ſoixante-quinze éléphants. Ses ennemis s'avançoient avec ſoixante-quatre mille fantaſſins, dix mille cinq-cents cavaliers, une multitude d'éléphants, & ſix vingt chars.

Av. J. C. 301.

Les troupes ſont en préſence : on donne le ſignal. Démétrius, à la tête de ſa meilleure cavalerie, fondit ſur Antiochus, fils de Séleucus, & mit en fuite les ennemis; mais s'étant laiſſé emporter à leur pourſuite, il ſe trouva coupé, à ſon retour, par les éléphants des ennemis, qui lui fermèrent le paſſage. Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur cavalerie, feignit de vouloir les charger, & les harceloit continuellement, pour les effrayer & leur donner le temps de quitter le parti d'Antigonus. En effet, le plus grand nombre de cette infanterie s'étant détaché, vint ſe rendre à lui; le reſte eſt mis en fuite: la ſucceſſion d'Alexandre eſt enfin décidée. Antigonus, défait, perdit la vie dans le combat, & ſes ennemis partagèrent ſa dépouille. L'Empire d'Alexandre, ſelon la prophétie de Daniel,

Plut. in Demetr. Appian. in Syr.

fut divisé en quatre vastes monarchies : celles d'Egypte, de Macédoine, de Thrace & de Syrie, qui reconnurent pour rois, Ptolémée, Cassander, Lysimachus & Séleucus.

Av. J. C. 301. *Polyb. l. 15.*

Il ne restoit à Démétrius de la haute fortune où s'étoit vu son père, que quelques débris ; & la Grèce, sous la protection des Rois de Macédoine à qui elle étoit échue, auroit commencé à ressentir quelques avantages de la paix, si elle n'eût été destinée à servir de théatre aux aventures singulières de ce Prince, sur qui la fortune sembloit vouloir épuiser ses caprices.

Av. J. C. 300. *Plut. in Demetr.*

Démétrius, après la bataille, fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, avoit poussé d'une traite jusqu'à Ephèse, d'où il s'étoit promptement embarqué pour la Grèce. Il comptoit sur l'affection des Athéniens, à qui il avoit laissé ses vaisseaux, ses trésors, & Déidamie, son épouse : mais à la hauteur des Cyclades, il rencontra des ambassadeurs de ce peuple ; ils venoient lui annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce qu'un décret ordonnoit de n'y recevoir aucun des rois : on avoit renvoyé à Mégare, son épouse, avec

tous les honneurs dûs à sa dignité.

Av. J. C. 300. Trompé par le peuple sur lequel il comptoit le plus, Démétrius étoit transporté de rage; mais hors d'état de se venger, il envoya faire des plaintes modérées aux Athéniens, & leur demanda ses galères, parmi lesquelles il y en avoit une à seize rangs de rames. Lorsqu'il les eut reçues, il fit voile à l'Isthme. Il y trouva ses affaires dans le plus mauvais état: ses garnisons avoient abandonné les villes où il les avoit placées, ou les tenoient pour ses ennemis: mais son ambition, son courage & l'espérance lui restoient. Il laissa Pyrrhus en Grèce, cingla vers la Chersonnèse, mit au pillage les terres de Lysimachus, & retint, par ce moyen, son armée sous ses drapeaux.

Lysimachus, pour s'affermir dans ses Etats, cherchoit à s'unir avec Ptolémée, & demandoit les deux filles de ce Prince: l'une pour lui, l'autre pour son fils Agathoclès. Cette alliance donna de l'ombrage à Séleucus, qui, voulant se fortifier à son tour de celle de Démétrius, fit demander Stratonice, fille de ce Prince & de Phila. C'étoit pour Démétrius, une fortune à laquelle il n'auroit osé s'attendre. Accompagné

de sa fille, il fit voile avec toute sa flotte en Syrie, où il trouva Séleucus, à qui il unit Stratonice. Après quelques jours passés dans les divertissements, il vint en Cilicie, se rendit maître de cette province, & l'ayant réunie aux débris de la fortune de son père, il commençoit à concevoir d'heureuses espérances. Sur ces entrefaites, Déidamie, qui l'étoit venu trouver, mourut, & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée, par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouseroit Ptolémaïde, fille du Roi d'Egypte. Av. J. C. 300.

Lacharès, à la faveur d'une sédition qui divisoit les Athéniens, s'étoit saisi de leur ville. Démétrius se flatta, s'il paroissoit à l'improviste, de pouvoir la reprendre : il repassa la mer; mais une tempête lui ayant fait perdre la plus grande partie de ses vaisseaux, près des côtes de l'Attique, il ne put que foiblement faire la guerre aux Athéniens. Av. J C. 299.
Tandis qu'il envoie ses lieutenants assembler une nouvelle flotte, il entre dans le Péloponnèse, met le siége devant Messène où il est blessé; &, après avoir repris quelques villes qui avoient quitté son parti, il tombe sur l'Attique, se rend maître d'Eleusis, de Av. J. C. 298.

Rhamnus, & vient mettre le siége devant Athènes.

Av. J. C. 298.

Av. J. C. 297.

Bientôt la place fut réduite à une grande famine. Une flotte de cent-cinquante voiles, envoyée au secours des Athéniens, par le Roi Ptolémée, à l'approche de trois-cents vaisseaux qui arrivoient à Démétrius, leva l'ancre & s'enfuit : le tyran Lacharès abandonna la ville ; la disette continuoit ses ravages.

Av. J. C. 296.

Quoique les Athéniens eussent prononcé peine de mort contre quiconque parleroit d'accommodement, forcés par les horreurs de la famine, ils envoyèrent des ambassadeurs à Démétrius, & lui ouvrirent leurs portes. Le vainqueur ordonna à tous les habitants de s'assembler au théâtre : il environne la scène de gens armés ; place ses gardes aux deux côtés de l'endroit où se jouoient les pièces, & descendant par l'escalier d'en haut, comme les acteurs, il tient les Athéniens dans la terrible attente de ce qu'il va prononcer sur leur sort. Mais le commencement de son discours dissipa toutes les craintes : il se plaignit avec douceur, de leur conduite envers lui, leur rendit ses bonnes graces, donna cent mille mesures de

bled au peuple, & rétablit les Magiſ-
trats qui lui étoient le plus agréables. Av. J. C. 296.

Les Athéniens ne purent contenir leurs tranſports. De toutes parts on n'entendoit que battements de mains, acclamations de joie. Démoclydes, enchériſſant encore ſur les louanges que les Orateurs donnoient à Démétrius du haut de la tribune, & ſur les honneurs qu'ils lui décernoient, fit paſſer un décret qui mit entre les mains de ce Prince, Munychia & le Pirée. Démétrius, pour tenir le peuple en bride, jetta auſſi une garniſon dans le Muſée; Av. J. C. 295. &, ſûr des Athéniens, il marcha contre Lacédémone. Archidamus, qui venoit à ſa rencontre, fut battu: un ſecond combat, donné ſous les murailles même de Sparte, ajouta une nouvelle victoire à celles de Démétrius. On le regardoit déjà comme maître d'une ville qui jamais n'avoit été priſe: mais tandis qu'il étoit occupé à des conquêtes en Grèce, Lyſimachus lui enlevoit ſes poſſeſſions de l'Aſie, & Ptolémée l'île de Cypre, à l'exception de la ſeule ville de Salamine, dans laquelle ſes enfants & ſa mère étoient aſſiégés. Il fut obligé de renoncer au ſiége de Lacédémone.

Cette même fortune qui venoit de

Av J.C. 294.

Plut. in Demetr. & in Pyrrh. Just. l. 16. c. 1.

l'arrêter au milieu de ses conquêtes, lui ouvrit une autre voie d'aggrandissement, dans les divisions qui s'élevèrent entre les fils de Cassander, au sujet de la succession au trône de Macédoine. Ce Prince, mort 298 ans avant l'Ere Chrétienne, avoit eu pour successeur, Philippe, l'aîné de ses enfants, qui ne lui survécut que peu de temps. Antipater & Alexandre, ses deux frères, se disputèrent alors la couronne. Thessalonique, leur mère, favorisoit le second, qui étoit le plus jeune: Antipater la tua de ses propres mains. Alexandre appella Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus commença par s'emparer d'une partie de la Macédoine, & la retint comme le prix des services qu'il avoit rendus. Alexandre, dans la crainte que Démétrius ne mît les siens à aussi haut prix, vint à sa rencontre, & lui dit que l'état de ses affaires étoit changé, & qu'elles n'exigeoient plus son secours. Delà naquirent des soupçons, qui bientôt dégénérèrent en défiances, & furent cause de la mort d'Alexandre. Démétrius se fit proclamer Roi de Macédoine.

De simple particulier, ce Prince se

voyoit tout-à-coup maître d'un puissant empire. Au milieu de cette prospérité, il apprit encore que Ptolémée avoit renvoyé son épouse & ses enfants, comblés d'honneurs & de présents. Stratonice, sa fille, qu'il avoit mariée à Séleucus, venoit, par un évènement unique dans l'histoire, d'être proclamée Reine de toutes les nations barbares de la haute Asie.

Av. J. C. 294.

Plut. in Demetr.

Stratonice étoit jeune & belle; le fils de Séleucus ne put vivre long-temps avec cette Princesse, sans en devenir éperdument amoureux; mais condamnant lui-même des sentiments criminels, long-temps il fit d'inutiles efforts pour leur imposer silence : en vain il se reprochoit des desirs qu'il ne pouvoit domter, & rebutoit un amour qu'il savoit ne pouvoir être écouté; il ne trouvoit aucun soulagement à ses maux. Résolu enfin de les terminer, en cessant de vivre, il feignit une maladie incurable. Erasistrate, son médecin, reconnut à ses symptomes, que le mal d'Antiochus provenoit de l'amour; & à force d'examiner l'impression que produisoient sur son visage, les jeunes personnes qui entroient dans son apparte-

Av. J. C. 294.

ment, il vint à bout de découvrir un secret qu'Antiochus vouloit emporter au tombeau. Ce Prince infortuné, chaque fois que Stratonice paroissoit devant lui, tomboit dans ces accidents que Sappho décrit avec des traits de flamme, & qui marquent si bien la violence de la passion; l'extinction de la voix, une rougeur enflammée, un nuage confus répandu sur les yeux, l'inégalité du poulx, &c. : ces symptomes ne permirent pas à Erasistrate, de douter que le fils du Roi ne fût amoureux de sa belle-mère. Il pouvoit y avoir des risques à révéler ce secret au père du jeune Prince : néanmoins se confiant sur la tendre amitié que Séleucus avoit pour son fils, Erasistrate se hazarda un jour à lui dire, que sa maladie étoit causée par un amour très-violent, mais sans remède. « Comment » reprit le père, « un amour sans re» mède? » — « Oui » répondit le médecin; « car il est amoureux de ma » femme ». — « Quoi! Erasistrate, toi » dont je connois l'attachement, tu ne » céderois pas ton épouse à mon fils? » sur-tout quand nous sommes en dan» ger de perdre notre unique espé-

» rance »! — « Mais, vous-même, Seigneur, vous, qui êtes son père, le feriez-vous, si votre fils étoit amoureux de Stratonice » ? — « Mon cher » Erasistrate » reprit Séleucus, en versant un torrent de larmes « combien je » desirerois que quelque Dieu favorable » ou quelqu'homme assez habile, changeat » la passion de mon fils, & substituât » Stratonice à ton épouse ! non-seulement je sacrifierois mon amour; » je donnerois mon royaume pour » sauver Antiochus ». — « Eh bien ! Seigneur, vous n'avez nul besoin du secours d'Erasistrate : père, mari & » roi, vous seul pouvez en même-temps » être le médecin de votre fils, & sauver votre maison ».

Av. J. C. 294.

Séleucus comprit ce discours ; & ayant convoqué une assemblée générale du peuple, il déclara qu'il avoit résolu de couronner Antiochus & Stratonice, Roi & Reine des hautes provinces de l'Asie, & de les unir ensemble ; qu'il étoit assuré que son fils, accoutumé à lui donner des preuves de la plus docile obéissance, ne s'opposeroit point à ce mariage ; & si Stratonice faisoit quelque difficulté d'y consentir, parce qu'il n'étoit autorisé ni par l'usage ni

Av. J. C. 294.

par les loix, il prioit ses amis de lui faire sur cela, des remontrances, & de lui persuader qu'elle devoit trouver juste, tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au royaume.

Av. J. C. 293. Plut. in Demetr.

Le mariage fut célébré: ainsi, Démétrius, autant par ses alliances que par ses propres succès, étoit insensiblement remonté à un haut degré de puissance. Déjà il s'étoit emparé de la Macédoine & de la Thessalie; & comme la plus grande partie du Péloponnèse reconnoissoit sa domination, & qu'au dedans de l'Isthme il occupoit les villes de Mégare & d'Athènes, il

Av. J. C. 292.

marcha en Béotie, se rendit maître de Thèbes; puis, sur la nouvelle que Lysimachus avoit été fait prisonnier par un certain Dromichætès, il vola en Thrace, dans l'espérance de s'en rendre facilement le maître; mais les Béotiens ayant profité de son absence pour se révolter, & lui-même ayant appris en chemin que Lysimachus avoit été relâché, il revint sur ses pas, mit le siége devant Thèbes, laissa son fils Antigonus pour en diriger les attaques, & vola contre Pyrrhus, qui s'étoit avancé jusqu'aux Thermopyles, & qui prit la fuite. Démétrius revint en Béotie & prit une

seconde fois Thèbes. Il entra dans la ville avec un air qui jetta la terreur dans l'ame des habitants : tous s'attendoient à éprouver les plus sévères traitements ; mais il se contenta de faire mourir treize des plus coupables, & d'en bannir quelques autres. De retour à Athènes, il y célébra les jeux Pythiques, parce que les Etoliens étoient maîtres des détroits qui conduisoient à Delphes. Il déclara ensuite la guerre à ces peuples, laissa Pantauchus pour son lieutenant dans le pays, & marcha contre Pyrrhus, qui s'avança contre lui ; mais ne s'étant pas rencontrés, il ravagea l'Epire, tandis que Pyrrhus défit Pantauchus.

Av. J. C. 292.

Av. J. C. 291.

Plut. in Demetr. & in Pyrrh.

Cette victoire acquit au Roi d'Epire, un grand nom parmi les Macédoniens : plusieurs d'entr'eux disoient qu'il étoit le seul de tous les rois, dans lequel on vît une véritable image de l'audace d'Alexandre ; au lieu que tous les autres, & principalement Démétrius, ne le représentoient que par une gravité empruntée, par la magnificence de leurs habits, & par leur affectation à pencher le cou comme lui. En effet, Démétrius paroissoit toujours comme un Roi de théatre, la tête ceinte d'un dou-

Av. J. C. 291. ble diadême, vêtu de robes de pourpre rehaussées d'or, avec une chaussure particulière: mais le luxe de sa table, sa dépense, & sur-tout la difficulté qu'on trouvoit à l'aborder, le rendoient plus odieux encore; car il ne donnoit pas le temps de lui parler, ou il répondoit avec dureté, avec hauteur. Il retint deux ans entiers, des ambassadeurs d'Athènes, sans leur donner audience. Un jour il marchoit dans les rues plus populairement qu'à l'ordinaire; & comme il paroissoit agréer qu'on l'abordât, quelques particuliers lui présentèrent des placets: il les reçut avec bonté, & les mit dans un pan de sa robe. Ces hommes ravis, le suivirent avec de grandes acclamations; mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il jetta toutes les requêtes dans la rivière. Ainsi Démétrius n'avoit rien appris à l'école de l'adversité; & les Macédoniens, moins gouvernés qu'outragés, sentoient encore augmenter leur dépit, quand ils venoient à comparer cette insolence, avec l'air de douceur & de popularité de Philippe, père d'Alexandre.

Av. J. C. 290. Démétrius étant tombé dangereusement malade à Pella, fut sur le point de perdre la Macédoine; car Pyrrhus

accourut & s'avança jusqu'à Edesse : mais Démétrius, dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, le chassa facilement. Pour ne pas se voir sans cesse harcelé par ce Prince, & pouvoir exécuter les grandes choses qu'il méditoit, il fit un traité avec lui, & se livra au dessein de reconquérir tous les Etats que son père avoit possédés. Déjà il avoit rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & d'environ douze mille chevaux : on construisoit au Pirée, à Corinthe, à Chalcis & à Pella, une flotte de cinq-cents galères, parmi lesquelles on en voyoit à quinze & à seize rangs de rames.

Av. J. C. 290.

Un si formidable armement causa de l'ombrage aux Rois Séleucus, Ptolémée & Lysimachus : ils se liguèrent ensemble, & amenèrent Pyrrhus dans leur parti, malgré le traité qu'il venoit de conclure avec Démétrius.

Ce Prince en étoit encore aux préparatifs de son expédition, que le feu de la guerre s'allumoit de toutes parts. Ptolémée descend en Grèce avec une flotte considérable, & fait révolter les peuples contre Démétrius. Lysimachus tombe sur la haute Macédoine,

Av. J. C. 289.

tandis que Pyrrhus pénètre dans ce
Av. J. C. 289. royaume, par l'Epire. Démétrius laisse son fils en Grèce, & marche contre Lysimachus; mais s'appercevant qu'il règnoit quelque esprit de révolte dans son camp, il craignit que ses troupes, lorsqu'elles seroient en présence d'un Prince qui étoit de même nation, & avec lequel elles avoient fait la guerre sous Alexandre, ne se rangeassent de son parti. Il renonça donc à son premier dessein, & tourna contre Pyrrhus, dans la pensée que les Macédoniens ne lui préféreroient jamais un Prince étranger : mais à peine eut-il dressé son camp devant celui du Roi d'Epire, qu'ils commencèrent d'abord à défiler secrètement & par pelotons, ensuite ouvertement & par compagnies. Enfin, un soulèvement général se répandit dans le camp. Les uns eurent l'audace de dire à Démétrius en face, que le meilleur parti qui lui restât à prendre, étoit de se retirer; qu'ils étoient las de faire la guerre pour fournir à son luxe & à sa prodigalité : d'autres l'accabloient d'injures. La frayeur le saisit; il entra dans sa tente, non plus comme Souverain, mais comme un Roi de théatre qui va se dépouiller de ses habits pour prendre

ceux de quelqu'esclave : il quitte ses ornements royaux, s'enveloppe d'un Av. J. C. manteau noir ; & la tête couverte d'un 289. bonnet à la Macédonienne, il se dérobe sans être apperçu.

A peine le bruit de sa fuite s'est répandu, qu'une foule de Macédoniens courent à sa tente : elle est mise au pillage : l'ardeur du butin les transporte ; ils mettent l'épée à la main, & déjà ils se chargeoient comme ennemis, lorsque Pyrrhus paroît, appaise le désordre & se fait proclamer Roi de Macédoine. Lysimachus prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius, & demandoit à ce titre, le partage de la Macédoine. Pyrrhus préféra un accommodement, à la guerre qui n'eût pas manqué de suivre un refus, & partagea avec Lysimachus, sa nouvelle conquête.

Précipité encore une fois du faîte des grandeurs, Démétrius se retira dans la haute Macédoine, à Cassandrie, où étoit Phila, qui, ne pouvant supporter ce nouveau revers, avala du poison & se délivra de la vie ; mais le Roi détrôné, loin de succomber à son malheur, ramassa les débris de son naufrage, revint en Grèce, y assembla ses

amis. Dès qu'il se vit un corps suffisant
Av. J. C. 289. de troupes, & comme une image de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement & leurs priviléges. Les Athéniens, toujours changeant avec la fortune, avoient aboli le Sacerdoce des prétendus *Dieux sauveurs*, & ordonné que l'élection des Archontes se feroit selon l'ancien usage: mais voyant Démétrius redevenu plus puissant qu'ils ne s'y étoient attendus, ils appellèrent Pyrrhus à leur secours. Démétrius, plein de colère, vint mettre le siége devant leur ville: il la pressoit très-vivement; mais touché par les prières du Philosophe Cratès, & peut-être plus sensible à des motifs d'intérêt personnel, il leva le siége, rassembla les vaisseaux qui lui restoient, toutes ses troupes, qui consistoient en douze mille hommes de pied & quelque cavalerie, & fit voile en Asie.

Eurydice, sœur de Phila, le reçut à
Av. J. C. 288. Milet: la Princesse Ptolémaïde, qu'elle avoit eue de Ptolémée, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise de Séleucus, étoit avec elle dans cette ville. Eurydice l'unit à Démétrius, qui, aussi-tôt après la célé-

bration des noces, entra dans la Carie, dans la Lydie, enleva quantité de places à Lyſimachus, augmenta conſidérablement ſes forces, & enfin ſe rendit maître de Sardes : mais Agathoclès, fils de Lyſimachus, ayant paru à la tête d'une armée, il abandonna ſes conquêtes, & marcha vers l'Orient, dans l'intention de ſurprendre l'Arménie, la Médie, & de ſe rendre maître des hautes provinces, où il auroit beaucoup de retraites & de poſtes ſûrs, en cas qu'il ſe vît preſſé. Agathoclès le ſuivoit de près, le harceloit continuellement, & lui coupa les vivres & les fourrages; le paſſage du fleuve Lycus ajouta encore à ſes pertes : les guides manquèrent le gué; un grand nombre de ſes gens furent emportés par l'impétuoſité de l'eau. La maladie ſe joignit à la diſette; ayant perdu au moins huit mille hommes, il leva ſon camp & tourna vers Tarſe en Cilicie, d'où il fit repréſenter à Séleucus, le triſte état où il ſe trouvoit réduit. Le Roi de Syrie, touché de ſa ſituation, ordonna à ſes lieutenants, de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire; mais, ſur la repréſentation qu'on lui fit du danger auquel il s'expoſoit, en ſouffrant, au ſein de ſes Etats, le

Av. J. C. 288.

Av. J. C. 288.

plus emporté & le plus entreprenant des Rois, il résolut sa perte, & se mit en marche pour venir fondre sur lui. Démétrius se posta dans les endroits les plus forts du mont Taurus, & envoya conjurer Séleucus de lui permettre de faire la conquête de quelques contrées de Barbares voisins qui étoient indépendants, où il pût finir tranquillement ses jours : il le pria du moins de fournir des vivres à son armée, pendant l'hiver, & de ne pas le livrer, en le chassant, aux rigueurs de la faim, de la nudité, & à la discrétion de ses ennemis. Séleucus, prévenu contre les desseins de Démétrius, lui accorda seulement la permission de passer deux mois dans la Cataonie, à condition qu'il lui donneroit pour otages les principaux de ses amis; &, en même temps, il fit garder toutes les gorges des montagnes qui pouvoient lui donner accès dans la Syrie. Enveloppé de toutes parts, & réduit à la dernière extrémité, Démétrius força les passages des montagnes, & s'ouvrit le chemin de cette province.

Ranimé par ce succès, il se préparoit à tenter un dernier effort : une maladie sérieuse l'arrêta. La plupart de ses soldats

soldats passèrent du côté de l'ennemi, & lorsque quarante jours après, il se sentit assez de forces pour recommencer d'agir, il ne vit d'autre ressource, qu'un coup de désespoir. Il se mit en marche avec ce qui lui restoit de troupes, feignit de vouloir tomber sur la Cilicie; puis, tout-à-coup, il se jetta d'un autre côté, passa le mont Amanus, ravagea la plaine qui est au pied. Séleucus le poursuivit. Démétrius, à la faveur d'une nuit très-noire, tenta de l'enlever dans son propre camp. Averti de sa marche par quelques transfuges, Séleucus ordonna de sonner l'alarme, fit manquer le coup, & dès le lendemain matin, vint présenter la bataille à son ennemi. Les troupes de Démétrius l'abandonnèrent, & se rangèrent sous les enseignes du Roi de Syrie. Démétrius, suivi de quelques amis & d'un petit nombre d'officiers de sa maison, s'enfuit à travers les *portes Amanides*, & se jetta dans un bois épais, à dessein de prendre le lendemain, s'il lui étoit possible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit, où il espéroit trouver sa flotte. Il ne lui restoit pas de vivres pour ce jour-là même : heureusement arriva

Av. J. C. 288.

Av. J. C. 288.

Sosigènes, qui avoit quatre-cents pièces d'or. La nuit venue, ils s'acheminèrent vers les sommets des montagnes; mais les feux allumés par les ennemis, sur tous les passages, leur ôtant l'espoir de s'échapper par cette voie, ils retournèrent au même endroit d'où ils étoient partis. Plusieurs des compagnons de Démétrius l'avoient encore abandonné : « Il ne nous reste d'autre » moyen de salut « dit un de ceux qui étoient avec lui » que de nous rendre » à Séleucus ». Ce Prince infortuné, tirant son épée, alloit s'en perçer; mais ses amis s'y opposèrent, & le déterminèrent enfin à suivre ce parti : il envoya dire à Séleucus, qu'il se remettoit à sa discrétion. Le Roi s'apprêtoit à le recevoir magnifiquement : il envoya même vers lui un de ses officiers, pour l'assurer qu'il lui rendroit tout ce qu'un gendre doit à son beau-père; une multitude de courtisans, qui ne doutoient pas que Démétrius ne devînt bientôt tout-puissant auprès de Séleucus, volèrent à sa rencontre. Des envieux profitèrent de cet empressement même, pour intimider le Roi, & lui faire appréhender le séjour de Démétrius à sa Cour. Alors il le fit envelopper par

Pausanias à la tête de mille hommes de guerre : il fut conduit dans la Chersonèse, de Syrie, où il demeura prisonnier. Av. J. C. 288.

Antigonus apprend la détention de son père. Il écrit à tous les Rois, à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius : il s'offre en otage pour lui ; il promet de leur abandonner, pour prix de sa délivrance, tout ce qu'ils lui avoient cédé. Plusieurs villes, un grand nombre de Princes unissent leurs prières aux siennes. Lysimachus, au contraire, offre à Séleucus une grande somme d'argent pour faire mourir son prisonnier. Cette proposition ajouta l'horreur au mépris que ce Prince avoit déjà pour lui, & il ne différoit à relâcher Démétrius, que pour attendre l'arrivée d'Antiochus & de Stratonice, afin qu'il leur eût l'obligation de sa liberté.

Démétrius supportoit son infortune avec fermeté : il s'exerçoit à la course, à la chasse ; plus heureux, sans doute, au sein de l'exil, que quand il bouleversoit toute la terre ! Peu-à-peu cependant il se lassa des exercices du corps, & chercha dans le vin & dans le jeu, l'oubli de ses malheurs. Peut-être Av. J. C. 287.

Av. J. C. 287. cette débauche n'étoit-elle qu'apparente, & cachoit-elle des projets ambitieux. Quoi qu'il en soit, ce genre de vie lui causa une maladie dont il mourut après trois ans de captivité, dans

Av. J. C. 286. la cinquante-quatrième année de son âge. Antigonus, à qui l'on envoya l'urne qui renfermoit ses cendres, alla au-devant avec tous ses vaisseaux, & la reçut avec une pompe qui tenoit en quelque chose de cet appareil théatral, qu'avoit si fort aimé son père. Toutes les villes où la flotte abordoit, envoyoient des couronnes, & députoient des hommes en longs habits de deuil, pour accompagner le convoi funèbre.

Quand la flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin, sur la proue, l'urne ornée de la pourpre royale & du diadême : elle étoit environnée de jeunes Seigneurs armés, qui lui servoient de gardes. Le son de la flûte, le mouvement cadencé des rames, Antigonus fondant en larmes, le peuple répandu sur le rivage, donnoient à cette pompe lugubre, un air de tristesse majestueuse, qui faisoit gémir sur le sort de la plupart des hommes, en rappellant la folle ambition d'un Prince qui avoit cherché le bonheur dans les flot-

tes, dans les camps, & avoit trouvé la mort dans l'exil. Av. J. C. 286.

Lorſque les Corinthiens eurent rendu aux reſtes de Démétrius, tous les honneurs qu'ils purent imaginer, ſes cendres furent portées dans la ville appellée *Démétriade*, du nom de ce Prince.

La crainte qu'inſpiroit à Lyſimachus & à Pyrrhus, le génie reconnu de ce guerrier célèbre, avoit tenu ces deux Princes unis. Sa mort cauſa bientôt parmi eux, des diviſions, dont Pyrrhus demeura la victime: battu par ſon rival, il fut obligé de lui céder le trône de Macédoine. Inſenſiblement, les compagnons du conquérant de l'Aſie diſparoiſſoient de deſſus la terre. Ptolémée, après avoir déclaré pour ſon ſucceſſeur, Philadelphe, ſon fils, avoit payé le tribut à la nature: il ne reſtoit que Lyſimachus & Séleucus, qui, juſqu'alors unis d'intérêts & d'amitié, ſembloient ne devoir plus penſer qu'à mourir dans l'union où ils avoient vécu, lorſque des intrigues de Cour leur mirent les armes à la main. *Juſt. l.* 16. c. 3. Av. J. C. 285-283.

Lyſimachus avoit donné en mariage, à ſon fils Agathoclès, Lyſandra, fille de Ptolémée, & avoit épouſé lui-même une *Juſt. l.* 17. c. 1. 2.

Av. J. C. 285-283.

Appian. in Syr. Pauf. l. 10. c. 10. Polyæn. l. 4. c. 9. Memn. in Phot. c. 9. Orof. 3. 23.

autre fille de ce Prince, nommée Arsinoé, de laquelle il avoit eu plusieurs enfants. Lysandra avoit pour mère Eurydice; Bérénice étoit celle d'Arsinoé. Les intérêts différents des deux sœurs, les portèrent à intriguer pour se faire un parti puissant, quand Lysimachus viendroit à mourir : les divisions de leurs mères contribuoient encore à donner plus d'énergie à celles qui les agitoient elles-mêmes. L'arrivée de Ptolémée-Céraunus ne fit qu'augmenter les dissensions : fils d'Eurydice & l'aîné de tous ceux de Ptolémée, Roi d'Egypte, il n'avoit pu se voir privé de la couronne en faveur de Philadelphe fils de Bérénice, & s'étoit retiré furieux à la Cour de Lysimachus. Arsinoé craignit qu'il ne fortifiât trop le parti de sa rivale, & qu'ils ne fussent en état de la perdre, elle & ses enfants, à la mort de Lysimachus : celle d'Agathoclès fut résolue de ce moment. L'artificieuse Reine sut en faire donner l'ordre par Lysimachus même. Lysandra s'enfuit avec ses enfants, Céraunus son frère, Alexandre fils de Lysimachus, & vint chercher un asyle à la Cour de Séleucus, qu'elle engagea à déclarer la guerre à l'assassin de son époux. Plusieurs offi-

ciers du Roi de Macédoine, indignés de ce meurtre & des autres cruautés qui l'avoient ſuivi, étoient auſſi venus trouver Séleucus, & le déterminèrent à prendre les armes. Il entre dans l'Aſie mineure : tout plie devant lui ; il s'empare de Sardes, qui le rend poſſeſſeur des tréſors de Lyſimachus. Ce dernier ayant paſſé l'Helleſpont, atteint l'ennemi dans les plaines de Phrygie : il perd la vie dans un combat, & laiſſe le vainqueur maître de tous ſes Etats. Séleucus, au comble de ſes vœux, ſe trouvoit ſur la ſcène, le dernier de tous les Capitaines d'Alexandre, & ſe voyoit par cette victoire, le *vainqueur des vainqueurs* ; mais il ne ſavoit pas qu'il devoit être bientôt un grand exemple de la fragilité des choſes humaines. En effet, ſept mois après ſon triomphe, lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion de la Macédoine, où il comptoit finir ſes jours, il fut aſſaſſiné par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Céraunus gagna Lyſimachia, ceignit le diadème, & alla joindre les débris de l'armée de Lyſimachus. Les amis de ce Prince regardant Céraunus comme le vengeur de ſa mort, le reconnurent pour Roi.

Av. J. C. 285-285.

Av. J. C. 282.

Av. J. C. 281. 280.

Av. J. C. 281. 280.

Cependant Antigonus, fils de Démétrius, formoit le dessein de s'emparer de la Macédoine, & augmentoit ses forces de terre & de mer. Ptolémée Céraunus, avec la flotte de Lysimachus, présenta la bataille à son rival. Antigonus, mis en fuite, se retira dans un port de la Béotie. Ptolémée fit voile en Macédoine, & s'en rendit le maître. Il n'espéroit pas de se voir paisible possesseur des Etats de Lysimachus, tant qu'Arsinoé & ses enfants vivroient: pour se délivrer de ses craintes, il feignit une vive passion pour sa sœur, & sollicita avec empressement, le don de sa main. Arsinoé, qui connoissoit son frère, éloignoit une union dont elle prévoyoit les suites; mais plus elle différoit, plus Céraunus redoubloit d'empressement; & pour lever enfin tous ses soupçons, il se transporta dans le temple le plus respecté des Macédoniens. Là, en présence d'un ami que lui avoit envoyé cette infortunée Princesse, prenant à témoin les Dieux tutélaires du pays, & tenant leurs statues étroitement embrassées, il protesta avec les exécrations les plus terribles, de l'innocence & de la pureté de ses vues, dans l'union qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur.

Just. l. 24. c. 1-4.

Arsinoé craignit de causer, par un refus opiniâtre, la perte de ses fils, & donna enfin son consentement. Les noces furent célébrées avec l'appareil le plus magnifique. Céraunus, en présence de toute l'armée, ceignit du diadême, la tête de sa sœur, & la déclara Reine. Arsinoé rétablie dans ses premiers honneurs, se laissa séduire par cette flatterie : elle invita son nouvel époux à faire son entrée dans sa ville de Cassandrie, & prit les devants, afin de tout préparer pour son arrivée. Les temples, les places publiques, les maisons particulières furent superbement ornés ; de tous côtés ce n'étoient qu'autels, & victimes prêtes à être immolées. Les fils d'Arsinoé, tous deux d'une rare beauté, & couronnés de fleurs, vinrent au-devant du Roi, qui les embrassa comme eût fait le plus tendre des péres ; mais à peine le barbare fut-il entré dans la ville, qu'il se saisit de la citadelle, & donna ordre qu'on égorgeât les deux frères. Ces malheureux Princes se réfugièrent vers la Reine, qui, les couvrant de son corps, tâchoit en vain de détourner les coups des meurtriers. Ils furent massacrés sur le sein de leur mère : on ne lui laissa pas même la triste

Av. J. C. 281. 280.

Av. J. C. 281. 280.

consolation de rendre à ses enfants les derniers devoirs : entraînée hors de la ville, ses habits déchirés, les cheveux épars, désespérée de survivre à ses fils, elle fut reléguée dans la Samothrace, avec deux filles pour la servir, & laissa un monstre sur le trône de Macédoine.

Av. J. C. 279.

Irruption des Gaulois en Grèce.

Pauf. l. 1. c. 4. & l. 10. c. 19-23. Diod. in excerpt. p. 870. Just. l. 24. & 25. Memn. excerpt. ap. Phot. Callim. in Del. & Schol. ad eundem. Suid. in Γαλάται.

La Grèce n'avoit point encore renoncé à l'espérance d'être libre ; mais toujours agitée par de nouvelles révolutions, elle sembloit n'avoir à craindre que l'ambition & la tyrannie des successeurs d'Alexandre, lorsqu'un orage, formé à l'autre extrémité de l'Europe, vint fondre sur elle. Trop resserrés dans leur pays, les Gaulois avoient déjà envoyé un essaim de leurs habitants chercher d'autres demeures. Sous la conduite de Cambaulès, ils avoient pénétré jusqu'en Thrace ; mais sentant leur foiblesse, & combien les Grecs leur étoient supérieurs en nombre, ils n'avoient osé pénétrer plus loin. A l'instigation de ceux mêmes qui avoient suivi Cambaulès, & qui, accoutumés à vivre de rapines & de brigandages, ne pouvoient plus renoncer aux douceurs de cette vie licencieuse, ils tentèrent une nouvelle entreprise. Ils mirent sur pied une armée, qu'ils partagèrent

en trois corps : le premier, sous les ordres de Céréthrius, devoit marcher contre les Thraces & les Triballes ; Brennus & Acichorius avoient ordre d'entrer dans la Pannonie avec le second ; Bolgius, à la tête du troisième, s'avança contre la Macédoine & l'Illyrie.

Av. J. C. 279.

Effrayés au seul bruit de la marche des Gaulois, les peuples qui se trouvoient sur leur passage, leur envoyèrent des ambassadeurs ; trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent ! Le Roi de Macédoine seul apprit une si terrible irruption, sans en être troublé ; &, comme s'il étoit aussi facile de remporter des victoires, que de commettre des crimes, il marcha au-devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées : il eut même l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que lui offroient les Dardaniens.

Il se conduisit avec la même arrogance à l'égard des Gaulois, qui lui firent offrir la paix, en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il refusa de traiter avec eux, à moins qu'ils ne lui remissent pour otages, les principaux de leur

Av. J. C. 279.

nation, & qu'ils ne lui livrassent leurs armes. Cette réponse fit rire les Gaulois, qui, peu de jours après, attaquèrent les Macédoniens, les taillèrent en pièces, firent leur Roi prisonnier, lui coupèrent la tête, & la mirent au bout d'une lance, pour imprimer plus de terreur aux ennemis. La fuite ne déroba qu'un petit nombre de Macédoniens au fer des vainqueurs ; les autres furent tués ou faits prisonniers. Le bruit de cette défaite répandit la terreur dans toute la Macédoine : elle ne dût son salut en cette circonstance, qu'au courage de Sosthènes, un des principaux Macédoniens, peu connu jusques-là, & qui ayant assemblé quelques troupes, profita du désordre où la victoire avoit jeté les Gaulois, & les obligea d'abandonner le pays.

Sur la nouvelle du succès de Bolgius, Brennus lui enviant le pillage d'une si riche contrée, avoit quitté la Pannonie pour passer en Macédoine & delà dans la Grèce. Dans une sédition arrivée pendant cette marche, vingt mille hommes se détachèrent de son armée, & commandés par Léonor & Lutaire, ils allèrent rejoindre en Thrace les Gaulois de Céréthrius, se rendirent maîtres

de Byzance & de la côte occidentale de la Propontide, d'où ils mirent à contribution le pays d'alentour. Av. J. C. 279.

Brennus & Acichorius, qui, malgré cette désertion, avoient continué leur marche, arrivèrent en Macédoine avec une armée de cent-cinquante-deux mille hommes d'infanterie, & de vingt mille quatre-cents cavaliers, accompagnés chacun de deux valets montés comme leurs maîtres, & destinés à les remplacer dans le combat. Sosthènes succombe, accablé par le nombre; la Macédoine est ravagée; les Barbares se montrent sur les frontières de la Thessalie. Av. J. C. 278.

Jamais les Grecs n'avoient été dans une plus grande consternation. Ils n'étoient plus ces temps heureux, où les troupes innombrables de Xercès n'avoient pu les forcer à désespérer du salut de la patrie. Epuisés par les guerres qu'ils avoient eues à soutenir contre Alexandre, avant lui contre son père, & depuis contre ses successeurs; les divers Etats dont la Grèce étoit composée, trouvoient dans leur foiblesse, des raisons pour ne point concourir à la défense commune. La grandeur du danger dont ils étoient menacés, inspira

Av. J. C. 278.

cependant de généreuses résolutions à quelques peuples. Ils comprirent qu'il ne s'agissoit pas seulement de leur liberté, comme dans la guerre des Perses ; & qu'en donnant la terre & l'eau, ils ne rendroient point leur condition meilleure. Les calamités qui avoient accompagné l'irruption des Gaulois en Thrace, en Macédoine, en Péonie ; le ravage actuel de la Thessalie, se représentèrent fortement à leur imagination. Dans cette fatale conjoncture, il ne leur restoit qu'à vaincre ou à périr. Il fut résolu qu'on iroit défendre les Thermopyles.

Une troupe de braves soldats se rassembla en ce lieu, déjà si célèbre par la généreuse défense de Léonidas. Dix mille hommes d'infanterie Béotienne, & cinq-cents chevaux ; trois mille fantassins de la Phocide, & cinq-cents cavaliers ; sept-cents Locriens ; quatre-cents Mégariens accompagnés de quelque cavalerie ; sept mille hommes d'infanterie Etolienne, sans parler de la cavalerie, dont on ignore le nombre, & d'une centaine de soldats armés à la légère ; mille hommes de pied, & cinq-cents chevaux Athéniens ; cinq-cents Macédoniens envoyés par Antigonus,

qui avoit ſuccedé à Soſthènes, & autant de Syriens, ſujets du Roi Antiochus, ne formoient qu'une armée de plus de vingt-quatre mille hommes, déterminés à ſe ſacrifier pour la défenſe de la patrie. Les Athéniens, en outre, avoient équipé une flotte de trois-cents-cinq galères, & leurs troupes de terre commandées par Callippus, tenoient le premier rang dans l'armée, à cauſe de leur ancienne prééminence.

Av. J. C. 278.

On n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des Gaulois ſur les confins de la Magnéſie & de la Phthiotide, qu'on détacha mille hommes d'infanterie légère, & ce qu'il y avoit de meilleure cavalerie, avec ordre d'aller gagner le Sperchius, pour en diſputer le paſſage. Ce détachement rompit les ponts, & campa ſur les bords du fleuve. Brennus envoya pendant la nuit, dix mille hommes vers ſon embouchure : ils le traversèrent, partie à gué, partie à la nage, ou à la faveur de leurs boucliers, qui leur ſervoient comme de nacelles. Les Grecs qui étoient au haut du fleuve, ayant appris cette nouvelle par leurs coureurs, ne tardèrent pas à regagner le gros de l'armée.

Brennus fit conſtruire un pont ſur

Av. J. C. 278.

le Sperchius, par ceux qui habitoient les environs du golfe Maliaque, & s'avança du côté d'Héraclée, pillant tout ce qu'il rencontroit, massacrant autant d'hommes qu'il s'en trouvoit d'épars dans la campagne; &, sans s'amuser au siége de cette ville, sous les murs de laquelle il passa, instruit par des transfuges, du véritable état des Grecs, & se moquant de leur petit nombre, il prit la résolution de leur livrer bataille le lendemain, au lever du soleil.

Les Grecs marchèrent au combat en bon ordre & dans un profond silence. C'est alors qu'on vit tout l'avantage que la discipline, l'exercice & l'art donnent sur un courage farouche, qui ne sait que braver la mort. Les Gaulois se battirent avec fureur: percés de coups, ils ne lâchoient point prise; l'audace étoit peinte sur le visage des mourants; plusieurs arrachoient de leurs plaies, le trait dont ils étoient mortellement blessés, pour en frapper encore leurs ennemis.

Les galères Athéniennes qui s'étoient avancées fort près des Gaulois, leur décochoient une grêle de traits; & comme ils recevoient beaucoup de mal & en faisoient peu, leurs Généraux

firent sonner la retraite. Ils se retirèrent avec précipitation, tombant les uns sur les autres; plusieurs furent foulés aux pieds de leurs compagnons, un grand nombre demeurèrent enfoncés dans les marécages que forme le voisinage de la mer; de sorte qu'ils ne perdirent pas moins de monde dans leur retraite, qu'ils n'en avoient perdu dans le combat. Les Grecs enterrèrent leurs morts & dépouillèrent les Barbares trouvés sur le champ de bataille: les Gaulois ne songèrent seulement pas à envoyer demander le temps de donner la sépulture aux leurs. On n'en put savoir le nombre; parce que ceux qui avoient péri dans les marais, ne se retrouvèrent point. Du côté des Grecs, il n'y eut que quarante hommes de tués.

Av. J. C. 278.

Cette défaite ne put arrêter Brennus: sept jours après le combat, un détachement de Gaulois fila le long des murs d'Héraclée, & entreprit de passer le mont Œta. Ils prétendoient, par un petit sentier qui conduisoit à Trachine, ville ruinée dès-lors, gagner le haut de la montagne, & piller un riche temple de Minerve qui s'y trouvoit; mais Téléfarque, chef des Syriens, qui, avec un

détachement, gardoit les passages de ce
Av. J. C. côté, tomba sur les Barbares, les tailla
278. en pièces & périt lui-même.

Une résistance si peu attendue, étonna les Généraux ennemis : ils commençoient même à désespérer du succès de leur entreprise ; mais Brennus s'imaginant que, s'il pouvoit faire une diversion, il mettroit aisément fin à cette guerre, détacha de son armée, un corps de quarante mille fantassins & de huit-cents chevaux, qui se porta dans l'Etolie. La ville de Callion tomba en leur pouvoir, & devint le théatre des barbaries les plus atroces. Le sexe viril fut mutilé ; les vieillards périrent par le tranchant de l'épée : arrachés du sein de leurs mères, les enfants à la mamelle sont égorgés ; ces monstres en boivent le sang & se rassasient de leur chair : les femmes & les jeunes vierges qui avoient quelque sentiment d'honneur, se donnent la mort, ou l'attendent en s'abstenant de dormir & de manger ; & cependant le soldat en assouvissoit son incontinence : mortes ou mourantes, elles n'étoient pas à couvert de sa brutalité. Celles qui se résolurent à vivre, souffrirent toutes les indignités imaginables, & devinrent ensuite la

rifée de ces Barbares, auffi peu fufceptibles d'amour que de pitié.

Av. J. C. 278.

A cette horrible nouvelle, les Etoliens décampèrent des Thermopyles, & volèrent dans leur pays, uniquement occupés de projets de vengeance. Tout ce qu'il y avoit d'Etoliens capables de porter les armes, fe joignirent à eux; les vieillards même oubliant leur âge, voulurent fuivre les autres; les femmes encore plus animées que les hommes, prirent auffi les armes. Déjà les Barbares, après avoir brûlé la ville, pillé, faccagé les temples & les maifons, chargés de butin, s'en retournoient triomphants, lorfqu'un corps de troupes forti de Patras, la feule ville d'Achaïe qui eût fongé à fecourir les Etoliens, tomba brufquement fur les Gaulois, & en fit un grand carnage : mais accablés par le nombre & épuifés de fatigues, ils perdoient tout efpoir, lorfqu'ils furent joints par l'armée Etolienne. Alors on vit hommes & femmes combattre à l'envi, border le chemin par où paffoient les Gaulois, & lancer fur eux une infinité de traits, dont leurs boucliers légers les défendoient mal. L'ennemi vouloit-il les pourfuivre? auffi-tôt ils lui échappoient, & dès

Av. J. C. 278. qu'il se remettoit en marche, ils étoient à ses trousses. Enfin, les habitants de Callion eurent des vengeurs. De ce détachement de Barbares, il n'y en eut pas la moitié qui rejoignit Brennus au camp des Thermopyles.

Cette diversion ne lui avoit point ouvert l'intérieur de la Grèce; mais les Héracléotes, las de voir leur pays le théatre de la guerre, conduisirent eux-mêmes les Gaulois par le chemin que les Perses avoient pris autrefois dans la guerre de Xercès. Les Grecs apprirent qu'ils étoient sur le point d'être enveloppés: Brennus, à la tête de quarante mille hommes d'élite, suivoit ses guides: il devoit faire avertir Acichorius aussitôt qu'il féroit sur la montagne & qu'il auroit gagné les derrières, pour envelopper ainsi les Grecs de tous côtés. Un brouillard épais favorisoit sa marche, & les Phocéens, postés sur ces hauteurs, eurent plus tôt l'ennemi sur les bras, qu'ils ne l'eurent apperçu. Ils se défendirent néanmoins avec beaucoup de bravoure; mais obligés de céder au nombre, ils portèrent, en fuyant, l'alarme dans le camp des Grecs, qui se dispersèrent sans oser attendre l'ennemi.

Enflé de ce ſuccès, Brennus marcha droit à Delphes : les habitants, conſternés, s'adreſsèrent à l'Oracle : le Dieu leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre, & les aſſura de ſa protection. Chaque ville de la Phocide prit les armes pour les intérêts de la Divinité. Les Etoliens n'envoyèrent qu'un petit nombre de ſoldats : ils réſervoient leurs principales forces contre l'armée d'Acichorius, qui, après avoir laiſſé une partie de ſes troupes dans le camp d'Héraclée, à la garde des richeſſes qui y étoient dépoſées, s'avançoit du côté de la Phocide. Ils ne ceſsèrent de le harceler, évitant toujours le combat : ils tomboient ſur ſon arrière-garde, pilloient ſon bagage, & lui tuoient beaucoup d'hommes & de chevaux ; ce qui rendit ſa marche longue & pénible. Av. J. C. 278.

La Grèce, en cette circonſtance, ne dût ſon ſalut qu'aux Prêtres d'Apollon : ils avoient ranimé le courage des Delphiens, en promettant que le Dieu les ſecourroit par des prodiges ; & la fortune acquitta leurs promeſſes. A peine les Gaulois commencent-ils l'attaque, un violent tremblement agite le terrain qu'occupoit leur armée ; des éclairs continuels jettent la terreur dans l'ame

Av. J. C. 278.

de leurs soldats ; le bruit du tonnerre les empêche d'entendre les ordres de leurs Généraux ; la foudre réduit plusieurs guerriers en poudre avec leurs armes. Les Prêtres & les Prophètes mirent à profit un évènement si favorable : les cheveux épars, la mitre en tête, & revêtus des ornements sacrés, ils vinrent encourager leurs concitoyens & ranimer les plus lâches. Le Dieu est arrivé au secours de son peuple ; ils l'ont vu descendre dans le temple : des héros de l'ancien temps se sont offerts à leurs yeux ; ils ont entendu le bruit de leurs armes. Excités par ces discours, les Phocéens redoublent d'efforts & sauvent leur ville.

A un jour si funeste pour les Gaulois, succéda une nuit plus terrible. Le froid étoit extrême, devenu plus cuisant encore par la quantité de neiges qui tomba ; &, comme si tous les éléments eussent conjuré la perte des Barbares, des rochers entiers se détachant du Parnasse, ou plutôt poussés par les habitants, causoient les plus affreux ravages. Le soleil ne fut pas plus tôt levé, que les Grecs qui étoient dans la ville, firent une vigoureuse sortie ; tandis que ceux qui étoient de-

hors, attaquoient l'ennemi par derrière. Les Phocéens descendant du Parnasse à travers les neiges, par des sentiers qui n'étoient connus que d'eux, prirent les Barbares en queue, & en tuèrent un grand nombre à coups de flèches, sans qu'ils pussent seulement se défendre. Les seuls gardes de Brennus, tous gens choisis & d'une taille prodigieuse, purent résister, malgré le froid dont ils étoient pénétrés; mais voyant leur Général dangereusement blessé, ils ne songèrent plus qu'à le couvrir de leurs corps & à l'emporter : alors, pressés de toutes parts, ils prennent la fuite, tuant impitoyablement tous leurs blessés, pour ne les pas laisser à la merci des Grecs; & dans la frayeur dont ils étoient saisis, ils campent où la nuit les surprend. L'imagination effrayée de tous les maux qu'ils ont soufferts, l'ignorance des lieux où ils sont, les horreurs d'une profonde nuit, peut-être la crainte du Dieu qu'ils ont offensé; tout les tient dans des agitations mortelles. Quelques soldats croient entendre un bruit de chevaux, & avoir l'ennemi derrière eux : l'effroi se communique, l'épouvante devient générale : ils courent aux

Av. J. C. 278.

Av. J. C. 278.

armes, ils s'égorgent les uns les autres, croyant se défendre contre les Grecs.

Des Phocéens qui gardoient les troupeaux dans la campagne, s'apperçurent les premiers, de cette erreur. Ils en instruisirent les Grecs, & les Phocéens en eurent plus de courage à poursuivre l'ennemi. On ne laissa plus de bestiaux aux champs : on fit en sorte que les Barbares ne pussent avoir ni grains, ni aucune sorte de provisions, qu'à la pointe de l'épée. Bientôt la famine se joignit à leurs autres maux : le combat, près de Delphes, leur avoit coûté près de six mille hommes ; le froid de la nuit suivante & la terreur panique, en firent périr plus de dix mille, & l'extrême disette à laquelle ils furent réduits, un nombre égal.

Les Athéniens apprirent ce détail, par des couriers qu'ils avoient envoyés à Delphes : ils marchèrent en Béotie, joignirent leurs forces à celles de leurs voisins, s'embusquèrent sur le passage des Gaulois, donnèrent sur leur arrière-garde, & leur tuèrent encore beaucoup de monde. Les Barbares eurent beaucoup de peine à regagner leur camp d'Héraclée : il ne s'y en sauva qu'un fort petit nombre. Brennus n'étoit

toit pas ſans eſpérance de guériſon ; mais ſe regardant comme l'auteur de tous les maux arrivés aux Gaulois, il craignit le reſſentiment de ſes concitoyens, & s'empoiſonna. Les Barbares ne repaſsèrent pas le Sperchius, ſans s'expoſer à de nouveaux dangers : les reſtes de leur armée périrent dans une embuſcade que les Theſſaliens & les Maliens leur dreſsèrent.

Av. J. C. 278.

Les Gaulois de Léonor & de Lutaire avoient pénétré dans l'Aſie mineure, où ils avoient été introduits par Nicomèdes, roi de Bithynie, qui, avec leur ſecours, étoit venu à bout de ſoumettre toute cette province. Il leur aſſigna pour demeure, cette partie de l'Aſie qui, de leur nom, fut appellée *Gallogrèce* ou *Galatie*. Alors ils ſe partagèrent en trois peuples : les Trogmes, qui bâtirent Ancyre ; les Toliſtoboiens, fondateurs de Tabia ; & les Teƈtoſages, à qui Peſſinunte rapportoit ſon origine. Ces Gaulois avoient amené avec eux leurs femmes & leurs enfants : ils étoient conduits par leurs rois ou par leurs chefs, & obſervoient entr'eux une police exaƈte. On peut juger de l'ordre qu'ils avoient établi, par le grand nombre de petits

Av. J. C. 277. *Liv. l.* 38. *n.* 16. *Memn. in Phot.* Fréret. t. 19. des Mém.

Av. J. C. 277.

cantons dans lesquels ces trois peuples, qui composoient la nation, étoient divisés. Pline les fait monter à cent-quatre-vingt-quinze. Les divers cantons envoyoient des députés aux assemblées générales, dans lesquelles on régloit les affaires communes. C'est par cette police & par l'union que les trois peuples Gaulois de la colonie se conservèrent entr'eux, qu'ils se rendirent la terreur de tout ce pays, & qu'ils se firent respecter par les rois de Pont, de Cappadoce, de Pergame, & même par ceux de Bithynie, jusqu'au temps où les Romains firent la conquête de l'Asie.

Quant aux Gaulois qui étoient restés dans la Thrace, ils eurent guerre dans la suite avec Antigonus-Gonatas, qui, après la mort de Ptolémée-Céraunus, étoit monté sur le trône de Macédoine: ils y périrent presque tous; le reste passa en Asie, & rejoignit les siens en Galatie, ou se dispersa ailleurs; & la Grèce, que cette terrible inondation avoit menacée d'une ruine entière, dût à la valeur de ses habitants, d'avoir été préservée d'un joug honteux.



LIVRE SOIXANTIÈME.



CHANGEMENT dans l'Etat politique de la Grèce : l'Epire commence à paroître avec éclat ; expéditions de Pyrrhus : les Etoliens veulent s'aggrandir : ligue Achéenne : révolutions de Sparte.

ON A MIS en problême, si un peuple qui a perdu ses mœurs, pouvoit les recouvrer. Jusqu'ici les faits sont contre, & la Grèce seroit une nouvelle preuve qu'un peuple ne redevient plus vertueux, quand une fois il a cessé de l'être. Que sont devenus ces grands noms d'Athènes, de Sparte, qui ont si glorieusement figuré dans les beaux temps de la nation ? De nouveaux peuples, des Epirotes, des Etoliens, &c., barbares dont à peine les anciennes annales font mention, cherchent à se produire : ce n'est pas qu'ils

soient dignes de remplacer ces peuples célèbres, mais la corruption de ceux-ci applanissoit la voie aux ambitieux.

L'ÉPIRE. Plut. in Pyrrh. Pauf. l. 1. c. 11-13.

Les peuples de l'Epire se sont peu montrés depuis l'établissement que forma dans ce pays, Pyrrhus, fils d'Achilles. Ce Roi laissa une longue succession de Princes nommés *Pyrrhides*. Mais après les premiers rois de cette branche, ceux qui les suivirent, devinrent si barbares, leur puissance & leurs actions tombèrent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'histoire. Le premier dont elle fait mention, après ce long silence, est Tarrutas, qui introduisit les mœurs Grecques dans ses villes, fit refleurir les lettres & les arts, & établit des loix pleines de justice & d'humanité. Alcétas, Arrubas, Æacidas, père de Pyrrhus, portèrent successivement la couronne après Tarrutas. Æacidas fut chassé du trône par les Molosses, qui appellèrent les fils de Néoptolème, frère d'Arrubas, & firent mourir tous les amis du Roi détrôné. Pyrrhus encore à la mamelle, fut sauvé de la main des meurtriers, par deux fidèles serviteurs de son père, qui prirent la fuite avec

quelques domestiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant. Mais près d'être atteints, ils le confièrent à trois jeunes-hommes, auxquels ils ordonnèrent de courir sans s'arrêter, dans une ville voisine de Macédoine, où ils les rejoignirent. Ils arrivèrent enfin à la cour de Glaucias, Roi d'Illyrie, qui fit élever le jeune Pyrrhus avec ses enfants; & dès qu'il fut parvenu à sa douzième année, il le ramena lui-même en Epire, avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats.

Cinq ans après, Pyrrhus quitta sa capitale, & alla en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de Glaucias. Les Molosses se révoltèrent pendant son absence; ils chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, & se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus se retira près de Démétrius-Poliorcétès, mari de Déidamie sa sœur; il l'accompagna dans les plaines d'Ipsus, où il se distingua. Après la défaite du fils d'Antigonus, il lui conserva les villes Grecques qui lui avoient été confiées; & après le traité de paix qu'il fit avec Ptolémée, il alla pour lui en otage en Egypte.

Ptolémée lui fit épouser Antigone, fille de Bérénice & de Philippe, premier mari de cette Princesse ; il lui donna une flotte & des troupes pour se rétablir dans ses Etats. Pyrrhus tomba d'abord sur Corcyre, qui, par sa situation vis-à-vis de l'Epire, pouvoit servir de place d'armes à ses ennemis : il s'empara de cette île, & revint dans son royaume, où il fut reçu avec joie, à cause de la haine que l'on portoit à Néoptolème, qui gouvernoit avec beaucoup de dureté. Cependant Pyrrhus, dans la crainte que ce Prince n'allât solliciter le secours de quelques autres rois, l'associa au royaume : quelque temps après, il découvrit que Néoptolème en vouloit à ses jours ; il le prévint, & le tua dans un festin auquel il l'avoit invité.

Alors Pyrrhus ne concevant que de vastes desseins, prit parti dans les querelles de la Macédoine, dont il fut même le Souverain, mais qu'il perdit ensuite aussi facilement qu'il l'avoit gagnée. Réduit à l'héritage de ses aïeux, il pouvoit le gouverner en paix, & faire le bonheur de ses peuples : mais ce génie bouillant ne trouvoit que dé-

goût & langueur dans une vie où il ne recevoit pas plus de mal qu'il n'en faisoit : comme Achilles, « il dévoroit » son cœur, soupirant après les alarmes » & les combats » & attendoit que la fortune lui offrît une occasion de se jetter dans de nouvelles affaires : elle ne tarda pas à se présenter.

Les Grecs n'avoient encore eu aucun démêlé avec cette puissance qui, dans l'Italie, jetoit les fondements d'une domination universelle. Pyrrhus fut le premier qui osa passer la mer Ionienne, pour attaquer les Romains. Les Tarentins avoient mis en délibération, d'appeller le Roi d'Epire à leur secours. Les plus sensés des citoyens s'opposoient à ce projet ; & le jour où l'on devoit en faire passer le décret, le peuple étant assemblé, on vit paroître Méton, homme honnête & d'un esprit doux, la tête ceinte d'une couronne de fleurs fanées, un flambeau à la main, précédé d'une musicienne, & masqué. A ce spectacle, les uns se mirent à rire, d'autres à battre des mains, tous à dire à la musicienne, de jouer de la flûte, & à lui de chanter. Méton s'avance au milieu de l'assemblée : on fait silence.

Alors élevant sa voix : « Tarentins, » vous avez raison de ne pas empêcher » ceux qui veulent se divertir, de le » faire, tandis qu'il en est temps encore ; & si vous étiez sensés, vous » vous divertiriez vous-mêmes, & vous » hâteriez de jouir d'une liberté qui » sera de peu de durée ; car je vous » préviens que, dès que Pyrrhus sera » dans votre ville, il vous faudra changer de genre de vie ». A ce discours, il s'élève un bruit dans l'assemblée : la plupart des citoyens trouvoient que Méton disoit la vérité ; mais ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, si la paix venoit à se faire, se jettèrent sur lui, & le chassèrent. Le décret passa ; des ambassadeurs des Tarentins & de tous les Grecs d'Italie, partirent avec de magnifiques présents pour aller trouver Pyrrhus, & le prier de venir se mettre à la tête de leurs troupes. Pyrrhus accepta cette proposition avec empressement, & fit travailler aux préparatifs du départ.

280 avant J. C.

Il y avoit à la cour d'Epire, un Thessalien, nommé Cynéas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Démosthènes, passoit pour celui des orateurs de ce temps, qui

approchât le plus de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, qui s'en servoit dans toutes ses négociations ; & toujours Cynéas avoit confirmé la vérité de ce vers des *Phéniciennes* d'Euripide : *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Ce Thessalien voyant Pyrrhus tout occupé de ses préparatifs, saisit un heureux moment pour entrer en conversation avec lui : « Seigneur » lui dit-il « les Romains passent pour de » grands hommes de guerre ; ils commandent à plusieurs nations belliqueuses : si Dieu nous accorde la » victoire sur eux, quel avantage en » tirerons-nous » ? Cynéas « répondit Pyrrhus « tu me fais une demande qui » n'exige pas d'explication. Les Romains » une fois vaincus, il n'est dans leur » pays aucune ville, ni Grecque, ni » barbare, qui ose nous résister ; & » bientôt nous serons maîtres de toute » l'Italie, dont tu connois plus que personne, la grandeur, la force & la » puissance ». Cynéas ayant été quelque temps sans parler, continua ainsi : « Mais, Seigneur, quand nous serons » maîtres de l'Italie, que ferons-nous » ?

« La Sicile » répondit Pyrrhus « nous » tend les bras : c'est une île abondante » en toute sorte de biens, très-peuplée, » & la conquête en est facile ; car, » depuis la mort d'Agathoclès, elle est » en combustion ; les villes n'ont point » de chef, & tout y est gouverné par » les orateurs, esprits remuants & » ames vénales ». — « Ce que vous » dites » reprit Cynéas « est très-vrai-» semblable ; mais la Sicile prise, sera-» t-elle la fin de nos expéditions » ? « Au contraire » repartit vivement Pyrrhus « si Dieu nous accorde la vic-» toire, ce ne sont là que les préludes » de plus grandes entreprises. En effet, » de la Sicile, qui pourroit s'empêcher » de passer en Afrique & à Carthage ? » il n'y a qu'un pas. Peu s'en fallut » qu'Agathoclès lui-même, parti se-» crètement de Syracuse, & ayant » franchi ce court intervalle avec peu » de vaisseaux, ne s'en rendît le maître. » Or, l'Afrique soumise, est-il quelqu'un » qui ose dire ou penser qu'aucun des » ennemis qui maintenant nous har-» cèlent de toutes parts, ose seulement » lever la tête » ? — « Non, certaine-» ment » répondit Cynéas, en l'interrom-» pant ». — « Car » continua Pyrrhus,

« tu conçois facilement qu'avec une » si grande puissance, il nous sera » aisé de recouvrer la Macédoine, & » de régner tranquillement sur toute la » Grèce ». — « Cela est évident : mais, » quand nous aurons tout conquis, que » ferons-nous ? — Ce que nous ferons ? » nous vivrons en repos ; nous passe- » rons les jours en festins, en con- » versations, en fêtes ; nous ne pense- » rons qu'à nous réjouir ». — « Eh ! Sei- » gneur » lui dit alors Cynéas, en l'arrêtant « qui nous empêche aujour- » d'hui de vivre en repos, de faire » des banquets, de célébrer des fêtes, » de nous réjouir ? Nous possédons » maintenant, sans aucune peine, sans » aucun soin, ce que vous voulez » acheter par tant de travaux, par » tant de périls, par tant de maux » enfin, que nous souffrirons, & que » nous ferons souffrir aux autres. »

Ce discours affligea Pyrrhus sans le corriger ; préférant à une félicité sûre, une gloire imaginaire, il envoya d'abord Cynéas aux Tarentins, avec trois mille hommes de pied : bientôt après, une multitude de vaisseaux plats, de galères, de bateaux de passage arrivèrent à Tarente : il y

embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers, cinq-cents frondeurs, & mit à la voile, déjà maître en imagination, d'une partie du monde. Mais, à peine étoit-il en haute mer, qu'un vent de nord furieux dispersa sa flotte : le vainqueur de la terre, long-temps le jouet & des vents & des flots, fut enfin jeté sur le rivage de l'Italie, le corps extrêmement foible, mais le courage toujours grand.

Il rassembla quelques troupes, & avec deux éléphants, il marcha vers Tarente, où la plus grande partie de son armée le rejoignit. Les habitants de cette ville vivoient dans une mollesse extrême, & comptoient, pendant qu'il combattroit pour eux, demeurer tranquilles dans leurs maisons, à se baigner & à se parfumer. Il commença par fermer tous les lieux d'exercice ; il supprima d'autres objets de luxe, les exerça au métier des armes, & se montra si sévère envers ceux qui manquoient à leur devoir, que plusieurs citoyens quittèrent la ville, donnant à la privation des délices & des voluptés, le nom de la

plus insupportable des servitudes.

Le Roi d'Epire trouva dans les Romains, une espèce d'ennemis qu'il ne connoissoit pas encore. Lorsqu'il sut que le Consul Lévinus s'avançoit avec une puissante armée, il lui envoya un héraut pour lui proposer de terminer les différends qui partageoient Rome & les Grecs d'Italie, en le prenant pour arbitre. Lévinus répondit au héraut : « que les Romains refusoient Pyrrhus » pour arbitre, & ne le craignoient » point pour ennemi. »

Pyrrhus, quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, s'avança contre les Romains qui étoient campés sur la rive du fleuve Siris. Frappé du bel ordre qui régnoit dans le camp ennemi : « Mégaclès » dit-il à un de ses officiers qui se trouva près de lui « cette ordonnance des barbares » n'est nullement barbare ; nous ver» rons si le reste y répondra » ; & déjà inquiet de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés. Mais les Romains qui vouloient prévenir ces secours, passèrent le fleuve. Pyrrhus les reçut avec sa bravoure ordinaire. Le combat fut violent ; il y courut les plus grands dangers ; mais enfin

les éléphants décidèrent le gain de la bataille : les Romains prirent la fuite ; Pyrrhus s'empara de leur camp, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea le pays, & s'approcha jusqu'à trois-cents stades de Rome. Il voulut alors voir si la défaite des Romains ne leur feroit rien rabattre de leur fierté : il leur députa Cynéas, qui envoya aux principaux de la république, ainsi qu'à leurs femmes, des présents de la part du Roi. Tous refusèrent, & répondirent que, quand Rome auroit fait un traité avec Pyrrhus, il les trouveroit disposés à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnoissance.

279. avant J. C.

Cynéas introduit dans le Sénat, fit les propositions les plus capables de le tenter : il offroit de rendre les prisonniers sans rançon, & d'aider les Romains à conquérir toute l'Italie, pourvu que Rome accordât une entière sûreté aux Tarentins. La réponse fut que la République n'entendroit à aucun accommodement, tant que Pyrrhus seroit en Italie. Le retour de Cynéas fut suivi de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyoient pour traiter de la rançon, ou de l'échange

des prisonniers. Parmi eux étoit le célèbre Fabricius, que Pyrrhus reçut avec la plus grande distinction, mais qu'il ne put engager à accepter ses présents. Le lendemain Pyrrhus voulant surprendre le grave Romain, qui n'avoit jamais vu d'Eléphant, ordonna d'amener le plus grand, dans le lieu où il devoit s'entretenir avec lui, & de le tenir caché derrière une tapisserie : au signal donné, la tapisserie tombe, l'énorme animal paroît tout-à-coup, appuyant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri épouvantable. Le Romain se retourne sans témoigner ni crainte, ni surprise. « Seigneur » dit-il à Pyrrhus en souriant, » votre or ne m'émut pas hier ; votre » éléphant ne m'émeut pas aujourd'hui. »

A table, on parla des affaires de la Grèce ; on discourut des philosophes. La conversation tomba sur Epicure : Cynéas détailla la façon de penser des Epicuriens, sur les Dieux & le gouvernement des Etats : il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuyoient les dignités & les charges, comme incompatibles avec le bonheur ; qu'ils ne donnoient à la Divinité ni

amour, ni haine, & soutenoient qu'elle ne s'intéressoit aux hommes en aucune manière. Fabricius, pour qui cette doctrine étoit nouvelle, interrompant Cynéas : « O grand Hercules » s'écria-t-il « puissent les Samnites & Pyrrhus » adopter de tels sentiments, tant qu'ils » feront la guerre aux Romains ! »

La grandeur d'ame & la sagesse de ce vertueux citoyen ne fit qu'augmenter dans le Roi d'Epire, l'ardeur qu'il avoit de contracter une alliance avec Rome : il le prit en particulier, le conjura de ménager un accommodement entre lui & ses concitoyens, & de le suivre ensuite en Epire, où il occuperoit le premier rang après lui. « Seigneur » lui répondit tout bas Fabricius « vous ne pensez pas à ce que » vous me demandez. Si ceux qui vous » honorent maintenant, & qui ont » conçu tant d'admiration pour vous, » m'avoient une fois connu, ils ne vou» droient plus de vous pour leur Roi. »

Cette réponse, loin de fâcher Pyrrhus, ne lui inspira que plus de vénération pour cet illustre personnage : il ne voulut confier les prisonniers qu'à lui seul, afin que si le Sénat ne consentoit pas à la paix, ils lui fussent ren-

voyés, après qu'ils auroient embrassé leurs parents, leurs amis, & célébré les Saturnales. En effet tous revinrent après la fête ; & le Sénat décerna peine de mort contre ceux qui ne retourneroient pas.

Fabricius, l'année suivante, ayant pris le commandement de l'armée, reçut une lettre du médecin de Pyrrhus, qui lui offroit d'empoisonner ce Prince, si les Romains vouloient lui donner une récompense proportionnée au service. Fabricius rejeta cette proposition avec horreur ; &, de concert avec son collègue Emilius, il envoya la lettre à Pyrrhus, accompagnée de la suivante. « Il paroît que vous vous connoissez fort mal en amis & en ennemis. » Vous en conviendrez quand vous » aurez lu la lettre qu'on nous a écrite ; » car vous verrez que vous faites la » guerre à des hommes d'honneur, & » que vous donnez votre confiance à » des perfides. Ce que nous vous disons » est moins pour l'amour de vous, que » pour l'amour de nous-mêmes, & pour » que votre mort ne fournisse point » une occasion de nous calomnier. » Nous ne voulons pas qu'on puisse » imaginer, que, désespérant de pouvoir 278. avant J. C.

» terminer heureusement cette guerre » par notre courage & notre vertu, » nous avons eu recours à la tra- » hison. »

Le crime fut avéré, le médecin puni : Pyrrhus, pour témoigner sa reconnoissance aux Romains, renvoya tous les prisonniers sans rançon, & députa Cynéas une seconde fois, pour traiter de la paix. Les Romains acceptèrent les prisonniers ; mais ne voulant pas recevoir une récompense pour n'avoir pas commis une infamie, ils renvoyèrent un pareil nombre de Tarentins & de Samnites : quant à la paix, leur réponse fut à-peu-près semblable à la première. Pyrrhus se mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum. Le combat fut opiniâtre, la victoire douteuse. Comme quelqu'un en félicitoit Pyrrhus : « Si nous en remportons encore une » pareille » répondit-il « nous sommes » perdus ». En effet la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & presque tous ses capitaines avoient péri dans le combat ; ses alliés perdoient courage ; & les Romains, loin de se laisser abattre, tiroient de leur défaite même, une nouvelle ardeur.

Il étoit occupé de ces pensées, quand tout-à-coup de nouvelles entreprises s'offrirent à son ambition, & ne lui laissèrent que l'embarras du choix. D'un côté, des députés de la Sicile le prioient de venir délivrer leur île, des Carthaginois & des tyrans ; de l'autre, des couriers de la Grèce lui apprenoient que Céraunus avoit été tué dans un combat contre les Gaulois, & qu'il ne pouvoit se présenter plus à propos aux Macédoniens qui avoient besoin d'un roi. Quelque temps irrésolu, il se détermina enfin pour la Sicile, qui lui offroit un passage en Afrique, & lui promettoit une plus ample moisson de gloire. Thynion gouvernoit alors cette île ; Sostratus étoit maître de Syracuse : c'étoient eux qui appelloient Pyrrhus ; mais les Mamertins ligués avec les Carthaginois, s'étoient obligés de s'opposer au passage de ce Prince. Tyndarion, tyran de Tauromène, qui favorisoit le Roi d'Epire, se disposoit à lui ouvrir les portes de sa ville. Les Syracusains lui envoyoient députés sur députés, pour hâter son départ. Cent navires Carthaginois qui étoient dans le grand port, les bloquoient du côté

Av. J. C. 277.

Plut. in Pyrrh. Diod. in excerpt. p. 868-872.

Av. J. C. 277.

de la mer. Cinquante mille hommes campés près des murailles, empêchoient les citoyens d'en sortir, & faisoient un vaste désert de toute la campagne des environs.

Pyrrhus laissa une garnison dans Tarente, s'embarqua & prit terre à Tauromène, d'où il se rendit à Catane. Il y fit débarquer ses troupes ; & pendant qu'elles alloient par terre à Syracuse, sa flotte disposée pour un combat naval, s'approcha de cette ville. Les Carthaginois qui avoient employé à d'autres besoins, trente de leurs vaisseaux, n'osèrent tenter le combat avec le peu qui leur en restoit. Pyrrhus entra librement dans Syracuse, où toute l'île lui fut remise par Thynion. Sostratus, à la tête des Syracusains, lui fit hommage de la capitale. Ce Prince réconcilia ces deux officiers. La marine de Syracuse, réunie à sa flotte, formoit une armée de plus de deux-cents voiles. Beaucoup de villes se déclarèrent en sa faveur. Il poursuivit les Carthaginois : Erycine, la plus forte de leurs places, fut assiégée & forcée : il se rendit maître de toutes leurs possessions en Sicile, à l'exception de Lilybée.

Les Carthaginois envoyèrent une

flotte considérable au secours de cette ville, qu'ils fournirent abondamment de vivres, de machines & d'armes de toute espèce. Les citoyens cependant députèrent au Roi, quelques-uns d'entre eux, pour lui proposer un traité; & Pyrrhus penchoit à accorder aux Carthaginois, cet hospice dans la Sicile: mais ses confidents, aussibien que les députés des autres Villes Siciliennes, lui ayant représenté de quelle importance il étoit, d'interdire aux barbares, l'île entière, & de mettre la mer entre l'une & l'autre nation, il fit battre les murailles. Les Carthaginois rendirent tous ses efforts inutiles. Enfin, après deux mois de siége, il reconnut l'impossibilité du succès, se retira, & ne pensa plus qu'à réaliser les projets qui l'avoient attiré en Sicile; c'est-à-dire, la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour l'exécution de ce vaste dessein, mais il manquoit de matelots: il en leva de toutes parts, avec la plus excessive rigueur. Bientôt l'affection que sa douceur lui avoit conciliée, se changea en aversion: les villes se liguèrent, les unes avec les Carthaginois, les autres avec les Mamertins, qui étoient les plus grands

Av. J. C. 276.

Av. J. C. 276. ennemis des Grecs, & qu'il avoit défaits lui-même dans un grand combat.

Av. J. C. 275. Plut. in Pyrrh. Tandis qu'il ne voit autour de lui que révoltes, nouvelles entreprises, soulèvement général, il reçoit des lettres des Tarentins & des Samnites, qui le conjuroient de venir à leur secours. Ces lettres ne pouvoient arriver plus à propos, pour donner à son départ, un prétexte honnête. Il mit à la voile, & tournant les yeux vers l'île qu'il abandonnoit : « Mes amis » dit-il à ceux qui l'entouroient « quel champ nous » laissons aux Carthaginois & aux Ro- » mains » ! prédiction qui ne tarda pas d'avoir son accomplissement.

Les barbares ne l'avoient pas laissé tranquillement s'embarquer. Obligé de combattre dans le port même, contre les Carthaginois, ce ne fut qu'après avoir perdu plusieurs vaisseaux, qu'il aborda en Italie. Les Mamertins, au nombre de dix mille, l'attendoient dans des passages difficiles. Son armée fut mise en désordre ; il perdit deux de ses éléphants : la plus grande partie de son arrière-garde fut taillée en pièces. Il vola à son secours ; une blessure à la tête, l'obligea de s'éloigner un peu

de la mêlée. Cette retraite releva encore le courage des ennemis. Un des barbares, remarquable par sa taille & l'éclat de ses armes, défia le Roi avec une voix pleine de fierté & d'audace. Tout couvert de sang, & malgré ses troupes, Pyrrhus retourne au combat. Il pousse à travers ses bataillons, droit au barbare, &, d'un coup de cimeterre, il le fend de manière que les deux moitiés tombent chacune de leur côté. Cet exploit arrête les barbares; il continue sa marche avec plus de tranquillité, & arrive à Tarente avec vingt mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux. Alors prenant les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avance à grandes journées, contre les Romains campés dans le pays des Samnites. Ces peuples découragés par plusieurs défaites, & conservant un secret ressentiment contre Pyrrhus qui les avoit abandonnés pour courir en Sicile, ne se joignirent à lui qu'en très-petit nombre.

Av. J. C. 275.

Pyrrhus partagea son armée en deux corps: il envoya l'un en Lucanie contre Cornélius-Lentulus, un des Consuls; & avec le second, il marcha contre Curius, l'autre Consul, qui s'étoit re-

Av. J. C. 275. tranché près de Bénevent, pour l'attaquer avant la jonction de son collègue. La victoire se déclara pour les Romains; & Pyrrhus déchu des espérances de conquérir la Sicile & l'Italie, après avoir employé six ans à toutes ces guerres, & entièrement ruiné ses affaires, se vit contraint de repasser en Epire, avec huit mille hommes de pied & cinq-cents chevaux.

Av. J. C. 274. Ses finances étoient épuisées, & quoique les troupes qu'il ramenoit d'Italie, ne fussent pas nombreuses, il ne pouvoit fournir à leur entretien, & cherchoit la guerre afin d'y subvenir. Ayant reçu le renfort de quelques Gaulois, il se jetta sur la Macédoine, dans le dessein de la piller : la fortune le servit au-delà de ses espérances; il se rendit maître de plusieurs villes; & avec deux mille soldats qu'il trouva moyen de débaucher à Antigonus, il marcha contre ce Prince, l'attaqua dans des défilés, mit toute son armée en désordre. Les Gaulois qui faisoient l'arrière-garde de l'armée Macédonienne, soutinrent courageusement les efforts de Pyrrhus; mais enfin la plupart furent taillés en pièces; & ceux qui commandoient les éléphants, enveloppés de

de toutes parts, se rendirent, & livrèrent ces animaux. La défaite de l'arrière-garde jetta le trouble & la frayeur dans la phalange Macédonienne. Pyrrhus poussa contr'elle; elle refusa de combattre: alors il tendit la main aux officiers, les appella par leur nom; & attira ainsi toute l'infanterie d'Antigonus qui fut obligé de prendre la fuite. Av. J. C. 274.

Toutes les villes de Macédoine se rendirent à Pyrrhus. Il traita fort durement les habitants d'Ægues, & laissa en garnison dans leur ville, une partie des Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Ces hommes avides, fouillèrent dans les tombeaux des Rois, enlevèrent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilége, jettèrent au vent les cendres de ces princes. Pyrrhus passa légèrement sur cet attentat, soit que les grandes affaires qui l'occupoient, l'obligeassent d'en différer la punition, ou plutôt qu'il craignît les barbares qui en étoient les auteurs.

Possesseur d'un nouveau royaume, & toujours dévoré de la soif des conquêtes, il prêta l'oreille à une proposition qui lui fit entrevoir celle du Pé- Av. J. C. 273.

Av. J. C. 273. loponnèse. Le Spartiate Cléonyme, de la race royale, mais dont les concitoyens redoutoient le caractère violent & porté à la monarchie, ne voyoit qu'avec peine Aréus occuper depuis long-temps (depuis l'an 309), un trône qu'il lui avoit disputé dans sa vieillesse. Il avoit épousé Chélidonide, fille de Léotychidas, jeune personne très-belle, & qui bientôt devint éperdument amoureuse d'Acrotatus fils d'Aréus, prince d'une taille & d'une figure avantageuse. Transporté d'amour & de jalousie, Cléonyme ne put dévorer ce nouvel affront : ses chagrins domestiques réveillèrent dans son ame, le sentiment de ses anciennes injures ; il sollicita Pyrrhus de passer en Laconie, à la tête de ses troupes.

Av. J. C. 272. Le Roi d'Epire se mit en marche avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux & vingt-quatre éléphants. Ce terrible appareil fit d'abord comprendre, qu'il venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour s'emparer lui-même du Péloponnèse : cependant il assura les Lacédémoniens, qui lui envoyèrent des ambassadeurs à Mégalopolis, qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté

les villes qu'Antigonus occupoit dans cette presqu'île; il leur témoigna même que son dessein étoit d'envoyer à Lacédémone, les plus jeunes de ses enfants, pour les y faire élever dans la discipline Spartiate. Mais il ne fut pas plus tôt entré sur les terres de cette République, qu'il se mit à les ravager; & quand les ambassadeurs se plaignirent de ces actes d'hostilité sans déclaration de guerre: « Bon »! leur dit-il « ne savons-nous pas que vous autres Lacédémoniens ne déclarez jamais ce que vous avez résolu de faire »? & continuant sa marche, il arriva le soir même devant Sparte. Cette ville n'avoit plus alors pour murailles, le seul courage de ses habitants. A l'occasion de la guerre de Démétrius, les Lacédémoniens s'étoient fortifiés par des fossés profonds, de bons remparts, & par plusieurs autres sortes d'ouvrages; même par des tours aux endroits qui étoient de plus facile accès.

Av. J. C. 272.

Pauf. l. 1. c. 13.

Cléonyme vouloit que, sans différer, il attaquât la ville; mais Pyrrhus craignit que ses soldats ne profitassent de la nuit pour la piller: il remit l'assaut au lendemain. Il savoit d'ailleurs que la

Plut. in Pyrrh.

Av. J. C. 272.
place avoit peu de défenseurs; qu'Aréus même étoit allé en Crète, au secours des Gortyniens; & l'on étoit si prévenu à Sparte, du succès de l'entreprise, que les Hilotes & les amis de Cléonyme s'empressoient d'orner & de préparer sa maison, ne doutant pas que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui, le soir même. Les Lacédémoniens assemblèrent un Conseil à l'entrée de la nuit, & délibérèrent d'envoyer les femmes en Crète. Elles s'y opposèrent: Archidamie même, armée d'une épée, entra dans le Sénat; & portant la parole, au nom de toutes ses concitoyennes, elle demanda aux hommes assemblés en ce lieu, pourquoi ils avoient assez mauvaise opinion d'elles, pour s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie, après la ruine de Sparte. Il fut décidé que ces généreuses citoyennes s'enseveliroient, s'il le falloit, sous les ruines de la ville: on convint de tirer une tranchée parallèle au camp des ennemis, aux deux extrémités de laquelle on enfonceroit des chariots jusqu'au moyeu des roues, pour empêcher les éléphants de passer.

Les hommes occupés de ce travail, virent avec étonnement arriver les

femmes & les filles, en robes retrouſſées, ou en ſimple tunique, exhorter ceux qui devoient combattre le lendemain, d'aller prendre quelque repos ; ſe charger de la troiſième partie du retranchement qui devoit avoir ſix coudées de largeur, quatre de profondeur, huit-cents pieds de long ; & l'achever avant le jour. A l'approche de l'ennemi, au lever de l'aurore, elles préſentèrent elles-mêmes des armes à tous les jeunes-gens, & leur abandonnèrent la défenſe du retranchement qu'elles venoient de conſtruire. Elles leur rappellèrent avec ce ton qu'inſpire ſeul l'amour de la patrie ; « quelle douceur » ce ſeroit pour eux, de vaincre aux » yeux de leurs concitoyens ; ou quelle » gloire de mourir entre les bras de » leurs mères & de leurs épouſes, après » s'être montré dignes de Sparte par » leur valeur ». Pour Chélidonide, s'étant retirée chez elle, elle prépara un cordon, fatal inſtrument de ſa mort, ſi la ville étoit priſe ; afin de ne pas tomber entre les mains de ſon mari.

Av. J. C. 272.

Pyrrhus, à la tête de ſon infanterie, voulut attaquer de front les Spartiates qui l'attendoient de l'autre côté du re-

Av. J. C. 272.

tranchement; mais ses soldats ne pouvoient approcher du bord, ni tenir ferme sur une terre nouvellement remuée. Ptolémée, fils de Pyrrhus, suivi de deux mille Gaulois & de l'élite des Chaoniens, courut le long du retranchement, & tâcha de s'ouvrir un passage à l'endroit des chariots: les Gaulois travaillèrent à en dégager les roues, & se proposoient de les pousser à la rivière. Le jeune Acrotatus vit le danger, traversa promptement la ville avec trois-cents soldats, fit un grand circuit par des chemins creux; tomba brusquement sur la troupe de Ptolémée, la força de tourner tête, & après un long & meurtrier combat, l'obligea de prendre la fuite. Couvert de sang, & fier de sa victoire, Acrotatus retourna à son poste. Les vieillards, la plupart des femmes étoient de l'autre côté du retranchement, & avoient été les témoins des hauts faits d'un jeune Prince, qui, en cet état, parut plus beau & plus grand encore aux yeux de ses concitoyennes, qui toutes envièrent à Chélidonide, un amant si généreux. Le combat étoit plus opiniâtre encore du côté de Pyrrhus; la nuit seule sépara les combattants.

Le lendemain, Pyrrhus encouragé par une vision qu'il avoit eue la nuit, recommença l'attaque dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur au-dessus de leurs forces. Toujours près des combattants, les femmes fournissoient aux uns, des armes, aux autres, des aliments, & retiroient les blessés du combat. Les Macédoniens, de leur côté, travailloient à combler le fossé. Les Lacédémoniens redoubloient d'efforts pour les en empêcher, quand tout-à-coup ils apperçurent Pyrrhus qui avoit forcé l'endroit où étoient les chariots, & poussoit à toute bride vers la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste, jettèrent de grands cris ; les femmes y répondirent par des hurlements effroyables. Pyrrhus renversa tout ce qui s'opposoit à lui : il étoit très-près de la ville, lorsque son cheval percé d'un trait, l'emporta loin de la mêlée, & le renversa. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, &, à coups de traits, repoussent les Macédoniens au-delà du retranchement. Alors Pyrrhus fit cesser le combat : il se flattoit que les Lacédémoniens, qui

Av. J. C. 272.

avoient perdu beaucoup de monde
Av. J. C. 272. dans ces deux attaques, & qui étoient presque tous blessés, ne tarderoient pas à se rendre, quand leur bonne fortune leur amena de Corinthe, un des généraux d'Antigonus, avec un corps de troupes étrangères. A peine étoient-elles entrées dans la ville, qu'arriva de Crète le Roi Aréus, avec deux mille hommes de pied. Alors les femmes se retirèrent dans leurs maisons, & les vieillards que la nécessité avoit contraints de prendre les armes, cédèrent la place aux nouvelles troupes.

Pyrrhus sentoit son courage s'accroître avec les difficultés : il donna de nouveaux assauts à la ville ; mais il n'en rapporta que des blessures. Il se départit de son entreprise, & se mit à ravager le plat pays, où il auroit passé l'hiver, si de nouvelles aventures ne l'eussent appellé dans une autre partie du Péloponnèse.

L'ambition de deux des principaux citoyens d'Argos, Aristéas & Aristippe, avoit allumé dans cette ville, la plus violente des séditions. Le dernier paroissoit vouloir s'appuyer de la protection d'Antigonus. Aristéas, pour le prévenir, se hâta d'appeller Pyrrhus.

Ce Prince qui rouloit continuellement espérances sur espérances, & pour qui une entreprise n'étoit que le germe d'une autre entreprise, se mit aussi-tôt en marche. Aréus instruit de son dessein, lui dressa plusieurs embuscades, & mal-mena les Gaulois & les Molosses, qui formoient son arrière-garde. Pyrrhus dépêcha Ptolémée à leur secours, & faisant hausser le pas à ses troupes, il les dégagea de ce pas dangereux. Av. J. C. 272.

L'arrière-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacédémoniens : le combat étoit devenu furieux autour de Ptolémée; il tomba percé d'un coup d'épée; ses troupes se débandèrent & prirent la fuite. Pyrrhus qui apprit la mort de son fils, tourna contre les Lacédémoniens; en un instant il est couvert de leur sang : il apperçoit leur commandant, pousse contre lui, le perce de sa javeline, met pied à terre, fait un carnage effroyable, & continue sa route vers Argos.

Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine; Pyrrhus campa dans les environs de Nauplia, & envoya le lendemain un héraut à son ennemi, pour lui offrir de vuider par un com-

Av J. C. 272.

bat, leur querelle au ſujet du trône. Antigonus répondit : « qu'il faiſoit la » guerre, moins avec les armes qu'avec » le temps, & que, ſi Pyrrhus étoit » las de vivre, il trouveroit bien des » chemins pour courir à la mort ». En même-temps les deux antagoniſtes reçurent d'Argos, des ambaſſadeurs qui venoient les prier de ſe retirer, & de permettre que leur ville demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus accepta cette propoſition, & donna même ſon fils en otage aux Argiens. Pyrrhus promit auſſi de ſe retirer; mais comme il n'offroit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi : en effet, la nuit même, il s'approcha des murailles. Ariſtéas lui avoit ouvert une des portes, & il eut le temps de faire entrer ſes Gaulois, avant d'être apperçu : mais la porte s'étant trouvée trop baſſe pour les éléphants, il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient ſur le dos, & les leur remettre quand ils furent entrés; ce qui dans l'obſcurité, ne put ſe faire ſans beaucoup de déſordre, de bruit & de temps. Les Argiens coururent à la forteresſe, dans les lieux les plus propres à la défenſe, & prièrent

Antigonus de venir à leur secours. Antigonus s'approcha des murailles, fit entrer son fils dans la ville, avec les meilleurs troupes, & demeura dehors, pour observer ce qui se passeroit. Av. J. C. 272.

En même-temps arrive dans Argos, Aréus, avec mille Crétois, & l'élite des Spartiates : ces troupes fondent ensemble sur les Gaulois, & les mettent en désordre. Pyrrhus qui s'avançoit le long du Gymnase, appellé *Cyllarabis*, accourut avec des cris pleins de fierté & des clameurs de victoire : mais comprenant aux cris que lui rendoient ses Gaulois, qu'ils étoient vivement pressés, il pousse à eux avec la cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger, à cause des trous, des canaux & des égouts dont la ville étoit remplie : l'obscurité d'ailleurs déroboit tout ce qui se passoit. Le tumulte & la confusion empêchoient d'entendre les ordres : les troupes se séparoient, & s'égaroient dans ces rues étroites ; de part & d'autre, on attendoit le jour sans rien entreprendre.

Dès qu'il parut, Pyrrhus ne vit pas sans surprise la citadelle remplie d'ennemis : son touble augmenta encore,

Av. J. C. 272. l'orſqu'arrivé ſur la place, parmi les ouvrages excellents dont elle étoit remplie, il vit un loup & un taureau de bronze, dans une attitude de combat. Ce grouppe lui rappella un ancien oracle, qui lui annonçoit la mort quand il verroit ces deux animaux aux priſes. Il perdit alors tout eſpoir, & voyant que rien de ce dont il s'étoit flatté, ne réuſſiſſoit, il ne penſa plus qu'à la retraite; mais comme les portes de la ville étoient étroites, il manda à ſon fils Hélénus, qu'il avoit laiſſé dehors avec la meilleure partie de ſon armée, de faire une brèche à la muraille, & de recueillir ſes gens qui ſortiroient par-là, en cas que les ennemis vouluſſent leur faire obſtacle. Celui qu'il envoyoit ne put entendre cet ordre, à cauſe du bruit, & fit un rapport tout contraire; le jeune Prince, avec ſa meilleure infanterie & ce qui lui reſtoit d'éléphants, entra dans la ville pour aller ſecourir ſon père.

Pendant qu'Hélénus faiſoit filer ſes troupes dans Argos, Pyrrhus commençoit à ſe retirer, ſe battant en retraite tant que le terrain le lui permit, tournant ſouvent la tête & repouſſant vaillamment ceux qui le pour-

suivoient. Mais lorsque sorti de la place, il se fut engagé dans la rue qui conduisoit à la porte, il se trouva embarrassé par les troupes qu'Hélénus lui amenoit. En vain il leur cria de reculer ; il ne fut point entendu : les soldats se pressoient les uns sur les autres. Pour surcroît, un des plus grands éléphants étoit tombé au milieu de la porte, où il jetoit des cris effroyables. Un autre de ces animaux déjà entré, & qui cherchoit à relever son maître abattu par les blessures qu'il avoit reçues, donne de front contre ceux qui reculent, & renverse pêle-mêle amis & ennemis. Le tumulte étoit horrible : pressés, serrés les uns contre les autres, aucun n'étoit maître de ses mouvements ; & toute cette multitude ne formant, pour ainsi dire, qu'une masse, ne pouvoit avancer, reculer, ni faire aucun mouvement, que tout ensemble.

Av. J. C. 272.

Pyrrhus voit cette confusion, & ses gens poussés & repoussés comme les flots agités par un vent furieux ; il ôte son aigrette, se jette au milieu des ennemis, & se bat en désespéré. Atteint d'un coup de javeline, qui perce sa cuirasse, il se retourne contre celui qui

Av. J. C. 272.

l'avoit frappé : c'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos, qui, comme toutes celles de la ville, regardoit le combat de dessus le toît d'une maison. Saisie de frayeur à la vue du danger qui menaçoit son fils, elle prend une tuile, & la jette sur Pyrrhus : le Roi en est atteint à la tête ; d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rènes, il tombe. Un certain Zopyre, qui servoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres soldats, accourus en cet endroit, reconnurent le Roi & le traînèrent sous une porte. Zopyre alloit lui couper la tête, lorsque revenant de sa défaillance, Pyrrhus ouvre les yeux, & lui lance un regard terrible. Zopyre effrayé, le frappe au-dessous de la bouche, lui fend le menton, & ne lui sépare enfin, qu'avec beaucoup de peine, la tête du reste du corps.

Cette nouvelle fut bientôt répandue. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint demander la tête, & la porta à son père. Atigonus la reconnoît, accable son fils de reproches, & ne peut refuser des larmes à un spectacle qui lui rappelle la mort de son aïeul Antigonus & de son père Démétrius : il fit rendre les

honneurs funèbres aux restes de son ennemi, & après les avoir magnifiquement ornés, il les fit brûler honorablement. Devenu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il se vit paisible possesseur de la Macédoine. Hélénus reçut de lui toutes sortes de bons traitements ; il le renvoya en Epire, & ne montra pas moins d'humanité & de générosité envers tous les amis de Pyrrhus.

Av. J. C. 272.

La vigoureuse defense des Lacédémoniens, celle des habitants d'Argos, prouvent que les peuples du Péloponèse se rappelloient encore qu'ils étoient Grecs. Eclairés enfin sur leurs intérêts, par cette longue suite de calamités, ils attendoient pour reprendre leur ancienne politique, que quelque peuple se montrât digne de les réunir : le moment paroissoit favorable. Depuis la bataille d'Ipsus, le même esprit d'ambition & de conquête n'animoit plus les successeurs d'Alexandre. Les Princes qui avoient partagé l'Asie, s'occupoient plus de jouir de leur fortune, que de l'aggrandir. Fatiguée des malheurs que lui avoient valu les conquêtes d'Alexandre, & réduite à ses premières possessions, la Macédoine

avoit besoin de la paix : les tyrans qui
Av. J. C. 272. s'étoient élevés en divers cantons de la Grèce, n'attendoient du dehors, qu'une foible protection ; enfin la défaite des Gaulois devoit rendre une extrême confiance à la Grèce, & il étoit naturel que la République qui l'avoit sauvée, profitât de son courage, pour former une nouvelle confédération. Mais les mœurs des Etoliens étoient trop atroces, pour que les Grecs les regardassent jamais comme les protecteurs de la liberté ; & plus ces barbares exécutèrent de grandes choses, plus ils se firent redouter de leurs voisins, qui les haïssoient presqu'autant que les Gaulois.

Les Etoliens conservèrent cet esprit de brigandage & de piraterie, que les autres Grecs avoient perdu en formant des sociétés régulières. Au sentiment *Polyb.* d'un des plus judicieux historiens de l'antiquité, ils étoient plutôt des bêtes féroces que des hommes. Justice, droit, alliances, traités, serments, n'étoient pour eux que de vains mots. Accoutumés à ne vivre que de butin, ils ne faisoient grace à leurs alliés, que quand ils trouvoient à contenter leur avarice chez leurs ennemis. Tant que les Grecs

furent des héros, ces brigands n'exercèrent leurs violences que dans la Macédoine, l'Illyrie & les îles qui avoient le moins de relation avec le continent. Devenus plus hardis, à mesure que les Grecs s'affoiblissoient par leurs guerres domestiques, ils mirent d'abord à contribution quelques parties du Péloponnèse, telles que l'Achaïe & l'Elide; ils désolèrent bientôt toute cette presqu'île, & firent enfin des courses dans toute la Grèce, où ils commirent les plus grands excès. Leurs injustices mêmes & leurs violences servirent la Grèce; ce fut pour n'en pas être les victimes, que les villes les plus considérables de l'Achaïe, jettèrent entr'elles les fondements de cette ligue célèbre, qui sembla faire revivre l'ancien gouvernement, & parvint à remplir dans le Péloponnèse, la place qu'Athènes & Lacédémone avoient autrefois occupée dans la Grèce entière.

Av. J. C. 272.

Ligue Achéenne. *Polyb. l. 2. c. 7. 8.*

Ainsi que toutes les autres contrées de la Grèce, l'Achaïe eut d'abord des Rois; ces Princes descendoient d'Orestes, par Tisamènes, qui en fut le premier souverain: leur famille conserva la couronne jusqu'aux fils d'O-

gygès, qui se rendirent odieux, & furent chassés de leurs Etats. Les Achéens commencèrent alors à être libres: leurs villes au nombre de douze (*a*), eurent le même esprit, les mêmes intérêts; chacune d'elles forma cependant une République indépendante, qui eut son gouvernement, son territoire & ses Magistrats. L'heureuse obscurité où resta l'Achaïe, pendant que nous avons vu la Grèce inondée de sang, est peut-être la preuve de la sagesse des loix que ces peuples adoptèrent: peut-être aussi que, sans cesse exposés aux insultes des Etoliens, ils n'eurent pas le loisir de s'occuper de querelles domestiques, qui, dans une démocratie, ne tardent pas à suppléer aux querelles étrangères.

Chacune de ces Républiques renonça au privilége de contracter des alliances particulières avec les étrangers. Toutes convinrent qu'une extrême égalité serviroit de fondement à leur union, & que la puissance ou l'ancienneté d'une ville, ne lui donneroit aucune préro-

(*a*) Patras, Dyme, Phares, Tritée, Rhypes, Ægyre, Pellène, Ægium, Bure, Cérynée, Olène, & Hélice.

gative sur les autres. Le Sénat commun de la nation, composé des députés de chaque République en nombre égal, s'assembloit deux fois l'année à Egium, au commencement du printemps & de l'automne : il décidoit de la guerre & de la paix, contractoit les alliances, faisoit des loix pour administrer sa police particulière, envoyoit des ambassadeurs, recevoit ceux qui étoient adressés aux Achéens. S'il survenoit quelqu'affaire importante ou imprévue, dans le temps que le Sénat ne tenoit pas ses séances, les deux préteurs le convoquoient extraordinairement. Ces Magistrats, dont l'autorité étoit annuelle, commandoient les armées; &, quoiqu'ils ne pussent rien entreprendre sans la participation de dix commissaires, qui formoient leur Conseil, ils paroissoient en quelque sorte les dépositaires de toute la puissance publique, dès que le Sénat auquel ils présidoient, n'étoit pas assemblé.

Les Achéens n'aspiroient qu'au bonheur; ils savoient qu'il ne se trouve jamais dans de grandes richesses, dans les exploits éclatants. Leur Sénat conforma sa conduite à l'esprit général de la nation : sans ambition, il fut juste sans

effort. Son attachement à la justice le fit respecter : il lui valut souvent l'honneur d'être l'arbitre des querelles qui s'élevoient dans le Péloponnèse & dans les autres provinces de la Grèce. C'est un spectacle intéressant, qu'un peuple ami de la vertu, au sein d'une nation qui n'en connoît plus que le nom ; & l'on ne s'attendoit pas, au milieu des intrigues de l'ambition & du crime, d'avoir à retracer encore la douce image de l'antique simplicité.

La République Achéenne ne s'étoit rendu suspecte, ni à Philippe, ni à son fils ; & ces Princes lui laissèrent ses loix, son gouvernement : mais elle ne put échapper aux malheurs que la Grèce éprouva sous leurs successeurs. Les villes d'Achaïe sentirent le contre-coup des révolutions fréquentes qui agitèrent la Macédoine : les unes reçurent garnison de Polysperchon, de Démétrius, de Cassander, & depuis d'Antigonus ; les autres virent naître des tyrans dans leur sein. La diversité de leur fortune leur donna des intérêts différents ; leurs maîtres en eurent souvent d'opposés, & tout lien fut rompu entr'elles.

281. avant J. C. Dyme, Patras, Tritée & Phares

ayant trouvé des conjonctures heureuses pour secouer le joug, renouvellèrent leur alliance, & jettèrent les fondements d'une seconde ligue, qui, malgré les vices actuels des Grecs, se proposa pour modèle la première, en prit les mœurs, les loix, la politique. Environ cinq ans après, les Egéens se délivrèrent de la garnison qui les opprimoit, & se joignirent à cette République naissante; qui s'aggrandit encore par l'association des Buriens & des Céryniens. Tandis que la Macédoine, occupée de ses affaires domestiques, ne pouvoit donner qu'une attention légère à celles de la Grèce, les Magistrats des Achéens restèrent dans une inaction infructueuse; la République ne fit aucune acquisition, & les villes qui la composoient, gardèrent une même forme de gouvernement durant vingt ans. Elle ne prit une face nouvelle, en s'acquérant des alliés, que quand elle fit la faute heureuse de ne confier qu'à un seul préteur, l'administration de toutes ses affaires.

276. avant J. C.

Av. J. C. 255.

Quatre ans après cette réforme, Sicyone, par son union avec les Achéens, donna un nouveau degré de célébrité à cette République. Depuis que l'arif-

Av. J. C. 251.

Av. J. C. 251. Plut. in Arat.

tocratie avoit fait place dans cette ville, aux féditions & à la fureur ambitieufe des Démagogues, elle s'étoit vue en proie à des troubles horribles. Tous les jours elle changeoit de tyrans. Les citoyens élurent pour premiers Magiftrats, Clinias & Timoclidas, les deux perfonnages qui avoient le plus de réputation & d'autorité. Déjà le gouvernement paroiffoit fe rétablir & prendre une meilleure forme; mais après la mort du fecond, Abantidas, pour fe faifir de la tyrannie, tua Clinias, chaffa ou maffacra fes parents & fes amis. Aratus, jeune enfant de fept ans, fils de Clinias, n'eût pas même échappé au fer des affaffins, fi, parmi le défordre & le trouble dont la maifon étoit pleine quand on égorgeoit fon père, il n'eût eu le bonheur de fe dérober avec ceux qui prirent la fuite. Errant par la ville, faifi de frayeur, & fans fecours, il entra par hazard & fans être vu, dans la maifon de la fœur même d'Abantidas, qui, naturellement généreufe, le cacha avec foin, & l'envoya fecrètement à Argos, lorfque la nuit fut venue.

Quelque temps après, Abantidas fut tué. Paféas fon père, loin d'être

effrayé par cette leçon terrible, s'empara du trône, dont à son tour il fut précipité par Nicoclès. Aratus, à qui les amis de son père avoient eu soin de procurer une éducation convenable à son rang, commençoit d'entrer dans l'âge d'homme : du moment qu'il faillit d'être victime de la tyrannie, il avoit voué aux tyrans une haine qui ne fit que s'accroître avec les années. Sa naissance & sa valeur fixoient sur lui les yeux des bannis de Sicyone, qui le regardoient comme leur ressource. Nicoclès, de son côté, ne négligeoit point ses démarches, & le faisoit observer, soupçonnant qu'il s'adresseroit aux Rois qui avoient été les amis de son père, & qu'il tâcheroit de les armer en faveur de sa patrie. Aratus en effet tâcha de prendre cette voie : mais Antigonus manqua aux promesses qu'il lui avoit faites. Les espérances qu'il avoit conçues du côté de l'Egypte, ne se réalisèrent point, & il résolut de se défaire du tyran, sans aucun secours étranger. Il communiqua son dessein à deux bannis, qu'il trouva disposés à le seconder : il fit la même ouverture aux autres. Les uns eurent honte de ne pas se joindre à lui ; les autres,

Av. J. C. 251.

Av. J. C. 251.

en plus grand nombre, ne virent dans cette entreprise, qu'une témérité que l'inexpérience de celui qui la proposoit, rendoit plus grande encore.

Cette opposition ne rebuta pas le jeune Aratus : il cherchoit les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, pour en faire sa place d'armes, lorsqu'arrive à Argos, un homme de Sicyone, qui s'étoit échappé de prison. Aratus eut avec lui une conférence : il apprit que l'endroit de la muraille par où il s'étoit sauvé, étoit presque de plain-pied par-dedans au terrain de la ville, qui de ce côté se trouvoit fort-escarpé ; & que par-dehors, la muraille n'étoit pas si haute, qu'on ne pût aisément l'escalader.

Aratus concevant combien il seroit difficile à un simple particulier, de prendre la voie longue d'une guerre ouverte, résolut de tenter la délivrance de sa patrie, par un coup de main. Il envoya donc, avec un des bannis, deux de ses esclaves, pour reconnoître la muraille; ils en prirent la hauteur, & rapportèrent que l'endroit indiqué, n'étoit point inaccessible, ni même difficile : mais le voisinage d'un jardinier, dont les chiens aboyoient

aboyoient au moindre bruit, en rendoit l'approche dangereuse.

Av. J. C. 251 & suiv.

Aratus étoit déterminé: aidé des amis à qui il avoit communiqué son secret, il commença de travailler aux préparatifs. Il étoit aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon; tout le monde alors marchoit armé, à cause des brigandages qui se commettoient dans le pays, & des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Un des bannis, qui étoit charpentier, construisit des échelles sans se rendre suspect. Tous les amis qu'Aratus avoit à Argos, lui donnèrent des hommes: il arma trente de ses domestiques; il acheta d'un chef de bandits, une petite troupe de soldats à qui il fit entendre qu'on les menoit à Sicyone, pour enlever les haras de Nicoclès; la plupart furent envoyés par différents chemins à la tour de Polygnote, située entre Argos & Némée, où ils eurent ordre de l'attendre. Il se fit précéder par quatre de ses compagnons qui devoient arriver chez le jardinier, comme des gens surpris par la nuit, & l'enfermer lui & ses chiens; car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille. On mit dans

des paniers les échelles, qui étoient brisées ; les chariots qui les portoient, prirent les devants.

Av. J. C. 251 & suiv.

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Argos des espions de Nicoclès : le bruit se répandit, qu'ils se promenoient par-tout pour observer Aratus. Ce jeune homme, pour les mettre en défaut, parut le lendemain sur la place au point du jour ; s'y entretint long-temps avec ses amis ; entra ensuite dans le Gymnase, où il s'exerça, & retourna chez lui, emmenant quelques-uns des jeunes-gens qui avoient coutume d'être de ses parties de plaisir. Quelques moments après, on vit de ses gens traverser la place : l'un portoit des chapeaux de fleurs, l'autre achetoit des flambeaux ; celui-là s'entretenoit avec des musiciens, qui alloient ordinairement chez Aratus, chanter & jouer des instruments pendant son dîner. Les espions abusés, ne purent trop s'émerveiller de la timidité du tyran, qui, maître d'une ville puissante, ne laissoit pas de redouter un jeune homme qui dissipoit en folles dépenses, le peu de bien qui lui restoit pour s'entretenir dans son exil : ils s'en retournèrent.

Mais Aratus, au sortir de table, partit d'Argos, rejoignit les soldats, qui l'attendoient à la tour de Polygnote, les conduisit à Némée, & déclara à la plupart d'entr'eux, le dessein qu'il avoit formé. Après leur avoir fait de grandes promesses, il les mena droit à Sicyone, réglant son pas de manière à ne se rendre à la maison du jardinier, qu'après le coucher de la lune : près de la muraille, il fut joint par Caphésias, l'un de ceux dont il s'étoit fait précéder. Les chiens étoient lâchés lors de leur arrivée, mais le jardinier étoit enfermé : cette nouvelle fit perdre courage à plusieurs de ses gens. Il vint à bout néanmoins de les rassurer, & fit marcher à la tête de tous, sous la conduite d'Ecdélus & de Mnasithéus, ceux qui portoient les échelles.

Av. J. C. 251 & suiv.

Les chiens aboyoient & suivoient à la piste ceux qui marchoient avec Ecdélus : on ne laissa pas d'approcher de la muraille, & de planter les échelles; les premiers commençoient même à monter, lorsque la garde qui achevoit sa ronde, passa par cet endroit, avec un clochette, quantité de torches allumées, & un grand bruit. Les gens

Av. J. C. 231 & suiv.

d'Ecdélus se tinrent sur les échelles sans remuer : mais à peine étoient ils échappés à ce danger, que la garde du matin, qui s'avançoit pour relever l'autre, manqua de les faire tomber dans un semblable. N'ayant point encore été apperçus, les deux chefs montèrent sur la muraille, s'emparèrent du chemin à droite & à gauche, & dépêchèrent un des leurs vers Aratus, pour le presser.

A force d'aboyer, les chiens du jardinier avoient éveillé un grand chien de chasse, qu'on tenoit dans une tour voisine pour faire le guet. D'abord il leur répondit par un aboiement sourd & peu marqué; mais quand la troupe d'Ecdélus vint à passer près de la tour, ses cris devinrent si forts, que tous les environs en retentirent. La sentinelle qui étoit au-delà, demanda à haute voix au veneur, pourquoi son chien aboyoit avec tant d'acharnement : le veneur attribua ce vacarme aux torches des gardes, & au son de la clochette. Cette réponse fit imaginer aux soldats, que le veneur étoit d'intelligence avec Aratus : ils se persuadèrent même qu'il n'étoit pas le seul dans la ville, qui fût de la conjuration, & sentirent redoubler leur courage.

Le chant des coqs commençoit à se faire entendre ; les gens de la campagne, qui avoient coutume d'apporter tous les matins, leurs denrées au marché, étoient sur le point d'arriver. Aratus se hâta de monter, après s'être fait précéder par quarante des siens : il attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en bas, se mit à leur tête, marcha au palais du tyran, tomba sur les soldats de sa garde, les fit tous prisonniers, & envoya chez tous ses amis, les presser de venir le joindre. Le jour parut qu'ils accouroient de tous côtés, & le théatre se trouva plein d'une foule de peuple, qu'un bruit obscur répandu dans la ville, avoit excité. On ne savoit encore rien de tout ce qui s'étoit passé, lorsqu'un héraut s'avançant au milieu de l'assemblée, se mit à crier qu'Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoyens à la liberté.

Av. J. C. 251 & suiv.

A ce mot, ils courent en foule au palais, & y mettent le feu. Nicoclès s'échappe, & sort de la ville par des conduits souterrains. Les soldats, aidés des Sicyoniens, éteignirent le feu, & pillèrent le palais. Aratus partagea entre tout le peuple, ce qui resta des richesses des tyrans, & eut le bonheur

Av. J. C. 251 & suiv.

de voir la liberté rendue à sa patrie, sans avoir perdu un seul de ses soldats, ni versé le sang d'un seul des citoyens.

Il rappella les bannis, qui étoient au nombre d'environ six-cents. A l'asservissement, succédèrent alors les troubles occasionnés par des hommes qui redemandoient leurs anciennes possessions, & par ceux qui se voyoient avec peine contraints de les abandonner. Cette conjoncture devenoit d'autant plus embarrassante, qu'Antigonus épioit l'occasion de se rendre maître de Sicyone, depuis qu'elle étoit libre : il étoit à craindre que ceux qu'on dépossédoit pour rétablir les bannis dans leurs biens, ne l'appellassent. Aratus, dans cette conjoncture délicate, unit Sicyone à la ligue des Achéens, & servit lui-même dans leur cavalerie.

L'affaire des bannis lui causoit les plus vives inquiétudes; les esprits s'aigrissoient de plus en plus, & Sicyone se voyoit à la veille d'une guerre civile. Il avoit déjà distribué aux citoyens les plus pauvres, vingt-cinq talents qu'il avoit reçus de Ptolémée; mais il ne suffisoit pas de subvenir aux besoins des pauvres; il falloit aux bannis, leurs biens, &

des compenſations à ceux qui les poſſédoient. Dans cette extrémité, Aratus ne vit d'autre reſſource, que la libéralité du roi d'Egypte, dont il s'étoit attiré les bonnes graces. Ptolémée étoit amateur de portraits & de tableaux : Aratus, qui ſe connoiſſoit en peinture, raſſembloit tout ce qu'il pouvoit trouver d'ouvrages des plus grands maîtres, & les lui envoyoit. Les arts floriſſoient alors à Sicyone ; mais les artiſtes ne les avoient que trop avilis, en conſacrant leurs productions, à immortaliſer les tyrans. Libérateur de ſa patrie, Aratus avoit fait effacer tous leurs portraits : celui d'Ariſtratus ſeul, auquel Apelles lui-même avoit travaillé, l'avoit tenu long-temps en balance ; cependant, emporté par la haine de la tyrannie, il en fit le ſacrifice. Av. J. C. 251 & ſuiv.

Aratus s'embarqua pour l'Egypte, où il n'arriva qu'après avoir couru les plus grands dangers. Sa converſation le rendit encore plus cher au roi : il en obtint une ſomme de 150 talents, dont il en emporta quarante ; les autres furent remis à des termes marqués.

Sicyone n'apprit cette nouvelle, qu'avec la joie la plus vive : Aratus

Av. J. C. 251 & suiv.

fut nommé seul arbitre souverain, & maître absolu de terminer les différends des bannis, & de régler les partages: mais il refusa constamment cet honneur, & se nomma pour adjoints, quinze de ses concitoyens, avec lesquels il parvint enfin à rétablir la concorde. Dans l'effusion de leur reconnoissance, les Sicyoniens le comblèrent d'honneurs, & lui élevèrent une statue, avec une inscription qui célébroit ses vertus, & le déclaroit le libérateur de la patrie.

Antigonus ne vit pas sans inquiétude, tant de marques d'attachement : en politique adroit, il voulut, ou gagner le héros qui lui causoit de l'ombrage, ou le rendre suspect à Ptolémée, en lui prodiguant dans un festin public, les plus grands éloges : il engagea tous les seigneurs de sa cour qui étoient présents, de le regarder désormais comme leur ami. Le roi d'Egypte, bientôt instruit par les envieux du jeune Sicyonien, crut devoir se plaindre à lui-même, d'un changement, dont Aratus n'eut pas de peine à se justifier.

Av. J. C. 244.

Ses talents l'appelloient à la préture: revêtu de cette dignité, il alla ravager la Locride & tout le territoire de Calydon; mais étant parti avec dix

mille hommes, pour aller au secours des Béotiens, qui étoient en guerre avec les peuples d'Etolie, il n'arriva qu'après la bataille que les premiers perdirent à Chéronée.

Av. J. C. 244.

Elu pour la seconde fois général des Achéens, huit ans après la jonction de Sicyone à leur république, il entreprit de chasser les Macédoniens de la citadelle de Corinthe; poste le plus avantageux dans les circonstances présentes. L'isthme, qui sépare les deux mers, unit le continent de la Grèce avec le Péloponnèse; & l'Acrocorinthe, qui est située sur une haute montagne, au milieu de ces deux continents, rendoit maître de la Grèce, le prince assez heureux pour y avoir une garnison: aussi Philippe de Macédoine appelloit-il cette citadelle, *les entraves de la Grèce.*

Av. J. C. 243 & suiv. *Plut. in Arat.* *Polyb. l.* 2. *c.* 8.

Un tel poste devoit être envié de tous les ambitieux. Antigonus, après avoir long-temps cherché les moyens de s'en rendre maître, étoit enfin venu à bout de le prendre par artifice. Aratus ne perdoit pas l'espérance de le lui enlever à son tour: le hazard lui fournit l'occasion de la réaliser. Un certain Erginus, ayant fait un vol à Corinthe, se retira à Sicyone,

Av. J. C. 243 & suiv.

où il forma une liaison particulière avec le banquier d'Aratus: il lui dit qu'il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé de la citadelle, un petit sentier taillé dans le roc, qui conduisoit à un endroit où la muraille étoit très-basse. « Hé quoi! » reprit le banquier en riant « vous vous êtes exposé » à la mort pour un vol de peu d'im» portance, tandis qu'il ne tiendroit » qu'à vous de vendre des sommes » immenses, une seule heure de votre » temps »! Erginus comprit ce qu'on vouloit lui dire, & promit de sonder sur cela Dioclès son frère, qui étoit en garnison dans l'Acrocorinthe. Il revint peu de jours après, & se chargea de conduire Aratus dans un endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur. Aratus promit aux deux frères soixante talents si l'affaire réussissoit, & s'engagea, si elle manquoit, de leur donner à chacun une maison & un talent. Mais comme il n'avoit pas cette somme, & qu'il ne vouloit pas l'emprunter, de peur de donner des soupçons, il mit en gage chez le banquier, la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent, & les bijoux de sa femme.

Alors il envoya pour reconnoître la muraille, un esclave de confiance, qui devoit joindre Dioclès à un endroit indiqué. L'esclave ne connoissoit Dioclès, que sur le portrait que lui en avoit fait Erginus : arrivé au rendez-vous, il s'assit en attendant les deux frères. Par hazard, vint à passer Dionysius, autre frère d'Erginus, qui ne savoit rien du complot, & qui ressembloit parfaitement à Dioclès. L'esclave trompé, lui demanda s'il ne connoissoit point Erginus. Dionysius répondit qu'il étoit son frère. A ce mot, l'esclave, sans lui demander son nom, ni attendre d'autre indice, lui parla du projet, & lui fit beaucoup de questions. Dionysius profita de son erreur, & reprit avec lui le chemin de la ville sans lui donner le moindre soupçon ; quand par un autre coup du hazard, Erginus les rencontra près des portes, & lorsque Dionysius étoit sur le point de saisir l'esclave. Il se douta de la méprise, fit signe à l'esclave de s'enfuir, & se mettant lui-même à courir, ils vinrent trouver Aratus, qui envoya sur l'heure Erginus porter une somme à son frère, & le prier de garder le silence. Dionysius

Av. J. C. 243 & suiv.

céda à l'appas de l'argent, & vint avec
Av. J. C. Erginus, se présenter au préteur des
243 & suiv. Achéens, qui le fit lier & enfermer.

Il ordonne à ses troupes de passer la nuit sous les armes; &, suivi de quatre-cents hommes choisis, dont la plupart ignoroient son dessein, il va droit aux portes de Corinthe, le long des murs du temple de Junon. La lune étoit dans son plein, le ciel sans nuage: heureusement il s'éleva un brouillard épais qui couvrit la ville & les environs; les soldats mirent bas leurs chaussures, pour faire moins de bruit & monter plus facilement sur les échelles. Erginus, suivi de sept jeunes hommes déterminés, tous en équipage de voyageurs, se glisse dans la porte, sans être apperçu, & massacre la sentinelle & la garde. On applique les échelles aux murailles: Aratus monte avec cent des plus résolus de sa troupe, ordonne au reste de le suivre, retire les échelles, descend dans la ville, & marche droit à la citadelle.

En avançant, ils apperçurent de fort loin une garde de quatre hommes, qui portoient de la lumière. Aratus & ses gens se cachent contre de

vieilles maſures, ſe jettent ſur eux à leur paſſage, & en tuent trois : le quatrième, bleſſé d'un coup d'épée à la tête, s'enfuit en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les trompettes ſonnent l'alarme; les habitants accourent au bruit : déjà toutes les rues, pleines de gens qui couroient çà & là, étoient éclairées d'une infinité de lumières : de toutes parts, ſe faiſoit entendre un bruit confus.

Aratus continuoit ſon chemin, & s'efforçoit de gravir ſur ces roches eſcarpées; mais ayant manqué le ſentier, qui n'aboutiſſoit à la muraille que par une infinité de circuits très-difficiles, il n'avançoit que lentement & avec peine. Tout à-coup la lune ſe montre, dévoile à ſes yeux les ſinuoſités de ce labyrinthe; & par un effet du même bonheur qui n'avoit ceſſé de l'accompagner dans cette entrepriſe, les nuages ſe raſſemblent un moment après, & replongent tout dans une nouvelle obſcurité.

Cependant les trois-cents ſoldats qu'Aratus avoit laiſſés près du temple de Junon, étoient entrés dans la ville; mais ne pouvant découvrir le ſentier qu'avoit pris leur chef, ni le ſuivre à

Av. J. C. 243 & suiv.

la trace, ils s'étoient ſerrés tous enſemble au bas du précipice, à l'ombre d'un grand rocher. Aratus déjà ſe battoit ſur les remparts de la citadelle : on tiroit ſur lui de tous côtés ; le bruit des combattants & leurs cris ſe faiſoient entendre au bas de cette forteresſe : mais comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voiſines, on ne pouvoit diſcerner d'où ils venoient. Les trois-cents ſoldats ne ſavoient de quel côté ils devoient tourner leurs pas ; lorſqu'Archélaüs, qui commandoit les troupes d'Antigonus, ſuivi d'un grand nombre de ſoldats, monte avec des cris effroyables & au bruit des trompettes, pour charger Aratus en queue ? A peine eſt-il paſſé, que les trois-cents hommes qu'il n'avoit point apperçus, ſe lèvent comme d'une embuſcade, tombent ſur ſa troupe, & la diſperſent.

Ils achevoient cet exploit, lorſqu'Erginus vint leur apprendre qu'Aratus, au haut de la citadelle, étoit aux priſes avec les ennemis, & qu'il avoit beſoin d'un prompt ſecours. Ils volent à lui avec de grands cris : la lune donnoit ſur leurs armes, & multiplioit leur nombre à l'imagination ; le ſilence

de la nuit faisoit paroître leurs cris, comme ceux d'une troupe considérable. Ils chassent les ennemis, prennent poste sur la muraille, se voient maîtres de la citadelle : les premiers rayons du soleil éclairent leur gloire. Le reste de leurs troupes arrivèrent de Sicyone; les Corinthiens leur ouvrirent les portes, & les aidèrent à faire prisonniers, les gens d'Antigonus.

Av. J. C. 243 & suiv.

Aratus, après avoir assuré sa victoire, descendit au théatre : une foule innombrable de peuple s'y étoit rendue. Le héros avoit disposé ses Achéens sur les avenues : aux acclamations de tout le peuple, il s'avança du fond de la scène, le visage pâle & défait, à cause de la fatigue : appuyé sur sa lance, & le corps incliné, il se tint longtemps dans cette posture, recevant en silence les applaudissements de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu, & bénissoient sa fortune. Enfin le calme s'étant rétabli, il ramassa le peu qui lui restoit de forces, fit aux Corinthiens un long discours, pour leur prouver les avantages qu'ils trouveroient à s'unir à la ligue Achéenne, les y détermina, & leur rendit les clefs de leur ville, qui depuis le temps

Av. J. C. 243 & suiv.

de Philippe, n'avoient point été en leur pouvoir. Il donna la liberté à Archélaüs qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Théophrastes, qui refusoit de sortir de la ville. Il se saisit du temple de Junon, & du Léchée où il s'empara de vingt-cinq vaisseaux du Roi : il prit aussi cinq-cents chevaux pour la guerre, fit vendre quatre-cents Syriens, & mit dans la citadelle, une garnison de quatre-cents hommes, avec cinquante chiens & autant de chasseurs.

Ce succès en préparoit d'autres : bientôt les Mégariens quittèrent le parti d'Antigonus-Gonatas, & se joignirent à Aratus ; les Trézéniens, les Epidauriens suivirent leur exemple, & entrèrent dans la ligue des Achéens. Aratus parcourut toute l'Attique, pilla Salamine, & renvoya sans rançon les prisonniers Athéniens. Ptolémée fut nommé généralissime des troupes Achéennes sur terre & sur mer. Les Achéens convaincus de la probité & des talents d'Aratus, crurent ne pas manquer aux règles de la prudence, en rendant, pour ainsi dire, sa magistrature perpétuelle : si les loix ne permettoient pas de l'élire général toutes les années, au

moins l'élisoit-on de deux années l'une ; & l'on peut dire que de fait, ou par ses conseils, il commandoit sans discontinuation.

Av. J. C. 243 & suiv.

Les Achéens offrirent alors à la Grèce, un spectacle tout-à-fait extraordinaire. Sans ambition, sans desir des conquêtes, ils déclarèrent une sorte de guerre à tous les tyrans du Péloponnèse : s'ils surprirent plusieurs villes, ils les affranchirent, & se crurent assez payés des frais & des périls de leurs entreprises, en les unissant à une société, dans laquelle ils jouissoient de la même indépendance & des mêmes prérogatives, que les villes les plus anciennement alliées. Cette modération, si capable de gagner l'estime & la confiance, auroit peut-être triomphé de tous les obstacles, si ce peuple avoit eu l'art de se faire des généraux & une discipline savante & & rigide. Jamais il n'avoit été plus nécessaire à une république, qui vouloit prendre l'ascendant dans la Grèce, & devenir le point de ralliement de tous ses peuples, de faire fleurir les talents & les vertus militaires : mais l'amour des Achéens pour la paix, les portoit à cultiver avec plus de soin,

Mably, p. 268, &c.

les fonctions civiles du citoyen, que les qualités propres à faire des hommes de guerre. Bornés à exécuter des projets plus sûrs que brillants, ils ne faisoient point naître cette admiration, dont les Grecs avoient besoin pour renoncer à leurs petites jalousies, & secouer une timidité, un découragement, auxquels les malheurs des temps, les exploits d'Alexandre, & la puissance de ses successeurs, les avoient accoutumés.

Av. J. C 243 & suiv.

Polyb. l. 4. c. 2.

Aratus contribua beaucoup à entretenir cet esprit : c'étoit l'homme le plus propre à conduire les affaires d'une république ; une justesse exquise de jugement, le portoit toujours à prendre le parti le plus convenable dans les dissensions civiles : habile à ménager les passions différentes des personnes avec lesquelles il traitoit, il parloit avec grace, savoit se taire, & possédoit l'art de se faire des amis. Savant à former des partis, à tendre des piéges à un ennemi, & à le prendre au dépourvu, rien n'égaloit son activité & son courage dans la conduite & l'exécution de ces sortes de projets. Mais ce même Aratus, si supérieur par toutes ces parties, n'étoit plus

qu'un homme médiocre à la tête d'une armée : irrésolu quand il falloit agir à force ouverte, une timidité subite suspendoit en quelque sorte l'action de son esprit ; & quoiqu'il ait rempli le Péloponnèse du bruit de son nom, peu de capitaines ont eu moins de talents que lui pour la guerre. Il sentoit son embarras à la tête d'une armée, & il l'avouoit : il étoit naturel que toutes ses vues se tournassent vers la paix, ou vers des actions où il pouvoit montrer tout ce qu'il valoit.

Av. J. C. 243 & suiv.

Il avoit une extrême envie d'arracher Argos à la servitude, & d'ajouter à la république Achéenne, une ville si puissante : il se faisoit d'ailleurs un point d'honneur de lui rendre sa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue. Il entreprit donc de se défaire du tyran Aristomaque, qui la tenoit dans les fers, & trouva des gens assez hardis pour tenter l'entreprise. Comme il étoit défendu aux Argiens d'avoir des armes, il fit faire à Corinthe, de petits poignards, qu'on inséra dans des ballots, qu'il fit passer à Argos : mais la conjuration fut découverte, & les auteurs furent obligés de s'enfuir à Corinthe.

Plut. in Arat.

Av. J. C. 243 & suiv.

Peu de temps après, Ariſtomaque fut tué par ſes domeſtiques : Ariſtippe ſe ſaiſit de la domination, & eut l'adreſſe de s'y maintenir, du conſentement même des Argiens. Ils ne pouvoient choiſir un plus déteſtable maître. Ce tyran, qui avoit pour allié le roi Antigonus, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, qui n'avoit laiſſé dans la ville, aucun de ſes ennemis vivant; ne ſouffroit pas que ſes gardes fuſſent dans le palais, & vouloit qu'ils reſtaſſent ſous les portiques qui l'environnoient. Après ſon ſouper, il chaſſoit ſes domeſtiques, fermoit la porte de ſa cour; & avec ſa concubine, il ſe retiroit dans une chambre qui fermoit au moyen d'une trappe ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit, comme dort un tyran, toujours dans les tranſes, le trouble & la frayeur. La nuit, la mère de la concubine retiroit l'échelle par où il montoit à cette chambre, d'où il ſortoit le lendemain, comme une bête farouche, de ſon repaire.

Aratus n'avoit pas lieu de ſe perſuader, que les Argiens obéiſſent volontiers à un tel homme : il marcha vers leur ville, ne doutant pas qu'ils

ne fussent disposés à le soutenir ; mais personne ne parut pour se joindre à lui. Il se retira, n'ayant fait par cette expédition, qu'attirer un procès important aux Achéens, qui, pour avoir en pleine paix commencé la guerre, furent cités en justice devant les Mantinéens, & condamnés à une amende de trente mines. Le tyran regardoit Aratus comme un ennemi, pendant la vie duquel la sienne seroit en danger : il résolut de le faire tuer, avec l'aide d'Antigonus, qui s'étoit prêté à sa vengeance. Des assassins épioient l'occasion d'exécuter ce lâche dessein ; mais Araratus trouva toujours dans l'affection de ceux qui lui étoient soumis, le moyen d'éviter les embûches que lui tendoit le tyran, & ne continua pas moins de tenter de le surprendre, à la dérobée ou à force ouverte. Un jour il étoit parvenu à escalader le haut de la muraille, suivi de peu de gens ; il avoit même passé au fil de l'épée, les gardes qui étoient accourus au secours : mais dès que le jour parut, le tyran l'assaillit de tous côtés ; & les Argiens, comme si ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, se tinrent tranquilles spectateurs de ce

Av. J. C. 243 & suiv.

Av. J. C. 243 & suiv.

combat. Aratus grièvement blessé à la cuisse, ne laissa pas de demeurer maître du poste où il combattoit : il s'y maintint jusqu'au soir ; il seroit même venu à bout de son entreprise, si ses forces lui eussent permis de soutenir le combat toute la nuit, car le tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, & déja il avoit envoyé sur ses vaisseaux, une grande partie de ses effets les plus précieux. Mais personne n'en donna avis à Aratus ; d'ailleurs il manquoit d'eau & ne pouvoit agir ni se soutenir, à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de la retraite, & renonçant à la voie de surprise, il se jeta sur les terres d'Argos, avec toutes ses troupes.

Dans un premier combat, où l'une des ailes de son armée avoit battu les ennemis ; par la défiance du succès & une terreur panique, il se retira en désordre dans son camp : ce qui lui attira des reproches, qui ne firent qu'augmenter, lorsque le surlendemain, il n'osa hazarder le combat contre le tyran, qui avoit reçu du renfort ; il se retira après avoir demandé une trève, pour enlever ses morts.

Aratus répara son honneur dans

une action d'un genre qui lui convenoit mieux. Informé qu'Aristippe vouloit surprendre Cléones, il entre dans cette ville avec son armée, pendant la la nuit. A la pointe du jour, les portes s'ouvrent, les trompettes donnent le signal ; il fond sur les ennemis avec de grand cris, les renverse du premier choc, les poursuit jusqu'à Mycènes. Le tyran fut égorgé ; plus de quinze-cents des siens restèrent sur la place. Victorieux, sans avoir perdu un seul homme, Aratus ne put néanmoins se rendre maître d'Argos, ni la remettre en liberté ; car Agias & le jeune Aristomaque s'y jetèrent avec les troupes du roi, & s'en emparèrent.

Av. J. C. 243 & suiv.

Mégalopolis fut plus heureuse : cette ville avoit pour maître Lysiadas, qui n'avoit rien du caractère féroce des tyrans, mais qui, séduit par le bonheur que les hommes attachent à la possession du pouvoir suprême, s'étoit fait tyran pour devenir heureux. Il n'avoit pas tardé à sentir combien la carrière qu'il parcouroit, l'éloignoit de son but ; & la crainte que lui donnoient les embûches que lui dressoit Aratus, ayant contribué à l'en convaincre davantage, il déposa la ty-

rannie, & remit sa ville à la république des Achéens : touchés d'une action si généreuse, ils l'élurent sur-le-champ pour leur général.

Av. J. C. 243 & suiv.

Au changement subit, que produisit dans le Péloponnèse le génie d'Aratus, au rôle important que commençoient à jouer les Achéens, on eût dit que les peuples de la Grèce, épris d'une nouvelle passion pour la liberté, & instruits par l'expérience, touchoient au moment heureux de ne plus former qu'une seule république. La jalousie & les intrigues de Lacédémone & d'Athènes s'y opposèrent.

Situation de Sparte.

Plut. in Agid.

Quoi qu'avilies & dégradées par leurs vices, ces deux cités conservoient leur ancien orgueil, & souffroient impatiemment que l'Achaïe voulût occuper une place, qu'elles espéroient vainement de reprendre. Sparte, sur-tout, étoit d'autant plus différente d'elle-même, que sa police & ses mœurs avoient été dans l'origine, plus éloignées de celles des autres peuples de la Grèce : déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la distinguoient, elle se trouvoit réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'au règne d'Agis & de Léonidas.

Agis

Agis étoit de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, & le sixième descendant du fameux Agésilas. Fils de Cléonyme, Léonidas étoit de la maison des Agides, & le huitième qui règnoit à Sparte, après Pausanias vainqueur de Mardonius à Platées. Tuteur du jeune Aréus, par la mort de son pupille, bientôt il s'étoit vu placé sur le trône de Sparte. Quoique les citoyens de cette ville fussent abatardis par la corruption générale où étoit tombé le gouvernement, il y avoit dans Léonidas une dépravation encore plus marquée, un éloignement plus sensible des mœurs & des usages de son pays. Ce prince, qui avoit long-temps vécu dans les palais des Satrapes, & fait plusieurs années la cour à Séleucus, avoit voulu transporter le faste & l'orgueil des cours asiatiques, dans un gouvernement dont l'égalité & la simplicité devoient faire la base. Agis, au contraire, eût fait les délices de Sparte, dans des temps plus heureux : agé de moins de vingt ans, & quoiqu'élevé dans les richesses & dans le luxe d'une maison non moins brillante que voluptueuse, il renonça d'abord à tous les plaisirs, rejeta toutes les parures,

Av. J. C. 243 & suiv.

les vains ornements, & se fit gloire de l'ancienne simplicité.

Av. J. C. 843 & suiv.

La discipline s'étoit altérée, du moment où, après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, Lacédémone eut commencé d'ouvrir son sein aux richesses. Le partage des terres fait par Lycurgue, réparoit en quelque sorte les autres abus, & conservoit la république; mais dès que l'Ephore Epitadès, pour se venger d'un différend qu'il avoit eu avec son fils, eut porté la loi qui permettoit à tout homme de disposer de ses biens à son gré, la police Spartiate fut sappée par les fondements, & les maux se répandirent à grands flots : les riches ne mirent plus de bornes à leurs acquisitions; les hommes puissants dépouilloient les héritiers, des successions qui leur appartenoient; en peu de temps, les biens se trouvèrent entre les mains d'un petit nombre de riches propriétaires; la pauvreté gagna toute la ville; les arts honnêtes furent remplacés par les arts de luxe, qui s'y introduisirent avec la haine & l'envie contre ceux qui retenoient injustement ces possessions. Il ne resta dans la ville, que sept-cents Spartiates naturels; & encore sur ce

nombre, à peine y en avoit-il cent qui eussent conservé leurs héritages : les autres n'étoient qu'une populace réduite à l'indigence, sans aucune part aux honneurs, soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors, toujours épiant l'occasion de changer la situation présente des affaires, & de s'arracher à l'oppression.

Av J. C. 243 & suiv.

Si quelqu'un étoit capable de faire renaître Sparte de ses cendres, c'étoit Agis. Ce prince jugeant ses concitoyens d'après son cœur, pensa qu'il lui seroit possible de repeupler la ville, & de la ramener à son ancienne égalité : l'enthousiasme de la vertu, saisit aisément un jeune cœur, assez heureux pour en sentir le prix. Agis, sans faire attention que, pour réussir, il eût fallu rappeller les mœurs qui n'existoient plus, commença à sonder les sentiments de ses concitoyens : il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à lui obéir, & prêts à quitter pour la liberté, leur ancienne manière de vivre ; mais les vieillards, au seul nom de Lycurgue, tremblèrent comme des esclaves fugitifs que l'on ramène à leurs maîtres. Lysandre,

Av. J. C. 243 & suiv.

Mandroclidas & Agésilas seuls, approuvèrent les vues du jeune roi, & l'excitèrent à les suivre. Lysandre jouissoit de la plus grande considération : ferme & adroit, Mandroclidas étoit l'homme le plus propre à conduire des pratiques secrètes : Agésilas, oncle du roi, éloquent, mais possédé de l'amour des richesses, trouvoit dans la révolution qu'on lui proposoit, le moyen de se décharger des dettes immenses, dont il étoit accablé.

De concert avec lui, Agis travailla à gagner sa mère, sœur d'Agésilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cause du grand nombre de ses amis, de ses débiteurs, & de ses esclaves. Effrayée de la difficulté de l'entreprise, elle essaya de la lui faire abandonner ; mais quand Agésilas eut fait comprendre à sa sœur, de quelle gloire l'exécution de ce projet couvriroit leur famille, la reine & toutes les dames pressèrent ellesmêmes Agis : elles exhortèrent leurs amis de se joindre au roi ; elles parlèrent même aux autres dames de la ville, sachant combien les Lacédémoniens avoient de déférence pour elles. Toutes s'y opposèrent : elles sentirent

que la réforme qu'on vouloit établir, les forceroit de renoncer aux délices d'une vie douce & voluptueuse, aux honneurs & à l'autorité que leur procuroient des richesses dont on alloit les dépouiller. Elles eurent recours à Léonidas, & le conjurèrent d'employer l'ascendant que lui donnoit son âge sur son collègue, pour l'arrêter.

Av. J. C. 243 & suiv.

Léonidas étoit très-porté à secourir les riches ; mais comme il craignoit le peuple, qui desiroit ce changement, il n'osa s'opposer ouvertement à Agis, & chercha sous main à le traverser : il parloit en secret aux magistrats, & calomnioit les intentions du jeune prince. A l'entendre, Agis offroit aux pauvres, le bien des riches, le partage des terres, l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit usurper ; & cherchoit moins à donner des citoyens à Sparte, que des satellites à sa personne.

Cependant Agis étant venu à bout de faire revêtir Lysandre de la dignité d'Ephore, porta au Conseil un règlement, dont les principaux articles étoient : « Que les débiteurs seroient dé» chargés de leurs dettes ; que de

Av. J. C. 243 & suiv.

» toutes les terres qui de la vallée de » Pellène, s'étendoient jusqu'au mont » Taygète, au promontoire de Malée » & à Sellasie, on feroit quatre mille » cinq-cents portions, & quinze mille » de celles qui étoient au-delà de ces » limites; que ces dernières seroient » distribuées à ceux du voisinage qui » étoient en état de porter les armes, » & que celles de l'intérieur seroient » réservées aux Spartiates naturels, » auxquels on joindroit, pour complé- » ter le nombre de quatre mille cinq- » cents, les voisins & les étrangers » qui auroient eu une éducation hon- » nête, qui se trouveroient bien con- » formés & dans la fleur de l'âge; » qu'ils seroient tous distribués en quinze » tables (ou sales) appellées *Phidities*, » dont la moindre seroit de deux-cents, » & la plus forte de quatre-cents; enfin » qu'ils se soumettroient tous à la » même manière de vivre, & à la » discipline de leurs ancêtres. »

Les sénateurs se partagèrent au sujet de cette ordonnance: Lysandre assembla le peuple, & parla fortement à ses concitoyens, pendant que de leur côté, Mandroclidas & Agésilas les conjuroient de ne pas laisser éteindre

la gloire de Sparte, pour plaire à un petit nombre d'ambitieux qui les mépriſoient : ils leur rappellèrent les anciens oracles, qui avertiſſoient les Lacédémoniens de ſe garder de l'amour des richeſſes, comme d'une paſſion qui cauſeroit la ruine de Sparte, & les nouveaux qui leur preſcrivoient à tous, de revenir à l'égalité ordonnée par les loix de Lycurgue. Agis enſuite s'avançant au milieu de l'aſſemblée, dit qu'il commençoit par mettre en commun ſes biens, qui étoient conſidérables : (ils conſiſtoient en terres labourables, en pâturages, & en ſix-cents talents d'argent) ; qu'Agéſiſtrata ſa mère, & Archidamie ſon aïeule, qui elles ſeules avoient plus d'or & d'argent, que tous les Lacédémoniens enſemble, conſentoient à faire le même ſacrifice, ainſi que tous ſes parents & ſes amis, qui étoient les plus riches des Spartiates.

Le peuple fut étonné de la magnanimité du jeune prince : on étoit ravi de voir après trois-cents années, un roi digne de Sparte. Léonidas ſentant qu'il ſeroit obligé d'imiter ſon collègue, à qui reſteroit l'honneur d'avoir donné l'exemple, leva le maſque & demanda

Av. J. C. 243 & suiv.

tout-haut à Agis, s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un homme habile & bien intentionné pour la patrie. « Sans » doute » répondit Agis. « — Où donc » avez-vous vu » repartit Léonidas « que » Lycurgue ait jamais ordonné une » abolition de dettes, ou qu'il ait ac- » cordé le droit de citoyen aux étran- » gers ; lui qui étoit persuadé que la » ville ne pouvoit conserver ses mœurs, » si tous les étrangers n'en étoient » bannis »? — « Je ne m'étonne point » re- prit le jeune réformateur « qu'un homme » élevé dans des pays étrangers, & » qui s'est choisi une épouse dans la » maison d'un Satrape, ne connoisse » pas Lycurgue, & qu'il ignore, qu'en » défendant l'usage de l'or & de l'ar- » gent dans Sparte, il a en banni toutes » les dettes actives & passives ; que » quand il a défendu d'y recevoir » des étrangers, il n'a exclu que ceux » qui ne pourroient s'accommoder à » la sévérité de nos mœurs & de » notre discipline : non qu'il fût l'en- » nemi de leurs personnes, mais parce » qu'il craignoit leur manière de vivre » & la corruption de leurs mœurs ; » il appréhendoit que mêlés & con- » fondus avec ses citoyens, ils n'en-

» gendrassent insensiblement dans leurs » ames, l'amour du luxe, de la mol- » lesse, & une envie démesurée de s'en- » richir. Ignore-t-on que Terpandre, » Thalétas & Phérécydes étoient étran- » gers ? Cependant, parce qu'ils débi- » toient les maximes de Lycurgue, ils » sont en honneur à Sparte. Vous- » même, vous comblez d'éloges l'E- » phore qui coupa les deux cordes » que le musicien Phrynis avoit ajou- » tées à la lyre ; vous en accordez » à ceux qui, après lui, firent la » même chose à Timothée : & vous » me blâmez, moi, qui veux bannir » de Sparte, le luxe, les délices, & » toutes les superfluités ; comme si l'in- » tention de ces magistrats n'avoit » pas été d'empêcher que tout ce fracas » & cette superfluité de musique, ne » se glissassent dans une ville, dont » tant d'excès avoient ruiné l'accord & » l'harmonie qui règnoit auparavant » dans toutes ses parties ! »

Av. J. C. 243 & suiv.

Ce discours entraîna le peuple ; mais les riches persistant dans leur opposition, se rangèrent du côté de Léonidas, & le prièrent de ne pas les abandonner : ils s'adressèrent aussi aux sénateurs, à qui seuls appartenoit le

Av. J. C. 243 & suiv.

droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être confirmées par le peuple ; & ils firent tant par leurs prières & leurs instances, que ceux qui rejetoient l'ordonnance d'Agis, l'emportèrent enfin d'une voix. Lysandre alors attaqua personnellement Léonidas, en vertu d'une ancienne loi qui défendoit aux descendants d'Hercules, d'avoir des enfants d'une femme étrangère, & qui décernoit peine de mort contre celui qui seroit allé s'établir chez les étrangers : il produisit des témoins de tous ces faits ; il prétendit, en outre, avoir observé le signe céleste, d'après lequel les Ephores pouvoient déposer un roi, jusqu'à ce qu'il vînt de Delphes ou d'Olympie un oracle qui ordonnât de le rétablir. Lysandre persuada Cléombrote de demander la couronne, comme étant de la race royale, & gendre de Léonidas. Celui-ci, effrayé d'un coup auquel il ne s'attendoit pas, se réfugia dans le temple de Minerve-Chalciœcos : la femme de Cléombrote, quittant son mari, alla solliciter pour son père, en se rendant suppliante avec lui. Léonidas est sommé de se présenter : il ne comparoit point ; on le dépouille de la

royauté : Cléombrote est proclamé roi. Av. J. C. 243 & suiv.

Le temps de la magistrature de Lysandre étant expiré, les nouveaux Ephores rétablirent Léonidas, & citèrent Lysandre & Mandroclidas en justice, pour avoir, contre la loi, décerné l'abolition des dettes & le nouveau partage des terres. Ceux-ci exhortèrent Agis & Cléombrote, à demeurer inviolablement unis, à ne point se départir du réglement proposé, & du reste, à laisser dire les Ephores, qui avoient seulement le pouvoir de décider entre les rois, quand ils étoient de différents avis, mais non pas de juger sur des matières où les princes étoient d'accord. Persuadés par ce discours, Agis & Cléombrote se rendent à l'assemblée, font sortir les Ephores de leurs siéges, en nomment d'autres au nombre desquels est Agésilas, font prendre les armes à une multitude de jeunes-gens, & délivrent les prisonniers. Leurs adversaires craignoient de les voir faire main basse sur eux; cependant il n'y eut point de sang répandu. Agis même, sachant qu'Agésilas avoit dépêché des gens pour tuer Léonidas qui s'enfuyoit

à Tégée, fit partir une escorte pour l'y conduire en sûreté.

Av. J. C. 243 & suiv.

La révolution étoit sur le point d'être consommée, & Sparte alloit revoir au moins un fantôme de ses anciennes loix : l'avarice d'un seul homme renversa toutes ces espérances. Possesseur d'une des plus considérables terres du pays, Agésilas se trouvoit en même-temps débiteur de grosses sommes : il n'étoit pas plus dans la possibilité de les payer, que dans la volonté d'abandonner sa terre pour la mettre en commun. Il fit entendre à Agis, qu'il y auroit beaucoup de danger d'établir à la fois l'abolition des dettes & le partage des terres ; qu'il falloit d'abord se concilier les propriétaires des terres, par l'abolition des dettes, & qu'on les ameneroit insensiblement au partage des terres.

Ce raisonnement étoit spécieux ; Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, goûta cet expédient. Il fut enjoint aux créanciers, d'apporter leurs contrats & leurs obligations. On en fit un monceau dans la place publique ; on y mit le feu : les riches & les banquiers qui avoient prêté leur argent, ne virent leurs richesses devenir la proie

des flammes, qu'avec la plus grande douleur.

Av. J. C. 243 & suiv.

Le partage des terres ne présentoit pas plus de difficultés que l'anéantissement des dettes : le peuple demandoit qu'on y procédât; les rois en ordonnèrent l'exécution. Agésilas fit naître des obstacles; & alléguant prétextes sur prétextes, il gagna du temps, jusqu'à ce qu'enfin Agis fût obligé d'aller porter du secours aux Achéens alliés de Lacédémone, contre les peuples d'Etolie, qui menaçoient le Péloponèse.

Aratus avoit déjà assemblé des troupes pour s'opposer à cette irruption, & avoit écrit aux Ephores, qui ordonnèrent à Agis de se mettre en marche. Son armée étoit principalement composée de jeunes-gens pauvres, qui se voyant déchargés de leurs dettes, libres, & avec l'espoir de partager encore les terres à leur retour, ne cherchoient qu'à se rendre agréables au prince. Ils traversèrent le Péloponèse, sans y faire aucun dégât, & presque sans qu'on s'y apperçût de leur marche. Les Grecs émerveillés, se[a] demandoient quelle devoit être l'exactitude & la sévérité de la dis-

Av. J. C. 243 & suiv.

cipline des armées de Lacédémone, quand elles avoient à leur tête, un Agésilas, un Lysandre, ou l'ancien Léonidas; puisque, commandée par un prince plus jeune que tous ceux de son camp, elle lui témoignoit tant de respect. Agis donnoit l'exemple de ce qu'il exigeoit: il se faisoit gloire de la plus grande simplicité; il aimoit le travail; il n'étoit ni vêtu, ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée.

Plut. in Agid. & in Arat.

Ce prince joignit Aratus près de Corinthe, au moment où le Conseil de guerre délibéroit sur la bataille, & sur la disposition qu'on devoit donner aux troupes. Agis étoit d'avis de combattre & de ne pas souffrir que la guerre entrât dans le Péloponnèse; cependant il s'en rapporta à celui d'Aratus, plus âgé que lui, & d'ailleurs général des Achéens, au lieu qu'il n'étoit que chef des troupes auxiliaires. Tous étoient pour la bataille; mais Aratus s'y opposa fortement: il soutint les reproches, les injures mêmes dont on l'accabla; & la vaine crainte d'une fausse infamie, ne lui fit point abandonner les sages vues qu'il avoit pour le bien public. Il savoit que le dégât

que feroient les Etoliens dans le Péloponnèse, ne pouvoit être considérable, parce que les grains & les fruits avoient été renfermés dans les endroits fortifiés; & il jugeoit qu'il étoit plus à propos de les laisser entrer, que de hazarder pour lors une bataille où il s'agissoit de tout. Il congédia les alliés, après les avoir comblés de louanges; & Agis reprit la route de Sparte.

Av. J. C. 243 & suiv.

L'absence du prince avoit apporté de grands changements dans les affaires de cette ville. Délivré de la crainte qui le rendoit auparavant bas & timide, Agésilas ne s'étoit abstenu d'aucune des injustices qui pouvoient lui procurer de l'argent; il avoit été même jusqu'à ajouter un treizième mois à l'année, pour augmenter les impôts en même raison. Craignant ensuite le ressentiment de ceux qui avoient été l'objet de ses vexations, & se voyant haï de tous, il osa prendre des gardes, & fit courir le bruit qu'il seroit encore Ephore l'année suivante. Ses ennemis, pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés, ne ménagèrent plus rien: ils rappellèrent Léonidas de Tégée, & le rétablirent sur le trône; le peuple même, irrité qu'on l'eût

Plut. in Agid.

abusé d'une vaine espérance de partage, applaudit à ce rétablissement.

Av. J. C. 243 & suiv.

Léonidas ne respiroit que vengeance : les prières d'Hippomédon, fils d'Agésilas, jeune homme estimé de tous ses concitoyens, à cause de sa valeur, arrachent à peine son père au supplice. Agis se réfugie dans le temple de Minerve-Chalciœcos ; Cléombrote, dans celui de Neptune. Léonidas, à la tête d'une troupe de satellites, entre dans le temple, & fait les plus vifs reproches à son gendre, qui l'avoit privé de la couronne & chassé de sa patrie.

Cléombrote se tenoit assis dans un profond silence, & avec une contenance qui marquoit son embarras. Fille & femme également infortunée, mais également fidelle, & toujours attachée au parti des malheureux, Chélonis qui avoit accompagné son père dans son exil, étoit alors avec ses deux enfants, assise auprès de son époux, suppliante comme lui, & le tenant étroitement embrassé.

Ce spectacle arrachoit des larmes à tous ceux qui étoient présents : la tendresse & la vertu de cette femme si digne d'un meilleur sort, produisoient une impression d'admiration & de peine, qui déchiroit l'ame ; enfin, montrant

à Léonidas ſes habits de deuil, ſes cheveux épars & négligés : « O mon » père » s'écria-t-elle « ce n'eſt point le » malheur de Cléombrote qui m'a re- » vêtue de ces lugubres voiles ; c'eſt » votre diſgrace, c'eſt votre exil qui » m'a plongée dans le deuil : depuis ce » moment, j'ai vécu dans la douleur ; » je me ſuis nourrie de mes larmes. » Aujourd'hui que vous triomphez de » vos ennemis, & que vous règnez à » Sparte, votre fille ſera-t-elle con- » damnée à une éternelle triſteſſe ? » ou faut-il que, ſur le point de voir » l'époux que vous me donnâtes dans » ma jeuneſſe, égorgé par mon père, » je me pare des ornements de la » royauté ? Si mes pleurs, ſi les cris » de mes enfants ne peuvent vous » toucher, Cléombrote ſera puni de » ſon ambition, plus cruellement que » vous ne le deſirez vous-même, puiſ- » qu'il va voir expirer avant lui, une » épouſe qui lui eſt ſi chère. Eh ! de » quel front oſerois-je paroître devant » les femmes de Lacédémone, moi, » fille dédaignée, épouſe ſans crédit, » également rebutée d'un époux & d'un » père, née pour partager l'infortune » & l'opprobre de tous les miens ?

Av. J. C. 243 & ſuiv.

» Mon attachement à vos intérêts, » mes plaintes & mes reproches ont » rendu jadis Cléombrote inexcuſable. » Votre conduite aujourd'hui le juſtifie : » vous faites voir qu'un trône eſt un » bien ſi précieux, qu'on peut, pour » y monter, méconnoître ſa fille & » égorger ſon gendre. »

En finiſſant ce diſcours, Chélonis s'appuya le viſage ſur celui de ſon époux, & tourna vers les aſſiſtants, des yeux abattus par la triſteſſe & ternis par les larmes. Quel cœur ne ſe ſeroit pas attendri à ce ſpectacle ! Léonidas, après avoir parlé un moment avec ſes amis, ordonna à Cléombrote de ſe lever & de ſortir promptement de Sparte : s'adreſſant enſuite à ſa fille, il la conjura de demeurer avec lui & de ne pas l'abandonner, après la marque de tendreſſe qu'il venoit de lui donner. Mais cette digne épouſe, le refuſa conſtamment : dès que ſon mari ſe fût levé, elle lui remit l'un de ſes enfants entre les bras, prit l'autre dans les ſiens ; & après avoir fait ſa prière à la Déeſſe & baiſé ſon autel, elle le ſuivit dans un exil bien préférable ſans doute à la royauté, avec une compagne ſi vertueuſe.

Léonidas seul souverain à Sparte, usa de son autorité en maître absolu : il déposa les premiers Ephores, il en mit d'autres à leur place. Agis seul le tenoit dans de cruelles inquiétudes : il n'oublia rien pour l'engager à quitter son asyle ; il le pria de venir partager l'honneur du trône, lui faisant entendre que ses concitoyens lui pardonnoient le passé, & rejetoient sur sa jeunesse, sur son amour pour la gloire & son peu d'expérience, la facilité avec laquelle il s'étoit prêté aux conseils d'Agésilas. Mais le jeune prince, persuadé du peu de sincérité de ces paroles, refusoit de sortir du temple. Léonidas, n'osant user de violence, eut recours à un autre genre de perfidie. Av. J. C. 239 & suiv.

Il n'étoit resté d'amis déclarés au malheureux Agis, qu'Ampharès, Démocharès & Arcésilas, qui lui rendoient de fréquentes visites, & lui continuoient les soins que l'infortune a droit d'attendre de la généreuse amitié. Quelquefois ils le menoient du temple aux étuves, & l'en ramenoient après qu'il avoit pris le bain. Léonidas crut qu'il ne seroit pas impossible de les corrompre ; & l'avarice d'Ampharès lui

Av. J. C. 239 & ſuiv.

en facilita le moyen. Cet Ephore avoit emprunté d'Agéſiſtrata, mère d'Agis, de riches tapiſſeries, de magnifique vaiſſelle d'argent : ces richeſſes lui firent naître l'envie de trahir un ami dans l'infortune & les deux reines; dans l'eſpérance que ces meubles précieux lui reſteroient, ſi Agis venoit à perdre la couronne & la vie. On dit même que ce fut lui qui dans ce deſſein, plus que les deux autres, prêta l'oreille aux ſuggeſtions de Léonidas, & qui excita le plus contre le jeune roi, les Ephores ſes collègues. Ils réſolurent de profiter du moment où le prince alloit au bain, pour le ſurprendre. Un jour qu'il en ſortoit, ils allèrent au-devant de lui, l'embraſsèrent & le ſuivirent, s'entretenant comme à l'ordinaire, & plaiſantant même avec lui. Au bout de la rue, il y avoit un détour qui menoit à la priſon : quand ils furent à cet endroit, Ampharès, en vertu de ſa dignité, arrêta le prince. « Agis » lui dit-il « je vous mène aux Ephores, » afin que vous leur rendiez compte » de votre conduite ». En même-temps Démocharès lui jette ſon manteau autour du cou, le traîne; les autres le pouſſent parderrière : perſonne ne

paroît pour le secourir; ils le jettent dans la prison.

Av. J. C. 239 & suiv.

Léonidas survient, escorté d'un grand nombre de soldats étrangers: les Ephores arrivent; après avoir fait venir ceux des sénateurs qui étoient de leur parti, ils interrogent Agis, & lui ordonnent de se justifier sur les innovations qu'il avoit voulu introduire dans la république. Le roi ne put s'empêcher de rire de leur dissimulation; mais Ampharès prenant la parole: « Il » n'est pas temps de rire » lui dit-il; « bientôt vous pleurerez, & porterez » la peine de votre folle témérité ». Un autre des Ephores, feignant de vouloir le favoriser, & lui ouvrir une voie pour le dérober au danger qui le menaçoit, lui demanda, s'il n'avoit pas été forcé par Lysandre ou par Agésilas. « Je » n'ai été forcé par personne » répondit le roi; « l'admiration que j'ai conçue » pour Lycurgue, & le desir de l'imi» ter, m'ont porté seuls à entreprendre » de remettre la ville dans l'état où ce » législateur l'avoit laissée ». — « Mais » lui demanda le même Ephore « ne » vous repentez-vous point de ce que » vous avez fait? » — « Jamais » reprit ce prince digne d'un meilleur temps « ja-

Av. J. C. 239 & suiv.

» mais je ne me repentirai d'une entre-
» prise si belle, si noble, si vertueuse;
» quand même j'aurois la mort devant
» les yeux ». Alors ses juges, ou plutôt ses assassins, le condamnèrent à la mort, & ordonnèrent aux officiers de la justice, de le conduire dans la chambre de la prison où l'on étrangloit les criminels. Démocharès voyant que ces officiers n'osoient porter la main sur leur roi, que même les soldats étrangers refusoient de prêter leur ministère à cette lâche exécution, les accabla d'injures, de menaces; & traîna lui-même dans le cachot, le plus vertueux des Spartiates.

Le peuple informé de la détention de son roi, commençoit à s'émouvoir: on s'assembloit devant les portes de la prison, le tumulte alloit croissant; la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux. La mère d'Agis, & son aïeule, remplissant tout de leurs cris, conjuroient de laisser au moins au roi des Spartiates, le privilége de se défendre & d'être jugé devant ses concitoyens. On eut peur qu'en donnant au peuple le temps de s'assembler, il n'enlevât Agis cette nuit même; & la crainte d'une émeute fit hâter l'instant

de son exécution. Un des bourreaux, touché de son infortune, ne put retenir ses larmes. « Mon ami » lui dit le roi, « cesse de me pleurer ; car périssant ainsi » contre les loix & la justice, je suis plus » heureux & plus digne d'envie que ceux » qui m'ont condamné » : en achevant ces mots, il présenta son cou au cordon.

Av. J. C. 239 & suiv.

En même-temps, Ampharès parut devant la porte. Agésistrata se jette à ses genoux : « Agis » lui dit-il, en la relevant « n'a aucune violence, aucun » mauvais traitement à craindre » ; & il la pressa d'entrer pour voir son fils. Elle demanda que sa mère entrât avec elle. Ampharès, les prenant par la main, les introduisit dans la prison : elles n'y furent pas plus tôt, qu'il ordonna d'en fermer les portes ; & livra d'abord à l'exécuteur, Archidamie, princesse aussi vénérable par son âge, que par ses vertus. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. Le premier objet qui la frappe, est son fils étendu mort, & sa mère encore attachée au fatal cordon : elle aida elle-même aux exécuteurs à la détacher, & l'ayant étendue près de son fils, elle la couvrit d'un linge ; puis se jettant sur le corps du

Av. J. C. 239 & suiv.

malheureux Agis, & le baisant tendrement. « Mon fils » s'écria-t-elle, « mon cher fils, c'est l'excès de ta piété, » de ta douceur, de ton humanité, qui » t'a perdu & qui nous perd avec toi »! Ampharès entra aussi-tôt, & adressant la parole à Agésistrata : « puisque vous » avez su » lui dit-il avec emportement, « puisque vous avez approuvé les des» seins de votre fils, vous subirez la » même peine ». Agésistrata se leva, & » courant au-devant du cordon : « au » moins » dit-elle « que ceci puisse être » utile à Sparte » ; & elle expira.

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, aucune crainte ne put empêcher les citoyens, de témoigner leur douleur & la haine qu'ils avoient conçue contre Léonidas & contre Ampharès. Depuis le retour des Doriens dans le Péloponnèse, on n'avoit rien vu de si atroce, de si impie : dans les combats même, les ennemis craignoient de porter, sur les rois de Sparte, des mains sanguinaires ; ils se détournoient par respect pour leur caractère : & Agis mouroit par l'ordre des Ephores, pour avoir entrepris des choses dignes de Sparte, dans

dans un âge où les hommes qui sont des fautes, trouvent de l'indulgence, & obtiennent facilement le pardon. Ce prince, qu'on ne peut se rappeller sans l'aimer davantage, ne dût peut-être toutes ses infortunes, qu'à la vie qu'il avoit conservée à Léonidas, & à la confiance que lui inspiroient cette douceur & cette bonté qui le caractérisoient.

Av. J. C. 239 & suiv.

Léonidas n'avoit pas fait assez de diligence pour se saisir d'Archidamus, frère de cet infortuné prince, à qui la crainte avoit fait prendre la fuite; mais il arrêta sa femme Agiatis, riche héritière, extrêmement belle, & plus vertueuse encore. Il l'amena dans son palais, avec un jeune enfant, qu'Archidamus avoit eu d'elle, & la força d'épouser Cléomènes, son fils, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié. Agiatis conserva toujours une haine mortelle contre Léonidas; mais elle eut beaucoup de bonté, de douceur & de complaisance pour son jeune mari, qui dès le premier jour, étoit devenu éperdument amoureux d'elle. Il partageoit, en quelque sorte, la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, & le plaisir qu'elle prenoit à s'en rap-

Plut. in Cleom.

Av. J. C. 239 & suiv.

peller le souvenir. Souvent il lui faisoit raconter les événements qui avoient rendu son règne si intéressant; & il l'écoutoit avec la plus grande attention, quand elle lui développoit ses grandes vues.

Cléomènes avoit de la grandeur d'ame, & une violente passion pour la gloire; mais, aussi ami de la tempérance & de la simplicité qu'Agis, il n'avoit pas, comme lui, cette douceur séduisante, cette bonté qui lui gagnoient tous les cœurs. Il étoit né avec un caractère véhément, qui le portoit à tout ce qui lui paroissoit honnête, & il ne trouvoit rien de si beau, que de commander à ses concitoyens, de leur consentement; mais il ne lui paroissoit pas qu'il y eût moins de gloire à employer la violence pour les contraindre d'embrasser l'utilité publique. La philosophie stoïcienne, dont ce prince, encore jeune, reçut quelques leçons, avoit exalté son ame; & ce n'est qu'avec douleur qu'il considéroit l'état où Sparte étoit réduite. Tous les citoyens étoient amollis par les voluptés: le roi lui-même content de vivre dans l'oisiveté, dans l'abondance & dans les délices, négligeoit absolument les affaires: l'intérêt pu-

blic étoit nul; l'intérêt particulier seul se faisoit entendre. L'éducation qu'on donnoit à la jeunesse, ne présageoit qu'une race encore plus corrompue : on étoit bien éloigné de songer à la former à la tempérance, à la patience, à l'égalité; c'étoit le crime d'Agis, & personne n'étoit tenté de s'en rendre coupable.

Av. J. C. 239 & suiv.

La mort de Léonidas, en plaçant Cléomènes sur le trône, lui fit envisager tous ces maux de plus près encore. Il vit une corruption universelle : les riches ne cherchoient qu'à accumuler pour satisfaire leur luxe & leur ambition; le peuple accablé de misère, avoit le plus grand éloignement pour la guerre : il vit qu'il n'avoit lui-même que le titre de roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des Ephores; en un mot, il vit les Spartiates dans un état d'abjection, & la mort d'Agis, comme le dernier sceau mis à leur avilissement. Cependant il ne se découragea point, & son ambition lui fit reprendre le projet qu'Agis n'avoit médité que par amour du bien public. Il en parla à Xénarès, un des Ephores, son ami particulier, qu'il y trouva fort opposé, & qui même

Av. J. C. 239 & suiv.

rompit tout commerce avec lui. Cléomènes en conclut, qu'il trouveroit tous les autres dans les mêmes dispositions : c'est pourquoi il résolut d'exécuter son projet par lui-même ; & persuadé que la guerre lui seroit plus favorable que la paix, il travailla à brouiller Sparte avec les Achéens, qui avoient donné quelques sujets de plainte aux habitants de cette ville.

Plut. in Arat.

Les progrès que faisoit la république Achéenne, étoient bien capables d'éveiller l'ambition d'un peuple jadis maître des destinées de la Grèce. Aratus, après le départ d'Agis, avoit laissé aux Etoliens qui se disposoient à entrer dans le Péloponnèse, le libre passage de l'isthme : ces peuples s'étant emparés de la ville de Pellène, uniquement occupés du pillage, se débauchèrent, se dispersèrent dans les maisons, & en vinrent aux mains entr'eux, pour le butin. Aratus qui en fut averti, sans perdre un moment, sans attendre même que toutes ses troupes l'eussent joint, marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire même ; tomba sur eux, & les chassa de la ville, après leur avoir tué sept-cents hommes,

Plusieurs peuples & princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de conclure la paix avec les Etoliens ; il fit avec eux une ligue offensive & défensive. Comme il desiroit passionnément d'affranchir Athènes du joug des Macédoniens, il essaya de surprendre le Pirée, pendant une trève qu'il avoit avec ces peuples. Il est vrai qu'il accusa de cette infraction, ce même Erginus, à l'aide duquel il s'étoit saisi de la citadelle de Corinthe ; mais les différentes tentatives qu'il fit depuis sur le même port, prouvèrent qu'il n'étoit honteux que de n'avoir pas réussi dans la première.

Av. J. C. 239 & suiv.

Antigonus-Gonatas étoit mort, & son fils Démétrius II lui avoit succédé. Aratus n'en poursuivit que plus vivement la délivrance d'Athènes : mais ayant été défait près de Phylacie, par un des lieutenants de Démétrius, & le bruit s'étant répandu qu'il avoit été tué dans l'action, les volages Athéniens surpassèrent en cette occasion, tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macédoniens. Aratus irrité de leur ingratitude & de leur bassesse, mena contr'eux son armée, & s'a-

Av. J. C. 239 & suiv. vança jusqu'auprès de l'académie; mais fléchi par leurs prières, il ne leur fit aucun mal.

Av. J. C. 233 & suiv. Les Athéniens, pour profiter de la mort de Démétrius, à qui avoit succédé Antigonus-Doson, appellèrent Aratus, quoique cette année il ne fût pas général des Achéens, & qu'une maladie l'obligeât de garder le lit. Il se fit porter en litière à Athènes: dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogènes, qui commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le fort de Munychia, Salamine, Sunium, entre les mains des Athéniens, pour une somme de cent-cinquante talents, dont Aratus en fournit vingt de son propre bien. En même-temps les Eginètes & les habitants d'Hermione se joignirent aux Achéens: la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple; & comme les Macédoniens se trouvoient alors en guerre contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considérablement augmentée: il profita de cette conjoncture, pour tâcher de remettre Argos en liberté, & envoya vers Aristomaque, tyran de cette ville, pour lui remontrer de quelle gloire il se couvriroit en l'unissant à

la ligue Achéenne, & en préférant, à l'exemple de Lysiadas, d'être le général d'une nation si puissante, avec l'estime & l'amour de tous les Achéens, plutôt que le tyran d'une seule ville, avec la haine & le mépris de tous les gens de bien.

Av. J. C. 233 & suiv.

Aristomaque écouta la voix de la raison, & le pria de lui envoyer cinquante talents pour payer les troupes qu'il avoit à sa solde, & les congédier. Aratus les lui fit compter aussi-tôt; mais Lysiadas qui étoit alors général des Achéens, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette négociation fût regardée comme son ouvrage, fit entendre à Aristomaque, qu'il ne devoit attendre aucune grace d'un aussi implacable ennemi des tyrans que l'étoit Aratus, & lui insinua de se remettre plutôt entre ses mains. Ainsi Lysiadas eut tout l'honneur de l'avoir amené dans la ligue des Achéens, qui l'année suivante, le nommèrent général.

Insensiblement le projet d'Aratus s'exécutoit: l'unique but de sa politique, dès le commencement de son administration, avoit été de former une ligue de tous les peuples du Péloponnèse; persuadé que s'il pouvoit

Plut. in Cleom.

réussir, ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors. Tous les autres peuples avoient déjà donné leur consentement à cette réunion : les Lacédémoniens, les Eléens, & ceux des Arcadiens attachés au parti de Lacédémone, étoient les seuls qui n'eussent pas encore voulu écouter la voix du patriotisme qui la leur conseilloit. Ainsi Aratus, aussi-tôt après la mort de Léonidas, commença de harceler les Arcadiens, pour éprouver le courage des Lacédémoniens, & faire voir qu'il méprisoit Cléomènes, comme un jeune homme sans expérience.

Av. J. C. 233 & suiv.

Les Ephores chargèrent le Roi, de repousser ces insultes. Cléomènes réussit au-delà de toute attente : il sauva Tégée & Orchomène, prit Methydrium, contraignit Aratus de fuir devant lui, & battit les Achéens dans une autre rencontre. Aratus profitant de sa déroute même, alla se jetter sur Mantinée, dont il s'empara. Les succès de Cléomènes l'acheminoient à la révolution qu'il méditoit : mais Archidamus lui causoit de l'ombrage ; ce prince s'étoit retiré à Messène, chez Nicagoras qui lui donnoit tous les secours de l'hospitalité. Cléomènes

Polyb. l. 5. c. 9.

laissa entrevoir à Archidamus, quelqu'espoir de réconciliation, & traita avec Nicagoras des conditions de son retour. Archidamus, se fiant à la parole du Roi, prit la route de Sparte. Cléomènes alla à sa rencontre, se jetta sur lui & le tua : bien différent de Lycurgue, qui n'avoit montré que des vertus, avant de se montrer réformateur.

Av. J. C. 233 & suiv.

Toujours dans le dessein de changer le gouvernement, il persuada aux Ephores, à force d'argent, de lui donner le commandement d'une armée : il gagna plusieurs autres citoyens, par le moyen de Cratésicléa, sa mère, qui lui fournissoit tout l'argent qui lui étoit nécessaire, & qui même, pour servir son ambition, s'étoit déterminée à épouser Mégistonus, le premier homme de Sparte en réputation & en crédit, quoiqu'elle n'eût aucune inclination pour un second mariage.

Plut. in Cleom.

Une nouvelle victoire sur les Achéens, ajouta encore à l'estime dont jouissoit Cléomènes, & lui persuada qu'il étoit temps d'exécuter son dessein. Il étoit occupé à prendre ses mesures, lorsqu'un des Ephores vint lui raconter que s'étant un jour endormi dans le

Av. J. C. 233 & suiv.
temple de Pasiphaé, il s'étoit cru transporté dans le lieu où les Ephores tenoient leurs audiences, & n'y avoit plus vu qu'un siége, au lieu des cinq qui devoient y être : étonné de ce changement, il avoit entendu une voix, qui du fond du sanctuaire, lui avoit dit que cela étoit plus expédient pour Sparte.

Cléomènes fut d'abord troublé de ce récit; il le regarda comme une feinte par laquelle on vouloit le sonder: mais ayant reconnu à l'émotion de l'Ephore, que le songe étoit réel, il en tira un heureux présage; il se remit en campagne, & se fit suivre de ceux des citoyens qu'il savoit lui être le plus opposés. Il enlève rapidement des villes, ravitaille Orchomène, vient camper devant Mantinée, & fatigue tellement les Lacédémoniens par de longues marches, qu'ils le prient de les laisser dans l'Arcadie, prendre quelque repos. C'étoit le point où Cléomènes vouloit les amener. Il accorda leur demande, & revint à Sparte avec les soldats étrangers. En chemin, il communiqua son projet à quelques amis de confiance, & arriva exprès à Lacédémone, dans le temps que les Ephores étoient à

fouper ; il leur dépêcha Euryclidas, comme pour leur donner des nouvelles du camp. Celui-ci étoit accompagné de quatre jeunes Spartiates qui avoient été élevés avec Cléomènes, & d'un petit nombre de foldats. Tandis qu'Euryclidas parle aux Ephores, cette troupe fond fur eux l'épée à la main, & les maffacre, ainfi que dix ou douze perfonnes qui s'étoient mis en devoir de les défendre. Agéfilas avoit été frappé le premier, d'un coup qui le renverfa & qui fit croire qu'il étoit mort ; mais ayant recueilli fes forces, il fe gliffa hors de la falle, & fe déroba.

Av. J. C. 233 & fuiv.

Le lendemain Cléomènes fit afficher le nom de quatre-vingt citoyens qu'il condamnoit au banniffement ; il fit ôter de la falle, tous les fiéges des Ephores, excepté un feul où il devoit s'affeoir pour rendre la juftice ; il convoqua une affemblée du peuple & y expofa les raifons de fa conduite. Il montra que les Ephores n'étoient pas de l'inftitution de Lycurgue ; qu'ils n'avoient été établis que long-temps après ce légiflateur, pour gouverner la ville pendant l'abfence des rois ; qu'infenfiblement ils s'étoient attribué

Av. J. C. 233 & suiv.

une puissance indépendante, dont ils ne se servoient que pour anéantir toute autorité légitime, chasser les rois, les faire mourir, même sans aucune formalité: « Cependant » ajouta-t-il « jamais je n'eusse versé de sang, si » j'avois pu, sans aucune violence, » détruire les maux qui se sont intro» duits dans Lacédémone ; mais j'ai » été forcé d'en venir à cette extrémité, » pour rétablir les loix qui seules peu» vent rendre à la patrie, sa tranquillité » & sa gloire. »

Après avoir ainsi parlé, il déclara qu'il mettoit tous ses biens en commun: Mégistonus, ses amis, enfin tous les autres citoyens firent le même sacrifice. Maître de toutes les terres, Cléomènes en fit le partage avec le plus d'égalité qu'il lui fut possible ; il assigna même des portions à ceux qu'il avoit bannis, promettant de les rappeller, dès que la tranquillité seroit rétablie. Il compléta le nombre des citoyens, par les plus honnêtes gens des pays circonvoisins ; il leva un corps d'infanterie de quatre mille hommes, qu'il exerça à se servir de longues piques, & qu'il arma de boucliers plus forts que ceux qu'ils portoient auparavant. Tournant

ensuite ses soins du côté de l'éducation des enfants, il travailla à rétablir la discipline laconique: bientôt les exercices & les tables reprirent leur ancien ordre, leur première régularité. La plupart des citoyens embrassèrent volontairement cette manière de vivre; le reste fut contraint de s'y soumettre: &, pour qu'on ne pût lui faire le reproche de se réserver toute l'autorité, il nomma Euclidas, son frère, pour son collègue.

Av. J. C. 233 & suiv.

Etonné d'un changement si subit, Sparte crut voir renaître les temps de Lycurgue: la cour de Cléomènes formoit le contraste le plus frappant avec les cours des autres rois. Celles-ci éblouissoient par leur magnificence: le palais du Roi de Sparte n'offroit ni ameublements de pourpre, ni robes magnifiques; point de lits superbes, de somptueux équipages, de cette foule d'officiers qui environnent ordinairement les souverains. Il étoit ouvert à tous; on y trouvoit le Roi en habit simple & commun; il alloit au-devant de ceux qui avoient à lui parler; il leur faisoit accueil, & s'entretenoit avec eux, aussi long-temps qu'ils le desiroient: ses manières obligeantes,

Av. J. C. 233 & suiv.

lui concilioient tellement les cœurs, qu'ils s'en retournoient en disant, que Cléomènes étoit le seul digne descendant d'Hercules.

Sa table étoit très-frugale; il n'y avoit que trois lits: s'il avoit à recevoir des ambassadeurs, ou des étrangers, on y en ajoutoit deux, & alors, elle étoit un peu mieux servie. Cette augmentation ne consistoit qu'en une plus grande quantité de viandes, & en vin un peu meilleur: après le repas, on apportoit une autre table, sur laquelle étoient une urne d'airain remplie de vin, deux coupes & quelques vases d'argent, que l'on présentoit à ceux qui vouloient boire; car on n'y forçoit personne.

Dans ces repas, il n'y avoit point de musique, & on n'en desiroit point: Cléomènes savoit les égayer; tantôt en proposant quelque question curieuse & intéressante; tantôt en racontant quelqu'histoire agréable & utile. Ses discours les plus sérieux, étoient assaisonnés d'un enjouement toujours renfermé dans les bornes d'une exacte décence: enfin, on peut dire qu'il étoit lui-même le maître & l'instituteur de ses concitoyens, moins par

ses discours que par sa vie, qu'il exposoit aux yeux, comme un modèle sensible de sagesse & de tempérance.

Av. J. C. 233 & suiv.

Persuadé qu'Aratus & les Achéens pensoient qu'il n'oseroit sortir de Lacédémone, dans l'agitation & le trouble causé par la révolution qui venoit de s'y opérer, il voulut faire voir la bonne volonté des troupes à son égard, se jetta sur les terres de Mégalopolis, y fit le dégât, & célébra des jeux pendant un jour entier, presque sous les yeux des ennemis.

Les Mantinéens furent les premiers à implorer le secours de Cléomènes: ils tombèrent pendant la nuit, sur la garnison qu'Aratus avoit laissée dans leur ville, en égorgèrent une partie & mirent le reste en fuite. Le Roi, après leur avoir rendu leurs loix & leur police, se porta vers Tégée : il côtoya l'Arcadie, & vint à Phares, dans le dessein de livrer bataille aux Achéens, ou de décrier Aratus comme un lâche, qui, en évitant le combat, livroit toute la campagne au pillage. Les Achéens, forcés d'en venir aux mains, furent mis en fuite; Cléomènes leur tua beaucoup de monde & fit un grand nombre de prisonniers : il mar-

cha contre Lasion, en chassa la garnison Achéenne, & rendit la place aux Eléens.

Av. J. C. 233 & suiv.

Tant de succès jettèrent dans l'ame des Achéens, un effroi qui ne fit qu'augmenter encore, quand ils virent Aratus, qui avoit coutume d'être élu général de deux années l'une, refuser cet emploi; &, malgré les prières & les instances de ses concitoyens, abandonner le gouvernail au fort de la tempête. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Cléomènes pour traiter de la paix : ce Prince leur imposa d'abord, des conditions très-dures ; il se restreignit ensuite à demander le commandement de la Grèce, promettant pour le reste, de n'avoir aucun différend avec eux, & de rendre les prisonniers & les places dont il s'étoit emparé. Les Achéens, disposés à recevoir la paix à ces conditions, prièrent Cléomènes de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce traité. Il étoit en chemin pour s'y rendre; mais une indisposition le força de différer l'entrevue : ce qui donna la facilité à Aratus, de mettre à exécution un projet qu'il avoit entamé depuis quelque temps.

La politique d'Aratus devoit changer avec les circonstances. D'abord, pour s'opposer aux rois de Macédoine qui n'épioient qu'une occasion favorable d'asservir les Achéens, il avoit mis habilement à profit la rivalité qui règnoit entre les successeurs d'Alexandre. Quoique l'ambition de ces princes parût satisfaite du partage dont ils étoient convenus après la bataille d'Ipsus, ils se défioient les uns des autres ; ils s'observoient avec une politique inquiète ; chacun d'eux aspiroit à étendre ses domaines, & vouloit empêcher que les autres ne fissent de nouvelles acquisitions. Les cours d'Egypte & de Syrie étoient principalement attentives aux démarches des rois de Macédoine, qui se regardant comme les vrais successeurs du vainqueur de l'Asie, croyoient avoir des droits sur les provinces démembrées de son Empire, & se promettoient de les faire rentrer sous leur domination, dès que l'asservissement de la Grèce entière les mettroit en état d'en rassembler les forces & de reprendre le projet formé par Philippe, & exécuté par Alexandre.

Av. J. C. 235 & suiv. Mably, p. 272, &c.

Ces Puissances voyoient donc avec plaisir, que, loin de fléchir sous le

Av. J. C. 233 & suiv.

joug, le Péloponnèse formât encore des ligues favorables à sa liberté, & qu'en se défendant contre la Macédoine, il leur servît de rempart. Elles devoient protéger les Achéens : Aratus le comprit ; &, par les alliances qu'il contracta avec les rois d'Egypte & de Syrie, il se fit craindre & respecter par Antigonus-Gonatas & son fils Démétrius.

Quelque sage que fût cette politique, il s'en falloit beaucoup qu'elle rassurât entièrement Aratus sur le sort de l'Achaïe. Il pouvoit arriver que les protecteurs, ou les alliés de la ligue Achéenne se brouillassent; ou qu'occupés chez eux par des affaires importantes, ils se vissent forcés de négliger celles de la Grèce, dans le temps que le Péloponnèse auroit le plus besoin de leur secours.

La révolution qui venoit de s'opérer à Lacédémone, étoit un de ces coups imprévus, qui forçoit Aratus à changer de politique : les citoyens de cette ville avoient été subitement frappés d'une espèce d'enthousiasme; Lacédémone prenoit une face nouvelle; & c'est contre les Achéens que Cléomènes dirigeoit toutes ses forces.

Les rois d'Egypte & de Syrie, n'avoient

pas le même intérêt de défendre la confédération Achéenne contre la république de Sparte, que contre la Macédoine : il importoit peu à ces princes, que chaque ville du Péloponnèse prît tour-à-tour l'ascendant sur les autres, pourvu que la Macédoine restât toujours dans son premier état : peut-être même doivent-ils favoriser une république, qui, après avoir recouvré sa première réputation, paroîtroit bien plus propre que la ligue des Achéens, à réunir les Grecs contre la Macédoine, & à favoriser leur indépendance.

Av. J. C. 233 & suiv.

Quand Aratus auroit d'ailleurs compté sur la protection de ses alliés, il se seroit perdu un temps considérable à négocier, pendant que Cléomènes, actif, infatigable, poussoit la guerre avec vigueur & ne perdoit pas un instant : en supposant même, que les cours d'Alexandrie & de Syrie se fussent hâtées de secourir les Achéens, est-il probable que la Macédoine eût vu sans inquiétude, l'arrivée de ses ennemis dans la Grèce ? Montrer en cette occasion, de la crainte, ou de l'indifférence sur le sort du Péloponnèse, eût été inviter les étrangers à y faire des établissements, & même à porter leurs armes

jusques dans le cœur de la Macédoine. Antigonus-Doson n'auroit pu se dispenser de venir au secours des Spartiates ; la guerre particulière des Achéens & des Lacédémoniens seroit devenue une guerre générale entre les successeurs d'Alexandre ; & , quelque Puissance qui eût eu l'avantage , elle en auroit certainement abusé pour opprimer à la fois , la république de Sparte, la ligue des Achéens, & tout le Péloponnèse.

Av. J. C. 235 & suiv.

Polyb. l. 2. c. 9.

Aratus savoit que les Etoliens étoient ennemis de sa république, & qu'ils entretenoient des intelligences secrètes avec les Lacédémoniens : il regardoit Cléomènes comme un ambitieux, comme l'ennemi de ses voisins. En effet, si ce prince avoit réellement rétabli le gouvernement de Lycurgue, loin de vouloir asservir les Achéens, il n'auroit demandé qu'à s'associer à leur ligue ; & c'eût été le plus grand bonheur de la Grèce. Qu'importoit aux peuples du Péloponnèse, que Sparte eût repris son ancien courage & sa discipline militaire, si ces vertus ne devoient servir que d'instrument à l'ambition de Cléomènes ? Aratus ne voyoit de ressource, que du côté de

la Macédoine : il eut donc recours à la protection de cette puissance, comme au seul parti qui pût prévenir la ruine de la république Achéenne. Mais en entrant ouvertement dans cette négociation, il devoit s'attendre à se voir traversé par Cléomènes & par les Etoliens; c'eût été d'ailleurs, annoncer aux Achéens, qu'il désespéroit de leurs affaires : il couvrit ses vues. La ville de Mégalopolis, très-voisine de la Laconie, étoit aussi la plus exposée aux courses des ennemis, qui l'incommodoient d'autant plus, que les Achéens, très-pressés eux-mêmes, ne pouvoient lui envoyer de secours. Il ne doutoit pas que dans cette extrémité ; elle ne se jettât entre les bras des Macédoniens. Cercidas & Nicophanès, deux citoyens de Mégalopolis, gagnés par Aratus, proposèrent au Conseil de leur république, d'engager les Achéens de demander du secours à Antigonus : ils furent chargés eux-mêmes de cette négociation. Ils obtinrent l'agrément de la ligue, & se rendirent en Macédoine où ils firent sentir au Roi, le danger qu'il couroit, si l'alliance dont on parloit entre Cléomènes & les Etoliens avoit lieu : ils lui repré-

Av. J. C. 233 & suiv.

Av. J. C. 233

sentèrent qu'il étoit impossible que les Achéens résistassent à ces deux puissances réunies, & qu'alors l'ambitieux Spartiate ne se borneroit pas à la conquête du Péloponnèse, mais qu'il aspireroit à dominer sur toute la Grèce; ils ajoutèrent qu'en cas que les Etoliens, par reconnoissance pour les services qu'ils avoient reçus des Achéens, du temps de Démétrius, ne se joignissent point à Cléomènes, la république n'importuneroit point Antigonus; mais que si la fortune étoit contraire à ses armes, ils se flattoient qu'il ne verroit pas d'un œil indifférent, la ruine des Péloponnésiens, qui pourroit avoir pour lui-même, de fâcheuses conséquences : ils ne manquèrent pas d'insinuer qu'Aratus entreroit dans toutes ses vues, & qu'il auroit soin de l'instruire du temps où sa présence seroit nécessaire.

Antigonus saisit avec empressement l'occasion qu'on lui offroit d'entrer dans les affaires de la Grèce : il écrivit aux Mégalopolitains, une lettre dans laquelle il leur promettoit du secours, supposé que les Achéens y consentissent. Les Mégalopolitains envoyèrent sur-le-champ, les mêmes députés au

Conseil-général des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigonus, & les presser de remettre au plus tôt leurs intérêts entre ses mains. Av. J.-C. 233 & suiv.

Aratus se félicitoit d'avoir conduit si habilement cette intrigue, & de voir que le régent de Macédoine ne paroissoit pas mal-intentionné à son égard, comme il avoit lieu de le craindre : au fond, il desiroit ardemment n'avoir aucun besoin de son secours; mais si la nécessité obligeoit d'y recourir, il vouloit que cette résolution parût venir des Achéens mêmes; car il appréhendoit que, si après avoir vaincu les Etoliens & Cléomènes, Antigonus formoit de mauvais desseins contre la république, on ne le rendît responsable de tout le mal qui arriveroit. Les députés de Mégalopolis furent introduits dans l'assemblée : ils firent lecture de la lettre d'Antigonus, rendirent compte des marques d'estime & d'affection qu'il avoit données à l'égard des Achéens, & finirent par les presser de l'appeller au plus tôt. Tout le peuple penchoit pour cet avis. Aratus se leva : il parla avec éloge de la protection que le Roi vouloit bien accorder à la république; il loua la ré-

Av. J. C. 233 & suiv.

solution que venoit de prendre le peuple : mais il ajouta qu'il étoit de l'honneur des Achéens, de tâcher de se défendre eux-mêmes, & qu'ils ne devoient avoir recours à leurs alliés, qu'après avoir mis tout en usage pour n'en avoir pas besoin. Ce discours fut généralement approuvé, & il fut conclu que les Achéens n'emploieroient que leurs propres forces pour soutenir la guerre.

On a vu combien, dans toute cette guerre, la fortune fut contraire aux Achéens, qui se virent forcés d'accéder à un traité, dont la maladie de Cléomènes avoit différé seule la ratification. Aratus sentit alors qu'il falloit terminer avec Antigonus : il lui députa son fils ; on convint des articles du traité. Une seule chose embarrassoit : Antigonus ne vouloit point le signer avant qu'on lui eût rendu la citadelle de Corinthe, & même qu'on eût mis la ville en sa puissance. Les Achéens n'osoient livrer Corinthe aux Macédoniens, contre le gré des citoyens : on remit donc à délibérer sur ces points, jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourroit donner.

Cependant

Cependant les Achéens s'assemblèrent à Argos ; Cléomènes s'y rendit, & l'on crut que l'ancienne négociation y seroit renouvellée : mais Aratus, qui craignoit que la présence de ce prince ne détruisît l'effet de celle qu'il avoit entamée avec Antigonus, lui fit dire d'entrer seul dans Argos, & que pour la sûreté de sa personne, on lui donneroit trois-cents otages ; ou qu'il n'avoit qu'à s'approcher avec ses troupes, du Gymnase Cyllarabis situé hors des portes de la ville ; & que là, on lui donneroit audience.

Av. J. C. 233 & suiv.
Plut. in Cléom.

Cléomènes indigné qu'on eût attendu pour lui faire cette déclaration injurieuse, qu'il fût aux portes de la ville, écrivit aux Achéens, une lettre dans laquelle il se plaignoit vivement d'Aratus ; & quelque temps après il leur déclara la guerre. Toute la ligue Achéenne fut dans le trouble ; la plupart des villes étoient prêtes à se révolter & à se séparer. D'un côté le peuple espéroit le partage des terres & l'abolition des dettes ; de l'autre les grands étoient las de la domination d'Aratus : on étoit de plus irrité contre lui, de ce qu'il avoit appellé les Macédoniens dans le Péloponnèse.

Av. J. C. 233 & suiv.
Plut. in Cleom. & in Arat.
Polyb. l. 2. c. 10.

Dans cette conjoncture, Cléomènes se jetta sur l'Achaïe, & prit d'emblée la ville de Pellène : Phénée, Pentélée, tombèrent en sa puissance; il surprit Argos & y mit garnison; Cléones & Phliunte se rendirent : d'autres villes de l'Argolide grossirent sa conquête.

Aratus apprit cette nouvelle à Corinthe, ville qu'on soupçonnoit de tramer une trahison en faveur des Lacédémoniens : sentant qu'il ne la retiendroit jamais dans ses intérêts; & que les Achéens vouloient se retirer, il convoqua le peuple, gagna l'une des portes de la ville où on lui avoit amené un cheval, & s'enfuit à Sicyone.

Les Corinthiens se hâtèrent d'instruire Cléomènes, de cette fuite précipitée : il partit d'Argos & marcha vers Corinthe, dont il assiégea la citadelle. La garnison Achéenne refusa d'en sortir : Cléomènes députa vers Aratus, pour lui proposer de consentir qu'elle fût gardée par une garnison composée d'Achéens & de Lacédémoniens en nombre égal, & pour lui promettre en particulier, le double de la pension qu'il recevoit de Ptolémée. Aratus n'écouta point ces propositions : Cléomènes vint camper devant Sicyone;

mais ayant appris que les Achéens avoient ordonné que la citadelle de Corinthe seroit remise à Antigonus, il se rendit à l'isthme & retrancha tout l'espace qui est entre l'Acrocorinthe & les monts Oniens; persuadé qu'il lui étoit plus expédient de faire des combats de poste, pour amuser plus long-temps les Macédoniens, que de hazarder une bataille contre des troupes très-exercées & très-aguerries.

Av. J. C. 233 & suiv.

Antigonus s'avançoit à la tête de vingt mille hommes de pied & de quatorzre-cents chevaux : Aratus crut ne pouvoir se dispenser d'aller au-devant de ce prince, jusqu'à la ville de Péges, avec les magistrats & les principaux officiers de la ligue. Antigonus fit aux Achéens un accueil honnête, mais particulièrement à Aratus : après avoir tous deux reçu & prêté les serments, ils marchèrent contre les ennemis.

Il fallut livrer une multitude de combats contre Cléomènes, qui disputoit le terrain pied-à-pied. Une tentative nocturne pour se glisser dans le Péloponnèse, par le port de Léchée, ne réussit pas à Antigonus : il ne voyoit plus d'autre ressource, que de se rendre

au promontoire d'Hérée, & de faire passer son armée par mer à Sicyone; ce qui demandoit beaucoup de temps & de préparatifs.

Av. J. C. 231 & suiv.

Av. J. C. 224.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva un soir près de lui, des amis d'Aratus, qui venoient d'Argos par mer, pour lui apprendre que le peuple de cette ville, irrité de ce que Cléoménes n'avoit pas effectué l'abolition des dettes qu'il avoit fait espérer, s'étoient révoltés sous la conduite d'un Argien nommé Aristote. Aratus aussi-tôt prenant quinze-cents soldats d'Antigonus, se rendit par mer à Epidaure: Cléoménes instruit de ce soulèvement, vers la seconde veille de la nuit, détacha Mégistonus, avec deux mille soldats, au secours de la garnison d'Argos, & resta lui-même pour observer les démarches d'Antigonus, & pour rassurer les Corinthiens, en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos, n'étoit qu'une légère émotion, causée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit sans peine.

Aristote n'attendit pas l'arrivée d'Aratus: soutenu des seuls citoyens d'Argos, déjà il en étoit venu aux

mains. Mégistonus entra dans la ville & attaqua les révoltés ; il fut tué dans la mêlée ; le courage des Argiens redoubla. La garnison Lacédémonienne, pressée de toutes parts & repoussée dans la citadelle, envoyoit couriers sur couriers à Cléomènes, pour lui demander un prompt secours. Ce prince craignit que si les ennemis se rendoient maîtres d'Argos, & lui fermoient les passages, ils ne pillassent la Laconie sans obstacle, & ne missent le siége devant Sparte même qu'ils trouveroient sans défenseurs : il abandonna Corinthe, tourna vers Argos avec toute son armée, arriva devant la place avant qu'on eût le moindre soupçon de son approche, pénétra dans un des quartiers de la ville à travers des voûtes, se joignit à la garnison Lacédémonienne, qui faisoit encore ferme contre les Achéens ; escalada d'autres quartiers, nétoya toutes les rues d'ennemis, par le secours des archers Crétois, qui tiroient continuellement, & s'y établit. Mais peu de jours après, l'arrivée d'Aratus à Argos, & celle d'Antigonus qui descendoit des côteaux dans la plaine, avec son infanterie & sa cavalerie, qui se jetoit déjà en foule dans la ville, lui firent

Av. J. C. 224.

désespérer de pouvoir la garder : il se retira à Mantinée.

Av. J. C. 224.

Le soir même il reçut à Tégée, une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs : c'étoit la mort de sa femme Agiatis, qu'il aimoit tendrement. Il donna ses ordres, pourvut à la sûreté des Tégéates, & le lendemain au point du jour, il prit le chemin de Sparte. Après avoir donné dans son palais, quelques moments à la douleur avec sa mère & ses enfants, il reprit le soin des affaires publiques.

La retraite de Cléomènes avoit ouvert l'entrée du Péloponnèse à Antigonus, qui s'étoit aussi-tôt emparé de la citadelle de Corinthe. Ce prince, après avoir mis ordre aux affaires d'Argos, s'étoit porté en Arcadie : il chassa les garnisons de tous les forts qui avoient été élevés par ordre de Cléomènes, dans le pays des Egiens & des Belminates, & vint à l'assemblée des Achéens à Egium. Il y rendit compte de sa conduite, proposa ses vues, & on lui décerna le commandement de tous les alliés : delà, il prit ses quartiers d'hiver aux environs de Sicyone & de Corinthe.

Dans l'impuissance de tenir tête aux Achéens, réunis au roi de Macédoine, Cléomènes songeoit à se faire des alliés : le roi d'Egypte promit de lui envoyer du secours ; mais il lui fit demander pour otage, sa mère & ses enfants. Cette proposition jetta ce prince dans un grand embarras : il alla plusieurs fois dans l'appartement de sa mère, à dessein de lui en parler ; mais toujours le respect lui fermoit la bouche : enfin il lui avoua le sujet de ses peines. « Quoi ! mon fils » lui dit-elle « c'est là ce que vous n'osiez me » découvrir ? Jettez-nous promptement » dans un vaisseau, & m'envoyez par-» tout où vous croirez que mon corps » pourra être utile à Sparte, avant » que la vieillesse vienne le détruire & » le consommer dans la langueur ». Cléomènes remercia sa mère d'un sacrifice aussi généreux ; il l'accompagna avec toute l'armée jusqu'au port de Ténare, où elle devoit s'embarquer. Cratésicléa, avant de monter sur le vaisseau, tira son fils en particulier, dans le temple de Neptune : elle le tint long-temps embrassé, le visage baigné de pleurs ; & comme elle sentit qu'il étoit ému : « Roi de Lacédémone »

Av. J. C. 224. *Plut. in Cleom.*

Av. J. C. 224.

lui dit-elle, en rappellant ſon courage, « eſſuyons nos larmes, afin qu'en ſortant de ce temple, perſonne ne nous » voie rien faire qui ſoit indigne de » Sparte : cela ſeul eſt en notre pou- » voir ; les événements ſont entre les » mains de Dieu ». Après avoir ainſi parlé, elle ſe rendit au vaiſſeau, tenant ſon petit-fils entre ſes bras, & commanda au pilote de mettre à la voile.

A ſon arrivée en Egypte, elle apprit que Ptolémée recevoit des ambaſſadeurs d'Antigonus, & qu'il écoutoit ſes propoſitions: d'un autre côté, elle ſut que ſon fils, ſollicité par les Achéens de conclure un traité avec eux, n'oſoit rien décider ſans le conſentement du roi d'Egypte, parce qu'elle étoit en la puiſſance de ce prince ; elle lui manda de faire hardiment & ſans balancer, tout ce qui lui paroîtroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre Ptolémée, pour une vieille & pour un enfant.

Av. J. C. 223. Polyb. l. 2. c. 10. 12. Plut. in Cleom.

Antigonus avoit à peine attendu le printemps pour ſe mettre en campagne; il prit Tégée, & ſe hâta d'arriver dans la Laconie, dont Cléomènes gardoit les frontières : pendant qu'il cher-

choit à l'engager au combat, il apprit par ses coureurs, qu'il venoit au roi de Sparte, un secours d'Orchomène. Il décampa aussi-tôt, s'avança vers cette ville, l'emporta, & alla mettre le siége devant Mantinée, qui lui ouvrit ses portes; Erée & Telphysse se soumirent volontairement. L'hiver arrêta ses conquêtes; il envoya les Macédoniens prendre leurs quartiers dans leur pays, & se rendit à Egium, pour y délibérer avec les Achéens, sur les affaires présentes.

Av. J. C. 223.

Cléomènes réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les Hilotes qui étoient en état de donner cinq mines: de cette contribution, il ramassa cinq-cents talents, arma à la Macédonienne, deux mille de ces Hilotes, & forma le dessein d'une entreprise à laquelle personne ne se seroit attendu. Mégalopolis ne le cédoit à Sparte même, ni en grandeur, ni en puissance: il ordonna à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & les mena à Sellasie, comme si son dessein eût été de ravager le territoire d'Argos; mais il rabatit tout-d'un-coup sur celui de Mégalopolis, & marcha droit à cette ville. Quand il fut à quelque

Av. J. C. 223.

diſtance, il envoya Pantéus à la tête d'un détachement, avec ordre de ſe ſaiſir d'un endroit de la muraille qu'il lui déſigna, & qu'il ſavoit être le moins gardé; il le ſuivit ſans ſe hâter, avec le reſte de ſon armée.

Pantéus trouva ſans défenſe, non-ſeulement l'endroit que Cléomènes lui avoit indiqué, mais toute la muraille qui étoit de ce côté: il en occupa une partie, abatit l'autre, paſſa au fil de l'épée les gardes qu'il rencontra; & Cléomènes avec toute ſon armée, ſe trouva au milieu de la place, avant qu'on fût ſeulement informé de ſon approche. Etonnés, éperdus, la plus grande partie des Mégalopolitains ramaſsèrent à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux, & s'enfuirent; les autres en petit nombre, prirent les armes, fondirent ſur l'ennemi, qu'ils ne purent chaſſer, mais qu'ils empêchèrent du moins de pourſuivre ceux de leurs concitoyens qui fuyoient, & qui gagnèrent Meſsène avec leurs femmes & leurs enfants: la plupart de ceux qui s'étoient mis en défenſe, ſe ſauvèrent auſſi; il n'y en eut que fort peu de pris, parmi leſquels ſe trouvèrent Lyſandridas & Théoridas,

les deux plus puissants personnages de Mégalopolis, & qui, en cette qualité, furent conduits à Cléomènes. Av. J.C. 223.

D'aussi loin que Lysandridas l'apperçut: « Roi de Sparte » lui cria-t-il, « vous avez aujourd'hui la plus belle » occasion de vous couvrir de gloire, » par une action plus éclatante encore » que celle que vous venez d'exécuter ». Cléomènes, qui lisoit dans sa pensée, lui répondit: « Que voulez-vous, Lysandridas? sans doute, vous n'exigerez pas que je vous rende la ville »? — « C'est cela même que je vous demande » repartit Lysandridas: « ne » ruinez pas Mégalopolis, mais remplissez-la d'amis, d'alliés sûrs & » fidèles, en la rendant aux Mégalopolitains, & en devenant le sauveur » de tout ce peuple qui en est sorti ». Cléomènes, après avoir gardé quelque temps le silence: « Il est difficile » dit-il « de s'assurer de ce que vous me » dites: mais, à Sparte, ce qui est » glorieux l'emporte toujours sur ce qui » est utile ». En finissant ces mots, il les envoya tous deux à Messène avec un héraut, pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains, qu'il leur rendoit leur ville, à condition qu'ils re-

Av. J. C. 223.

nonceroient à la ligue des Achéens, & qu'ils s'attacheroient aux intérêts de Sparte.

Tous les fugitifs opinoient à accepter des conditions si douces; mais un jeune homme, c'étoit Philopœmen que nous verrons bientôt paroître avec éclat, élevant sa voix, accusa Cléomènes de chercher moins à rendre la ville, qu'à avoir la ville avec tous ses habitants, & fit honte à ses compatriotes de rompre l'alliance avec l'Achaïe. Tous aimèrent mieux être privés de leur pays, de leurs tombeaux, de leurs sacrifices, de leur patrie, de leurs biens; en un mot de tout ce que les hommes ont de plus cher, que de manquer à ce qu'ils devoient à leurs alliés; & ils assommèrent les messagers à coups de pierres. Cléomènes irrité, abandonna Mégalopolis au pillage; il envoya à Sparte les statues & les tableaux, rasa la plus grande partie des fortifications, & se retira avec ses troupes.

Aratus, instruit de ce qui venoit de se passer, se rendit à Egium, où les Achéens étoient assemblés : il monta sur le tribunal du préteur, pleura long-temps, tenant un pan de sa robe

devant son visage. Le peuple effrayé, voulut savoir le sujet de ses larmes : « Mégalopolis » s'écria-t-il « est prise » & détruite par Cléomènes ». Les Achéens se séparèrent, consternés de la grandeur de cette perte. Antigonus en auroit tiré vengeance sur le champ, si ses troupes n'avoient pas encore été dispersées dans leurs quartiers; mais il seroit arrivé trop tard, & il se rendit à Argos. Av. J. C. 223.

La conduite de ce prince commençoit à lasser les Achéens; ils s'en prenoient à Aratus de tout ce qu'ils avoient à souffrir. Ils se repentoient d'avoir cédé à Antigonus la ville de Corinthe; d'avoir souffert qu'il eût mis dans Orchomène une garnison de Macédoniens; de s'être engagés de n'envoyer d'ambassadeurs à aucun roi, sans sa permission. Ce prince les avoit obligés de soudoyer la garnison qu'il tenoit dans la citadelle de Corinthe : la flatterie avoit été portée jusqu'à faire des libations, des sacrifices & des jeux en son honneur. Il releva dans Argos, malgré les représentations d'Aratus, toutes les statues des tyrans que ce général avoit abattues, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient sur- *Plut. in Arat.*

Av. J. C. 223.

pris la citadelle de Corinthe, excepté une seule, celle d'Aratus. Ce grand homme étoit sensiblement touché de tout ce qui se passoit ; mais réduit à sa voix seule, dont il ne pouvoit même se servir librement qu'avec beaucoup de danger, il étoit emporté par l'impétuosité de la licence royale. Mais ce dont on ne sauroit le justifier, c'est qu'ayant été choisi pour repeupler Mantinée, dont Antigonus avoit fait vendre toutes les personnes libres, pour les punir de leur trahison envers les Achéens, il ordonna que cette ville seroit nommée *Antigonia*, & fut à proprement parler, le destructeur de l'*aimable Mantinée*, comme l'appelloit Homère.

Polyb. l. 2. c. 11.

Av. J. C. 222.

Polyb. l. 2. c. 13. Plut. in Cleom.

Antigonus étoit à Argos, avec un très-petit nombre de soldats étrangers, lorsque Cléomènes, au commencement du printemps, rassembla son armée, & se jetta sur le territoire de cette ville : il savoit que si Antigonus osoit, avec le petit nombre de ses troupes, hazarder le combat, il seroit infailliblement battu ; & que s'il le refusoit, il perdroit sa réputation auprès des Achéens, & rehausseroit le courage des Spartiates. Ce qu'il avoit prévu arriva : les Ar-

giens irrités & perdant patience, s'assembloient à la porte d'Antigonus, murmuroient, & le pressoient de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillants que lui. Ces clameurs ne furent pas capables de déterminer ce prince à risquer le combat contre des forces infiniment supérieures aux siennes; & Cléomènes reprit le chemin de Sparte, après avoir impunément saccagé le pays ennemi.

Av. J. C. 222.

Bataille de Sellasie.

Lorsque l'été fut venu, Antigonus réunit les Macédoniens à ses alliés, & s'avança dans la Laconie, à la tête de vingt-huit mille hommes d'infanterie, & de douze-cents chevaux. Cléomènes, dont l'armée ne montoit qu'à vingt mille hommes environ, avoit fortifié tous les passages par où il présumoit que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le pays. Deux montagnes, l'Eva & l'Olympe, forment en cet endroit, un défilé où coule le fleuve Œnus, le long duquel étoit le chemin qui conduisoit à Sparte. Cléomènes avoit fait un retranchement au pied des montagnes: il posta sur la première, son frère Euclidas à la tête des alliés, & se mit sur l'autre avec les Lacédémoniens & les étrangers:

Av. J. C. 222.

ſur les deux rives du fleuve, il plaça la cavalerie avec une partie des étrangers.

La diſpoſition de l'ennemi ralentit l'ardeur d'Antigonus; il ſe couvrit de la petite rivière du Gorgyle, qui ſe jette dans l'Œnus, & reſta quelques jours ſans rien entreprendre. Cléomènes n'avoit qu'à reſter tranquille, & à ſe tenir en garde contre les ſurpriſes, pour forcer les Macédoniens à la retraite : mais les fonds lui manquoient pour ſoutenir la guerre ; & peut-être ne fit-il pas tout ce qu'il put pour éviter le combat. Antigonus déterminé à le tenter, fit paſſer l'Œnus à ſa droite, & le Gorgyle à ſa gauche : ſa cavalerie entrelacée d'armés à la légère fut deſtinée à faire tête à celle des Lacédémoniens : l'infanterie de l'attaque du mont Eva fut miſe ſur deux lignes avec une réſerve ; celle qu'il deſtina contre le mont Olympe, fut diſpoſée ſur une ſeule ligne : mais comme elle avoit en tête un général dont Antigonus connoiſſoit toute l'habileté, il la fit ſoutenir par la phalange Macédonienne. Le terrain ne permettant pas à cette phalange de combattre ſur tout ſon front, il la

partagea en deux corps, placés l'un derrière l'autre.

Av. J. C. 222.

L'attaque commença par la gauche. Les armés à la légère, postés par Cléomènes pour soutenir la cavalerie de la plaine, s'étant apperçus que les cohortes ennemies qui gravissoient la montagne, n'avoient rien qui les protégeât parderrière, vinrent les prendre à dos; de sorte qu'elles eurent à se défendre en même-temps contre les troupes d'Euclidas qu'elles avoient en tête, & contre les armés à la légère qui les avoient tournées.

Polyb. l. 2. c. 14. Plut. in Philop.

Philopœmen, qui servoit dans la cavalerie des Achéens, comprit le danger & en avertit les chefs. Ils ne daignèrent pas écouter un jeune homme qui n'avoit jamais eu de commandement : d'ailleurs ils avoient ordre de demeurer dans leur poste, jusqu'à ce qu'une cotte d'armes élevée en l'air, les avertît d'en venir aux mains. Philopœmen vit que l'instant étoit décisif; seul avec ses compatriotes, qu'il entraîne, il tombe sur la cavalerie de Lacédémone qui lui étoit opposée. Les armés à la légère, dont la destination étoit de la protéger, obligés de revenir à leur poste, ne peuvent cepen-

Av. J. C. 222.

dant rétablir l'avantage : leur cavalerie est mise en déroute ; les cohortes de l'aile gauche débarrassées de ces armés à la légère, se rallient, montent en ordre la montagne, & attaquent les troupes d'Euclidas, qui, étonnées de leur audace, s'ébranlent, se débandent & se mettent en fuite.

Le combat n'étoit pas moins acharné au mont Olympe : tout-à-coup Cléomènes apperçoit sur l'autre montagne, Euclidas enveloppé : « O mon frère, tu » es perdu » s'écrie-t-il ; « mais tu meurs » en vaillant homme, & ta vertu sera » éternellement l'exemple que se pro- » poseront nos jeunes-gens, le sujet » des éloges & des chants des femmes » de Sparte ». Puis voyant Antigonus marcher à lui en bon ordre, il fait jetter bas les retranchements de son camp : les deux armées en viennent aux mains ; on se bat avec une furie, avec une valeur égales ; enfin les Lacédémoniens succombent, & cherchent leur salut dans la fuite. De six-mille Lacédémoniens, il ne s'en sauva que deux-cents : la plus grande partie des troupes étrangères périt dans cette bataille ; Cléomènes s'enfuit à Sparte avec quelques cavaliers.

On étoit redevable de la victoire, au courage & à la prudence de Philopœmen : il avoit eu un cheval tué sous lui dans l'action; en combattant à pied, un coup de javelot lui avoit traversé les deux cuisses. Antigonus sentit bien ce qu'il devoit à ce jeune guerrier, & l'on rapporte qu'après l'action, feignant d'être fâché qu'on eût passé ses ordres, il demanda à l'officier qui commandoit la cavalerie, pourquoi il avoit commencé le choc avant le signal. L'officier lui répondit, qu'il y avoit été forcé par un jeune cavalier Mégalopolitain, qui s'étoit hâté d'attaquer sans ordre. « Ce jeune homme » reprit alors Antigonus « s'est » conduit en grand capitaine, & vous » vous êtes conduit en jeune homme. »

Av. J. C. 222.

Cléomènes étoit arrivé à Sparte, fuyant à toute bride. Persuadé qu'il ne pouvoit tenir contre le vainqueur, il avoit conseillé aux citoyens de recevoir Antigonus, les assurant néanmoins que si sa vie ou sa mort pouvoit être de quelqu'utilité à la patrie, il étoit disposé à tout entreprendre. Pendant que les femmes couroient au-devant de ceux qui s'étoient sauvés avec lui, qu'elles prenoient leurs armes, & leur

Plut. in Cleom.

Av. J. C. 222.

présentoient des coupes remplies de vin, il entra dans son palais. Une jeune esclave qui le servoit depuis la mort de la reine, lui offrit des rafraîchissements : mais quoiqu'il fût accablé de soif & de lassitude, il n'accepta rien, & se reposa quelques moments appuyé contre une colonne. Après avoir repassé dans son esprit, les divers partis qui lui restoient à prendre, il sort tout-d'un-coup, se rend en diligence avec ses amis au port de Gythium, s'embarque sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer, & gagne l'île de Cythère.

Plut. in Cleom. Polyb. l. 2. c. 4. Just. l. 28. c. 14.

Il étoit à peine parti, qu'Antigonus parut devant Sparte : cette ville célèbre devint la conquête du Prince Macédonien ; mais on ne peut rien ajouter à la douceur & à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens : il empêcha les soldats de mettre la ville au pillage. « J'ai fait la guerre à Cléomènes, dit-il « & non aux Spartiates : sa fuite » désarme ma colère ; il sera glorieux » pour mon nom, que Sparte ait été » sauvée par le prince qui seul a eu » le bonheur de la prendre ». Il lui rendit ses loix & son gouvernement ; mais Sparte n'en étoit plus digne, & les entreprises de Cléomènes n'avoient

été que les derniers efforts d'une vertu expirante.

Antigonus, trois jours après être entré dans Sparte, se vit obligé d'en partir, sur les nouvelles qu'il reçut des dégâts horribles que commettoient les barbares dans la Macédoine. Ces nouvelles arrivées trois jours plus tôt, sauvoient la ville; & Cléomènes auroit forcé les Achéens à traiter avec lui, aux conditions qu'il auroit voulu. Ce fut un spectacle assez singulier, que deux rois, dont l'un vaincu, fuyoit ses Etats, & l'autre victorieux, étoit forcé d'abandonner sa conquête. Antigonus surprit les Illyriens, & les battit; mais les efforts qu'il fit en animant ses soldats, lui causèrent une perte de sang, qui fut suivie d'une fièvre violente, dont il mourut, laissant sur le trône de Macédoine, Philippe, fils de Démétrius.

Av. J. C. 224.

Av. J. C 221.

Cléomènes, après être parti de Cythère, avoit abordé dans l'île d'Egilie, résolu de passer à Cyrène. Avant de s'embarquer, Thérycion, un des Spartiates qui l'accompagnoient, le prit en particulier, & lui parla ainsi: « Roi de » Sparte, nous avons laissé échapper la » plus glorieuse de toutes les morts,

Plut. in Cleom. Polyb. l. 4. c. 9.

Av. J. C. 221.

» en évitant de périr les armes à la » main : cependant, tous nos concitoyens nous ont entendu répéter, » que jamais Antigonus ne vaincroit le » roi des Spartiates, qu'après lui avoir » arraché la vie. Un autre genre de » mort, le plus glorieux après celui » que nous avons évité, est encore en » notre pouvoir. Où navigeons-nous » ainsi, sans propos & sans dessein ? » pourquoi fuir une mort qui est près » de nous, pour aller en chercher une » au loin ? S'il n'est pas honteux à des » descendants d'Hercules, d'être sou- » mis aux descendants de Philippe & » d'Alexandre, épargnons-nous une » longue navigation, & remettons- » nous entre les mains d'Antigonus, qui » vraisemblablement est autant au-des- » sus de Ptolémée, que les Macédo- » niens sont au-dessus des Egyptiens. » Si nous dédaignons d'obéir à ceux qui » nous ont vaincus par la force des » armes, pourquoi reconnoîtrions- » nous pour maître, celui qui ne nous » a pas vaincus ? pourquoi, pouvant ne » nous montrer inférieurs qu'à un seul, » nous montrer inférieurs à deux : à » Antigonus, que nous fuyons, & à » Ptolémée, à qui nous allons faire la

» cour ? Dirons-nous que c'eſt la reine » votre mère qui nous décide pour » l'Egypte ? Sans doute ce ſera pour » elle un ſpectacle bien glorieux, & en » même temps bien agréable, de mon- » trer aux femmes de Ptolémée, ſon » fils devenu fugitif & priſonnier, de » roi qu'il étoit. Pendant que nous ſom- » mes maîtres de nos épées, & que » nous avons encore le bonheur de voir » la Laconie de nos yeux, délivrons- » nous de cette infortune, & juſtifions- » nous ainſi envers ceux de nos conci- » toyens, qui ſont morts dans les champs » de Sellaſie, pour la liberté de Sparte : » à moins que nous n'aimions mieux » nous tenir lâchement en Egypte, pour » y apprendre quel homme Antigonus » aura laiſſé pour Satrape à Sparte. »

Av. J. C. 221.

« — Tu penſes donc » répondit Cléomènes « te couvrir de gloire, en te don- » nant la mort, de tous les partis le » plus facile à prendre ; & tu ne vois » pas que cette fuite eſt plus honteuſe » encore, que celle que tu nous repro- » ches ? Des hommes qui valoient mieux » que nous, ont cédé à leurs ennemis, » trompés par la fortune, ou accablés » par le nombre : mais ſe donner la » mort par la crainte d'une fauſſe honte,

Av. J. C. 221.

» ou le desir d'une vaine louange, c'est » foiblesse & lâcheté. Il faut que celle » que l'on choisit, ne soit pas la fuite » d'une action, mais une action. Rien » de plus honteux, que de ne vivre & » de ne mourir que pour soi-même. » Tel est pourtant ce que tu nous con» seilles, en nous pressant de mettre fin » à notre infortune, sans avoir rien » tenté de beau ni d'utile. Je pense, au » contraire, que ni toi ni moi ne de» vons abandonner l'espérance de servir » encore notre patrie : quand elle nous » manquera, alors il nous sera aisé de » mourir. »

Thérycion, sans répliquer, s'éloigna du rivage, & se tua ; mais Cléomènes persista dans son premier dessein, fit voile en Afrique, & arriva à Alexandrie. Ptolémée le reçut assez froidement, & sans aucune distinction marquée ; mais quand il eut reconnu ce que valoit cet homme que la fortune ne pouvoit faire plier sous ses coups, il se repentit de l'avoir abandonné à Antigonus, qui, par sa victoire, s'étoit acquis beaucoup de réputation, & avoit considérablement augmenté sa puissance : il le combla d'honneurs, de caresses, & lui promit de le ren-

voyer

voyer en Grèce, avec une flotte & l'argent dont il auroit besoin pour remonter sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talents, sur laquelle Cléomènes s'entretint lui & ses amis, avec une grande simplicité, réservant le surplus pour subvenir aux besoins de ceux qui se retiroient de Grèce en Egypte : mais la mort de Ptolémée détruisit de si belles espérances. Philopator, son successeur, fit monter avec lui sur le trône, les vices les plus honteux, & oublia Cléomènes.

Av. J. C. 221.

Sparte n'avoit plus de Rois : Euclidas étoit mort à la journée de Sellasie; les Achéens étoient aux ordres de la Macédoine, & ce royaume n'avoit à sa tête qu'un prince enfant. La paix enfin succéda à tant d'agitations; mais ce repos fut celui de la servitude. Les peuples du Péloponnèse, las de tant de guerres, & croyant que l'état présent des affaires dureroit toujours, négligèrent entièrement les exercices militaires. Accoutumés à se couvrir des armes Macédoniennes, ils passoient leur vie dans l'oisiveté & sans aucune discipline. Cet engourdissement inspira aux Etoliens, des vues de conquête : ils se lassoient de ne plus vivre aux dépens

Polyb. l. 4. c. 1. 2. Plut. in Arat.

de leurs voisins. Antigonus les avoit tenus en respect : après sa mort, ils méprisèrent l'enfance de Philippe, & ne cherchèrent qu'un prétexte pour se jetter sur le Péloponnèse.

Av. J. C. 221.

Dorymaque, jeune Etolien, irrité contre les Messéniens, qui n'avoient pas voulu souffrir ses rapines, résolut de leur faire déclarer la guerre par sa nation, avec laquelle ils vivoient depuis long-temps en bonne intelligence. Il n'osa pas, dans les assemblées publiques, communiquer ouvertement son dessein : on savoit ce qui l'irritoit contre les Messéniens. Il essaya de faire partager son dépit à un de ses concitoyens, nommé Scopas : il lui fit voir qu'il n'y avoit rien à craindre de la Macédoine, où commandoit un roi à peine âgé de dix-sept ans ; les Lacédémoniens n'étoient pas assez amis des Messéniens, pour prendre leur parti ; les Eléens, amis des Etoliens, ne manqueroient pas d'entrer dans leurs intérêts. Il ajouta (ce qui devoit sur-tout faire impression sur un Etolien) qu'il y avoit un butin immense à ramasser dans un pays fertile, où personne n'étoit en garde contre une descente ; & que cette expédition ne pouvoit manquer d'être

agréable à tout le peuple d'Etolie.

Ces raisons & d'autres semblables, persuadèrent Scopas & ses amis. Sans autre guide que leur passion, ils déclarent tout-à-la-fois la guerre aux Messéniens, aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens & aux Macédoniens; font passer une armée dans le Péloponnèse; traversent l'Achaïe, qu'ils pillent; & tombent sur la Messénie, qu'ils saccagent sans égard au droit des gens. Av. J. C. 221.

Les Messéniens envoyèrent des députés à Egium, où les Achéens étoient assemblés. Le Conseil, déjà irrité des excès commis sur ses terres, se rendit aisément aux prières des Messéniens, & ordonna au préteur, de prendre les armes. Timoxène, revêtu alors de cet emploi qui étoit sur le point d'expirer, & sans beaucoup de confiance aux Achéens, qui n'étoient point exercés, refusa de lever des troupes: mais Aratus, qui devoit lui succéder, outré de l'insolence des Etoliens, & irrité depuis long-temps contr'eux, après avoir reçu de Timoxène le sceau public, ordonna aux villes, d'enrôler tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & indiqua le rendez-vous à Mégalopolis. Il fit sommer ensuite les *Polyb. l. 4. c. 3.*

Av. J. C. 221.

Etoliens, de sortir des terres des Messéniens, & de ne pas entrer dans l'Achaïe, sous peine d'être traités comme ennemis. Dorymaque & Scopas, instruits que les Achéens étoient sous les armes, se mirent en marche, firent prendre le devant à leur bagage, dont le butin faisoit la meilleure partie, & le suivirent comme s'ils eussent eu dessein d'embarquer leurs troupes à Rhium. Aratus crut qu'il agissoit de bonne foi : il congédia une partie de son armée, & ne garda que trois mille Achéens, trois-cents chevaux, & quelques autres troupes, avec lesquelles il s'avança jusqu'à Patras, pour observer les Etoliens dans leur retraite. Il n'étoit encore qu'à Clitorium, lorsqu'il reçut la nouvelle que Dorymaque avoit rebroussé chemin, & qu'il venoit à sa rencontre : il plaça son camp à Caphyes, où il eut avis que Dorymaque tenoit le chemin d'Oligyrte ; ce qui donnoit aux Etoliens, de grandes plaines à traverser pour venir le joindre. Aratus aussi-tôt quitta son camp, & vint se poster le premier dans ces plaines. Ses soldats, accoutumés à se battre en phalange, devoient facilement défaire en rase campagne, l'armée des

Etoliens, qui cherchoient les hauteurs & les lieux raboteux, où leur manière de combattre & la nature de leurs armes, leur donnoient de l'avantage : mais au lieu de se placer de façon à attaquer l'avant-garde Etolienne, dès qu'elle auroit débouché, il se posta derrière une rivière, devant laquelle il y avoit des fossés qu'on avoit creusés pour l'écoulement des eaux. Av. J. C. 221.

A leur entrée dans la plaine, les Etoliens furent très-surpris d'y voir les Achéens : ils reconnurent le danger dans lequel ils s'étoient exposés, & ne pensèrent qu'à gagner au plus vîte les hauteurs d'Oligyrte. Aratus leur vit traverser tranquillement la plaine, & ne s'ébranla pour les attaquer, qu'au moment où leur avant-garde eut gagné la pente de la montagne, & que la cavalerie, qui faisoit leur arrière-garde, se fût approchée du pied de la hauteur. Bataille de Caphyes.

D'abord il détacha sa cavalerie & ses troupes légères, au nombre de cinq-cents combattants, avec ordre d'insulter l'arrière-garde & d'engager l'action. La cavalerie Etolienne continua son chemin en bon ordre, afin de gagner le pied de la montagne, où elle

Av. J. C. 221.

avoit l'avantage d'être soutenue par l'infanterie. Aratus s'imagina que cette cavalerie craignoit de s'engager : il ordonna aux soldats des ailes, de se détacher de la phalange, au nombre de quinze-cents, & d'aller joindre la première troupe : lui-même il suivit avec la phalange.

La cavalerie Etolienne étoit hors de la plaine, & avoit gagné la montagne, sur la pente de laquelle elle se mit en bataille, à peu de distance du pied. L'infanterie, qui, du sommet avoit vu tous les mouvements des Achéens, encouragée par les cris des cavaliers, se hâte de descendre, & se forme à mesure qu'elle arrivoit, à droite & à gauche de la cavalerie ; mais voyant les Achéens en petit nombre, & les quinze-cents hommes qui venoient à leur secours, encore fort éloignés, les Etoliens conçurent le dessein de les attaquer eux-mêmes, avant qu'ils fussent joints par ce détachement. Sans attendre que toute l'infanterie fût arrivée, ils chargèrent la cavalerie & les troupes légères des Achéens : ceux-ci, au-lieu de faire un mouvement rétrogade pour attendre le détachement des pesamment armés, firent ferme, & se battirent

avec opiniâtreté; mais pressés par les Etoliens, qui, outre l'avantage du nombre, avoient celui de la hauteur, ils plièrent, prirent la fuite, & furent se précipiter sur les quinze-cents hommes, qui tournèrent aussi le dos. Les Etoliens se mirent à leur poursuite, avec des cris dont la plaine retentit: les fuyards se réfugièrent vers la phalange, espérant la trouver en bon ordre, & dans son premier poste: mais elle s'avançoit en confusion. Ceux des fuyards qui s'étoient encore tenus ensemble, perdirent confiance & se séparèrent: une partie quitta le grand chemin pour chercher un asyle dans les villes voisines; les autres augmentèrent la confusion de la phalange, où l'épouvante devint bientôt générale: tous se dispersèrent & auroient été taillés en pièces, si Orchomène & Caphyes eussent été plus éloignées. Fiers de ces avantages, les Etoliens traversèrent impunément le Péloponnèse: ils eurent même la hardiesse de faire une entreprise sur Pellène; ils ravagèrent les terres des Sicyoniens, & se retirèrent enfin par l'isthme.

Av. J. C. 221.

La défaite d'Aratus le couvroit de honte: ses ennemis l'accusèrent devant

le Conseil des Achéens, & firent voir aisément que toute la faute venoit du Général. Aratus tâcha de se justifier des torts qu'on lui imputoit : il demanda pardon de ceux qu'on pouvoit justement lui reprocher, & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de l'assemblée, dont la fureur se tourna contre les accusateurs d'Aratus : on ne se servit ensuite que de ses conseils, dans tout ce qu'on voulut entreprendre. On députa vers les Epirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens & Philippe, pour les presser, en vertu des traités, de venir au secours de l'Achaïe : le Roi de Macédoine & les Epirotes reçurent les Messéniens dans leur alliance. Les Etoliens firent une nouvelle irruption en Achaïe, & s'emparèrent de Cynèthe ; & sur l'avis qu'il venoit des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu, & s'acheminèrent vers Rhium, pour s'y embarquer. Aratus se conduisit en cette occasion, plus en politique qu'en général. Le souvenir de Caphyes le retenoit : il laissa aux Etoliens le loisir de faire ce qu'ils voulurent, & souffrit qu'ils

Av. J. C. 221.

Polyb. l. 4. c. 4. 5. Plut. in Arat.

Av. J. C. 220.

se retirassent tranquillement, quoiqu'ils fissent leur retraite par des lieux étroits, où il eût été facile de les vaincre.

Av. J. C. 220.

Philippe, arrivé trop tard à Corinthe, avec une armée pour secourir les Achéens, pressa les alliés de lui envoyer des députés, afin de délibérer sur l'intérêt commun : mais informé que Sparte étoit en proie à une horrible sédition, il s'avança vers Tégée. Les Lacédémoniens, accoutumés à être gouvernés par des Rois, n'avoient pas plus tôt été mis en liberté par Antigonus, qu'ils voulurent être tous égaux, & participer aux mêmes droits. Les Ephores se liguèrent secrètement avec les Etoliens, pour rétablir l'ancienne forme de gouvernement, persuadés que la jeunesse de Philippe le mettoit hors d'état de dominer sur le Péloponnèse. Adimante, l'un d'eux, n'approuvoit pas ce dessein : trois autres de ces magistrats craignoient qu'il ne les trahît auprès de Philippe ; ils ordonnèrent à tous les citoyens, de se rendre au temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens, qui approchoient. Adimante s'opposa à cette démarche : il fut massacré avec un grand nombre de ci-

Polyb. l. 4. c. 6.

toyens, qui s'étoient rangés à son avis ; quelques autres prévirent les suites de cette affaire, & se retirèrent vers Philippe.

Av. J. C. 220.

Les chefs de la sédition, appréhendant le courroux du Prince, lui envoyèrent des ambassadeurs, pour en rejeter la cause sur ceux qui en avoient été les victimes ; & pour le prier de ne venir à Sparte, que quand le soulèvement seroit appaisé : ils l'assurèrent qu'ils feroient, pour les Macédoniens, tout ce que la justice & l'amitié demanderoient d'eux. Les députés rencontrèrent Philippe près du mont Parthénion : il pria les Lacédémoniens de lui envoyer à Tégée, des personnes de poids & d'autorité, avec lesquelles il pût délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans les circonstances présentes. Les principaux de Lacédémone lui députèrent dix citoyens, qui l'assurèrent que l'inquiétude d'Adimante avoit été la seule cause des troubles ; ils lui promirent de garder exactement le traité fait avec lui, & de surpasser, par leur zèle & leur attachement, ceux qu'il regardoit comme ses meilleurs amis. Ces protestations ne séduisirent aucun des conseillers de Philippe : les uns, informés qu'Adi-

mante n'avoit été maſſacré, que parce qu'il tenoit le parti des Macédoniens, & que d'ailleurs les Lacédémoniens avoient eu intention d'appeller les Etoliens, conſeilloient au Roi, de faire un exemple de ce peuple; d'autres, moins ſévères, propoſoient de châtier les auteurs de la ſédition, de les dépouiller de leurs charges, & d'en revêtir ceux qui étoient attachés au Roi.

Av. J. C. 220.

La déciſion de Philippe marque beaucoup de prudence & de jugement: » Quand nos alliés « dit-il » ſe font les » uns aux autres des hoſtilités particu- » lières, il ſuffit que je les avertiſſe d'y » mettre ordre, & que je leur faſſe » ſentir que je ſuis attentif à leurs dé- » marches: mais s'ils commettent des » fautes qui bleſſent l'alliance générale, » je dois alors venger la cauſe com- » mune ſur les avis du Conſeil public. » Les Lacédémoniens n'ont rien fait » contre cette alliance générale; ils » promettent, au contraire, de nous » donner des marques de leur zèle en » toute occaſion: il y auroit de l'in- » juſtice de les traiter avec rigueur, » ſur-tout après qu'Antigonus leur a » fait grace, lorſqu'ils étoient ſes en- » nemis déclarés, & qu'il avoit acquis

Av. J. C. 220.

» sur eux, tous les droits d'un vain-» queur ». Il envoya deux de ses officiers à Lacédémone, pour exhorter le peuple à demeurer dans son alliance, & pour la faire confirmer par les serments accoutumés. On admira cette modération dans un jeune roi : peut-être fut-elle l'effet des conseils d'Aratus. Quoi qu'il en soit, Philippe reprit le chemin de Corinthe : il y reçut les plaintes des alliés contre les Etoliens ; la guerre fut résolue d'un consentement unanime.

Av. J. C. 219. Guerre des Alliés. *Polyb. l. 4. c. 7-9.*

Le décret fut envoyé à toutes les villes alliées, & ratifié dans l'assemblée générale des Achéens à Egium. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, & s'occupa pendant l'hiver, des préparatifs de la guerre. On envoya des députés en Egypte, pour engager Ptolémée à ne donner aucun secours aux Etoliens; mais les Messéniens, pour lesquels on entreprenoit la guerre, refusèrent d'accéder au traité : les Lacédémoniens renvoyèrent les députés sans réponse. Les Ephores de l'année précédente, ennemis déclarés de Philippe, engagèrent secrètement les Etoliens, de solliciter l'alliance de Sparte, & promirent de s'employer pour le

succès de cette négociation.. Machatas, leur ambassadeur, obtint une assemblée du peuple, où il fit une longue harangue pour engager les Lacédémoniens à se déclarer en faveur des Etoliens: mais quelques anciens ayant rappellé les bienfaits que la nation avoit reçus d'Antigonus & des Macédoniens; les hostilités & les violences qu'elle avoit, au contraire, éprouvées de la part des Etoliens: le peuple convint qu'il étoit plus à propos de demeurer dans l'alliance de Philippe; & l'ambassadeur retourna sans avoir rien obtenu.

Irrités d'avoir vu leur dessein échouer, les factieux résolurent de tout employer pour le faire réussir. La jeunesse prenoit les armes pour assister à un sacrifice qui se faisoit tous les ans dans le temple de Minerve: au moment du sacrifice, quelques jeunes-gens se jettèrent sur les Ephores, qui présidoient à cette cérémonie, & les égorgèrent; ceux qui voulurent prendre la défense de ces magistrats, subirent le même sort. Les meurtriers choisirent parmi eux, des Ephores à la place de ceux qu'ils avoient assassinés: ils condamnèrent au bannissement tous ceux qui étoient opposés aux Etoliens,

& conclurent une alliance avec ces peuples.

Av. J. C. 219.

Ce qui portoit les Lacédémoniens à de si grands excès, étoit d'un côté leur haine pour les Achéens & les Macédoniens; de l'autre, leur amitié pour Cléomènes, qu'ils espéroient voir s'échapper de l'Egypte, & se ressaisir du trône de Sparte : mais ce prince ne pouvant trouver accès auprès de Philopator, enivré des plaisirs dont il remplissoit tous les moments de sa vie, s'étoit enfin lassé de demander des vaisseaux & des troupes. Informé que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens; que tout le Péloponnèse étoit dans le trouble, & qu'il ne pouvoit trouver d'occasion plus favorable de se rétablir sur le trône, il renouvella ses instances, & demanda qu'au moins il lui fût permis de partir avec sa famille & ses amis. Il ne put rien obtenir : l'empressement même avec lequel il demandoit son retour, fit naître des soupçons dans l'esprit de Sosibius, principal ministre du monarque Egyptien : il appréhenda que s'il renvoyoit Cléomènes, il ne profitât de son rétablissement pour fomenter des ennemis contre l'E-

Polyb. l. 5. c. 8. 9. Plut. in Cleom.

gypte; ou que, s'il le retenoit malgré lui, il n'excitât quelque sédition à Alexandrie. Il résolut donc de ne pas lui permettre de se retirer, & même d'engager Philopator à le faire arrêter.

Av. J. C. 219.

Le Messénien Nicagoras, le plus mortel ennemi peut-être de Cléomènes, à cause de l'insulte qu'il en avoit reçue au sujet d'Archidamus, mais qui cachoit sa haine sous les dehors de l'amitié, aborda au port d'Alexandrie. En descendant du vaisseau, il rencontra le roi de Sparte, qui l'embrassa tendrement, & lui demanda quelles affaires l'attiroient en Egypte. Nicagoras lui répondit, qu'il amenoit au Roi, de beaux chevaux de guerre. » Bon ! » répondit Cléomènes » c'étoit de beaux » garçons & des chanteuses qu'il falloit » amener : voilà ce qu'aime le Roi d'au» jourd'hui ». Nicagoras sourit sans répondre; mais ravi de pouvoir enfin se venger, il fit part à Sosibius, de la plaisanterie de ce prince; &, comme ce ministre l'écoutoit avec plaisir, il lui découvrit la haine qui l'animoit contre Cléomènes. Sosibius lui fit des largesses, lui en promit d'autres, & obtint qu'il écriroit, contre Cléomènes, une lettre qu'il laisseroit cachetée; &

Av. J. C. 219.

que, quelques jours après son départ, un valet, comme envoyé de sa part, apporteroit à Sosibius. Nicagoras partit, & laissa la lettre. On y lisoit, que Cléomènes étoit dans le dessein, si on ne lui permettoit pas de se retirer, & si on ne lui donnoit pas des troupes & des munitions, d'exciter quelque soulèvement dans le royaume. Sosibius, suivi du valet, alla trouver Ptolémée, le pressa de prévenir le traître : Cléomènes fut arrêté. Le prince Lacédémonien pria un des courtisans, avec lequel il vivoit familièrement, de le venir voir, & se plaignit d'un procédé aussi étrange. Le courtisan tâcha de justifier la conduite de Ptolémée : il sortit ensuite ; mais, sans s'appercevoir que Cléomènes l'avoit suivi jusqu'à la porte, il réprimanda sévèrement les gardes, de ce qu'ils veilloient avec tant de négligence sur une bête féroce, qu'on auroit beaucoup de peine à reprendre, si elle s'échappoit.

Cléomènes vint raconter son aventure à ses amis : ils virent que toutes les espérances dont ils s'étoient flattés jusqu'alors, étoient anéanties ; &, pleins de colère contre un prince qui les opprimoit sans qu'ils lui en eussent

donné le sujet, ils résolurent de repousser l'injustice par les armes ; de mourir d'une manière digne de Sparte ; & de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'il plût au Roi de les immoler. Av. J. C. 219.

Dans ce dessein, ils choisirent un jour où Ptolémée étoit allé à Canope, & firent courir, par toute la ville, le bruit que ce prince devoit bientôt tirer Cléomènes de sa prison. Cléomènes, lui-même, se couronna de fleurs, offrit un sacrifice aux Dieux, en envoya d'amples portions à ses gardes, & se mit à table. Vers le milieu du jour, à la tête de ses amis & de ses domestiques, au nombre de treize, il mit l'épée à la main, passa sans être apperçu des gardes enivrés, & s'avança vers la place. Ils rencontrèrent le gouverneur de la ville monté sur son char, jettèrent la terreur parmi ceux qui l'accompagnoient, le tuèrent & exhortèrent les citoyens à secouer le joug : mais tout le peuple n'avoit de courage qu'autant qu'il lui en falloit, pour admirer l'audace de Cléomènes ; & pas un n'osa lui donner le moindre secours. Aussi-tôt ils prirent le chemin de la citadelle, dans le dessein d'enfoncer les portes

Av. J. C. 219.

de la prison, se flattant que ceux qui y étoient détenus, se déclareroient en leur faveur. Les gardes, instruits du tumulte, avoient eu le temps de barricader les portes; de sorte que Cléomènes erroit par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre ni pour le combattre.

Alors voyant qu'il n'y avoit plus rien à espérer: » Mes amis « dit-il à ses compagnons » il ne faut pas s'étonner » que des femmes commandent ici à des » hommes qui fuient la liberté »; & il les exhorta à mourir généreusement. A l'instant, tous se percèrent de leurs épées: excepté Pantéus, jeune Spartiate, beau, bienfait, & que ses grandes qualités avoient rendu cher à son roi. Cléomènes lui avoit ordonné de ne se tuer qu'après s'être assuré que tous seroient morts. Il visita l'un après l'autre ses compagnons d'infortune: il apperçut quelque signe de vie sur le visage de Cléomènes; il s'assit près de lui; attendit qu'il fût expiré; & après l'avoir embrassé, il se tua sur son corps.

Cratésicléa perdoit tout, en perdant son fils: elle ne put supporter ce coup de la fortune ennemie; & prenant les

deux enfants de Cléomènes, qu'elle tenoit tendrement embrassés, elle se mit à déplorer leur malheur & le sien. L'aîné, sensible autant que son aïeule, à un sort si funeste, se débarrassa de ses mains, monta sur le toît de la maison & se précipita. On le releva, malgré ses cris & malgré la fureur où il étoit de ce qu'on l'empêchoit de mourir.

Av. J. C. 219.

Ptolémée se vengea, comme on devoit l'attendre d'un prince lâche & efféminé. Par ses ordres, le corps de Cléomènes fut attaché à une croix : ses enfants, sa mère & toutes les femmes qui l'accompagnoient furent condamnés à mort. L'épouse de Pantéus, femme d'une grande beauté & d'une taille majestueuse, étoit de ce nombre : elle avoit voulu accompagner son époux quand il partit de Sparte avec Cléomènes ; ses parents s'y étoient opposés : mais pendant l'obscurité de la nuit, elle avoit gagné le port de Ténare, s'étoit embarquée sur le premier vaisseau, & étoit venue trouver son mari en Egypte, où elle adoucissoit la vie malheureuse qu'il menoit dans cette terre étrangère.

La vue de la mort ne lui fit point oublier qu'elle étoit Spartiate. En allant

Av. J. C. 219.
au supplice, elle soutenoit la reine & l'exhortoit à montrer sa constance & son ancienne fermeté. Cette princesse, reine & mère infortunée, avoit demandé, pour toute grace, qu'on la fît mourir avant ses enfants : les exécuteurs, malgré ses prières, égorgèrent ses petits-fils à ses yeux, & l'égorgèrent ensuite, sans qu'elle prononçât d'autres paroles que celles-ci : » Ah ! » mes enfants, où êtes-vous venus » ! La femme de Pantéus, sans marquer le moindre trouble, avoit enseveli toutes les femmes à mesure qu'elles étoient exécutées : elle mourut elle-même avec un courage héroïque, après avoir eu soin que son corps, en tombant, conservât la même décence dont elle avoit fait profession pendant toute sa vie. Ainsi, dans cette sanglante tragédie, où les femmes entrèrent en lice contre les hommes, Sparte fit voir, mais pour la dernière fois, qu'il n'étoit pas au pouvoir de la fortune, d'outrager la vertu de ses citoyens.

Polyb. l. 4. c. 9.
Depuis trois ans que Cléomènes avoit quitté sa patrie, on n'y avoit point nommé de Rois : mais dès qu'on eut appris la mort de ce prince, le peuple & les Ephores témoignèrent

la plus grande ardeur pour qu'on en élût de nouveaux. Ceux de ces magistrats qui étoient du parti des Etoliens, nommèrent Agésipolis, petit-fils de Cléombrote, qui avoit succédé à Léonidas, lorsqu'il avoit été chassé du royaume. Agésipolis étoit encore enfant : on lui donna, pour tuteur, Cléomènes, son oncle. Il n'auroit pas été plus difficile de remplir dans l'ordre d'une succession légitime, la seconde place du trône, puisqu'il restoit deux enfants d'Archidamus, frère du célèbre Agis ; mais on ne les mit pas même sur les rangs. Lycurgue, simple citoyen de Lacédémone, fut placé sur le trône ; & la qualité de successeur d'Hercules & de roi de Sparte, ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avoit d'Ephores. Sparte alors se déclara en faveur des Etoliens. Av. J. C. 219.

La Grèce alloit être en proie à de nouveaux troubles : le fils d'Aratus exerçoit la première magistrature chez les Achéens ; mais peu digne d'un tel père, il n'avoit ni esprit pour former des entreprises, ni courage pour les exécuter. Cependant Philippe étoit arrivé en Epire. Si d'abord il s'étoit jeté avec toutes ses forces sur l'Etolie, il *Polyb. l. 4. c. 13-18.*

auroit tout-d'un-coup terminé la guerre;
Av. J. C. 219. mais à la prière des Epirotes, il s'arrêta au siége d'Ambracie, donna par-là aux Etoliens, le temps de se préparer à le recevoir, & à Scopas, leur préteur, celui de faire une irruption dans la Macédoine. Philippe, sans abandonner Ambracie, pressa le siége avec vigueur, prit la ville, passa en Etolie, s'y rendit maître de plusieurs places importantes, & auroit poussé plus loin ses conquêtes; mais informé que les Dardaniens songeoient à faire une irruption dans son royaume, il partit en diligence, après avoir promis aux ambassadeurs des Achéens, qu'il reviendroit au secours de leur république, dès qu'il auroit pourvu à la sûreté de la Macédoine. Sa prompte arrivée déconcerta les Dardaniens, qui congédièrent leur armée. Philippe, après avoir envoyé les Macédoniens faire la moisson, vint en Thessalie dans le dessein de passer le reste de l'été à Larisse.

L'hiver duroit encore, quand tout-à-coup ce prince parut devant Corinthe avec son armée: il fit venir de Sicyone le vieux Aratus, manda au jeune d'aller l'attendre à Caphyes, se

mit en marche pour le joindre dans cette ville, tomba sur un détachement d'Eléens, dont il tua ou fit prisonniers presque tous les soldats, se rendit à Caphyes, où il fut joint par le jeune Aratus, marcha avec lui vers Psophis, s'empara de la ville qu'il abandonna aux Achéens, se rendit maître de quelques autres places, fit le dégât chez les Eléens, & vint vendre à Erée un butin considérable. Il prit ensuite Aliphère, & ne mit que six jours à soumettre toute la Tryphalie. Av. J. C. 219.

Pendant que tout plioit devant Philippe, Sparte étoit dans de nouvelles agitations. Un des citoyens de cette ville, Chilon, qui, par sa naissance, se croyoit des droits à la couronne, ne put souffrir que les Ephores lui eussent préféré Lycurgue: il résolut de se faire justice lui-même, & de s'ouvrir le chemin du trône, par la mort de ceux qui le lui avoient fermé. Rien ne lui parut plus propre à son dessein, que de suivre les traces de Cléomènes, & de proposer, comme lui, un nouveau partage des terres. Suivi de deux-cents des citoyens les plus entreprenants, il entre à main armée dans la salle où man-

geoient les Ephores, les fait tous égorger, & court au palais de Lycurgue, pour lui faire subir le même sort; mais ce prince eut le bonheur de s'échapper, & se retira à Pellène. Chilon se rendit dans la place publique; passa au fil de l'épée ceux de ses ennemis qu'il rencontra; exhorta ses parents, ses amis à se joindre à lui; & tâcha d'animer les autres par les plus belles promesses: mais voyant que, loin de se déclarer en sa faveur, tous s'élevoient contre lui, & qu'il avoit manqué son coup, il se retira secrètement, traversa la Laconie, & se réfugia chez les Achéens. Lycurgue, rappellé, reprit la couronne.

Av. J. C. 219.

Polyb. l. 4. c. 17-19.

Jusqu'ici la cour de Macédoine, avec le dessein secret d'asservir les Achéens, avoit respecté leur gouvernement, leurs loix, leurs coutumes, leurs magistrats. Apelles, un des ministres de Philippe, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de son maître, dont il avoit été le tuteur, entreprit de les soumettre insensiblement; &, pour les accoutumer au joug, il n'est pas de mauvais traitements qu'il ne leur fit souffrir. Aratus s'en plaignit à Philippe, qui défendit à Apelles, de rien commander aux Achéens,

Achéens, que de concert avec leur général : mais Apelles ne renonça pas au projet qu'il avoit formé ; & le Roi s'étant retiré à Argos pour y passer le reste de l'hiver, il eut le temps de dresser ses batteries.

Av. J. C. 218.

Aratus, pour qui le Roi avoit conçu une estime particulière, mettoit avec son fils un obstacle à ses desseins : Apelles chercha à s'en délivrer. Il fit venir à la cour tous ceux qu'il savoit être leurs ennemis secrets : il leur prodigua les caresses ; il tâcha de leur ménager les bonnes graces de Philippe. Il insinuoit au Prince, que tant qu'il suivroit les conseils des deux Aratus, il ne pourroit agir que conformément au traité d'alliance fait avec les Achéens ; au-lieu qu'en faisant mettre en place quelqu'un qui dépendît de lui, bientôt il disposeroit à son gré de tous les peuples du Péloponnèse. Cette idée flatta le jeune Roi : il alla même exprès à Egium, où les Achéens étoient assemblés pour l'élection d'un général, & vint à bout, par ses promesses & ses menaces, de faire élire Epératus à l'exclusion de Timoxène, pour qui les deux Aratus briguoient cette dignité.

Av. J. C. 218.

Il ne suffisoit pas à Apelles, d'avoir donné un préteur aux Achéens; il falloit achever de perdre Aratus & son fils dans l'esprit du Roi. Les Eléens refusoient les conditions que Philippe leur avoit fait offrir par Amphidamus, leur préteur, pour entrer dans son alliance : Apelles lui persuada que ce refus étoit l'effet des mauvais services que lui rendoient sous main les Aratus. Le Roi eut l'équité d'exiger de son ministre, qu'il répétât les mêmes inculpations devant les accusés. Apelles le fit avec une assurance capable de déconcerter l'homme le plus innocent : il ajouta même, que le Roi indigné de leur ingratitude, alloit assembler le Conseil des Achéens ; & qu'après y avoir justifié sa conduite, il se retireroit en Macédoine.

Aratus supplia Philippe de ne rien croire légèrement de tout ce qu'on lui imputoit, & demanda qu'Apelles fût obligé de produire ses témoins. Le Roi promit de ne rien négliger pour éclaircir le fait. Apelles se mettoit peu en devoir de produire des preuves qu'il savoit ne pouvoir fournir ; mais un évènement imprévu amena Amphidamus à Dyme, où Philippe étoit pour

lors. Aratus & son fils pressèrent le Roi de profiter de l'occasion qui se présentoit de s'informer de tout par lui-même : l'imposture fut découverte ; mais le calomniateur demeura impuni.

Av. J. C. 218.

Il ne manquoit, pour venger Aratus, que d'être remplacé par un préteur qui fît regretter ses talents. En effet, Epératus, homme sans mérite & sans expérience, tomba dans un mépris général. Aratus ne prenoit plus aucune part aux affaires : bientôt elles changèrent de face. Philippe, sans vivres, sans argent pour se mettre en campagne, reconnut qu'il avoit été trompé: il résolut de rendre sa confiance à l'homme qui la méritoit ; &, pour regagner plus aisément son amitié, il fit transférer l'assemblée des Achéens à Sicyone. Soutenu par le crédit du père & du fils, il obtint qu'on lui fourniroit cinquante talents, au moment qu'il entreroit en campagne, trois mois de paie pour ses soldats, dix mille mesures de bled ; dix-sept talents par mois tant qu'il seroit dans le Péloponnèse.

Plut. in Arat. Polyb. l. 5. c. 1-4.

Le Roi se proposoit de faire la guerre aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens. Pour forcer les

Av. J. C. 218.

ennemis de se partager, dans l'incertitude où ils seroient du côté par lequel on devoit les attaquer, il fut décidé qu'on agiroit par mer. Philippe assembla les vaisseaux des Achéens & les siens à Léchée; &, par un exercice continuel, il accoutumoit son infanterie Macédonienne à manier la rame. Apelles, furieux de ne pouvoir regagner les bonnes graces du Roi, prit des mesures avec deux de ses amis, Léontius & Mégaléas, pour faire échouer toutes ses entreprises. Sous prétexte d'affaires, il se rendit à Chalcis, d'où Philippe tiroit la plus grande partie de ses munitions; & abusant de l'autorité que son ancienne faveur lui donnoit sur les peuples, il réduisit le Roi à une telle disette, qu'il se vit obligé de mettre en gage sa propre vaisselle.

La flotte Macédonienne mit à la voile, & cingla vers l'île de Céphalénie. Philippe entreprit le siége de Palée, où il échoua par la lâcheté préméditée de Léontius. Pour forcer Philippe à le lever, Lycurgue s'étoit jeté sur la Messénie; & Dorymaque, préteur des Etoliens, sur la Thessalie. Bientôt viennent des ambassadeurs des Acarna-

Av. J. C. 218.

niens & des Messéniens : ceux-ci représentèrent qu'on pouvoit facilement arriver en un jour de Céphalénie en leur pays, & accabler Lycurgue, qui ne s'attendoit pas à une attaque si prompte. Léontius appuya cet avis : il savoit que le retour devenant impraticable à Philippe, à cause des vents Etésiens, qui lui feroient contraires, il seroit obligé de rester dans la Messénie, & de laisser la Thessalie & l'Epire à la merci des ennemis. Les Acarnaniens, au contraire, pressoient le Roi de tomber sur l'Etolie, qu'il ravageroit impunément, en même temps qu'il empêcheroit Dorymaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus se déclara pour ce sentiment ; & Philippe, qui depuis la lâcheté de Léontius, n'avoit plus de confiance en lui, s'y rendit aussi. Après avoir pourvu au secours de la Messénie, il quitte Céphalénie, aborde le second jour à Leucade, entre dans le golfe d'Ambracie, débarque un peu avant le jour à Limnée, fait prendre de la nourriture à ses soldats, se met en marche, arrive au point du jour sur les rives de l'Achéloüs, passe le fleuve, vient à Métape, continue sa route par un chemin

Av. J. C. 218.

âpre ; & vers la fin du jour, entre au grand étonnement des Etoliens, dans Therme, leur capitale. C'est là que ces peuples tenoient leurs foires & leurs assemblées : elle passoit pour imprenable, & renfermoit beaucoup de richesses. Les Macédoniens firent un butin immense : transportés de fureur au souvenir des ravages qu'avoient commis les Etoliens à Dium & à Dodone, ils brisèrent tous les présents qui étoient suspendus dans le temple, mirent le feu aux galeries, & le rasèrent jusqu'aux fondements. Philippe sortit de Therme, reprit le chemin par lequel il étoit venu, & se hâta de passer les défilés. Les précautions qu'il avoit prises pour assurer sa retraite, rendirent inutiles les efforts des ennemis : il arriva à Limnée, offrit aux Dieux, des sacrifices en actions de graces, & invita les officiers à un grand festin.

Léontius & Mégaléas ne prenoient pas à la joie commune, autant de part que le reste des convives : ils se répandirent contre Aratus, en railleries outrageantes : ils ne s'en tinrent pas à des paroles ; au sortir de table ils le poursuivirent à coups de pierres, lorsqu'il se retiroit dans sa tente. Tout le camp

fut bientôt en émeute. Le Roi condamna Mégaléas à une amende de vingt talents, & le fit mettre en priſon. Av. J. C. 218.
Léontius, averti de ſa détention, vint le lendemain ſuivi de quelques ſoldats à la tente du Roi, perſuadé que le Prince, effrayé de ce cortége, changeroit de réſolution : » Qui a été aſſez » hardi « demanda-t-il en préſence de Philippe » pour porter les mains ſur » Mégaléas, & pour le mettre en pri» ſon » ? « Moi » répondit le Roi ». Léontius déconcerté, jetta un ſoupir & ſe retira furieux. Quelques jours après, il ſe rendit caution de l'amende impoſée à Mégaléas, qui fut remis en liberté.

Sur la nouvelle de l'irruption de Philippe en Etolie, Dorymaque étoit accouru à la défenſe de ſon pays ; mais les Macédoniens en étoient déjà ſortis, & voloient à la défenſe de la Meſſénie. Philippe traverſa en une nuit, le golfe d'Ambracie. Il reſta deux jours à Leucade, le troiſième il partit de grand matin ; le jour ſuivant il ravagea la côte d'Etolie, aborda à Corinthe où il débarqua, & continua ſa route : le ſeptième jour il parut près de Ménélée, ſur les montagnes qui commandent Lacédémone. Sparte, à la vue de *Polyb. l. 5. c. 5-7.*

Av. J. C. 218.

vainqueur, & inftruite par le bruit public, de ce qui s'étoit paffé à Therme, fut faifie d'effroi. Philippe ravagea tout le pays, gagna deux combats près de Lacédémone, fit un grand butin, & retourna par Argos à Corinthe, où il trouva des ambaffadeurs de Rhodes & de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les parties belligérantes à un traité de paix. Le Roi diffimula fes véritables intentions; il dit qu'il avoit toujours fouhaité & qu'il defiroit encore la paix avec les Etoliens. Il congédia les ambaffadeurs, & les chargea de les y difpofer : enfuite il defcendit à Léchée pour paffer delà dans la Phocide.

Les conjurés crurent l'occafion favorable à l'exécution de leurs deffeins. Pour ameuter les foldats reftés dans la ville, ils leur repréfentèrent qu'ils s'expofoient, pour le falut commun, à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, tandis qu'on ne leur rendoit point juftice, & qu'on n'obfervoit pas à leur égard, l'ancien ufage dans la diftribution du butin. Echauffés par ces difcours, les jeunes-gens fe divisèrent par troupes, allèrent piller les logements des courtifans

les plus distingués, forcèrent même les portes du palais. Philippe accourut de Léchée : il assembla les Macédoniens dans le théatre ; &, par un discours mêlé de douceur & de sévérité, il leur fit sentir leur faute. On lui conseilloit de punir les auteurs de la sédition ; d'autres disoient qu'il valoit mieux calmer les esprits & tout oublier. Le Roi, qui savoit d'où venoit le mal, & qui craignoit de l'augmenter, s'il usoit de rigueur, dissimula, exhorta ses troupes à l'union, & reprit le chemin de Léchée.

Av. J. C. 218.

Léontius, après tant de tentatives inutiles, envoya couriers sur couriers à Apelles, pour le presser de venir le joindre. Ce ministre, pendant son séjour à Chalcis, y disposoit de tout, comme si le maniement des affaires lui eût appartenu. Depuis long-temps Philippe étoit informé de cette conduite. Aratus le pressoit d'y mettre ordre : le Roi ne faisoit connoître à personne à quoi il se détermineroit. Apelles, qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui, persuadé, au contraire, qu'il lui suffiroit de paroître devant le Roi, pour rentrer dans ses bonnes graces, se rendit au desir de Léontius,

Av. J. C. 218.

& vint à Corinthe. Ses complices, qui commandoient les corps les plus distingués, engagèrent la jeunesse d'aller au-devant de lui. Apelles, accompagné d'une grande troupe d'officiers & de soldats, descendit au logis du Roi. Il comptoit entrer comme auparavant : un héraut l'arrêta, & lui dit que le Prince étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire, il délibéra long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre, & se retira enfin tout confus. Son brillant cortége se dissipa sur le champ.

Le Roi cependant s'entretint quelquefois avec lui, & lui laissa quelques honneurs ; vraisemblablement pour ne pas le pousser au désespoir : mais il l'exclut du conseil, & ne l'admit plus au nombre de ceux qu'il invitoit à sa table. Il s'en fit aussi accompagner lorsqu'il partit pour la Phocide, d'où il revint bientôt à Sicyone. Les magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus qu'il ne quittoit point, & donna ordre à Apelles, de retourner à Corinthe.

Philippe apprit à Sicyone que Mégaléas, pour se mettre à l'abri de sa colère, avoit pris la fuite : il ôta à

Léontius le commandement des troupes & les envoya en Tryphilie : il le fit mettre en prison, sous prétexte du paiement des vingt talents, dont il avoit répondu pour Mégaléas. Léontius fit savoir sa détention à l'infanterie, dont il avoit été le chef. Elle députa vers le Roi, pour le prier, si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation, de ne rien décider qu'elle ne fût présente : elle ajoutoit qu'elle prendroit un refus pour une injure insigne; & que, si Léontius n'étoit arrêté que pour le paiement des vingt talents, elle s'offroit d'acquitter cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter davantage le Roi contre Léontius.

Av. J. C. 218.

Sur ces entrefaites, arrivèrent d'Etolie les ambassadeurs de Rhodes & de Chio : ils avoient fait consentir les peuples de cette contrée à une trève de trente jours, & assurèrent le Roi qu'ils étoient dans les meilleures dispositions. Philippe accepta la trève, & manda aux alliés, d'envoyer, pour traiter de la paix avec les Etoliens, leurs plénipotentiaires à Patras, où il se rendit lui-même. On lui remit alors des lettres envoyées par Mégaléas aux Eto-

Av. J. C. 218.

liens, dans lesquelles ce perfide les assuroit que Philippe étoit aux abois, faute de munitions & de vivres, & les exhortoit à continuer la guerre. Le Roi jugea bien qu'Apelles en étoit le principal auteur; il le fit arrêter avec son fils, & les envoya à Corinthe. Alexandre eut ordre d'aller à Thèbes, où Mégaléas s'étoit réfugié, pour le citer devant les magistrats de cette ville, & l'obliger de payer la somme à laquelle il avoit été condamné. Le traître n'attendit pas la décision des juges; il se donna la mort. Apelles & son fils moururent peu de temps après.

Les Etoliens, las d'une guerre où rien n'avoit répondu à leur attente, avoient souhaité avec ardeur que la paix se conclût; mais informés du soulèvement des troupes, & de la catastrophe de la conjuration d'Apelles, ils reculèrent le jour où ils devoient se trouver à Patras, dans l'espérance qu'il s'élèveroit à la cour, quelqu'orage dont ils pourroient tirer parti. Philippe, venu dans le dessein d'empêcher la paix, saisit volontiers cette occasion de continuer la guerre. Ainsi, loin de porter les alliés à y donner les mains, il les encouragea à ne pas mettre bas

les armes, & revint à Corinthe. Il permit aux Macédoniens d'aller prendre leurs quartiers en leur pays ; puis il côtoya l'Attique sur l'Euripe, se rendit à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restoit des conjurés, & le fit condamner à mort, par une assemblée de Macédoniens. Lorsque l'hiver fut venu, il retourna en Macédoine.

Av. J. C. 218.

Vers ce même temps, Lycurgue, roi de Sparte, s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colère des Ephores, qui, sur le bruit que ce prince cherchoit à exciter des troubles, étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Epératus étoit tombé dans un mépris général : personne n'obéissoit à ses ordres ; le pays ouvert & sans défense, avoit eu beaucoup à souffrir des ravages des Etoliens. Les villes abandonnées ne recevoient pas de secours, & ne pouvoient fournir leur contingent qu'avec peine ; les troupes étrangères, dont on reculoit le paiement de jour en jour, servoient mal & désertèrent : heureusement pour les Achéens, le temps de la préture d'Epératus expira ; le vieux Aratus fut mis à sa place.

Av. J. C. 217.

Au printemps, les Achéens & les Etoliens reprirent les armes : Lycurgue

Polyb. l. 5. c. 19. 20.

Av. J. C. 217.

fut rappellé par les Ephores, qui avoient reconnu son innocence. Philippe, après avoir mis son royaume à couvert des insultes des Dardaniens, reprit le chemin de la Grèce. Maîtres de Thèbes de Phthiotide, les Etoliens incommodoient par des courses continuelles, les terres de Démétriade, de Pharsale, & même de Larisse. Philippe assiégea Thèbes, la prit, mit à l'encan tous les habitants, la peupla de Macédoniens, & lui donna le nom de Philippopolis. Il y reçut, au sujet de la paix, des ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance & de Ptolémée. Quoique ses intentions n'eussent pas changé, il leur répondit, qu'il ne s'y opposoit pas, & qu'ils n'avoient qu'à savoir des Etoliens, s'ils étoient dans les mêmes dispositions. Il se rendit à Argos pour assister aux jeux Néméens. Pendant qu'il y étoit spectateur des combats, il arriva de Macédoine, un courier qui lui donna avis que les Romains, en guerre avec Annibal, avoient perdu une grande bataille contre ce général. Philippe ne fit part de cette nouvelle qu'à Démétrius de Phare, à qui il défendit d'en parler. Ce petit souverain d'Illyrie, irrité contre

les Romains, qui l'avoient dépouillé de ſes Etats, & forcé de ſe réfugier vers Philippe, ſaiſit cette occaſion pour ranimer dans le cœur du prince, des idées de conquête univerſelle, que les ſucceſſeurs d'Alexandre n'avoient jamais perdu de vue. Il lui repréſenta qu'il devoit abandonner la guerre d'Etolie, pour attaquer les Illyriens, & paſſer enſuite en Italie : » La Grèce » ajouta-il « déjà ſoumiſe, vous obéira » également dans la ſuite. Les Achéens » ſont entrés d'eux-mêmes & de plein » gré dans vos intérêts. Effrayés par » la guerre préſente, les Etoliens ne » manqueront pas de les imiter. Si vous » voulez vous rendre maître de l'uni- » vers, (& cette noble ambition ne » convient mieux à perſonne qu'à vous), » commencez par la conquête de l'Italie : » la défaite des Romains, dont vous » venez de recevoir la nouvelle, vous » montre le temps d'exécuter un ſi beau » projet : il n'y a plus à héſiter. »

Av. J C. 217.

Ce diſcours ne pouvoit qu'être fort agréable à un roi, jeune, heureux, hardi, entreprenant, & iſſu de princes qui s'étoient toujours flattés de l'empire du monde. Ce n'étoit pas ſans plaiſir que Philippe avoit appris qu'Annibal

Liv. l. 23. n. 33.

Av. J. C. 217.

avoit passé les Alpes pour porter la guerre en Italie; & que ces deux puissantes républiques alloient en venir aux mains. Tant que leurs forces parurent égales, il douta pour laquelle des deux il devoit souhaiter la victoire ; mais quand il sut qu'Annibal avoit défait les Romains dans trois batailles presque consécutives, il crut devoir passer du côté de la fortune. Il assembla donc ses amis, & demanda leur avis sur la paix qu'on lui conseilloit de faire avec les Etoliens. Aratus, qui n'étoit pas fâché qu'on la conclût pendant qu'on avoit la supériorité sur eux, y donna les mains. Philippe, sans montrer trop d'empressement, manda aux villes alliées d'envoyer leurs plénipotentiaires à Naupacte. Les Etoliens le pressèrent de venir chez eux, à la tête de ses troupes, afin que les conférences pussent se terminer plus promptement. Le Roi vint camper à vingt stades environ de Naupacte : il proposa pour premier article, de garder de part & d'autre, ce dont on étoit en possession. Les Etoliens y consentirent ; le traité fut ratifié.

Polyb. l. 5. c. 20. 21.

Av. J. C. 216.

Délivrés des maux qu'entraîne la guerre, les Achéens choisirent pour

préteur Timoxène, & reprirent leurs loix, leurs usages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponnèse : chacun rentra dans ses biens ; on reprit la culture des terres, si souvent ravagées par le fer ennemi ; on rétablit les sacrifices, les fêtes publiques, tout ce qui regardoit le culte des Dieux : devoirs que les guerres continuelles avoient fait négliger. Av. J. C. 216.

A peine délivrés de la crainte des Macédoniens, les Athéniens s'étoient crus en pleine liberté. Conduits & gouvernés par Euryclidas & par Micyon, ils ne prirent aucune part aux affaires des autres Grecs : ils suivirent aveuglément les inclinations de ces deux magistrats : ils rendirent à tous les rois, & principalement à Ptolémée, tous les honneurs qu'on exigea d'eux ; ils se permirent toutes les bassesses, sans que ceux qui étoient à leur tête, eussent la prudence & le courage de les arrêter : c'étoient des esclaves qui n'attendoient plus qu'un maître.

Les Etoliens, malheureux dans la dernière guerre, jouirent d'abord avec plaisir des douceurs du repos : ils ne furent pas long-temps à se plaindre

Av. J. C. 216.

d'Agélaüs, dont les discours sensés avoient hâté la pacification de la Grèce. En effet, la paix générale qu'il avoit conclue, leur ôtoit toutes les occasions de piller leurs voisins : mais Agélaüs, qu'ils avoient élu préteur, soutint avec constance, ces plaintes injustes, & les retint malgré eux dans le devoir.

Toujours occupé de la conquête de l'Italie, Philippe méditoit en Macédoine les moyens d'assurer le succès de cette vaste entreprise, & cherchoit à réduire les ennemis qui auroient pu la traverser. Ce n'est plus avec des peuples amollis que la Grèce florissante va se mesurer : c'est le peuple de la terre le plus libre & le plus belliqueux, que provoque la Grèce dégradée.





LIV. SOIXANTE-UNIÈME.



Relation entre la Grèce & Rome : démêlés de cette République avec Philippe.

LA Grèce se faisoit un spectacle de la descente des Carthaginois en Italie : elle étoit incertaine entre le génie d'Annibal & celui de Rome ; & ne présageoit rien des évènements de cette grande entreprise, qui préoccupoit singulièrement Agélaüs de Naupacte. « Qu'il seroit à desirer » avoit-il dit dans les conférences tenues devant cette ville « que les Dieux commen» çassent à nous inspirer des senti» ments d'union & de concorde ; afin » que réunissant nos forces, notre pa» trie se trouve à couvert des insultes » des Barbares ! Il n'est pas besoin » ajoutoit-il « d'être très-versé dans la » politique, pour prévoir que le vain-

Av. J. C. 216.

Polyb. l. 5. c. 20.

Av. J. C. 216.
» queur, quel qu'il soit, Carthaginois » ou Romain, ne se bornera point à » l'empire de l'Italie & de la Sicile: » son ambition s'y trouvera trop à » l'étroit; il portera ses armes dans » notre patrie. Si la nue qui nous me- » nace du côté de l'occident, vient à » fondre sur nous; craignons de ne » pouvoir résister à l'orage. Nous ne » serons plus les maîtres de faire la » guerre, ni de traiter de la paix: nous » nous verrons réduits à demander aux » Dieux, comme une grace, la liberté » de décider à notre gré, de nos propres » affaires. »

Pour justifier les alarmes d'Agélaüs, il suffit de connoître le génie des Romains, & les causes de la grandeur de ce peuple ambitieux, poussé par les ressorts de son gouvernement, à s'étendre; & qui ne pouvoit cesser de vaincre, qu'après avoir tout soumis, ou qu'après avoir été lui-même vaincu par sa prospérité. Les Romains avoient contracté depuis leur naissance, l'habitude de se mêler dans les affaires qui sembloient devoir leur être indifférentes: il étoit impossible d'être leurs voisins, sans devenir leurs ennemis, ou leurs sujets sous le nom d'alliés. La manière

dont ils avoient subjugué l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, apprenoit ce qu'ils feroient dès qu'ils auroient vaincu l'Afrique. » La Grèce ni la Macédoine » disoit Agélaüs « ne pourront jamais » résister séparément aux forces du » vainqueur. Pour nous soutenir con- » tre les Barbares », continuoit-il, en adressant la parole à Philippe « nous » avons besoin de votre secours. Les » Dieux vous ont mis en état de pro- » téger notre liberté; profitez de cette » faveur. Mais en défendant les Grecs, » songez que vous travaillez pour vous- » même : songez que votre royaume » trouvera à son tour, dans leur amitié, » toutes les ressources nécessaires à sa » grandeur. »

Av. J. C. 216.

C'étoit à Philippe, instruit par des conseils qu'on seroit tenté d'appeller des prédictions, qu'il appartenoit de faire le rôle de Thémistocles dans une conjoncture si critique. Quoiqu'il ne dût avoir affaire ni à des Xercès, ni à des soldats d'Asie, il eût encore opposé aux légions Romaines, des hommes capables de les étonner, & peut-être de mettre des bornes à leurs conquêtes, s'il eût continué de se conduire par les principes sages & modérés, qui

Av. J. C. 216. Polyb. l. 4. c. 17. & passim.

avoient illustré les commencements de son règne.

La nature s'étoit plue à réunir dans ce prince, toutes les qualités qui forment le grand homme : un esprit vif & pénétrant ; une valeur héroique ; cet art enchanteur de plaire, fruit de l'affabilité jointe à la puissance & aux talents. Il aimoit passionnément la gloire : une sage modération écartoit tous les soupçons qui auroient pu tenir les Grecs en garde contre lui. Tant de vertus disparurent : enivré des espérances que lui donnoit Démétrius, Philippe négligea ses vrais intérêts, & fit bientôt autant de fautes que de démarches.

Av. J. C. 215.

Philippe avoit assez de connoissance du gouvernement, des mœurs & de la politique des Romains, pour juger que leurs ressources étoient plus grandes que leurs pertes ; & qu'il falloit les détruire, pour les empêcher de devenir les maîtres du monde. Il résolut donc de se liguer avec Annibal, de l'aider de toutes ses forces, & de faire en sa faveur, les efforts que Carthage elle-même auroit dû faire. Ses ambassadeurs débarquèrent en Italie ; mais ils tombèrent entre les mains des Romains, &

Liv. l. 23. c. 33. 34. 38. 39.

furent conduits vers le préteur Valérius-Lévinus, alors campé près de Nucérie. Xénophanes, chef de l'ambassade, lui dit sans se déconcerter, qu'il venoit de la part du Roi Philippe, pour demander aux Romains leur amitié & leur alliance; qu'il étoit chargé des ordres de son maître pour les Consuls, pour le Sénat & le peuple Romain, & qu'il demandoit à être conduit vers eux. Valérius, charmé des offres d'un roi si puissant, dans un temps où la République étoit abandonnée de ses anciens alliés, reçut les ambassadeurs avec toute la bienveillance possible, & leur donna une escorte pour les conduire à Rome; mais arrivés en Campanie, ils s'échappèrent & se rendirent au camp d'Annibal avec lequel ils conclurent un traité, dont les principales conditions étoient: » Que Philippe passeroit en Italie avec » une flotte de deux-cents vaisseaux; » qu'il en ravageroit les côtes, & feroit la guerre aux Romains par terre » & par mer; que, quand on les auroit » soumis, l'Italie avec Rome appartiendroient aux Carthaginois; que tout » le butin seroit pour Annibal; qu'ensuite les troupes passeroient dans la

Av. J. C. 215.

Av. J. C. 215.

» Grèce, pour faire la guerre aux na-» tions que Philippe indiqueroit; & » que toutes les villes, tant du conti-» nent que des îles qui avoisinent la » Macédoine, seroient ajoutées au » royaume de ce prince ». Annibal fit partir avec les Macédoniens, des ambassadeurs Carthaginois, pour faire ratifier le traité par Philippe. Ils étoient en pleine mer, lorsqu'ils furent apperçus par des vaisseaux Romains qui les arrêtèrent. Xénophanes voulut employer la ruse qui lui avoit déjà réussi: l'habillement des Carthaginois & leur langage le trahirent. On les trouva chargés de lettres d'Annibal pour Philippe, d'une copie du traité: ils furent conduits à Rome. Philippe apprit la détention des ambassadeurs, & en envoya d'autres, qui, plus heureux que les premiers, rapportèrent le traité: mais ces contre-temps firent qu'on ne put rien entreprendre cette année.

La découverte d'un ennemi aussi puissant que Philippe, pouvoit jetter Rome dans des alarmes, mais non dans le désespoir: elle s'occupa des mesures nécessaires pour soutenir cette nouvelle guerre. Le roi de Macédoine jugea de son côté qu'il devoit se mettre

en

en état de défense ; mais il oublia les conseils d'Agélaüs, & crut, pour augmenter ses forces, qu'il devoit asservir la Grèce. Les Messéniens étoient agités par des querelles domestiques. Philippe vint dans leur ville : « N'avez-» vous pas » dit-il aux riches « des loix » pour réprimer l'insolence de la mul-» titude ? Manquez-vous de bras » dit-il au peuple « pour vous faire justice de » vos tyrans » ? Le tumulte augmenta : près de deux-cents hommes furent tués dans cette sédition.

Av. J. C. 215.

Plut. in Arat.

Aratus survint, & témoigna combien il étoit affecté du procédé de Philippe : il n'imposa pas même silence à son fils, qui le reprochoit à ce prince avec beaucoup d'aigreur : mais le Roi, feignant une modération dont il commençoit à se lasser, prit Aratus par la main & le conduisit à la citadelle d'Ithome, pour faire un sacrifice à Jupiter, & visiter la place, qui n'étoit pas moins forte que la citadelle de Corinthe. Le devin immola la victime, & en apporta les entrailles à Philippe. Ce Prince les fit considérer à Aratus & à Démétrius de Phare, leur demandant ce qu'ils voyoient dans ces entrailles, & s'il garderoit la citadelle,

Polyb. l. 7. c. 3. Plut. ubi sup.

Av. J. C. 215.

ou s'il la rendroit aux Messéniens. Alors Démétrius se mit à rire : « Si » vous avez » lui dit-il « l'ame d'un » devin, vous la rendrez ; si vous avez » l'ame d'un roi, vous retiendrez le » bœuf par les deux cornes » : désignant ainsi le Péloponnèse & les citadelles d'Ithome & de Corinthe. Aratus gardoit un silence que le Roi le pria de rompre : « Philippe » lui dit-il « il y a dans la » Phocide & dans la Béotie, une mul- » titude de forteresses assises sur des » rochers inaccessibles ; il y en a aussi » beaucoup dans le pays des Acarna- » niens : vous n'en avez pris aucune de » vive force, & cependant toutes vous » obéissent volontairement. C'est aux » brigands à se renfermer dans des ro- » chers, à se fortifier dans des lieux » escarpés, à s'environner de préci- » pices ; mais, pour un roi, il n'est point » de forteresse plus sûre que la dou- » ceur, l'humanité, la bonne-foi, qui » lui attirent l'affection de tous les » hommes. Ce sont ces qualités qui » vous ont introduit dans le Pélopon- » nèse ; ce sont elles qui, malgré votre » grande jeunesse, vous ont mis à la » tête des peuples qui l'habitent ». Il alloit continuer, mais Philippe remet-

tant les entrailles au devin, & conduisant Aratus hors de la citadelle: « Reprenons donc » lui dit-il « le chemin par où nous sommes venus »; comme si Aratus, par la force de ses paroles, lui eût arraché la citadelle des mains. Aratus sentit bien que Philippe, en cette circonstance, n'avoit pas cédé à la vertu; mais à la crainte de ne pas réussir: comprenant que ce prince alloit lui échapper, il commença peu-à-peu à se retirer de la cour, & refusa de le suivre dans l'expédition qu'il méditoit.

Av. J. C. 215.

Philippe s'occupa pendant l'hiver, de l'armement d'une flotte pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promptitude, & tomber sur les Romains au moment qu'ils s'y attendroient le moins. Il fit conduire cent vaisseaux chez les Illyriens; &, après avoir exercé quelque temps les Macédoniens à manier la rame, il se mit en mer, & s'empara de la ville d'Orique. Valérius, commandant de la flotte Romaine, reprit cette ville, & envoya, sous les ordres de Névius, un détachement assez considérable au secours d'Apollonie, dont Philippe avoit formé le siége. Névius, débarqué à

Av. J. C 214. *Polyb. l.* 5. *c.* 21. *Liv. l.* 24. *n.* 39.

Av. J. C. 214.

l'embouchure de l'Aoüs, sur lequel Apollonie étoit située, prit un chemin qui n'étoit point gardé par les Macédoniens, & entra de nuit dans la place, sans que les ennemis s'en fussent apperçus. Il examina, le jour suivant, ce que la ville pouvoit lui fournir de troupes; & l'état où il trouva toutes choses, lui avoit déjà donné une pleine confiance, lorsqu'il apprit de ses coureurs, que les ennemis étoient dans une sécurité & dans une indolence incroyable. Il sortit de la ville pendant le silence de la nuit, & arriva dans le camp, où tout étoit endormi. Les cris de ceux qui sont attaqués les premiers, éveillent les autres; tous ne songent qu'à fuir; le Roi lui-même, presque nu, gagne avec peine ses vaisseaux: près de trois mille hommes sont tués ou faits prisonniers. Pour surcroît, Valérius, à la première nouvelle de cette sortie, avoit envoyé sa flotte à l'embouchure du fleuve, pour y bloquer Philippe, qui fut obligé de mettre le feu à ses vaisseaux, & de retourner par terre en Macédoine, avec les débris de son armée.

Ses revers l'aigrirent: il devint par désespoir, le plus odieux des tyrans.

Déjà il avoit fait au jeune Aratus, l'affront le plus insigne en corrompant son épouse. Peu de temps après sa défaite, il vint dans le Péloponnèse, & fit tous ses efforts pour surprendre les Messéniens. Ses ruses furent découvertes ; il leva le masque & ravagea tout le pays. Aratus ne put tenir contre ce dernier trait : il rompit enfin ouvertement avec un prince qui ne se respectoit plus. Philippe résolut de se défaire d'un homme dont l'absence seule faisoit sa plus violente satyre ; mais n'osant recourir à la force ouverte, il chargea Taurion, qui, sous ses ordres, gouvernoit le Péloponnèse, de le faire mourir par quelque voie secrète. Taurion s'insinua dans la familiarité d'Aratus, & lui donna un de ces poisons qui conduisent lentement à la mort. Aratus soupçonna la cause du mal qui le consumoit : mais il ne lui eût servi de rien de s'en plaindre, & il le supporta comme une maladie ordinaire. Cependant un jour qu'il crachoit du sang en présence d'un domestique fidèle, qui lui en témoigna de la surprise : « Voilà » lui dit-il « le prix de » l'amitié des rois ». Il mourut à Egium, capitaine général pour la dix-

Av. J. C. 214.
Plut. in Arat.
Polyb. l. 8. c. 4.

Av. J. C. 214.

septième fois. Les Achéens regrettèrent ce grand homme, qu'ils pouvoient regarder comme le fondateur de leur république. Ils vouloient qu'il fût enterré dans la ville où il étoit mort, & se préparoient à lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de ses actions, & aux services qu'ils en avoient reçus : les Sicyoniens reclamèrent un honneur qui leur appartenoit. Vêtus de robes blanches & couronnés de fleurs, ils portèrent en pompe le corps dans leur ville, dansant, & chantant des hymnes & des cantiques : ils l'enterrèrent dans le lieu le plus éminent de Sicyone, & instituèrent en son honneur, deux sacrifices annuels.

Plut. in Arat.

La fin du jeune Aratus fut plus déplorable que celle de son père. Philippe affecta d'ajouter l'outrage à la cruauté ; il employa contre lui, de ces sortes de poisons qui jettent dans la démence : ils le portèrent à des excès étranges, à des actions horribles ; & cet infortuné, à la fleur de l'âge, ne sut trouver que dans la mort, la délivrance de ses maux.

Av. J. C. 212 & suiv. *Liv. l. 26. n. 24-26.*

Quelle conduite de la part d'un prince qui méditoit la conquête d'un pays éloigné, de se brouiller avec ses

voisins, & de se défaire de l'homme qui avoit partagé avec lui les périls & la gloire de tant de beaux exploits! Ainsi il aidoit les Romains, qui, de leur côté, cherchoient à lui enlever ses alliés. Le préteur Valérius-Lévinus, après avoir sondé la disposition des principaux Etoliens, se rendit à l'assemblée générale. Il exposa avec ostentation, l'heureux état où se trouvoient alors les affaires des Romains, qui venoient de s'emparer de Syracuse & de Capoue; il exalta la générosité & la fidélité de la république envers ses alliés: il ajouta que les Etoliens devoient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils seroient les premiers des peuples d'au-delà de la mer qui auroient fait amitié avec eux: « Vous avez » continua-t-il » de fâcheux » voisins dans Philippe & les Macédo- » niens; mais j'ai déjà réprimé leur » violence, rabattu leur fierté; & j'es- » père, dans la suite, les réduire au point » d'abandonner les villes qu'ils ont en- » levées aux Etoliens, & de se voir » attaqués même jusques dans la Macé- » doine. Quant aux Acarnaniens, dont » vous souffrez avec peine la sépara- » tion, je les obligerai de se rejoindre

Av. J. C. 212 & suiv.

Av. J. C. 212 & suiv.

» à vous, & de reconnoître votre au-» torité comme auparavant. »

Scopas, qui occupoit alors la première place chez les Etoliens, & Dorymaque, le plus considérable de cette nation, appuyèrent le discours & les promesses du préteur : ils enchérirent encore sur ce qu'il avoit dit de la grandeur & de la puissance Romaine, & le traité fut conclu aux conditions: » Que les Etoliens déclareroient sur le » champ la guerre à Philippe; que les » Romains leur fourniroient un secours » au moins de vingt galères ; qu'on » abandonneroit aux Etoliens, toutes » les villes dont on se rendroit maître, » depuis l'île de Corcyre jusqu'en Eto-» lie, avec leurs territoires; & que » tout le butin appartiendroit aux Ro-» mains, qui s'obligeoient de faire en » sorte que les Etoliens fussent remis » en possession de l'Acarnanie ; que les » derniers ne pourroient faire la paix » avec Philippe, qu'à condition que ce » prince seroit tenu de retirer ses trou-» pes des terres des Romains & de » celles de leurs alliés; ni les Romains » avec Philippe, que sous la même » clause ». Les hostilités suivirent la signature du traité, & contre Philippe

& contre les Acarnaniens. Lévinus, persuadé que ce prince avoit assez d'ennemis, pour ne pas être tenté de troubler l'Italie, se retira à Corcyre.

Av. J. C. 212 & suiv.

Philippe étoit à Pella, quand il apprit la révolte des Etoliens : il travailla à mettre la Macédoine à couvert d'insulte du côté de l'Illyrie, ravagea tout le voisinage de cette contrée, tourna contre la Pélagonie, descendit en Thessalie & passa dans la Thrace. Scopas n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il fit prendre les armes à toute la jeunesse Etolienne, & marcha contre les Acarnaniens. Ces peuples ne se sentoient pas en état de se défendre en même-temps, & contre les Romains & contre les Etoliens : n'écoutant que les mouvements de la colère, ils envoyèrent dans l'Epire leurs femmes, leurs enfants, tous les vieillards au-dessus de soixante ans, & se préparèrent, avec le reste de la nation, à la défense de la patrie. Ils firent serment de n'y rentrer que victorieux, & prononcèrent contre eux-mêmes, les plus terribles imprécations, s'ils manquoient à leurs engagements : ils prièrent les Epirotes d'enfermer dans un même tombeau, ceux qui auroient été tués dans le com-

bat, avec cette inscription : » Ci gissent

Av. J. C. 212 & suiv.

» les Acarnaniens, morts en combattant pour leur patrie, contre la violence & l'injustice des peuples d'Etolie ». Pleins de ce généreux désespoir, ils furent au-devant de l'ennemi jusqu'à leurs frontières. Cette résolution ralentit l'ardeur des Etoliens, qui rentrèrent dans leur pays, lorsqu'ils eurent appris que Philippe s'étoit mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Le Roi revint à Pella.

Dans le traité entre les Romains & les Etoliens, il avoit été stipulé, que les Eléens, les Lacédémoniens, Attalus roi de Pergame, Pleuratus & Scerdilædus, le premier roi d'une partie de la Thrace, l'autre d'une partie de l'Illyrie, auroient la liberté d'y accéder aux mêmes conditions. Ces trois souverains y donnèrent les mains : les Etoliens envoyèrent des ambassadeurs à Sparte, pour engager les habitants de cette ville à entrer aussi dans l'alliance ; les Acarnaniens y envoyèrent de leur côté, pour les faire déclarer en leur faveur. L'ambassadeur d'Etolie représenta vivement aux Lacédémoniens, les maux dont ils avoient été accablés par les rois de Macédoine. Il

Polyb. l. 9. c. 6. 7.

insista sur le dessein qu'ils avoient toujours eu d'opprimer la liberté de la Grèce; il tâcha de prouver que Sparte n'avoit rien à redouter de la part des Achéens, qui, après leurs dernières pertes, se trouveroient fort heureux de pouvoir défendre leur pays, attaqué à-la-fois par les Eléens, les Messéniens & les Etoliens; & que Philippe, quand il verroit ces derniers l'attaquer par terre, les Romains & Attalus par mer, ne songeroit point à porter ses armes dans la Grèce. Le député des Acarnaniens fit valoir, au contraire, les services que Philippe & son fils Alexandre avoient rendus à la nation, en détruisant l'empire des Perses, les plus anciens & les plus cruels ennemis des Grecs. Il rappella aux Lacédémoniens, la douceur & la clémence qu'avoit montré, à leur égard, Antigonus, lorsqu'il s'étoit rendu maître de leur ville : il insista sur la honte & sur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Grèce à des Barbares; c'est ainsi qu'il appelloit les Romains. Il dit qu'il étoit de la sagesse de tous les Grecs, mais principalement des Lacédémoniens, de prévoir l'orage que les Etoliens, pour humilier Philippe & les Macédoniens,

Av. J. C. 212 & suiv.

avoient attiré de l'occident ; & qui, Av. J. C. 212 & suiv. après avoir éclaté d'abord sur la Macédoine, s'étendroit sur toute la Grèce. « Pourquoi vos ancêtres » ajouta-t-il, « précipitèrent-ils dans un puits, le hé» raut qui venoit par l'ordre de Xer» cès, exiger d'eux la terre & l'eau? » Pourquoi Léonidas couroit-il au» devant d'une mort certaine & inévi» table ? N'étoit-ce pas pour défendre » la liberté commune de la Grèce ? Il » seroit beau que les descendants de » tant de grands hommes, se joignissent » maintenant à des Barbares, pour faire » avec eux la guerre aux Epirotes, » aux Achéens, aux Acarnaniens, aux » Béotiens, aux Thessaliens ; en un » mot, si on en excepte les Etoliens, » à presque tous les peuples de la Grèce? » Que les Etoliens se déshonorent par » cette lâche prévarication : elle est » digne d'une nation pour laquelle il » n'est rien de honteux, pourvu qu'elle » contente son avidité pour s'enrichir. » Mais ce qui est digne de vous, Lacé» démoniens, c'est de vous rappeller » l'exemple de vos ancêtres ; d'être tou» jours sur vos gardes contre l'irrup» tion des Romains ; d'avoir pour sus» pectes leurs pernicieuses intentions ;

» & de faire cause commune avec l'A- » chaïe & la Macédoine. »

Av. J.-C. 212 & suiv.

Malgré de si sages remontrances, Sparte se déclara pour les Etoliens, & entra dans le traité commun. Mais de quelle république étoit-on en droit alors, d'attendre des conseils qui pussent sauver la Grèce? La nation étoit absolument corrompue; la voix de quelques sages ne pouvoit se faire entendre au-dessus des cris tumultueux des passions & de l'intérêt particulier. Sparte, jadis l'honneur de la Grèce, étoit partagée en deux factions : l'une portoit avec chaleur, les intérêts de Philippe; l'autre, ouvertement déclarée contre ce prince, excitoit les plus grands troubles dans la ville. Sparte n'avoit plus de rois : on ignore la destinée de Lycurgue & d'Agésipolis : soit que le cours ordinaire de la nature, ou une mort violente les eût enlevés, Machanidas, simple particulier, s'étoit attribué toute l'autorité des rois & des Ephores; & l'ancienne patrie de la liberté, obéissoit à un tyran. Si elle eût pu se réveiller de ce honteux assoupissement, écouter encore la voix de la raison, s'unir aux Acarnaniens, à Philippe & aux Achéens, peut-être

eût-elle détourné cette nuée terrible, que les bons patriotes appercevoient & redoutoient. La puissance du roi de Macédoine n'étoit pas à mépriser; la ligue Achéenne avoit retrouvé un autre Aratus, & peut-être plus qu'Aratus: le jeune guerrier, que nous avons annoncé comme le soutien de la Grèce dans ces temps de troubles & d'anarchie, étoit devenu un grand homme.

Av. J. C. 212 & suiv.

Philopœmen.

Plut. in Philop.

Cet illustre citoyen de Mégalopolis, regardé comme le dernier des Grecs, parce qu'après lui la Grèce ne produisit point d'hommes dignes d'elle, consacra sa vie au bonheur & à la gloire de sa patrie. Aussi, comme les mères aiment plus tendrement les enfants qu'elles ont dans un âge avancé, la Grèce aima singulièrement Philopœmen, qu'elle n'enfanta que dans sa vieillesse: elle se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voyoit croître sa réputation.

Philopœmen avoit pris Epaminondas pour modèle: il l'imita dans la sagesse de ses conseils, dans son activité à exécuter les résolutions qu'il avoit prises, dans son parfait désintéressement: cependant, dominé par la colère & par un esprit de contention qui lui étoit naturel, jamais il ne put atteindre aux

vertus politiques de l'illustre Thébain. Dès son enfance, il n'aimoit que les gens de guerre, & dédaignoit les exercices athlétiques, qui n'étoient plus propres, en effet, qu'à une vaine montre; & lorsqu'il fut général d'armée, il les bannit de la sienne.

Av. J. C. 212 & suiv.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses gouverneurs & de ses maîtres, il se joignit aux troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie : toujours il étoit le premier à sortir & le dernier à rentrer. Ses moments de loisir, il les employoit à se rendre robuste & léger, par le fréquent exercice de la chasse, ou par la culture de la terre ; car il avoit près de Mégalopolis un très-bel héritage, où il alloit tous les jours. Le soir il se couchoit sur la paille, & y passoit la nuit comme un esclave. Dès la pointe du jour il alloit travailler à la vigne, ou conduire la charrue : il revenoit ensuite à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques. Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, étoit employé en chevaux, en armes, ou à la rançon de ceux de ses concitoyens qui avoient été faits prisonniers.

Les soins du corps ne lui faisoient

Av. J. C. 212 & suiv.

pas négliger la culture de l'esprit : il écoutoit volontiers les discours des philosophes, & lisoit avec plaisir les livres qui pouvoient l'aider à faire des progrès dans la vertu. Il s'attachoit sur-tout aux idées sublimes d'Homère, qui élèvent l'ame & la portent aux grandes actions. Pour ce qui regarde les autres lectures, il s'appliquoit de préférence aux traités de tactique. C'est dans le même esprit qu'il lisoit les Vies d'Alexandre ; car il ne vouloit étudier que pour apprendre à bien agir. Ainsi, quand il avoit médité les règles & les préceptes de la Tactique, il ne se contentoit pas d'en voir les démonstrations sur des plans ; il en faisoit l'application sur le terrain, en pleine campagne.

Philopœmen s'étoit fait admirer du moment où l'âge lui avoit permis de porter les armes. Etonné de son courage & de sa capacité, Antigonus lui avoit offert de grands biens avec un commandement considérable dans ses troupes. Le jeune homme, trop fier pour obéir à un prince étranger, le refusa ; mais il passa dans l'île de Crète, où la guerre faisoit alors sentir ses ravages : il y trouva des hommes

adroits, belliqueux, tempérants, accoutumés à une discipline sévère; il s'y perfectionna dans le métier des armes, & s'y fit un si grand nom, que les Achéens, à son retour, l'élurent général de la cavalerie. Av. J. C. 212 & suiv.

Il commença par examiner l'état de ses troupes, qu'il trouva sans ordre & sans discipline : les cavaliers n'avoient que de mauvais chevaux, la plupart même n'alloient point en campagne, & se faisoient remplacer : en général, le défaut d'exercice étoit joint à la plus grande timidité. Philopœmen ne put souffrir ce relâchement : il alla lui-même de ville en ville exhorter en particulier les jeunes-gens, rallumer en eux l'amour de la gloire : il employoit au besoin la sévérité & les châtiments ; il les exerçoit souvent dans des lieux où il pouvoit attirer un grand nombre de spectateurs, & parvint en peu de temps à faire revivre l'ancienne discipline, & à ranimer l'ancienne valeur.

Dès que Philopœmen eut en main le gouvernement, il réforma beaucoup de choses dans les troupes Achéennes : il changea l'ordonnance de bataille & l'armure qui étoient très-défectueuses. Aux boucliers minces & étroits, il en

Av. J. C. 212 & suiv.

substitua de grands & forts : il arma les soldats de lances, au-lieu des petites piques en usage jusqu'alors ; il leur donna d'excellentes armes défensives, & les accoutuma ainsi à combattre de pied ferme, au-lieu de courir & de voltiger comme des troupes légèrement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Une réforme plus difficile dans la situation présente de la Grèce, étoit celle du luxe. Philopœmen ne se flatta pas de déraciner entièrement ce mal avant-coureur de la perte des Etats ; mais il inspira aux Achéens le goût d'une autre espèce de magnificence. L'or & l'argent furent employés à l'ornement des cuirasses, des boucliers, &c. : les stades & les lices furent remplis de jeunes-gens qui s'exerçoient tout armés, de chevaux que l'on domtoit : les femmes ne s'occupoient plus qu'à broder des cottes d'armes, à orner des casques de panaches teints des plus vives couleurs. Tout cet appareil augmentoit l'audace des guerriers, & les rendoit impatients de gloire : mais l'éclat que Philopœmen permettoit dans l'armure, il le bannissoit de toute sa personne ; &, quoique général des

Achéens, il étoit vêtu avec autant de simplicité que le dernier de ses soldats. Une femme de Mégare, informée qu'il devoit venir loger chez elle, s'empressoit de préparer son repas : il arriva couvert d'un manteau fort simple ; elle le prit pour un des domestiques du général, & le pria de l'aider. Philopœmen jetta son manteau, & se mit à fendre du bois. Le mari de la Mégarienne entra, & surpris de voir le général occupé d'une telle fonction : » Que faites-vous donc, Seigneur » lui dit-il ? — « Je porte la peine de ma » mauvaise mine. »

Av. J. C. 212 & suiv.

Un tel homme, réuni avec Philippe, si ce roi eût encore été vertueux, pouvoit braver les Etoliens, soutenus même des Romains ; &, si les Lacédémoniens se fussent ressouvenus de leur ancien patriotisme, la Grèce eût pu se montrer avec éclat dans cette guerre. Machanidas mettoit tout à feu & à sang dans le pays des Achéens : la terreur se répandit parmi eux ; ils députèrent vers le roi de Macédoine, & le pressèrent de venir à leur secours. Les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhias, nommé préteur cette année conjointement avec Attalus qui étoit absent,

Av. J. C. 209. *Liv. l.* 27. *n.* 29-31.

Av. J. C. 209.

s'avancèrent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Philippe les battit en deux rencontres, les obligea de se renfermer dans les murs de cette ville, & se retira à Phalare avec son armée. Là se rendirent les ambassadeurs de Ptolémée, ceux de Rhodes, d'Athènes & de Chio, chargés de faire leurs efforts pour rétablir la paix entre Philippe & les Etoliens. La cause de cet empressement n'étoit pas tant l'affection qu'ils portoient à ces derniers, dont la fierté étoit à charge à toute la Grèce, que la crainte de voir le roi de Macédoine devenir trop puissant. Philippe renvoya les délibérations sur la paix, à l'assemblée prochaine des Achéens; & cependant il accorda aux Etoliens, une trève de trente jours. L'assemblée, pour ôter aux Romains & à Attalus, tout prétexte d'entrer dans la Grèce, songea sérieusement à terminer la guerre d'Etolie: mais les Etoliens, instruits qu'Attalus étoit débarqué dans l'île d'Egine, & que la flotte Romaine étoit dans le port de Naupacte, proposèrent des conditions si déraisonnables, qu'ils ôterent bientôt tout espoir d'accommodement. Philippe indigné que des vaincus prétendissent lui faire la loi,

congédia l'assemblée, laissa quatre mille hommes aux Achéens, & se rendit à Argos pour assister aux jeux Néméens. Av. J. C. 209.

Pendant que le Roi étoit occupé aux préparatifs de ces fêtes, Sulpicius débarqua entre Sicyone & Corinthe. Philippe tomba sur les Romains dispersés dans la campagne, les obligea de se rembarquer, & revint achever la célébration des jeux, dont sa victoire augmenta beaucoup l'éclat. Il quitta le diadême, la pourpre, toutes les marques de la majesté royale : mais ces dehors, si flatteurs pour des peuples ennemis de la servitude, étoient démentis par les passions les plus infames auxquelles il s'abandonnoit. Il alloit de nuit dans les maisons, en simple particulier ; y exerçoit toute sorte de licence : les pères & les maris s'exposoient à un danger inévitable, s'ils apportoient quelqu'obstacle à sa passion.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe, avec les Achéens, commandés par Cycliadas, s'avança jusqu'à la ville d'Elis, qui avoit reçu garnison Etolienne : il ravagea les terres voisines ; & ne sachant pas que Sulpicius étoit entré dans Elis pendant la nuit, il s'approcha de la ville en

Liv. l. 27. n. 32. 33. Plut. in Philop.

Av. J. C. 209.

ordre de bataille, & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour attirer les Etoliens hors des murailles. Ils sortirent en effet. Philippe étonné de voir les Romains parmi eux, pensoit à faire retraite : mais le combat étoit engagé. Damophante, général de la cavalerie Eléenne, apperçut Philopœmen, qui commandoit celle des Achéens, & courut sur lui avec impétuosité. Celui-ci le prévint d'un coup de pique, & le renversa aux pieds de son cheval; la cavalerie Eléenne prit la fuite : d'un autre côté, les ennemis combattoient avec avantage. Philippe vit que les siens commençoient à plier : il fondit avec sa cavalerie sur les Romains; son cheval, percé d'un dard, se cabra & le renversa. Le combat se ralluma avec plus de chaleur; chacun de son côté faisoit des efforts extraordinaires : les Romains, pour se saisir de Philippe; les Macédoniens, pour le sauver. Enfin, le Roi après avoir combattu long-temps à pied au milieu de ses cavaliers, avec une valeur extraordinaire, monta sur un autre cheval, s'enfuit, & alla camper à cinq milles delà. Le lendemain il se rendit maître d'une forteresse, où s'é-

toit retirée une multitude de gens de la campagne avec leurs troupeaux, fit quatre mille prisonniers, & prit vingt mille bêtes.

Av. J. C. 209.

Il étoit occupé du partage de ce butin, lorsque la nouvelle d'un soulèvement, qui menaçoit la Macédoine, l'obligea de voler à la défense de ce royaume. Après son départ, Sulpicius se rendit à Egine, où il joignit le roi Attalus, avec lequel il passa l'hiver dans cette île.

Av. J. C. 208.
Liv. l. 28. *n.* 5-8.
Polyb. l. 10. *c.* 7.

Au printemps, ces deux généraux, à la tête de leurs flottes réunies au nombre de soixante galères, firent voile à Lemnos. Philippe, pour être en état de faire tête aux ennemis, soit qu'il fallût les aller chercher par mer, ou les combattre sur terre, vint à Démétriade, après avoir indiqué le rendez-vous de ses troupes à Larisse. Au bruit de sa marche, les députés des alliés se rendirent de toutes parts dans la première de ces villes; car les Etoliens, fiers de l'alliance des Romains & de l'arrivée d'Attalus, ravageoient les terres des peuples voisins, & jetoient la terreur, non-seulement parmi les Acarnaniens, les Béotiens, les habitants de l'Eubée; mais parmi les Achéens mêmes, ef-

Av. J C. 208.

frayés d'ailleurs par les troupes de Machanidas, qui étoient campées assez près d'Argos. Philippe, quoiqu'il reçût de ses Etats, des nouvelles propres à lui causer beaucoup d'inquiétudes, & qu'on publiât que les Etoliens avoient fortifié le passage des Thermopyles, pour l'empêcher d'aller au secours de ses alliés, renvoya les ambassadeurs, avec promesse de leur donner du secours, selon que le temps & le besoin l'exigeroient. En effet, il fit passer des troupes en différents endroits; & afin de pouvoir s'opposer aux ennemis partout où ils agiroient, il établit dans la Phocide, dans l'île d'Eubée, & dans celle de Péparèthe, des gens à qui il ordonna de se placer sur les lieux les plus élevés, & de lui faire connoître tous les mouvements des ennemis, en y allumant des feux qu'on pouvoit appercevoir à l'instant même, de dessus le Tisée, montagne de la Thessalie, au sommet de laquelle il posta une sentinelle pour les observer.

Attalus & le général Romain s'avancèrent vers l'Eubée, & formèrent le siége d'Orée. Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra aux ennemis: mais Sulpicius fut obligé de lever le siége

siège de Chalcis. Le Roi de Macédoine ayant quitté Démétriade, étoit arrivé à Scotusse : il en partit dès la troisième veille, chassa les Etoliens qui gardoient les Thermopyles, & ne cessa de les poursuivre, qu'il ne les eût obligés de se jetter dans Héraclée ; puis, en un seul jour, il fit plus de soixante milles, & se rendit à Elatée, dans la Phocide, le jour même qu'Attalus venoit de s'emparer d'Opunte. Ce prince étoit occupé à exiger des contributions des principaux habitants de la ville, lorsqu'il apprit qu'on appercevoit l'armée de Philippe : tout ce qu'il put faire, fut de regagner la mer & ses vaisseaux, fuyant avec les siens, sans armes, & avec beaucoup de précipitation. Philippe arriva sur le rivage au moment que l'ennemi le quittoit ; il retourna à Opunte, accusant les Dieux qui lui avoient arraché une proie si considérable, dans le temps qu'il l'avoit presqu'entre les mains. Attalus se retira dans Orée : informé que Prusias roi de Bithynie, étoit entré dans ses Etats, il reprit le chemin de l'Asie ; Sulpicius revint dans l'île d'Egine.

Av. J. C. 208.

Philippe, après s'être emparé de quelques villes, se rendit à Elatée ;

Av. J. C. 208.

où il avoit ordonné aux ambaſſadeurs de Ptolémée & des Rhodiens, de l'attendre. Tandis qu'on délibéroit ſur les moyens de terminer la guerre, on apprit que Machanidas méditoit d'attaquer les Eléens pendant la ſolemnité des jeux olympiques. Philippe penſa qu'il étoit à propos de le prévenir : il congédia les ambaſſadeurs, après les avoir aſſurés qu'il ne mettroit point d'obſtacles à la paix, pourvu qu'on la voulût faire à des conditions juſtes & raiſonnables ; enſuite il partit avec des troupes leſtes & ſans bagage, traverſa la Béotie, vint à Mégare, prit des proviſions à Corinthe, paſſa à Phliunte, à Phénée, & déjà il étoit à Hérée, quand il apprit que Machanidas, effrayé du bruit de ſa marche, étoit retourné à Lacédémone. Alors il tourna vers Egium, pour aſſiſter à l'aſſemblée des Achéens, déſeſpéré que la fortune lui eût arraché des mains, tous ſes avantages, au moment qu'il alloit les ſaiſir. Il diſſimula ſon chagrin, & parla dans l'aſſemblée, avec beaucoup de confiance & de grandeur d'ame, prenant les Dieux & les hommes à témoin, qu'en tout temps & en tous lieux, il avoit volé par-tout où le

bruit des armes s'étoit fait entendre : « mais » continua-t-il « il est difficile de » décider si je fais paroître plus d'au- » dace à chercher les ennemis, ou eux » plus de diligence à me fuir. Au » reste, la lâcheté n'est pas toujours » heureuse, & l'on ne doit pas regarder » comme difficile, une guerre dans » laquelle on est assuré de vaincre les » ennemis, dès qu'on pourra les join- » dre. L'aveu de leur foiblesse est déjà » un grand avantage que j'ai sur eux : » bientôt il sera suivi de leur défaite, » & ils n'auront pas dans le combat, » un succès différent de leur espé- » rance ». Après avoir donné les ordres nécessaires & fait quelques légères expéditions, voyant que par la retraite d'Attalus, & le secours qu'il avoit donné si à propos à ses alliés, la Grèce étoit dans une grande tranquillité, il retourna en Macédoine, à dessein de faire la guerre aux Dardaniens.

Av. J. C. 208.

Celle que les Romains avoient contre les Carthaginois, ne leur permettoit pas de prendre toute la part qu'ils auroient voulu, aux affaires de la Grèce ; & ils furent quelque temps sans s'y montrer. Mais elle n'avoit

Av. J. C. 207. Polyb. l. 11. c. 3. Plut. in Philop.

Av. J. C. 207.

pas besoin d'ennemis étrangers : elle suffisoit elle-même à son propre malheur. L'ambition de Machanidas menaçoit la liberté du Péloponnèse. Philopœmen étoit revêtu de la première place de sa république : il assembla les alliés ; il les exhorta fortement à seconder son zèle par leur courage. Tous s'en retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour cet homme illustre, persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la république. Il partit aussi-tôt pour visiter les villes, & donner ordre à tout ; il leva des troupes, & après avoir employé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il assembla son armée à Mantinée, pour y défendre, contre Machanidas, la liberté de tout le Péloponnèse.

* Bataille de Mantinée.

Ce tyran n'eut pas plus tôt appris le lieu où étoient rassemblés les Achéens, qu'il partit de Tégée, à la pointe du jour. Philopœmen sortit de Mantinée, & vint se ranger en bataille dans une large plaine, bordée de montagnes des deux côtés, & traversée par un ravin. Il encouragea ses soldats en peu de paroles : « Ce jour » leur dit-il « déci-

» dera si vous serez libres ou esclaves ». Mais ils avoient tant de confiance en leur général, qu'ils se portoient d'eux-mêmes à combattre avec une ardeur incroyable; ils le pressoient de les mener à la charge.

Av. J. C. 207.

Machanidas avec ses troupes étrangères, mit d'abord en fuite les gens de trait & la cavalerie légère qui faisoient l'aîle gauche & couvroient les Achéens : mais au lieu d'aller de suite attaquer ces Achéens, & d'enfoncer tout ce qui faisoit ferme, il se laissa emporter à la poursuite des fuyards, & laissa sa phalange découverte. Philopœmen profita de cette faute, ordonna à sa première ligne, d'occuper le terrain que la fuite de son aîle gauche laissoit vuide, & coupa le retour à Machanidas. Il alla ensuite attaquer l'infanterie des Lacédémoniens, la renversa, en fit un grand carnage, & marcha contre Machanidas, qui revenoit après avoir suivi les fuyards jusqu'aux portes de Mantinée.

À la vue de son armée en déroute, Machanidas commanda aux troupes qui le suivoient, de serrer leurs rangs, & tenta de passer à travers les Achéens répandus çà & là : mais bientôt elles

Av. J. C. 207.
se débandent & cherchent leur salut dans la fuite. Machanidas resté seul avec deux de ses amis, s'éloigne le long du ravin, cherchant un endroit facile à franchir. Philopœmen le reconnoît à son manteau de pourpre, le suit de l'autre côté, passe lui-même le fossé, l'atteint au moment que son cheval s'élançoit pour le franchir, le tue d'un coup de lance, rassemble ses troupes, & marche droit à Tégée. Les habitants de cette ville effrayés du malheur des Lacédémoniens, se rendirent aux vainqueurs, qui dès le lendemain, campèrent sur les bords de l'Eurotas, & se virent en état de ravager toute la Laconie.

La bataille de Mantinée coûta peu de monde aux Achéens; mais les Lacédémoniens perdirent quatre mille hommes, sans compter un plus grand nombre de prisonniers : le bagage & les armes tombèrent aussi entre les mains des vainqueurs. Remplis d'admiration pour leur général, les Achéens lui érigèrent à Delphes, dans le temple d'Apollon, une statue de bronze qui le représentoit dans l'attitude où il avoit tué Machanidas.

Une victoire si éclatante ne per-

mettoit pas de jetter les yeux sur un autre que Philopœmen, pour remplir la première place de la république : il fut encore élu général l'année suivante où l'on célébra les jeux Néméens. Il y fit en présence de tous les Grecs, la revue de sa phalange magnifiquement parée; & voulut qu'elle exécutât ses évolutions ordinaires, pour leur montrer avec quelle adresse, quelle force & quelle légèreté, elle s'en acquittoit : ensuite, accompagné de tous ses guerriers, couverts de leur armure, tous de la plus belle taille, à la fleur de l'âge, pleins de respect pour leur chef, & faisant paroître cette audace guerrière inspirée & nourrie par des exploits glorieux, il se rendit au théatre, où l'on disputoit les prix de musique. Au moment où il entroit, le musicien Pylade, qui chantoit en s'accompagnant de la lyre, les *Perses* de Timothée, prononçoit par hazard, ce vers si touchant pour des Grecs :

Av. J. C. 206.
Plut. in Philop.

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Tous les yeux se tournèrent sur Philopœmen, un battement de mains

Av. J. C. 206.

universel se fit entendre, accompagné de cris de joie : un souvernir délicieux de leur ancienne gloire vint ranimer les Grecs ; ces beaux siècles se retracèrent à leur imagination : ils se flattèrent de la douce espérance de les faire renaître.

Polyb. l. 13. c. 4.

Sparte, à la mort de Machanidas, n'avoit fait que changer de maître : l'affreux Nabis qui le remplaçoit, laissa d'abord ses voisins en paix, & ne songea qu'à jetter les fondements d'une tyrannie durable, en perdant ce qui restoit de Spartiates : il chassa les citoyens les plus distingués ; il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti, aux étrangers qui étoient à sa solde. Peu content de bannir les citoyens, il faisoit ensorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins, par ses émissaires ; il ne rappelloit les autres de leur exil, que pour les livrer à la mort. Dans les villes même, où quelques-uns avoient fixé leur demeure, il faisoit louer, par des personnes non suspectes, des maisons voisines des leurs, & y envoyoit des Crétois, qui, par des ou-

vertures qu'ils faisoient aux murs, & par les fenêtres, perçoient les infortunés Lacédémoniens, qui ne pouvoient ainsi trouver aucun asyle sûr, & périrent pour la plupart misérablement.

Av. J. C. 206.

Jamais Sparte n'avoit ressenti si vivement, les effets de l'avarice & de la barbarie. Nabis y ajoutoit encore l'insulte : il avoit fait placer dans la salle où il donnoit ses audiences, une figure qui ressembloit parfaitement à sa femme Apéga. Toutes les fois qu'il mandoit quelque citoyen pour en exiger de l'argent, il commençoit par lui exposer avec douceur, le péril dont la Laconie, & Sparte en particulier, étoient menacées par les Achéens : il parloit ensuite du nombre d'étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat ; des dépenses qu'il faisoit pour le culte des Dieux, pour le bien commun. Si l'on refusoit de condescendre à ses desirs : « Peut-être » ajoutoit-il « n'ai-je pas le talent de » vous persuader ; mais je pense qu'A» péga vous persuadera »? Alors s'approchoit la fatale machine. Nabis la prenoit par la main, & la conduisoit vers cet homme. Elle avoit les mains,

Av. J. C. 205.

Av. J. C. 205. les bras & le sein hérissés de pointes de fer cachées sous ses habits. Apéga, au moyen des ressorts secrets dont elle étoit composée, embrassoit le malheureux, le serroit contre sa poitrine, & lui faisoit jetter les hauts cris, jusqu'à ce que le tyran en eût extorqué tout ce qu'il desiroit. Il fit périr de cette manière, quantité de ceux dont il n'avoit pu obtenir ce qu'il demandoit.

Av. J. C. 204. Liv. l. 29. n. 12. Rome occupée à une guerre importante, avoit, dans les deux dernières années, donné peu d'attention aux affaires de la Grèce. Destitués du secours de cette république, & pressés par Philippe, les Etoliens furent obligés de faire la paix avec ce Prince, aux conditions qu'il voulut leur prescrire. A peine étoit-elle signée, qu'il apprit que P. Sempronius étoit arrivé à Dyrrachium, avec dix mille hommes de pied, mille cavaliers, trente-cinq vaisseaux ; extrêmement irrité contre les Etoliens, de ce qu'ils avoient conclu la paix avec Philippe, contre le traité fait avec les Romains. Le Roi de Macédoine, informé que quelques peuples commençoient à remuer ; pour empêcher que ces mouvements n'augmen-

taſſent, marcha vers Apollonie, où Sempronius s'étoit retiré, après avoir envoyé Létorius en Etolie, avec une partie de ſes troupes & de ſes vaiſſeaux, pour rompre la paix, s'il étoit poſſible. Philippe ravagea les terres des Apolloniates, s'approcha de leur ville, & préſenta la bataille aux Romains: mais ils ſe contentèrent de défendre Apollonie; & comme il n'avoit point aſſez de forces pour en entreprendre le ſiége, & que d'ailleurs, il ſouhaitoit de faire la paix avec les Romains, il ſe retira dans ſon royaume, afin de ne pas les aigrir davantage.

Av. J. C. 204.

Les Epirotes, las d'une ſi longue guerre, ſondèrent l'intention des Romains, & envoyèrent des ambaſſadeurs à Philippe, pour lui propoſer la paix: ils l'aſſurèrent qu'il réuſſiroit infailliblement, s'il conſentoit à une entrevue avec Sempronius. Le Roi reçut cette propoſition avec joie: il ſe rendit en Epire; & comme de part & d'autre on ſouhaitoit la paix; les Romains, pour tourner leurs forces contre l'Afrique; Philippe, pour mettre ordre aux affaires de ſon royaume: le traité fut conclu avec Sempronius, & ratifié avec le peuple Romain. Le Roi y fit

Av. J. C. 204.

comprendre Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes. Les Romains, de leur côté, voulurent qu'on y admît les habitants d'Ilium, Attalus, Pleuratus, Nabis, les Eléens, les Messéniens & les Athéniens.

Ainsi fut terminée la guerre des alliés. Mais l'ambition ne pouvoit laisser long-temps les armes hors des mains de Philippe : bientôt il les reprit contre les Rhodiens & contre Attalus ; les Athéniens devinrent aussi ses ennemis.

Polyb. l. 16. c. 1.

Av. J. C. 203 & suiv. Liv. l. 31. n. 14. 15.

Deux jeunes Acarnaniens se trouvant à Athènes dans le temps qu'on y célébroit les mystères de Cérès, étoient entrés avec la foule des initiés, dans le temple de la Déesse, sans savoir que cela fût défendu. On les reconnut bientôt à leur langage & à des questions ridicules ; &, quoiqu'ils n'eussent commis qu'une imprudence, ils furent massacrés, comme coupables du plus énorme sacrilége. Justement irrités d'un si cruel traitement, les Acarnaniens eurent recours à Philippe, dont ils obtinrent des troupes, avec lesquelles il mirent tout à feu & à sang dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, Attalus & les

Rhodiens, pourſuivant Philippe qu'ils avoient vaincu, abordèrent dans l'île d'Egine. Le roi de Pergame vint au Pirée, pour confirmer l'alliance qu'il avoit faite avec les Athéniens. Tous les citoyens allèrent au-devant de lui avec les femmes & les enfants, précédés des prêtres revêtus de leurs habits ſacerdotaux. Il les engagea à pouſſer la guerre avec vigueur contre l'ennemi commun : elle fut déclarée à Philippe. Attalus reçut des honneurs exceſſifs de la part des Athéniens, qui proposèrent d'ajouter, ſous le nom d'*Attalide*, une onzième tribu aux dix anciennes: on décerna au peuple de Rhodes, une couronne d'or & le droit de cité à Athènes; enſuite Attalus alla rejoindre ſa flotte, & les Rhodiens repaſsèrent dans leur île.

Av. J.-C. 203. & ſuiv.

Philippe, ſans s'effrayer de l'orage qui le menaçoit, cherchoit à ſe dédommager de ſes pertes, & il étoit occupé au ſiége d'Abyde, lorſqu'il reçut une ambaſſade des Romains, dont les Athéniens avoient imploré le ſecours, & qui ne voyoient pas ſans inquiétude, les deſſeins que méditoit le Roi de Macédoine.

Liv. l. 31. n. 1.

La victoire de Scipion ſur Annibal,

terminoit de la manière la plus glorieuse pour les Romains, la seconde guerre punique, & leur laissoit plus de temps à donner aux affaires de l'orient. La mort de Ptolémée-Philopator excitoit de nouveaux troubles. Pendant la vie de ce prince, Antiochus, roi de Syrie, & Philippe de Macédoine avoient paru fort attachés à ses intérêts: mais comme son successeur n'étoit qu'un enfant, ils se liguèrent pour partager ses Etats, dont la conquête leur paroissoit facile.

Av. J. C. 203. & suiv.

Polyb. l. 15. c. 3. Just. l. 30. c. 2. 3. & l. 31. c. 1. Val-Max. l. 6. c. 6.

La cour d'Egypte, pour prévenir le coup qui la menaçoit, eut recours aux Romains; &, d'après les dernières volontés de Philopator, elle leur offrit la tutelle du roi, avec la régence de ses Etats. Rome, dont l'intérêt n'étoit pas de voir la puissance d'Antiochus & de Philippe s'accroître des riches provinces qui composoient l'empire Egyptien, n'hésita pas d'accepter la tutelle, & nomma trois députés, chargés de le notifier aux deux rois, & de leur enjoindre de ne plus inquiéter les Etats de son pupille. Des ambassadeurs arrivés à Rome, dans le même temps, de la part d'Attalus & des Rhodiens, pour porter

leurs plaintes contre le roi de Macédoine, servirent encore à hâter le départ de ceux de la république.

Av. J. C. 203. & suiv.

Ils arrivèrent à Rhodes, où ils apprirent que Philippe étoit devant Abyde : ils lui députèrent M. Emilius, le plus jeune d'entr'eux, qui l'exhorta, de la part du Sénat, à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce ; à n'envahir aucune des possessions de Ptolémée ; à mettre en justice réglée ses prétentions contre Attalus & les Rhodiens ; & le menaça de la guerre, s'il refusoit de se rendre à ces remontrances. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. « Mais » reprit Emilius, en l'interrompant « les Athéniens & les » Abydéniens vous ont-ils attaqué les » premiers » ? Philippe, qui n'avoit pas coutume de s'entendre parler avec cette liberté, trouva la réplique hardie. « Votre jeunesse » dit-il à Emilius, » votre beauté, & le nom de Romain » que vous portez, vous inspirent l'audace avec laquelle vous parlez : pour » moi, ce que j'ai à vous répondre, c'est que je souhaite, d'abord, » que votre république garde fidellement les traités qu'elle a faits avec

Polyb. l. 16. c. 7. Liv. l. 31. n. 18.

Av. J. C. 203. & suiv.

» moi ; mais si vous m'attaquez, j'es-» père vous faire voir que le nom » Macédonien ne le cède en rien au » nom Romain ». Le député se retira avec cette réponse ; & Philippe entra dans Abyde, dont il ne lui resta que les maisons & les murs, les citoyens s'étant presque tous tués les uns les autres, pour ne pas tomber en sa puissance.

Av. J. C. 200.

Liv. l. 31. n. 5. 6. 8. & 14.

Tandis que ces choses se passoient, & que le Sénat délibéroit sur la guerre de Macédoine, une seconde ambassade de la part des Athéniens, annonça que Philippe étoit près d'entrer en Attique, & qu'il se rendroit maître d'Athènes, si on n'envoyoit promptement au secours de cette ville. Des lettres de Lévinus, propréteur, & d'Aurélius, son lieutenant, confirmèrent les discours des ambassadeurs : il fut résolu qu'on déclareroit la guerre au Roi. Le consul P. Sulpicius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, s'embarqua avec une armée : arrivé à Corcyre, il apprit qu'Athènes étoit assiégée par un des lieutenants de Philippe, qui étoit pour lors devant Abyde : il détacha Claudius-Cento, qui fit voile aussi-tôt vers le Pirée, avec vingt galères.

L'arrivée de Claudius rendit aux habitants, le courage & la confiance : il écarta les ennemis ; mit la ville & le territoire d'Athènes hors d'insulte. Ensuite informé que la garnison de Chalcis, s'étoit dispersée de différents côtés, & que les habitants négligeoient la défense de la place, il partit avec sa flotte, arriva devant Chalcis avant le jour, massacra les sentinelles, s'empara de la ville, mit le feu aux greniers publics & à l'arsenal, fit un carnage affreux, & revint au Pirée avec ses vaisseaux chargés de butin.

Av. J. C. 200.
Liv. l. 31. *n.* 22-26.

A cette nouvelle, Philippe, suivi de cinq mille fantassins, partit de Démétriade, & accourut à Chalcis, comptant y trouver encore les Romains ; mais voyant qu'ils l'avoient prévenu, il traversa l'Euripe sur un pont, & marcha vers Athènes, dans l'espérance de surprendre cette ville, comme les Romains avoient surpris Chalcis. Un de ces coureurs qu'on nommoit *Hémérodromes*, apperçut de la hauteur où il étoit placé, les troupes du Roi : il vola à Athènes, où il trouva tout endormi ; il réveilla les chefs, qui assemblèrent aussi-tôt les soldats dans la place, & firent sonner les trompettes,

Av. J. C. 200.

pour avertir les citoyens de l'approche de l'ennemi. Le tumulte & les cris de cette multitude d'hommes qui couroient par-tout où le péril & la nécessité les appelloient, les feux allumés de toutes parts, annoncèrent à Philippe, que son dessein étoit découvert : mais, résolu de suppléer à la ruse par la force, il s'avança vers la porte Dipyle, se jetta au milieu des ennemis, en tua un grand nombre de sa main, & les força de se réfugier dans leurs murs. Il livra aux flammes, le Cynosarge & le Lycée, & n'épargna ni les tombeaux, ni les lieux les plus sacrés. Delà il partit pour surprendre Eleusis, où il ne fut pas plus heureux ; il marcha vers Corinthe, & enfin se rendit à Argos, où il apprit que les Achéens étoient assemblés.

On y délibéroit sur la guerre contre Nabis, qui, après avoir pillé les campagnes, menaçoit les villes de cette contrée. Philippe proposa de se charger seul de cette guerre, & d'en établir le théatre dans la Laconie même. Cette proposition fut reçue avec les plus grands applaudissements ; mais quand il eut ajouté, que, pour ne point laisser ses derrières sans défense, il demandoit

qu'on lui fournît autant de troupes qu'il en falloit pour garder Orée, Chalcis & Corinthe; l'assemblée comprit que son dessein étoit de tirer la jeunesse du Péloponnèse, & de l'avoir en sa disposition, comme un otage dont il se serviroit pour engager toute la nation dans la guerre contre les Romains. Celui qui présidoit, répondit qu'il n'étoit pas permis, selon les loix, de délibérer d'autre chose que de ce qui avoit fait le sujet de l'assemblée qu'il congédia dès que le décret qui ordonnoit la guerre contre Nabis, eut été porté. Av. J. C. 200.

Philippe, encore frustré de ses espérances, revint dans l'Attique; fit une nouvelle & vaine tentative contre Athènes; ravagea les campagnes; brûla & démolit tous les temples dans les bourgs & les villages: non content de sacrifier à sa vengeance les édifices sacrés, & de renverser les statues des Dieux, il fit mettre en pièces toutes les pierres qui étoient restées entières; & ne trouvant plus d'objet sur lequel il pût exercer sa fureur, qui n'étoit pas encore assouvie, il se retira dans la Béotie.

Le Consul, qui campoit entre Apol-

Av. J. C. 200. Liv. l. 31. n. 27-32.

lonie & Dyrrachium, avoit envoyé, sous la conduite du lieutenant Apustius, un détachement qui ravagea les frontières du pays ennemi, & s'empara de plusieurs villes. Ces heureux commencements attirèrent dans le parti des Romains, plusieurs rois ou princes voisins de la Macédoine. Le Consul fit dire à Attalus d'attendre la flotte des Romains à Egine, pour continuer avec elle à faire la guerre aux Macédoniens par mer. Il envoya aussi des ambassadeurs aux Rhodiens, pour les porter à agir de concert avec les alliés contre Philippe, & chargea Amynander, roi des Athamanes, d'engager les Etoliens à entrer dans la ligue. Philippe, qui étoit de retour en Macédoine, envoya des ambassadeurs aux Etoliens, dont il connoissoit l'inquiétude & l'inconstance, pour les exhorter à demeurer unis avec lui contre les Romains: ils parlèrent avec force sur le danger qu'il y avoit de laisser ces étrangers s'introduire dans la Grèce, & sur les vues qui les animoient. La peinture que fit ensuite l'ambassadeur d'Athènes, de l'affreuse désolation de toute l'Attique, par le roi de Macé-

doine, & le discours de l'ambassadeur Romain, faisoient pencher tous les esprits pour l'alliance de Rome, lorsque Damocrite, préteur des Etoliens, gagné, dit-on, par l'argent de Philippe, représenta que rien n'étoit plus contraire aux grandes entreprises, que la précipitation; & parvint à renvoyer la décision à une autre assemblée : en quoi il se vantoit d'avoir rendu un grand service à sa nation, qui, au moyen de ce délai, auroit la liberté d'embrasser le parti en faveur duquel la fortune se déclareroit.

Av. J. C. 200.

Philippe ne perdoit pas un moment pour se préparer à la guerre par terre & par mer. Le Consul, qui, des préparatifs, étoit déjà passé aux hostilités, traversoit avec son armée, le pays des Dassarètes, ravageant tout, soumettant les villes & les bourgades qui se trouvoient sur son passage. Philippe voyoit la terreur & la consternation règner de toutes parts; mais comme il ignoroit de quel côté le Consul avoit tourné ses pas, il envoya un escadron à la découverte. Le Consul étoit dans la même incertitude au sujet de Philippe, qu'il savoit sorti de ses quartiers : il

Liv. l. 31. n. 33-43.

avoit détaché une troupe de cavaliers, pour s'en éclaircir. Ces deux détachements, après avoir erré quelque temps dans la Dassarétie, se rencontrèrent, & en vinrent aux mains : la victoire demeura douteuse ; les uns s'en retournèrent vers le Roi, les autres vers le Consul, sans pouvoir leur apprendre où étoit l'armée ennemie. Enfin le rapport des déserteurs les en instruisit réciproquement.

Av. J. C. 200.

Il étoit resté sur le champ de bataille, quarante cavaliers Macédoniens, & trente-cinq Romains. Philippe, persuadé que le soin qu'il prendroit d'ensevelir ceux qui avoient péri dans cette rencontre, contribueroit à lui gagner l'affection des troupes, & les engageroit à s'exposer plus hardiment au péril, fit apporter les morts dans le camp, afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendroit. Ce spectacle, qui sembloit propre à animer les Macédoniens, ne servit qu'à ralentir leur ardeur. Dans leurs guerres contre les Grecs & les Illyriens, ils n'avoient vu que de légers coups de flèches & de javelots : ici ils apperçurent de larges blessures,

faites avec la lance romaine; des bras abbattus; des têtes entièrement séparées du corps par le sabre Espagnol; des ventres fendus, d'ou s'échappoient les entrailles. Ils jugèrent en tremblant, à quelles armes & à quels ennemis ils alloient avoir affaire. Le Roi lui-même, qui n'avoit point encore vu de près les Romains, en fut effrayé : cependant il se mit en marche à la tête de son armée, composée de vingt mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, & se posta sur une éminence voisine d'Athènes, qu'il fortifia d'un fossé & d'un retranchement. Delà, il considéra les Romains, campés au-dessous de lui dans la plaine. Il ne put s'empêcher d'admirer la forme de leur camp, les différentes parties dont il étoit composé; & avoua qu'un tel arrangement n'avoit rien de barbare.

Av. J. C. 200.

Le Consul & le Roi s'observèrent deux jours entiers, attendant réciproquement à quoi l'un ou l'autre se détermineroit. Le troisième jour, Sulpicius sortit & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui redoutoit une action générale, envoya contre les ennemis, un détachement de quatorze-cents hommes, auquel les Romains

Av. J. C 200.
en opposèrent un de pareil nombre, qui mit le premier en fuite. Une embuscade que les Romains évitèrent deux jours après, les remplit de confiance; & le lendemain ils vinrent présenter la bataille au Roi, qui demeura dans son camp, malgré les reproches insultants de Sulpicius. Si près des ennemis, le Consul ne pouvoit envoyer ses soldats au fourrage, sans les exposer à être attaqués par leur cavalerie : il s'éloigna d'environ huit milles, & vint camper près d'un lieu nommé Octolophe, d'où les fourrageurs se répandirent dans les environs.

Pour augmenter l'audace & la négligence des ennemis, Philippe demeura tranquille; & lorsqu'il les vit dispersés dans la campagne, il tomba sur eux & en fit un horrible massacre. Le Consul fit marcher au secours des siens : la fortune changea; le Roi eut son cheval blessé sous lui; &, renversé par terre, il n'évita d'être pris, que par le zèle d'un cavalier, qui lui donna le sien. Après divers circuits pour éviter des marais impraticables, Philippe arriva dans son camp, lorsque les siens commençoient à désespérer de son salut.

Quoiqu'il

Av. J. C. 200.

Quoiqu'il n'eût pas perdu beaucoup de monde dans cette action, il ne se crut pas en sûreté dans son camp, & il prit la résolution de se retirer. Pour avoir le temps de le faire sans danger, il envoya un trompette demander au Consul une suspension d'armes, sous prétexte d'enterrer les morts. Le Consul venoit de se mettre à table; il remit la réponse au lendemain. C'est ce que demandoit Philippe, qui partit dès la seconde veille, après avoir fait allumer des feux dans tout le camp, & ordonné un grand silence à ses soldats. Sulpicius, lorsqu'il apprit la retraite des ennemis, incertain du chemin qu'ils tenoient, passa plusieurs jours encore dans son camp, occupé à faire des amas de bled. Il se mit ensuite en marche, fit le dégât dans tout le pays, se rendit maître de plusieurs places importantes, & ramena son armée à Apollonie.

Les Etoliens n'avoient pas tardé à se déclarer, ainsi que les Athamanes, en faveur des Romains victorieux. Plus heureux contre ces peuples, Philippe les battit en plusieurs rencontres, & vainquit aussi les Dardaniens, qui s'étoient jetés sur la Macédoine pendant

Av. J. C. 200. Liv. l. 31. n. 44-47.

son absence. Mais la joie que lui causèrent ces petits avantages, dût être troublée par les succès de la flotte Romaine, jointe à celle d'Attalus : son entrée dans le Pirée avoit ranimé les Athéniens ; & la haine, que la crainte leur faisoit dissimuler depuis longtemps, éclata pour lors sans mesure. Le peuple ordonna que les statues du Roi & celles de ses ancêtres seroient détruites ; que les fêtes, les sacrifices établis en leur honneur seroient abolis ; qu'on regarderoit comme profanes, sacriléges & détestables, les lieux où on leur auroit érigé quelques monuments, ou mis quelqu'inscription ; que les prêtres seroient tenus, toutes les fois qu'ils adresseroient aux Dieux des prières pour le peuple d'Athènes, ses alliés, ses armées & ses flottes, de prononcer des exécrations contre Philippe, contre ses enfants, son royaume, ses troupes de terre & de mer ; en un mot, contre tout ce qui portoit le nom Macédonien. On ajouta même que, si quelqu'un dans la suite proposoit quelque chose qui pût noter Philippe d'infamie, le peuple l'agréeroit ; & qu'il seroit permis de tuer quiconque feroit ou proposeroit rien

qui tendît à lui faire honneur, ou à réparer son ignominie. Ainsi les Athéniens faisoient la guerre à Philippe par des décrets; tristes débris de leur ancienne puissance, mais aussi peu redoutables pour lui, qu'étoient peu flatteurs pour Attalus & pour les Romains, les éloges dont ils les accablèrent, & les honneurs démesurés qu'ils leur rendirent. Au sortir du Pirée, la flotte fit quelques conquêtes, après lesquelles Attalus & les Romains se séparèrent & entrèrent dans leurs quartiers. Av. J. C. 200.

Philippe étoit inquiet sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé: il craignoit que l'espoir de la protection des Romains, ne lui fît perdre ses alliés, & que les Macédoniens mêmes ne se laissassent entraîner par l'amour des nouveautés. Il se concilia donc leur affection, en leur sacrifiant un courtisan odieux; & pour s'attacher plus fortement les Achéens, il leur relâcha quelques villes, & envoya en même-temps des ambassadeurs en Achaïe, pour faire prêter le serment qui devoit se renouveller tous les ans. Mais il ne se passa rien de remarquable dans cette campagne, sous le Consul Villius. Av. J. C. 199. *Liv. l.* 32. *n.* 5. 6.

Av. J. C. 198.

Liv. l. 32. n. 5. & n. 9-15.

Quintius-Flamininus, nommé Consul l'année suivante, partit de Rome : il trouva son prédécesseur campé devant l'armée de Philippe, & retranché sur deux montagnes, entre lesquelles coule, dans un vallon étroit, le fleuve Aoüs. Il prit le commandement des troupes, & tint Conseil pour savoir s'il marcheroit à l'ennemi, par le chemin le plus droit ; ou s'il abandonneroit cette voie aussi pénible que dangereuse, pour faire un long circuit sans péril, & entrer en Macédoine par la Dassarétie & le fleuve Lycus. Mais il craignit, s'il s'arrêtoit à ce dernier parti, que, quand il seroit éloigné de la mer, le Roi ne lui échappât, & que s'enfonçant dans les déserts & dans les forêts, comme il l'avoit déjà fait, il ne lui fît passer toute la campagne dans l'inaction. Il se détermina donc à l'attaquer dans son poste : les moyens étoient de la plus grande difficulté ; & le Consul demeura quarante jours en présence de l'ennemi, sans savoir à quoi se résoudre. Cette tranquillité apparente, fit concevoir à Philippe quelqu'espoir de paix : il eut une entrevue avec Flamininus ; elle fut inutile : il fallut remettre aux armes la

décision de cette importante querelle.

Av. J. C. 198.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un berger qui paissoit son troupeau dans le défilé où le Roi étoit campé, vint trouver le Consul de la part de Charops, l'homme le plus considérable des Epirotes : il connoissoit tous les détours de ces montagnes, & proposa à Flamininus, s'il vouloit lui confier quelques soldats, de les conduire par des chemins sûrs & faciles, au-dessus des ennemis. Quoique Flamininus ne fût pas sans défiance, il résolut de tenter l'entreprise ; &, pour ôter aux ennemis toute espèce de soupçon, il passa deux jours entiers à les harceler. Ensuite il fit partir quatre mille hommes d'infanterie, & trois-cents cavaliers sous la conduite d'un tribun, avec ordre de lui faire connoître, au moyen de la fumée, le moment où il seroit arrivé au-dessus des ennemis, & de défendre à ses gens de pousser aucun cri, à moins qu'ils ne jugeassent par un signal dont il convint, qu'il auroit commencé lui-même le combat avec Philippe.

On étoit au troisième jour après le départ du tribun, lorsque le Consul

Av. J. C. 198.

apperçut la fumée : il partagea son armée en trois corps, & marcha à la tête du plus considérable, par le milieu de la vallée, tandis que les deux autres alloient attaquer l'ennemi à droite & à gauche. Les Macédoniens ne balancèrent pas à sortir de leurs retranchements, pour venir au-devant des Romains : mais la valeur, l'espèce des armes & l'adresse avec laquelle ces derniers s'en servoient, leur donnèrent bientôt l'avantage. Les troupes de Philippe rentrèrent dans leur poste ; les Romains les suivirent, & s'engagèrent témérairement dans des lieux étroits & escarpés : ils auroient peut-être payé cher leur imprudence, si les cris que les Macédoniens entendirent derrière eux, suivis d'une attaque aussi vive qu'imprévue, n'eussent jeté le désordre & l'effroi dans leurs rangs. Les uns prirent la fuite ; les autres enveloppés de toutes parts, furent taillés en pièces : l'armée de Philippe auroit été entièrement détruite, si les vainqueurs eussent pu les poursuivre ; mais leur cavalerie arrêtée par la difficulté des lieux, & l'infanterie retardée par la pesanteur de ses armes, laissèrent échapper les vaincus.

Philippe, après avoir fait cinq milles, se posta sur une éminence, & envoya des officiers dans tous les vallons & sur toutes les montagnes voisines, pour ramasser les débris de son armée, avec laquelle il se réfugia dans la Thessalie. Av. J. C. 198.

Flamininus se mit à la poursuite du Roi, qui ayant pris le parti de retourner en Macédoine, gagnoit Tricca, par le chemin le plus court, & parcourut rapidement les villes voisines, dont il entraînoit avec lui ceux des habitants qui étoient en état de le suivre. Il brûloit les maisons, après avoir permis aux maîtres d'emporter ce qu'ils pourroient, abandonnant le reste à ses soldats.

Le Consul entra dans l'Epire par les défilés que la fuite des Macédoniens lui avoit ouverts. A l'exception de Charops, tous les habitants du pays avoient favorisé le parti de Philippe; mais il leur pardonna, & passa en Thessalie, où les Etoliens & les Athamanes avoient déjà pris plusieurs villes : il se rendit maître de quelques autres.

La flotte Romaine, commandée par Lucius, frère du Consul, jointe à celle *Liv. l. 32. n. 16-25.*

Av. J. C 198.

d'Attalus & des Rhodiens, s'étoit emparée de Caryste & d'Erétrie dans l'Eubée, & s'étoit ensuite approchée de Cenchrée, dont le Consul entreprit le siége ; mais désespérant de forcer ce port avant la fin de la campagne, il prit le parti de le lever, & tira vers la Phocide, où il fit de nouvelles conquêtes. Il étoit occupé au siége d'Elatée, quand se présenta l'occasion d'exécuter un projet beaucoup plus important. Les Achéens avoient chassé Cycliadas, chef de la faction qui tenoit pour Philippe, & avoient élu en sa place, Aristénus, qui inclinoit pour l'alliance des Romains : d'un autre côté, les trois flottes combinées se disposoient à attaquer Corinthe. Avant de commencer le siége, il jugea à propos d'offrir aux Achéens, de réunir cette ville à celles de leur dépendance, s'ils vouloient abandonner l'alliance de Philippe, pour embrasser celle des Romains. Il fit donc partir au nom des Romains, d'Attalus, des Rhodiens & des Athéniens, des ambassadeurs, qui se rendirent à *Sycione*, pour y porter ces propositions aux Achéens.

Ces peuples se trouvoient dans les

circonstances les plus embarrassantes : le tyran de Lacédémone ne leur laissoit aucun repos ; ils avoient pour les Romains, une crainte mêlée de respect ; ils tenoient aux Macédoniens par des bienfaits : mais Philippe leur étoit suspect ; & comptant peu sur la feinte douceur que les conjonctures l'obligeoient d'affecter, ils ne doutoient pas qu'après la guerre, il ne leur fît sentir plus que jamais, son orgueil & sa tyrannie. Telle étoit leur incertitude, quand les ambassadeurs furent introduits dans l'assemblée. Celui des Romains parla le premier ; après lui, on écouta les députés d'Attalus, ceux des Rhodiens, & ceux de Philippe : les Athéniens se réservèrent à parler les derniers, pour avoir occasion de réfuter le Roi ; & comme ils avoient éprouvé de la part de ce prince, plus d'injustices & plus d'outrages qu'aucun autre peuple, ils vomirent contre lui, les invectives les plus atroces & les plus sanglantes.

Av. J. C. 198.

Le jour suivant, les Achéens se rassemblèrent ; le héraut, par l'ordre des magistrats, appella ceux qui voudroient parler : il ne se présenta personne ; tous s'entre-regardant,

Av. J. C. 198.

demeuroient dans le silence. Enfin Ariſténus le rompit : « Achéens » dit-il « qu'eſt devenu ce zèle & cette ardeur que vous faiſiez éclater à table » & dans les cercles, toutes les fois » que la converſation tomboit ſur » Philippe & ſur les Romains ? Aujourd'hui, dans une aſſemblée indiquée » pour ce ſeul ſujet, après que vous » avez entendu les diſcours des ambaſſadeurs, que les magiſtrats ont » mis la matière en délibération, & » que le héraut, de leur part, vous » invite à expliquer vos intentions, » vous demeurez muets, interdits ! Quoi ! » ſi le ſalut de la république ne vous » touche point, l'inclination qui vous » attache, les uns au parti de Philippe, » les autres à celui des Romains, ne » peut-elle, au moins, vous engager » à rompre le ſilence ? Perſonne, parmi » vous, n'ignore qu'il eſt permis à tout » le monde de dire ce qu'il juge être » le plus convenable ; & qu'on ne doit » pas attendre, pour le déclarer, qu'il » y ait un parti de pris : alors il faut » qu'il ſoit regardé comme bon & » utile, par ceux mêmes qui auparavant auroient été d'un avis contraire. »

Personne ne se leva : ce qu'on venoit d'entendre, n'excita pas le moindre frémissement, pas le plus léger murmure, dans une assemblée si nombreuse, composée de tant de peuples différents. « Achéens » reprit alors Aristénus « je » vois que la résolution vous manque, » aussibien que la parole, & que chacun » craint de s'exposer, en s'expliquant » ouvertement sur l'intérêt commun. » Peut-être aussi garderois-je le silence, » si j'étois simple particulier : mais, » comme préteur, je vois, ou qu'il » ne falloit point accorder d'assemblée » aux ambassadeurs, ou qu'il ne faut » pas les renvoyer sans réponse. Ce- » pendant comment la leur donner, sans » un décret de votre part ? Et comment » puis-je connoître vos sentiments, si » vous ne parlez ? Mais, puisque de » tous ceux qui sont ici assemblés, il » n'en est aucun qui veuille, ou qui » ose dire ce qu'il pense, prenons nos » sentiments dans les discours des am- » bassadeurs que vous entendîtes hier : » imaginons qu'ils nous ont déclaré, » non ce qu'ils souhaitoient eux-mê- » mes, mais ce qu'ils jugeoient être » conforme à nos intérêts. Les Ro- » mains, les Rhodiens & Attalus de-

Av. J. C. 198.

Av. J. C. 198.

» mandent notre alliance, & trouvent » qu'il est juste que nous les aidions » dans la guerre qu'ils ont contre » Philippe. Celui-ci nous rappelle au » traité, aux serments qui nous lient » avec lui : tantôt il demande que nous » lui restions unis ; tantôt il se contente » d'une exacte neutralité. Personne de » vous ne sent-il pas la raison pour » laquelle ceux qui ne sont point en- » core nos alliés, demandent plus que » celui qui l'est depuis long-temps ? » Cette différence ne vient assurément, » ni de la modestie de Philippe, ni » de l'impudence des Romains : c'est » la connoissance de leurs forces ou » de leur foiblesse, qui donne aux hom- » mes la confiance, ou qui la leur ôte. » Nous ne voyons ici de Philippe, » que son ambassadeur ; au lieu que la » flotte des Romains est auprès de » Cenchrée, chargée des dépouilles de » l'Eubée : nous voyons le Consul & » ses légions, séparées de nous par un » petit trajet de mer, parcourir à leur » aise la Locride & la Phocide. Vous » vous étonnez que Cléomédon, l'am- » bassadeur de Philippe, vous ait sol- » licités avec tant de réserve, à prendre » les armes en faveur de son maître,

» contre les Romains. Pour moi, je suis » certain que, si, au nom du même serment & du même traité dont il nous » alléguoit la sainteté, nous le priions » de nous défendre contre Nabis & » les Lacédémoniens, aussibien que » contre les Romains, il ne seroit pas » moins embarrassé de nous répondre, » que de nous secourir : il joueroit le » même rôle que l'an passé, lorsqu'il » nous promit de déclarer la guerre » à Nabis, & qu'ayant fait tous ses » efforts pour emmener notre jeunesse » en Eubée, dès qu'il vit que nous ne » voulions ni le permettre, ni nous » engager dans la guerre contre les » Romains, il nous laissa exposés aux » incursions & aux ravages de Nabis » & des Lacédémoniens, sans s'inquié» ter de cette alliance, qu'il vante » aujourd'hui. Il m'a paru que Cléo» médon ne s'accordoit guère avec lui» même dans le discours qu'il nous a » tenu : il parloit avec mépris de la » guerre des Romains, & assuroit que » le succès n'en feroit pas différent de » celui de la précédente. Pourquoi donc » Philippe implore-t-il notre secours » contre ces ennemis par son ambassa» deur, plutôt que de venir en personne

Av. J. C. 198.

» nous défendre contr'eux & contre » Nabis, nous ses anciens alliés ! Que » dis-je, nous ! Pourquoi a-t-il souffert » qu'ils prissent Erétrie & Caryste ? » Pourquoi a-t-il permis qu'ils s'em» parassent de tant de villes dans la » Thessalie ? Pourquoi les laisse-t-il » maîtres dans la Locride & dans la » Phocide ? Pourquoi ne va-t-il pas » secourir Elatée qu'ils attaquent ? Pour» quoi a-t-il abandonné les défilés de l'E» pire, ces passages impénétrables dont » il étoit maître sur les rives de l'Aoüs, » pour se retirer dans le fond de ses » Etats ? Si c'est volontairement qu'il a » sacrifié tant d'alliés à la fureur des » ennemis, doit-il s'étonner que ses » alliés, à son exemple, songent à leur » sûreté ? Si c'est par crainte, il doit » nous pardonner si nous craignons » aussi pour nous ? Si c'est par force, » pensez-vous, Cléomédon, que les » Achéens puissent résister à la puis» sance des Romains, à laquelle les Ma» cédoniens ont été contraints de céder ? » Devons-nous vous en croire, quand » vous nous assurez que les Romains » n'ont pas aujourd'hui de plus grandes » forces, qu'ils n'en avoient dans la » première guerre, plutôt que de nous

» en rapporter à ce que nous voyons ?
» Alors ils envoyèrent quelques vaiſ- Av. J. C. 198.
» ſeaux au ſecours des Etoliens ; mais
» ils ne firent point paſſer dans la
» Grèce, un Conſul & une armée. Si
» les villes maritimes des alliés de Phi-
» lippe, étoient dans la crainte, au
» moins le reſte du pays redoutoit ſi
» peu les armes Romaines, que Phi-
» lippe ravagea impunément l'Etolie,
» qui imploroit en vain leur protection.
» Mais aujourd'hui qu'ils ont terminé
» ſi glorieuſement la guerre de Car-
» thage, ils ne ſe ſont pas contentés
» d'envoyer du ſecours aux Etoliens :
» eux-mêmes à la tête de leurs armées,
» ils attaquent Philippe par terre &
» par mer. Voilà le troiſième Conſul
» qui le preſſe, ſans lui donner de
» relâche. Sulpicius l'a défait en per-
» ſonne, dans la Macédoine même,
» après avoir ravagé la partie de ſon
» royaume la plus opulente : maintenant
» Quintius l'a chaſſé des défilés qui
» ferment l'entrée de l'Epire, où il
» étoit défendu par la nature du lieu,
» par des retranchements, par une armée ;
» il s'eſt rendu maître de ſon camp,
» &, après l'avoir pourſuivi juſques
» dans la Theſſalie, il a pris d'aſſaut

Av. J. C. 198.

» presque sous ses yeux, ses places & » celles de ses alliés. Que les Athé» niens aient exagéré ce qu'ils ont dit » de la cruauté, de l'avarice & des dé» règlements de ce prince; je veux le » supposer. Ne parlons point des sa» criléges qu'ils l'accusent d'avoir com» mis dans l'Attique, contre les Dieux » du ciel & ceux des enfers; des » outrages qu'il a faits aux Abydé» niens, qui sont fort éloignés de nous: » oublions, si vous le voulez, les car» nages & les rapines qu'il a excercés » à Messène, dans le milieu du Pé» loponnèse; le meurtre d'Aratus de » Sicyone, qu'il avoit coutume d'ap» peller du nom de père; celui du » fils de ce grand homme, dont il a même » emmené la femme en Macédoine, » pour assouvir son infame passion, » aussi-bien qu'une infinité d'autres » femmes ou de jeunes filles enlevées » à leurs maris, ou à leurs pères: » enfin, supposons que ce ne soit point » avec Philippe, des cruautés duquel » la crainte vous a fermé la bouche à » tous, que nous ayions affaire; mais » avec Antigonus, le plus doux, le » plus juste des princes, & qui nous » a rendu à tous de si grands services:

» exigeroit-il de nous l'impossible? Le » Péloponnèse est une presqu'île qui ne » tient au continent que par un isthme » fort étroit, & qui, plus qu'aucune » autre contrée, est exposée aux hostilités maritimes. Si cent vaisseaux » couverts, & cinquante autres plus » légers & sans pont, viennent ravager » nos côtes, & attaquer les villes qui, » étant situées sur les bords mêmes de » la mer, sont exposées au premier » saisissant, nous sauverons-nous dans » celles qui sont au milieu des terres? » comme si nous n'étions pas dévorés d'une guerre dans le cœur de » notre pays! Quand Nabis & les Lacédémoniens nous presseront par terre; » & que la flotte des Romains nous » menacera du côté de la mer, par où » appellerons-nous à notre secours, les » armées des Macédoniens nos alliés? » Serons-nous assez forts pour défendre nous-mêmes nos villes attaquées » par les Romains? En effet, nous » avons merveilleusement défendu Dymes dans la guerre précédente! Les » malheurs d'autrui nous fournissent assez » d'exemples; ne nous exposons point » à en servir nous-mêmes aux autres : » ne dédaignez pas l'amitié des Ro-

Av. J. C. 198.

Av. J. C. 198.

» mains, parce qu'ils nous demandent
» les premiers une alliance qu'il étoit
» de notre intérêt de leur offrir. A
» moins que vous ne vous imaginiez
» que c'eſt la crainte qui les oblige de
» vous rechercher, pour être à cou-
» vert dans une terre étrangère, à
» l'ombre de votre protection; pour
» être reçus dans vos ports, & ſub-
» ſiſter à vos dépens: eux qui ſont maî-
» tres de la mer, & qui n'abordent
» ſur aucune terre, qu'ils ne la ſou-
» mettent auſſi-tôt à leur domination.
» Ils pourroient employer la force, au
» lieu des prières: c'eſt pour votre
» ſeul intérêt, qu'ils ne veulent pas vous
» laiſſer prendre un parti qui vous ex-
» poſeroit à une perte certaine; car
» pour la neutralité dans laquelle Cléo-
» médon vous exhortoit à demeurer,
» il s'en faut beaucoup que ce chemin
» qu'il dit être un milieu ſûr, ne vous
» conduiſe au but où vous aſpirez. En
» effet, outre qu'il vous faut abſolu-
» ment être ou les alliés, ou les en-
» nemis des Romains, que gagneriez-
» vous, quand vous pourriez reſter
» neutres; ſinon que, ſans mériter l'a-
» mitié d'aucun de ces peuples, éga-
» lement ſuſpects à l'un & à l'autre,

» comme des gens qui attendent l'événement pour se déclarer, vous deviendrez infailliblement la proie du vainqueur? Ne rejetez point, parce qu'on vous recherche, une alliance que vous deviez demander vous-mêmes; & ne croyez pas que vous aurez toujours la liberté de choisir, qu'on vous laisse aujourd'hui : l'occasion que vous avez de prendre un parti avantageux, ne vous sera pas longtemps offerte. Depuis long-temps, vous desirez de vous affranchir du joug de Philippe, plutôt que vous ne l'osez. Sans que vous vous exposiez à aucun travail, à aucun péril, les Romains ont passé la mer avec des flottes & des armées puissantes, pour vous mettre en liberté : il y auroit de la stupidité à refuser leur alliance, puisque c'est une nécessité indispensable pour vous, de les avoir pour amis ou pour ennemis. » Av. J. C. 198.

Ce discours excita un grand murmure dans l'assemblée : les uns approuvoient le conseil du préteur des Achéens; d'autres le rejetoient avec aigreur. Non-seulement les particuliers, mais des peuples entiers soutenoient avec chaleur le parti qu'ils

Av. J. C. 198.

avoient embrassé. Le même partage se trouvoit entre les dix magistrats de la nation : cinq d'entr'eux se déclaroient pour l'alliance des Romains ; les autres opposoient la loi, qui défendoit aux magistrats, de rien proposer, & au peuple, de rien ordonner contre les intérêts de Philippe. Ce jour se passa en altercations : il n'en restoit plus qu'un ; car la loi fixoit à trois, le temps d'une assemblée. Les disputes n'en devinrent que plus vives : tous les esprits étoient enflammés au moment qui alloit décider du sort de l'Achaïe. Le père d'un des magistrats qui s'opposoient au décret en faveur des Romains, long-temps avoit employé les prières pour obtenir de lui, qu'il laissât aux Achéens la liberté de prendre une résolution salutaire. Las de leur inutilité, il jura qu'il le traiteroit comme l'ennemi de la patrie, & qu'il le tueroit de sa propre main. Intimidé par ces menaces, le fils se joignit à ceux qui s'étoient déclarés pour Rome, & rendit ainsi leurs voix prépondérantes. Les Dymiens, les Mégalopolitains, & quelques-uns des Argiens, voyant pour qui alloient être les suffrages, se retirèrent de l'assemblée. Personne ne leur

en fut mauvais gré, parce qu'ils avoient des obligations particulières à Philippe. Tous les autres peuples confirmèrent l'alliance entre les Achéens d'une part, Attalus & les Rhodiens de l'autre; & remirent l'entière conclusion avec les Romains, jusqu'au temps où l'on enverroit des députés à Rome, pour obtenir la ratification du peuple.

Av. J. C. 198.

L'armée des Achéens alla rejoindre devant Corinthe, Lucius, frère du consul, qui assiégeoit cette ville, après s'être rendu maître de Cenchrée. Les attaques furent d'abord poussées assez lentement, dans l'espérance que la division se mettroit entre la garnison Macédonienne & les habitants; mais quand on vit que tout demeuroit tranquille, on fit approcher les machines. Il y avoit, dans la place, un grand nombre de transfuges d'Italie, qui n'attendoient point de grace si les Romains étoient vainqueurs, & se battoient en désespérés. D'un autre côté Philoclés, lieutenant de Philippe, avoit fait entrer un renfort dans la ville. Lucius se rendit enfin à l'avis d'Attalus, leva le siége, congédia les Achéens, remonta sur sa flotte, & se rendit à Cor-

cyre, tandis que le roi de Pergame fit voile pour le Pirée.

Av. J. C. 198.

Le Consul plus heureux à Elatée, prit cette ville ainsi que la citadelle; mais Philoclès se rendit maître d'Argos, par la trahison de quelques-uns des premiers de la ville. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de conclure avec les Romains, Philippe étoit possesseur de deux de leurs plus fortes places, Corinthe & Argos.

Liv. l. 32. n. 28.

Le moyen de terminer plus promptement la guerre, étoit de laisser le commandement à un général heureux & habile, tel que Flamininus. Les sénateurs lui continuèrent le département de la Macédoine, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. Il avoit pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide & dans la Locride, lorsqu'il reçut un héraut de la part de Philippe, qui lui demandoit une entrevue. Flamininus, qui aspiroit à l'honneur de terminer cette guerre, ne savoit pas si on lui enverroit un successeur, ou si on lui laisseroit le commandement. Une conférence le rendoit maître de continuer la guerre, si on le lui prorogeoit, ou d'incliner les choses à la paix si on le rappelloit. Il fixa l'entrevue sur le bord

Id. ibid. n. 32-37. Polyb. l. 17. c. 1. Plut. in Flamin.

de la mer, dans le golfe Maliaque, près de Nicée. Le Roi s'y rendit avec six vaisseaux, suivi des premiers de sa cour & de Cycliadas, que ses compatriotes avoient chassé de sa patrie. Flamininus avoit avec lui Amynander; l'ambassadeur d'Attalus; le commandant de la flotte des Rhodiens; Aristénus & Xénophon, tous deux Achéens; Phéneas, chef des Etoliens, & plusieurs autres membres du Conseil de ce peuple. Il s'avança au milieu d'eux jusques sur le bord de la mer, & s'adressant à Philippe, qui s'en tenoit à quelque distance, il l'invita de mettre pied à terre, afin qu'ils pussent s'entretenir plus commodément; & comme il le refusa: « Qui craignez-vous » lui dit Flamininus ». — « Je ne crains que les » Dieux « répondit Philippe » mais je » ne me fie pas également à tous ceux » qui vous entourent, & sur-tout aux » Etoliens ». — « Tous ceux qui entrent » en conférence avec l'ennemi » répliqua le Romain « ont les mêmes sujets » de défiance ». — « Je le sais » dit le Roi, » mais Philippe & Phénéas sont deux » motifs & deux récompenses bien dif- » férentes de la perfidie dont on peut » user ici : car il sera plus facile aux

Av. J. C. 198.

Av. J. C. 198.

» Etoliens de substituer un autre préteur à Phénéas, qu'aux Macédoniens » de trouver un roi qui puisse me remplacer. »

On garda quelque temps le silence : enfin Flamininus dit au Roi, qu'il devoit parler le premier, puisqu'il avoit demandé l'entrevue. Philippe lui répondit que c'étoit à celui qui donnoit la loi, & non à celui qui la recevoit, d'expliquer ses intentions. « Ce que l'on vous » demande » répliqua Flamininus « est » simple & clair. Retirez vos garnisons » de toutes les villes de la Grèce ; rendez aux alliés du peuple Romain, les » prisonniers & les déserteurs que vous » retenez ; aux Romains toutes les places de l'Illyrie, dont vous vous êtes » emparé depuis la paix faite en Epire ; » & à Ptolémée toutes les villes que » vous avez usurpées après la mort de » Philopator. Telles sont les conditions » dont il s'agit entre vous & le peuple » Romain : au reste, il est juste aussi » d'entendre les demandes des alliés ». Chacun proposa les siennes. Un d'eux déclama vivement contre Philippe : ce prince, indigné, fit approcher son vaisseau, afin d'être mieux entendu. A peine avoit-il commencé de parler, que Phénéas

Phénéas l'interrompit, en lui disant, que les discours étoient inutiles dans un démêlé qui devoit être décidé par les armes, & que c'étoit à lui de vaincre ou d'obéir aux vainqueurs. « Ce que » vous dites est clair, même pour les » aveugles » répliqua Philippe à Phénéas, en faisant allusion à la foiblesse de ses yeux ; car ce Prince étoit naturellement railleur, & cédoit à son penchant, même dans les affaires les plus sérieuses.

Av. J. C. 198.

L'assemblée fut remise au lendemain. Flamininus se rendit au lieu marqué, & attendit le roi de Macédoine pendant plusieurs heures. On désespéroit de le voir, lorsqu'on apperçut les vaisseaux qui le portoient. Il dit qu'il avoit passé la plus grande partie du jour à délibérer sur la dureté des loix qu'on lui imposoit, sans savoir à quoi se déterminer : mais l'opinion commune étoit qu'il avoit différé exprès, afin d'ôter aux Achéens & aux Etoliens, le temps de lui répondre. Il la confirma en demandant, pour ne pas perdre le temps en disputes, que la conférence se passât entre Flamininus & lui. On refusa d'accepter un expédient qui sembloit exclure les alliés des Romains, d'une

entrevue où ils étoient intéressés : mais
Av. J. C. le Roi s'opiniâtra à la demander ; & le
198. Consul, du consentement de tous, s'avança vers le bord de la mer, accompagné d'un seul tribun des soldats : le Roi, de son côté, descendit avec Apollodore & Démosthènes, qui l'avoient aussi accompagné la veille. Ils s'entretinrent assez long-temps en particulier & se séparèrent. Flamininus rapporta aux alliés les propositions du Roi : aucun d'eux ne les agréa. On étoit prêt de rompre toute conférence, lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, & promit de persuader l'assemblée d'accepter ses propositions, ou d'accepter lui-même celles qu'on lui imposoit.

On se trouva de bonne-heure au rendez-vous. Philippe commença par prier Flamininus & tous ceux qui étoient présents, de ne point apporter d'obstacles à la paix, & demanda du temps pour envoyer des ambassadeurs à Rome ; répétant qu'il l'obtiendroit aux conditions qu'il proposoit, ou qu'il accepteroit celles que le Sénat lui imposeroit, quelles qu'elles fussent.

Les alliés étoient persuadés qu'il ne cherchoit qu'à gagner du temps ; mais

Flamininus fit voir que ce délai n'apportoit aucun tort aux affaires, & que d'ailleurs toutes les conditions dont on seroit convenu avec le Roi, ne vaudroient qu'autant qu'elles seroient confirmées par le Sénat. On convint d'une trève de deux mois, à condition néanmoins que Philippe feroit sur le champ sortir ses troupes de la Phocide & de la Locride; & l'on envoya de part & d'autre, des ambassadeurs à Rome.

Av. J. C. 198.

Ceux des alliés furent entendus les premiers. Leur discours fut rempli d'invectives contre Philippe; mais ce qu'ils s'attachèrent sur-tout à démontrer, c'est que ce Prince, s'il retenoit sous sa domination, Démétriade en Thessalie, Chalcis en Eubée, Corinthe en Achaïe, villes qu'il appelloit lui-même les entraves de la Grèce, on ne pourroit pas dire qu'elle fût libre. On introduisit ensuite les ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un discours qui paroissoit devoir être long, on les interrompit pour leur demander si leur maître abandonneroit les villes dont il vient d'être question; & comme ils répondirent qu'ils n'avoient pas reçu d'instructions sur cet article, ils furent congédiés sans avoir rien obtenu. On

Av. J. C. 198.

laissa à Flamininus la liberté de faire la paix, ou de continuer la guerre. Ce général comprit que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât; & lui-même, avide d'une gloire qu'il ne pouvoit acquérir dans la paix, loin d'accorder une entrevue à Philippe, lui déclara qu'il n'admettroit d'ambassade de sa part, que celle qui viendroit l'assurer qu'il renonçoit absolument à la Grèce.

Av. J. C. 197. Liv. l. 32. n. 38-40.

Philippe alors songea sérieusement à ramasser toutes ses forces; & comme il craignoit pour les villes qu'il avoit dans l'Achaïe, depuis que les peuples de cette contrée s'étoient déclarés contre lui, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis, comme un dépôt que ce tyran lui remettroit, si les choses tournoient à son avantage, & qu'il garderoit, s'il en arrivoit autrement. Nabis fut introduit dans la ville, de nuit, & à l'insu des Argiens. Dès le matin il occupa toutes les hauteurs, fit fermer les portes, s'empara des biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés, ôta à ceux qui étoient restés, tout ce qu'ils avoient de vases d'or & d'argent, & exigea d'eux, des sommes considérables. Ceux qui obéirent sur

le champ en furent quittes pour la perte de leurs biens; les autres, qu'on soupçonnoit d'avoir caché leurs effets, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves. Ensuite le tyran convoqua le peuple : il fit un décret pour abolir les dettes, & un autre pour partager également les terres entre les citoyens : puis oubliant de qui & à quelle condition il tenoit la ville, il députa à Flamininus & à Attalus, pour leur apprendre qu'il étoit maître d'Argos, & inviter le consul à une entrevue. Flamininus y consentit : il fut convenu que Nabis accorderoit aux Achéens, une trève de quatre mois, & fourniroit six-cents Crétois au consul. Nabis revint à Lacédémone, après avoir mis garnison dans Argos; mais il envoya sa femme pour y prendre sa place, & pour faire aux dames de cette ville, le traitement qu'il avoit fait aux hommes.

Av. J. C. 197.

Le printemps permettoit de prendre les armes: Flamininus, dans le dessein de soumettre les Béotiens, qui jusques-là avoient flotté entre les deux partis, traversa la Phocide, vint camper à cinq milles de Thèbes, & marcha vers la ville, escorté de deux-cents soldats,

Liv. l. 33. n. 1. 2.

Av. J. C. 197.

après avoir donné ordre à un corps de deux mille hommes, de le suivre à la distance de mille pas. Il avoit déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'il rencontra Antiphilus, préteur de la ville, qui venoit au-devant de lui, tandis que les Thébains, du haut de leurs murailles, observoient la marche du Consul, & d'Attalus qui l'accompagnoit. Il ne paroissoit autour d'eux qu'un petit nombre de gens armés : les deux mille hommes étoient cachés par les vallons & les détours du chemin. Flamininus, à mesure qu'il approchoit, marchoit plus lentement, sous prétexte de saluer ceux qui étoient venus à sa rencontre; mais en effet, pour donner aux siens le temps de le joindre. On ne les apperçut que quand Flamininus fut parvenu à son logement. Les Thébains interdits, & persuadés qu'Antiphilus les avoit trahis, jugèrent que les Béotiens n'auroient aucune liberté dans l'assemblée qu'on indiqua pour le lendemain : ils prirent le parti de cacher leur ressentiment; & personne n'osa s'opposer au traité de l'alliance entre les Romains & les Béotiens, qui fut autorisée par les suffrages de tous les peuples de la Béotie. Flamininus resta quelque temps à

Thèbes, pour connoître le cours que prendroit la maladie d'Attalus, qui, dans l'assemblée, avoit été attaqué d'une paralysie; mais enfin, il le quitta & revint à Elatée. La double alliance qu'il venoit de conclure avec les Achéens & les Béotiens, lui ôtoit tout sujet de crainte de la part des nations qu'il laissoit derrière lui : il tourna toutes ses vues du côté de la Macédoine.

Av. J. C. 197.

Philippe levoit des troupes dans toutes ses villes, qu'il trouva fort épuisées de jeunesse. Outre les guerres qui avoient dépeuplé la Macédoine du temps de ses pères, il avoit lui-même perdu beaucoup de monde dans celles qu'il avoit eues à soutenir : il étoit obligé d'enrôler les jeunes-gens dès l'âge de seize ans, & de faire reprendre les armes aux vieux soldats, pour peu qu'il leur restât encore de vigueur. Les Romains étoient partis d'Elatée : le Roi se mit en marche avec son armée, composée de vingt-trois mille hommes, contre Flamininus, qui avoit à peu près autant d'infanterie que lui, & le surpassoit en cavalerie. Ils se rencontrèrent près de Phères : un détachement de chaque armée partit pour

Liv. l. 33. n. 3-11. Polyb. l. 19. c. 3. Plut. in Flamin. Just. l. 30. c. 4.

s'emparer des hauteurs qui dominoient
Av. J. C. 197. la ville; celui du Roi fut battu : mais comme ce lieu n'étoit pas propre à un combat général, les deux chefs résolurent de s'en éloigner, & tournèrent du côté de Scotuffe.

Bataille de Cynocéphales. Les deux armées, séparées par une longue chaîne de montagnes, marchèrent un jour entier sans s'appercevoir : le troisième, une pluie violente, suivie d'un brouillard épais, retint les Romains dans leur camp. Dès qu'elle eut cessé, Philippe, sans s'inquiéter des nuages qui obscurcissoient l'air, ordonna à ses soldats de se mettre en marche; mais peu d'heures après, il se retrancha, & détacha un corps de troupes, avec ordre de s'emparer des hauteurs qui séparoient son camp de celui des Romains. Ces hauteurs, appellées *Cynocéphales* ou *Têtes de chien*, sont rudes, rompues en divers endroits, & considérablement élevées. Flamininus avoit envoyé un détachement à la découverte : quand il fut arrivé sur les hauteurs que les Macédoniens occupoient, les deux partis, retenus par une crainte mutuelle, se tinrent chacun dans leur poste. Insensiblement les plus hardis s'avancèrent hors des rangs : le

combat s'anima de plus en plus, par le moyen de ceux qui venoient au secours de leurs camarades, lorsqu'ils les voyoient plier. Les Romains commençant à avoir du dessous, firent avertir leur général du péril où ils se trouvoient. Un renfort de cinq cents chevaux & de deux mille hommes d'infanterie, obligea les Macédoniens d'envoyer à leur tour, demander du secours à leur Roi. Philippe ne s'attendoit à rien moins qu'à combattre : il avoit envoyé la plus grande partie de ses gens au fourrage, & il se trouva d'abord fort embarrassé : mais pressé par les couriers qui arrivoient coup sur coup ; & la chute du brouillard lui découvrant, sur le haut de la montagne, les Macédoniens serrés de près, il crut qu'il valoit mieux exposer toute son armée au sort d'une bataille, que d'en laisser périr une partie sans la défendre : il envoya au secours de ceux qui étoient en péril, un corps de troupes, qui forcèrent les Romains d'abandonner la montagne. Av. J. C. 197.

Les couriers de Philippe exagèrent cet avantage : ils crient que les Romains prennent la fuite, & qu'il n'a plus qu'à se présenter, pour achever

leur défaite. Le Roi se laisse persuader; & range toutes ses troupes en bataille. Flamininus, obligé d'en faire autant, commande à son aîle droite de ne pas quitter son poste, place les éléphants devant cette aile, & mène la gauche aux ennemis. Ceux des Romains qui fuyoient, appuyés des légions, retournent à la charge, & forcent une seconde fois les Macédoniens à lâcher pied. Philippe s'avance avec les soldats armés de boucliers, & l'aile droite de sa phalange : il ordonne à Nicanor de le suivre avec le reste de ses troupes. Arrivé assez près du camp des Romains, il vit ses armés à la légère plier : il fallut les soutenir & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçut ceux des siens qui étoient répoussés; il les rassembla, & commanda à la phalange de marcher contre les Romains, piques baissées. Flamininus ayant aussi reçu dans ses intervalles, ceux qui avoient commencé le combat, chargeoit les Macédoniens. De part & d'autre on jetoit des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe tombant de ces lieux hauts sur

Av. J. C. 197.

les Romains, les obligea de plier. Av. J. C. 197.
Flamininus courut à ſon aile droite, qui ſeule pouvoit lui être de quelque reſſource, & renverſa la gauche des Macédoniens. Alors un tribun voyant que Philippe, fort éloigné du reſte de l'armée, preſſoit la gauche des Romains, quitta la droite où il étoit, marcha vers les combattants, les chargea parderrière, & les mit en fuite. Philippe comptoit ſur une pleine victoire, lorſqu'il vit ſes ſoldats jetter leurs armes, & les Romains fondre ſur eux. Il gagna un des ſommets les plus élevés, avec un petit nombre de cavaliers & de fantaſſins, pour examiner ce qui ſe paſſoit à ſon aile gauche. Tout fuyoit; les ſommets d'alentour étoient couverts des drapeaux ennemis : il abandonna lui-même le champ de bataille, & s'enfuit à bride abattue. Il s'arrêta pendant un jour à Gonnes, pour y recueillir ceux qui étoient échappés du combat, & ſe retira en Macédoine, après avoir envoyé des gens à Lariſſe pour brûler les regiſtres de la couronne.

La perte des Macédoniens fut de treize mille hommes, dont huit mille reſtèrent ſur le champ de bataille,

le reste fut fait prisonnier. Les vainqueurs qui n'en avoient perdu qu'environ sept-cents, fondirent dans le camp des Macédoniens pour le piller, mais ils avoient été prévenus par les Etoliens, qui en avoient enlevé presque tout le butin,

Av. J. C. 197.

Le Proconsul vendit, au profit de la république, une partie des prisonniers & du butin; il accorda l'autre aux soldats, & vint à Larisse. Il y reçut un héraut de la part de Philippe, qui, sous prétexte d'une trève pour enterrer les morts, demandoit la permission de lui envoyer des ambassadeurs. Flamininus lui accorda l'une & l'autre, & chargea le héraut de dire au Roi qu'il eût bonne espérance. Ces paroles déplurent aux alliés, & sur-tout aux Etoliens, qui se plaignirent du changement que la victoire avoit opéré dans la conduite de ce général. Il est vrai que Flamininus avoit pour eux moins de considération & d'égards qu'à l'ordinaire. Il ne pouvoit pardonner leur insatiable avidité, & l'arrogance avec laquelle ils s'attribuoient tout l'honneur de la victoire; d'ailleurs il voyoit qu'en détruisant entièrement le royaume de Macédoine, la Grèce les auroit

pour maîtres au-lieu de Philippe.

Flamininus accorda aux ambaſſadeurs une trève de quinze jours, & convint d'une entrevue avec le Roi. Il écrivit aux alliés, pour les en informer; & quelques jours après, il partit pour ſe rendre à Tempé, où il les convoqua. Il leur fit part des conditions auxquelles il avoit réſolu d'accorder la paix. Amynander dit qu'il falloit faire un traité qui mît la Grèce en état de conſerver la paix & la liberté, même en l'abſence des Romains. Un Etolien ſoutint que les Romains ne pouvoient compter ſur la paix, ni les Grecs ſur la liberté, à moins qu'on n'exterminât Philippe, ou qu'on ne le chaſſât de ſon royaume. « Vous ne connoiſſez » lui répondit Flamininus « ni le caractère » des Romains, ni mes vues, ni les in- » térêts des Grecs. Ce n'eſt pas l'uſage » des premiers, quand ils ont fait la » guerre à une Puiſſance, de la détruire » entièrement: Annibal & les Cartha- » ginois en ſont la preuve. Mon deſſein » non plus n'a jamais été de faire à Phi- » lippe une guerre irréconciliable: j'ai » toujours été diſpoſé à lui accorder la » paix, dès qu'il ſe ſoumettroit aux » conditions qui lui ſeroient impoſées.

Av. J. C. 197.

Polyb. excerpt. legat. 6.

Liv. l. 33. *n.* 12. 13.

Av. J. C. 197.

» Pourquoi donc, Etoliens, dans un » Conseil qui n'a jamais été assemblé » que pour mettre fin à la guerre, té- » moignez-vous tant d'éloignement » pour la paix ? Seroit-ce la victoire qui » vous inspireroit un tel dessein ? Dans » le combat, un homme de courage » doit tomber sur l'ennemi avec force, » &, s'il est vaincu, faire paroître dans » sa défaite, de la constance & de la » grandeur d'ame : mais le devoir du » vainqueur est de montrer de la mo- » dération, de la douceur & de l'hu- » manité. Quant aux Grecs, sans doute » il leur importe que le royaume de » Macédoine soit moins puissant qu'au- » trefois ; mais il ne leur est pas moins » avantageux qu'il ne soit pas entière- » ment détruit : c'est pour eux une » barrière contre les Thraces & les » Gaulois, sans laquelle, comme il est » déjà souvent arrivé, ces peuples ne » manqueroient pas de fondre sur la » Grèce ». Flamininus conclut en disant, que son avis & celui du Conseil étoit d'accorder la paix à Philippe, s'il promettoit d'observer tout ce qui lui avoit été prescrit auparavant par les alliés. Le préteur des Etoliens représenta que, si ce Prince échappoit

au danger présent, il ne tarderoit pas à former de nouveaux projets: « J'aurai » soin » reprit Flamininus « que les liens » de la paix soient si fermes, qu'on ne » puisse les rompre. »

Av. J. C. 197.

Philippe arriva au lieu de la conférence : il accepta les conditions que les Romains lui avoient imposées dans la précédente entrevue ; pour le reste, il s'en rapporta absolument au Sénat. Par cette modération, il sembloit avoir fermé la bouche à ses ennemis les plus déclarés. En effet, tous gardèrent le silence : l'Etolien Phénéas seul fit encore des difficultés auxquelles on n'eut aucun égard.

Ce qui engageoit principalement le général à presser la conclusion de la paix, étoit la nouvelle des préparatifs que faisoit Antiochus contre les Romains. Il sentoit d'ailleurs que si un autre consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre : c'est pourquoi il accorda au Roi quatre mois de trève, reçut de lui deux-cents talents, prit pour otages, Démétrius, son fils, avec quelques-uns des grands de sa cour, & lui permit d'envoyer à Rome, pour recevoir du Sénat la décision de

Av. J. C. 197.

son sort. Tous les intéressés firent aussi partir des députés, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

Av. J. C. 196.

Polyb. excerpt. legat. 71.

Les ambassadeurs arrivèrent à Rome quelque temps après l'élection des consuls : la paix fut décidée. Le Sénat nomma dix des plus illustres citoyens, pour aller régler les affaires de la Grèce avec Flamininus, assurer la liberté des Grecs, & faire droit sur la demande des Achéens, d'être reçus au nombre des alliés du peuple Romain.

Polyb. excerpt. legat. 9. *Liv. l.* 33. *n.* 30-35. *Plut. in Flamin.*

Les principales conditions du traité étoient : » Que tous les Grecs, tant » ceux d'Asie que ceux d'Europe, se» roient libres & se gouverneroient » selon leurs loix ; que Philippe, avant » la célébration des jeux Isthmiques, » évacueroit les places où il avoit gar» nison ; qu'il rendroit aux Romains » les prisonniers & les transfuges, & » leur livreroit tous ses vaisseaux pon» tés, à l'exception de cinq brigantins » & d'une galère à seize rangs de ra» mes ; qu'il n'auroit pas plus de cinq» cents hommes armés, & ne réserve» roit aucun éléphant ; qu'il ne feroit » point la guerre hors de la Macé» doine, sans la permission du Sénat ;

» qu'il donneroit mille talents, moitié » comptant, & l'autre moitié en dix » ans ». On ajoute qu'il lui fut défendu nommément, de faire la guerre à Eumènes, roi de Pergame, qui venoit de succéder à Attalus, son père, mort des suites de la maladie qui l'avoit attaqué à Thèbes.

Av. J. C. 196.

On ne peut exprimer la joie que causa ce traité dans toute la Grèce : les seuls Etoliens n'y virent que le projet spécieux, mais chimérique d'une vaine liberté. « En effet » disoient-ils « pour-» quoi les Romains s'attribuent-ils cer-» taines villes sans les nommer ? Pour-» quoi veulent-ils que quelques autres, » qu'ils nomment, soient mises en li-» berté, sans être assujetties à personne ? » N'est-il pas aisé de voir qu'ils déli-» vrent celles de l'Asie, parce que leur » éloignement seul les met en sûreté ; » au-lieu qu'en ne nommant point » celles qui sont dans la Grèce, telles » que Corinthe, Chalcis, Orée, Eré-» trie & Démétriade, ils se réservent » à eux-mêmes la liberté de s'en saisir » & de les garder » ? Il étoit aisé d'en conclure que la Grèce n'étoit pas délivrée de ses chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître.

Av. J C. 196.

Ces plaintes n'étoient pas sans fondements. L'arrêt du Sénat, qui avoit envoyé les députés, en leur ordonnant de rendre la liberté à toutes les autres villes de la Grèce, laissoit à leur discrétion la destinée de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade : ils ne doutoient pas qu'Antiochus ne passât en Europe dès que ses affaires le lui permettroient, & ils vouloient pas exposer trois villes de cette importance à tomber entre ses mains.

Flamininus étoit venu à Corinthe avec les commissaires, & ils y délibéroient sur la manière dont ils mettroient le sceau à ce projet. Le Proconsul leur répétoit qu'il étoit à propos de rendre toute la Grèce libre, s'ils vouloient fermer la bouche aux Etoliens, établir parmi toutes les nations l'estime & le respect du nom Romain, & persuader qu'ils avoient passé la mer pour délivrer les Grecs, & non pour les assujettir après les avoir soustraits à l'empire de Philippe. Les commissaires étoient d'accord avec lui, en ce qui regardoit la liberté des villes Grecques; mais ils ajoutoient qu'il étoit plus avantageux pour elles, de rester qnelque temps sous la protection du

peuple Romain, que de passer immédiatement de la puissance de Philippe sous celle d'Antiochus. Enfin on arrêta que Corinthe seroit rendue aux Achéens, mais qu'il resteroit dans la citadelle de cette, ville une garnison Romaine. Chalcis & Démétriade devoient aussi rester au pouvoir des Romains, jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés des inquiétudes que leur causoit Antiochus.

Av. J. C. 196.

La célébration des jeux Isthmiques approchoit, & l'attente de ce que Rome alloit prononcer sur la destinée de la Grèce, avoit attiré à Corinthe un concours innombrable de peuples & de personnes de la plus haute considération. Le traité de paix futur étoit le sujet de toutes les conversations : les uns disoient qu'il n'y avoit nulle apparence que les Romains se retirassent de tous les lieux qu'ils avoient conquis ; les autres soutenoient qu'ils sortiroient des places les plus célèbres, mais qu'ils garderoient celles qui, avec moins de nom, leur procureroient les mêmes avantages : on croyoit connoître ces places ; on les désignoit même.

Tous étoient dans cette incertitude, quand le jour destiné à cet intéressant

spectacle arriva. On accourt au Stade : les Romains prennent leurs places ; le héraut s'avance au milieu de l'arène, d'où l'on annonçoit en termes solemnels, le commencement des jeux. Il impose silence, & publie à haute voix : « Que le Sénat, le peuple Romain & » Flaminius leur général, après avoir » vaincu Philippe & les Macédoniens, » rendent la liberté, leurs loix & tous » leurs priviléges aux Corinthiens, aux » Phocéens, à tous les Locriens, aux » habitants de l'Eubée, aux Magné» siens, aux Thessaliens, aux Per» rhèbes, & aux Achéens Phthiotes. »

Av. J. C. 196.

Le héraut n'eut pas prononcé les premières paroles, que des acclamations s'élevèrent de toutes parts, & empêchèrent d'en entendre la suite. Les peuples qui s'entendoient nommer, s'abandonnoient aux transports de leur joie, & ne pouvoient la contenir. A peine s'en rapportoient-ils au témoignage de leurs oreilles : ils se regardoient les uns les autres comme des gens qui s'éveillent, encore enchantés d'un songe agréable ; ils demandoient s'il y avoit quelque chose de réel dans ce qui se passoit sous leurs yeux ; ils desiroient ardemment d'entendre, de voir même

celui qui leur annonçoit la nouvelle de leur liberté. On le rappella, il reparut : la trompette sonna ; il répéta ce décret si flatteur. Alors ne pouvant plus douter de leur bonheur, ils se livrent de nouveau aux transports de leur joie, avec des cris si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, & que des corbeaux, qui dans ce moment voloient au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade : tant il est vrai, que si les Grecs n'étoient pas dignes de la liberté, ils n'avoient cessé de la regarder comme le plus précieux des biens !

Av. J. C. 196.

Quand ce bruit eut cessé, les athlètes entrèrent dans la lice ; mais on ne fit aucune attention aux jeux ; les yeux & les cœurs n'étoient occupés que d'un objet qui ôtoit le sentiment de tout autre plaisir : les uns s'entretenoient de ce qui venoit de se passer ; les autres en étoient profondément occupés, & sembloient hors d'eux-mêmes : c'étoit un délire inexprimable ; on ne pensoit point aux combattants ; & pour la première fois, peut-être, les jeux parurent trop longs : ils cessèrent enfin. Alors tous coururent avec empressement vers Flamininus : on vouloit voir

Av. J. C. 196.

son visage, saluer son libérateur, toucher sa main; on lui jetoit des couronnes & des guirlandes: peu s'en fallut qu'il ne fût écrasé par la foule. Il se retira dans sa tente; on l'y suivit: les Grecs continuèrent leurs acclamations jusqu'à la nuit. Tous ceux qu'ils rencontroient, parents, amis, citoyens; ils les arrêtoient, ils se jetoient à leur cou, les embrassoient, & alloient avec eux se livrer au plaisir & à la bonne chère. Mais ils ne pouvoient s'entretenir que de la Grèce: ils rappelloient tous les combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté. « Après » avoir soutenu tant de guerres » disoient-ils « jamais sa valeur n'a reçu » une si douce récompense, que quand » des étrangers sont venus combattre » pour elle. C'est alors que, sans avoir » perdu un seul homme, sans avoir, » pour ainsi dire, versé une goutte de » sang, elle a remporté le plus beau » de tous les prix, le plus digne d'être » disputé par des hommes ». Les Agésilas, les Lysandre, les Nicias, &c. n'étoient rien auprès des Romains. On ne se lassoit point d'admirer qu'il y eut dans l'univers, une nation qui entreprît la guerre, s'exposât aux périls & aux

travaux, pour procurer aux autres la liberté; qui passât les mers pour empêcher qu'il y eût dans toute la terre aucune domination tyrannique, & pour faire régner partout, la justice & les loix.

Av. J. C. 196.

Après la célébration de la fête, les députés donnèrent audience aux ambassadeurs d'Antiochus, à qui ils défendirent de passer en Europe avec une armée, puisque les Grecs n'avoient plus de guerre à soutenir. On lut aux ambassadeurs des autres nations & républiques, les règlements faits au sujet de chaque peuple en particulier. Ensuite les commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter le décret dans toutes les villes. Cornélius, qui avoit été député à Philippe, rencontra ce Prince à Tempé : il lui conseilla d'envoyer des ambassadeurs à Rome, de peur qu'on ne le soupçonnât de différer à dessein, & d'attendre l'arrivée d'Antiochus pour se joindre à lui. Le Roi promit d'en envoyer au plus tôt; & Cornélius se rendit aux Thermopyles, où les Grecs étoient assemblés. Il y exhorta les Etoliens dans les termes les plus forts, à demeurer constamment attachés à l'amitié du peuple

Romains : il écouta leurs représentations. Les uns se plaignoient, mais d'un ton modeste, que depuis leur victoire, les Romains n'avoient plus pour les Etoliens, les mêmes égards qu'ils avoient eus pendant la guerre; les autres leur reprochèrent avec arrogance, que c'étoit par leur secours qu'ils avoient vainçu Philippe, & que sans eux, ils n'auroient même pu mettre le pied dans la Grèce. Cornélius, pour empêcher que la conférence ne dégénérât en altercations, se contenta de leur dire, que s'ils envoyoient à Rome, on leur donneroit satisfaction en tout ce qui seroit juste. Ils nommèrent aussi-tôt des ambassadeurs pour aller faire leurs remontrances au Sénat.

Av. J. C. 196.

Fin du Tome quatorzième.